



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

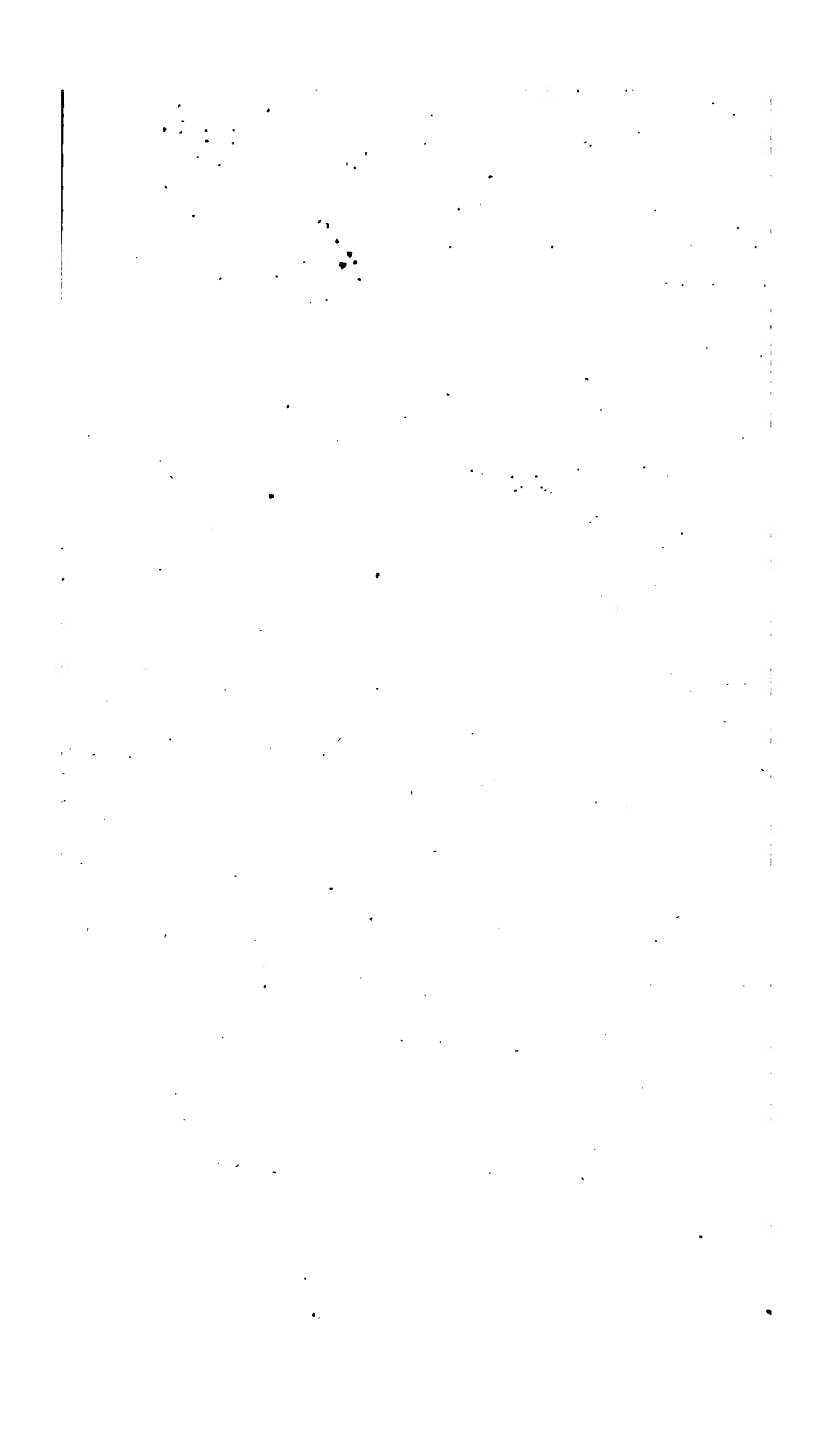
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







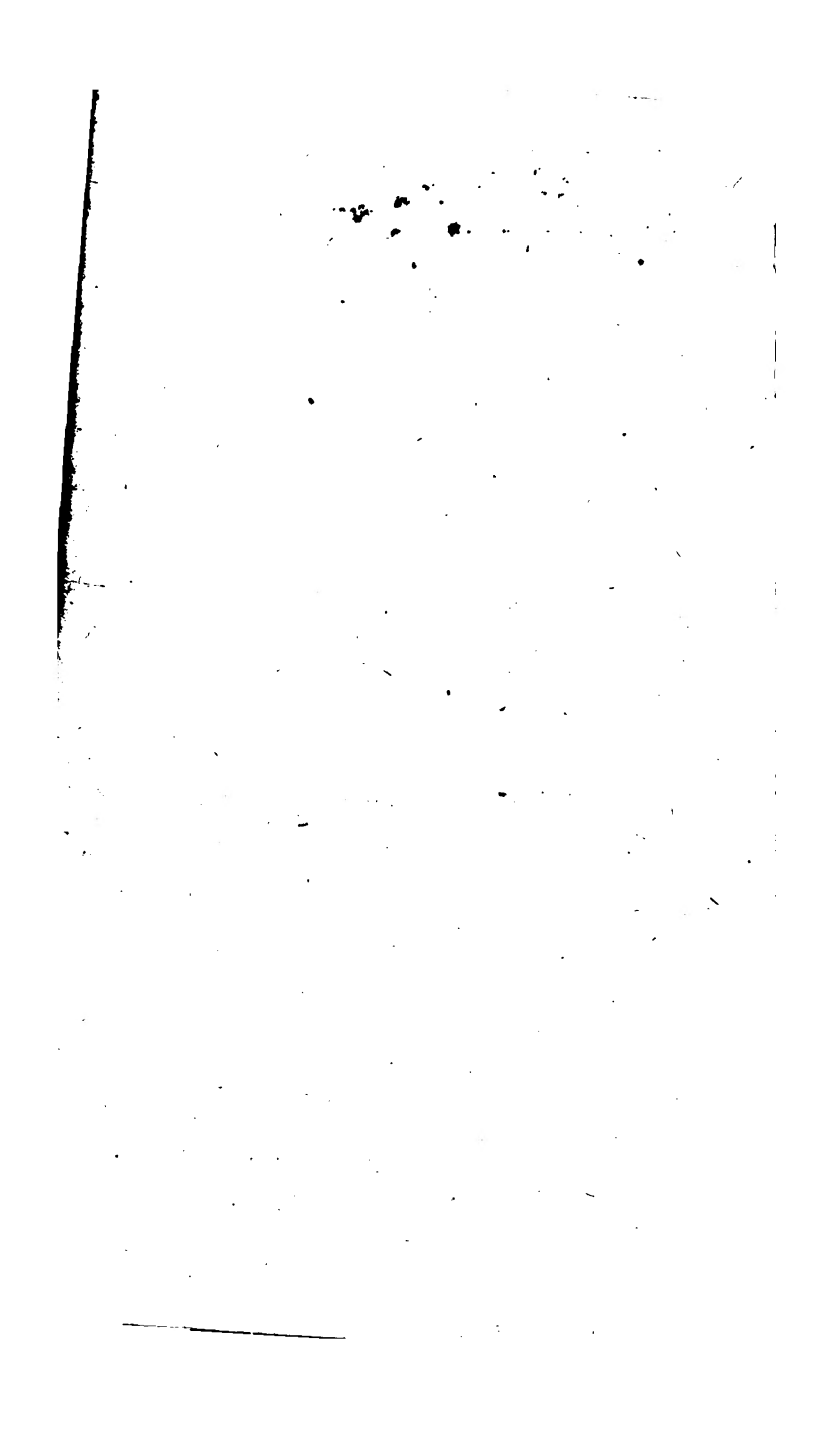




BJ

1054

F72





# PRINCIPES D E MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS

D E

L'ENTENDEMENT HUMAIN.  
PAR MR. FORMEY. <sup>Jean Henri Samuel</sup>

M. D. S. E. Prof. en Philos. , Sec. perpetuel de l'Ac.  
R. des S. & B. L. de *Prusse* , Membre des Acad. Imp.  
de *St. Petersbourg* , & des Curieux de la Nature de la  
S. R. de *Londres* , de l'Inst. de *Bologne* , de la S. R.  
Allem. de *Göttingue* , de celles de *Greiffswald* , de  
*Jena* , & de *Helmstaedt* , & de la S. Litt. de *Châlons*.

TOME SECONDE.



A LEIDE, & se trouve à PARIS;

Chez { DURAND, Libraire, rue St. Jacques.  
DESAIN ET SAILLANT, Libraires, rue  
St. Jean de Beauvais.  
LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXII



# T A B L E

## D E S

### C H A P I T R E S

Contenus dans ce

#### T O M E S E C O N D.

LIVRE II. <i>Des Vertus intellectuelles.</i>	pag. II
CHAP. I. <i>Des Vertus intellectuelles en général.</i>	I
CHAP. II. <i>Des motifs d'acquisition des Vertus intellectuelles.</i>	32
CHAP. III. <i>Des Vertus intellectuelles formelles, &amp; d'abord de la pénétration.</i>	65
CHAP. IV. <i>De l'Esprit, ou du Génie.</i>	158
CHAP. V. <i>De la solidité.</i>	242
CHAP. VI. <i>De la profondeur.</i>	298
Tom. II.	* 2 CHAP.

## TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. <i>De l'Art de trouver.</i>	358
CHAP. VIII. <i>Des Vertus intellectuelles matérielles; &amp; d'abord de l'intelligence.</i>	439
CHAP. IX. <i>De la Science.</i>	471
CHAP. X. <i>De la Sagesse.</i>	522
CHAP. XI. <i>De la Prudence.</i>	550
CHAP. XII. <i>De l'Art en général.</i>	566

Fin des Chapitres du Tome second.



PRIN.



PRINCIPES  
DE  
MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES  
FACULTÉS DE L'ENTEN-  
DEMENT HUMAIN.



L I V R E II.

Des Vertus intellectuelles.

CHAPITRE I.

*Des Vertus intellectuelles en général.*

Nous appellons *Vertus intellectuelles*, les habitudes qui nous mettent en état de faire un bon usage de notre Entendement dans la connoissance de toutes les choses qui peuvent en être l'objet, de façon que nous distinguions toujours avec exactitude le vrai du faux, le certain de l'incertain, & le probable de ce qui est dénué de probabilité.

Tome II.

A

L'EN-

## 2 PRINCIPES DE MORALE

L'ENTENDEMENT nous a été donné pour connoître; & afin qu'il parvint à ce but, les facultés inférieures & intermédiaires ont été, pour ainsi dire, chargées de lui présenter les objets, & de lui en transmettre les idées, telles qu'elles sont après que les sens, l'imagination, la mémoire, l'attention, & la réflexion ont exercé leurs fonctions. Si ces facultés sont des ministres infidèles, qui négligent de faire leurs rapports, ou qui en fassent de faux, l'Entendement est dans le cas d'un Prince mal servi & mal conseillé; il ne sauroit tenir avec succès les rênes du Gouvernement. Les Vertus intellectuelles exigent donc & présupposent certains actes des différentes facultés susdites, desorte que si quelques uns de ces actes manquent, ou qu'il y règne du désordre, de la confusion, notre Ame ne possède pas les vertus dans lesquelles consiste la perfection de son Entendement.

ON peut considérer ces vertus sous deux points de vue principaux, ou autant qu'elles se rapportent à l'Entendement seul, abstraction faite des choses mêmes dont la connoissance fait l'objet de

de l'Entendement, que l'on considère alors simplement comme propre à acquérir une connoissance droite de choses quelconques; ou bien entant qu'elles embrassent les objets mêmes. Les premières se nommeront *Vertus intellectuelles formelles*; les secondes *Vertus intellectuelles matérielles*. *Aristote* n'a parlé que de celles-ci, sans avoir aucun égard aux autres. De là vient que dans tous les Philosophes qui ont suivi ses principes, le nombre des vertus intellectuelles est trop restreint, & doit être augmenté, comme il va l'être dans la suite de ce Traité. Il est bien vrai que les vertus matérielles ne peuvent pas exister sans les vertus formelles; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse considérer celles-ci séparément & par voye d'abstraction. Ce n'est point là une vaine subtilité, ou une frivole ostentation. Ceux qui voudront nous suivre dans le cours de ce Chapitre avec l'attention qu'il mérite, se convaincront que cette distinction est non seulement utile, mais même nécessaire.

COMMENÇONS par établir l'obligation indispensable dans laquelle tout homme

#### 4 PRINCIPES DE MORALE

se trouve d'acquérir les vertus intellectuelles qui sont en son pouvoir, & de les pousser au plus haut degré dont elles soyent susceptibles. Comme le fondement de ces vertus se trouve dans les dispositions naturelles, & que celles-ci ne sont pas au même degré dans tous les hommes, il en résulte d'abord une différence entr'eux par rapport au terme où ils arrivent dans l'acquisition des vertus intellectuelles. Celui qui ne peut bâtir que sur un mauvais terrain, sur un sable mouvant, n'y élèvera jamais un édifice pareil à celui qu'il auroit construit sur la pierre & sur le roc. Une autre source de différence vient des occasions qui ne sont pas les mêmes pour tous les hommes, & dont le défaut prive la plus grande partie d'entr'eux des moyens de cultiver leur Entendement. C'est le cas de toutes ces Nations sauvages, de tous ces Peuples barbares, qui ne connoissent pas seulement les vertus intellectuelles, non parce que la Nature leur a refusé les dispositions propres à les acquérir, mais à cause qu'ils vivent dans un état de Société imparfaite, où l'éducation & tous les autres secours, qui contribuent à former  
l'es-



l'esprit, leur manquent. De là vient que l'on voit dans le monde des révolutions qui portent des lumières & les Sciences dans des lieux où elles étoient inconnues, & d'autres qui en privent les régions où elles fleurissoient. *Socrate*, s'il revenoit au monde, verroit avec le même étonnement l'état actuel d'Athènes, & celui de ces Capitales du Nord, qui jusques dans le voisinage du Pôle ont des Lycées célèbres.

DE tous les motifs le plus puissant, c'est celui que fournit l'obligation naturelle à ceux qui la connoissent bien, & qui y joignent l'idée de la Volonté de Dieu, considéré comme Auteur de la Nature, & Législateur des créatures intelligentes. Mais, quoique ce motif soit assez général & commun, il n'y a pourtant qu'un très petit nombre de gens qui l'analysent avec exactitude, & surtout qui y fassent entrer la nécessité d'acquérir les vertus intellectuelles, comme un préalable absolument essentiel à l'acquisition des vertus morales. Il y en a même qui poussent à cet égard l'ignorance ou l'illusion jusqu'à prétendre que ces abstractions & ces spéculations, bien loin

## 6. PRINCIPES DE MORALE

d'être avantageuses à la vraie vertu, lui sont préjudiciables, & que la piété les rejette entièrement. La routine, & pour ainsi dire, le mécanisme, sont leurs seuls guides, qui bientôt les conduisent à l'erreur & au fanatisme. A cela se joignent ce nombre innombrable de préjugés qui entrent en nous par mille portes, & auxquels nous n'opposons aucune résistance. Leur discussion nous meneroit trop loin; il n'y a qu'à recourir aux Auteurs qui ont traité de la fausseté des vertus humaines, pour y voir tous les subterfuges, tous les déguisemens, dont les hommes se servent pour substituer le fantôme à la réalité, & revêtir l'extérieur de la Vertu, sans avoir aucun des principes sur lesquels elle se fonde. Mais d'où vient cette mascarade du genre humain, si j'ose employer cette expression, d'où vient que les hommes se bornent à paroître, sans se soucier d'être, sinon de ce que l'Entendement est pour l'ordinaire chez eux une région négligée & inculte, tandis qu'ils rapportent tout aux sens & à l'imagination, & qu'ils vivent dans l'esclavage des passions. L'obligation naturelle pour le gros des hommes consiste

**DÉDUITS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.**

à suivre leurs appétits, quels qu'ils puissent être, & quoiqu'il puisse en arriver. On en voit même qui entreprennent de prouver fort sérieusement, que c'est là en effet obéir à la voix de la Nature, & suivre ses directions.

ON ne fait bien, soit dans l'intention, soit dans l'exécution, que ce que l'on fait avec le sentiment du devoir. Ce sentiment est l'ame des actions vertueuses, comme la piété, ou le sentiment de l'amour de Dieu, est l'ame des actions religieuses. Mais ce sentiment n'est point une impression confuse, une détermination vague; tout au contraire il est proportionné à la vue distincte, à la connoissance intime que nous avons, de ce qui fait l'essence de nos devoirs, & de ce qui doit nous engager à leur observation.

CORRIGER la Volonté, sans avoir éclairé l'Entendement, c'est une tentative infructueuse; c'est vouloir trouver dans les ténèbres de la nuit l'issue d'un bois coupé par mille routes différentes. On doit sans contredit louer le zèle & les bonnes intentions de ceux qui travaillent sincèrement à rendre les hommes meilleurs,

## 8 PRINCIPES DE MORALE.

qui consacrent leurs talens, leurs forces, leur vie même, à prêcher la Vertu & à propager leur Religion. Ce sont de bons Citoyens, & de vrais Chrétiens: il seroit à souhaiter que tout le monde leur ressemblât. Cependant si un certain degré de lumières leur manque, ils peuvent tomber dans diverses erreurs ou fautes, qu'un Entendement mieux cultivé leur auroit fait éviter. L'Histoire Ecclesiastique nous en a conservé plusieurs preuves de fait. Les *Cyilles*, les *Atbanases*, les *Jérômes*, les *Augustins*, ne sont pas indignes du nom de Saints qu'ils portent encore aujourd'hui. Mais, soit en lisant leurs Ecrits, soit en examinant leur conduite, on ne sçauroit méconnoître que leur zele n'a pas toujours été accompagné de Science, qu'il les a souvent emportés au delà du but, & qu'en général toutes les fois qu'ils ont voulu éviter une extrémité, ils n'ont guères manqué de tomber dans celle qui lui étoit opposée.

DISONS-LE donc hardiment: sans les vertus intellectuelles, il n'y a point de véritables vertus morales; & quiconque aspire à celles-ci, doit commencer par acquérir celles-là, en donnant tous ses soins



à la perfection de son Entendement. En effet les vertus morales sont des habitudes de l'Entendement; mais les premières ne sçauroient exister que les secondes ne les ayent précédé; & c'est au défaut de celles-ci qu'il faut attribuer les imperfections & les irrégularités qui se trouvent dans la conduite de quantité de personnes, dont les intentions ne sont pas mauvaises, & qui ne laissent pas de se borner à des vertus fausses, ou apparentes, tandis qu'elles pourroient en acquérir de vraies & de réelles. On ne sçait dire autre chose sur un mal aussi commun & aussi funeste, sinon que c'est un effet de l'infirmité humaine, sur laquelle on ne cesse de faire des plaintes aussi vagues que mal fondées. Car on n'auroit droit de les faire, qu'après s'être assuré que l'homme est ce qu'il peut être, & va jusqu'où il peut aller. Or qui sont ceux qui pensent à se procurer cette certitude, en ne négligeant rien de tout ce qui pourroit les rendre meilleurs? Mais il faut remarquer cette différence; c'est qu'il y a des hommes qui croient de bonne foi que leur capacité se borne à pousser les lumieres & les vertus jusqu'où

## 10. PRINCIPES DE MORALE

ils les ont poussées; au lieu que d'autres s'aperçoivent qu'il y auroit des moyens de faire mieux, mais la paresse, ou des habitudes vicieuses trop enracinées, les arrêtent, & les détournent de tout travail tendant à leur perfection.

CEPENDANT c'est leur propre bonheur qu'ils négligent; & auquel ils renoncent en quelque sorte, lorsqu'ils tiennent cette conduite. Les vertus intellectuelles nous ouvrent le chemin à la félicité; & il n'y a qu'elles qui puissent l'ouvrir; motif sans contredit propre à nous faire vaincre des difficultés bien plus grandes encore que celles qui se rencontrent dans leur acquisition. Le premier fruit qu'on en recueille, c'est cette volupté pure & inaltérable qui naît de deux sources également fécondes, la vue de la vérité, & le sentiment de sa perfection. Les vertus intellectuelles sont les biens de l'esprit. Or la simple connoissance d'un bien, d'une chose bonne & parfaite dans son genre, est déjà une idée agréable à laquelle l'ame se délecte; mais cette idée acquiert une toute autre force, quand on s'aperçoit que ce bien qui nous plaisoit déjà par lui-même, est à nous, & que

que nous pouvons compter sur sa possession. Plus nous nous en formons de hautes idées, & plus notre joye s'accroît. Or quiconque augmente journellement le trésor de ses idées distinctes, & de ses vertus intellectuelles, sent aussi journellement combien ce trésor l'emporte sur tous les autres, & se félicite d'autant plus de l'avoir en sa puissance. Ce genre de volupté est de tous ceux dont l'homme est susceptible, celui qui lui est le plus naturel; il est même inséparable de sa nature. C'est de cette supposition que M. de Tschirhausen est parti, lorsque, dans l'Ouvrage qu'il a intitulé *Médecine de l'Ame*, il propose l'Art de découvrir, *Artem inveniendi*, qui est le plus haut degré des vertus intellectuelles, comme le souverain bien de l'homme, à cause de la volupté supérieure à toutes les autres, dont il remplit l'Ame.

UNE des prérogatives de cette volupté, c'est qu'elle est nécessairement innocente, c'est à dire, qu'il ne peut jamais en résulter aucunes suites désavantageuses, ou désagréables à ceux qui la possèdent. Ce n'est pas qu'on ne puisse abuser de quelque vertu intellectuelle en particulier;

au contraire l'expérience montre tous les jours des hommes doués de grands talents, qui les deshonnorent en donnant dans des écarts plus grands encore, & qui s'attirant par là des chagrins très amers, ne retirent en effet que du mal des avantages qui les distinguent du vulgaire. Mais, outre qu'il ne faut jamais confondre l'abus avec l'usage, les vertus intellectuelles sont dans le cas des vertus morales, un lien indissoluble les unit, on ne sçauroit les séparer; & comme celui qui pèche en un point, pèche en tous, celui qui manque d'une vertu intellectuelle, ou qui en néglige l'exercice, pervertit aisément toutes les autres. Mais il demeure toujours vrai que chacune de ces vertus, considérée à part, & entant qu'on en fait un légitime usage, est une source de plaisir pur, & exempt de toute amertume. Dans les notions confuses il faut distinguer soigneusement ce qu'elles renferment, pour ne pas tomber dans l'erreur d'attribuer à un sujet ce qui ne lui convient que par la relation ou l'association dans laquelle il se trouve avec d'autres. L'Ame humaine parvenue à l'usage & à l'exercice de ses différentes

fa-

facultés, est une notion extrêmement confuse, pour ceux qui ne se sont jamais attachés à la développer, ils ne connoissent, ni toutes ces facultés, ni leurs rapports & leurs différences, ni leurs limites; & ainsi confondant l'une avec l'autre, ou leur usage avec leur abus, ils en portent des jugemens contraires à la réalité. Les vertus intellectuelles bien connues ne sont autre chose, que les moyens naturels & acquis d'arriver à la connoissance solide des choses.

POUR être déterminé à rechercher les vertus intellectuelles par l'attrait du plaisir qu'elles procurent, il faut d'abord en croire sur leur parole ceux qui nous les recommandent, parce que l'on ne sauroit avoir aucune idée d'un plaisir qu'on n'a jamais éprouvé. Cet obstacle arrête le plus grand nombre des hommes; affectés continuellement par des impressions agréables, qui se présentent sans effort, & dont la plupart même s'introduisant avec violence, usurpent une espèce de tyrannie, ils ne peuvent guères penser à un plaisir inconnu, ou s'ils y pensent, ils n'ont pas le courage de franchir l'intervalle, & de vaincre les difficultés

## 27 PRINCIPES DE MORALE

qui leur en interdisent actuellement la possession. Après cela l'autorité de ceux qui le leur recommandent, ne leur paroît le plus souvent pas d'un grand poids. Un homme livré à la mondanité, qui vit dans le faste & dans les prétendus plaisirs, que les dignités & les richesses peuvent lui procurer, regarde d'un œil de mépris un Sage modeste, placé dans une condition fort inférieure, qui l'avertit qu'il y a des plaisirs qui valent infiniment mieux que ceux auxquels il se borne, & qui lui offre de le mener par l'unique route propre à y conduire. De ces causes réunies vient l'indifférence presque générale que les hommes ont pour les plaisirs intellectuels, avec lesquels il ne faut pas confondre ces plaisirs de l'esprit qu'on trouve dans des lectures amusantes, dans des compagnies spirituelles, à la représentation des Spectacles. Tout cela, si le vice n'y rencontre point d'aliment, vaud mieux qu'une ignorance grossière, & une vie sauvage; mais tout cela n'est point encore le droit & véritable usage de l'Entendement, on n'y voit aucunes traces de vertus intellectuelles, & ces vertus, ont, généralement parlant, plus  
de

de peine à se développer dans ceux qui ont un bel esprit superficiel, que dans ceux qui n'ont que le bon sens privé de culture. Il n'y a point de Petit-maître qui n'eût infiniment plus de peine à devenir bon Philosophe, que n'en a eût ce Païfan Saxon, dont plusieurs Journaux ont donné une idée si avantageuse.

MAIS, si l'on est obligé de se déterminer sur la foi d'autrui, dans les premiers pas vers la Vérité, par rapport au plaisir qui y est attaché, cette privation ne dure pas longtems, & l'on ne tarde guères à sentir ce plaisir naître & s'accroître continuellement au dedans de soi. C'est alors qu'il devient un motif, & un motif des plus efficaces, à tourner toutes ses vues, & à consacrer toute son application au travail le plus profitable qu'il y ait sous le Soleil. Qu'on en juge par l'ardeur qu'excite souvent le simple amour de l'étude, par les charmes puissans qu'y trouvent ceux qui en ont une fois pris le goût, par la facilité avec laquelle ils renoncent à tout ce qu'on appelle amusement & divertissement, préférant leur Cabinet aux lieux qu'on a coutume d'appeller enchantés. Cependant, parmi les études dont les Savans  
or-



## **PRINCIPES DE MORALE**

ordinaires s'occupent, il y en a plusieurs qui ne menent à rien, ou qui ne servent qu'à découvrir des vérités stériles, qu'il vaudroit autant ignorer. La route que ces Savans suivent dans la recherche de semblables vérités n'est point celle qui tend à perfectionner l'Entendement, & former en nous les vertus intellectuelles. A plus forte raison donc ceux qui prennent cette dernière route, rencontrant des avantages tout autrement précieux, doivent-ils s'y affecter au point de ne tenir aucun compte du reste. C'est le cas du Chrétien, qui regarde comme dommageable tout ce qui pourroit le détourner de l'excellente connoissance du Sauveur. Le vrai Philosophe tient dans l'état de la nature le même rang que le vrai Chrétien dans l'état de la grace. Il pense comme lui, & agit conséquemment. A ses yeux une seule chose est nécessaire, c'est de devenir meilleur.

L'ÉTAT ordinaire de ceux qui cherchent le bonheur par d'autres voyes, est un état mixte où certains agrémens sont contrebalancés, & dès là empoisonnés par certains desagrémens. On peut fort bien comparer la félicité mondaine à la temperature des saisons: il y a des jours  
qui

qui paroissent brillans & serains; mais au fort de cette clarté se forme en secret quelque orage, qui vient bientôt se montrer à l'extrémité de l'horizon, & s'élevant rapidement, fond avec impétuosité sur les têtes mêmes qui se croyoient les moins exposées à la foudre. Un beau Printems donne des fleurs que les ardeurs dévorantes de l'Eté fanent & dessèchent bientôt: les jours rians de l'Automne font place aux tristes frimats de l'Hyver. Toutes ces alternatives ne se rencontrent point dans la jouissance des plaisirs intellectuels; celui qui a des connoissances solides, & des vertus réelles, trouve toujours un plaisir également vif dans leur possession; & si les caprices du sort l'envelopent dans quelcune de ces tempêtes dont nous venons de parler, il porte avec lui tous ses biens, qui échappent au naufrage, par lequel les richesses des autres sont englouties. Celui qui est heureux de cette manière, ne peut devenir malheureux; parce qu'il n'a pas attaché son bonheur aux objets qui constituent celui des hommes vulgaires. Tout ce que les Stoïciens ont dit mal à propos de leur prétendu Sage convient au nôtre; parce qu'il est

## 18 PRINCIPES DE MORALE

est le seul qui connoisse la meilleure fin à laquelle l'homme doit tendre, & les meilleurs moyens par lesquels il peut y arriver.

Nous avons dit qu'il falloit réunir toutes les vertus intellectuelles, parce qu'elles forment un tout dont les parties sont inséparablement liées, & qu'il n'est pas possible d'en acquérir quelques unes, ou du moins de les conduire à leur véritable point de perfection, en négligeant les autres. Quand on considère la Morale pratique, telle qu'elle est actuellement établie dans le monde, on s'apperçoit sans peine qu'il n'y a rien à quoi les hommes pensent moins, qu'à joindre toutes les vertus ensemble, & remplir tous les devoirs sans exception. Tout au contraire on ose parler de vertus, ou de devoirs d'état, comme s'il y avoit une Morale à part pour le Politique, une autre pour l'Homme de Guerre, une troisième pour l'Ecclesiastique, & ainsi du reste. Quiconque a suivi les maximes, & souvent les fausses maximes, les préjugés de son état, a droit de se dire honnête homme, homme vertueux; il est reconnu sans difficulté pour tel. Les Ecrits de Morale ordinaire ne vont guères au

des

à là: & pour les Pièces de Théâtre, & les Romans, tout y repose sur cette base, de sorte que les plus grandes Vertus qu'on y trouve préconisées, ne sont souvent autre chose que les plus grands écarts, & les excès les plus condamnables. Il est bien plus aisé encore de se faire illusion au sujet des Vertus intellectuelles, dont on connoît à peine le nom & les usages. Chacun tâche d'acquiescer celle qui lui plaît, ou qui convient le plus à ses vûes, laissant de bon cœur à d'autres celles dont il méconnoît l'utilité. Cela vient de ce que l'on n'a aucune idée de l'Entendement & de sa perfection. Un Père & une Mère sont inconsolables s'il leur naît quelque enfant qui apporte au monde une défectuosité frappante, qui soit privé de quelque membre, d'un bras, d'une jambe. Mais, quand il s'agit de Raison & d'Entendement, on ne se met guères en peine que ces facultés qui constituent seules l'homme, & auxquelles est attachée toute l'excellence de notre nature, soyent & demeurent pour toujours mutilées & estropiées.

IL est vrai que les Vertus intellectuelles, auxquelles nous avons donné le nom  
de

de matérielles, peuvent être restreintes au genre de vie que nous avons embrassé, & même qu'il y a obligation de ne pas les étendre au delà, si cela ne peut se faire sans préjudice de notre devoir. Qu'un Gentilhomme, par exemple, qui après avoir reçu une éducation ordinaire, s'est attaché à l'économie, parce que c'est de la culture de ses terres que dépend sa subsistance & celle de sa famille, soit tellement absorbé par les détails économiques, qu'il ne puisse cultiver davantage son esprit, en le tournant vers d'autres objets, cela est fâcheux en un sens; mais, bien loin que ce Noble campagnard soit blâmable, il est au contraire digne de louange, & il violeroit ses devoirs en tenant une autre conduite. De même encore, qu'un Ecclesiastique soit tellement absorbé par la multitude de ses fonctions, jointe aux bornes étroites de sa capacité, qu'il ne puisse tourner ses vues sur aucun autre objet, & s'attacher à d'autres études qu'à celles de sa profession, c'est encore la loi du devoir qui parle ici, & il auroit tort de l'enfreindre. Ceux même auxquels leur loisir & leurs talens permettent d'associer à leurs

leurs travaux nécessaires & prescrits des occupations accessoires, se mettent dans le cas d'une juste censure, lorsque cet accessoire, comme cela n'arrive que trop souvent, l'emporte sur le principal, & qu'il arrive à un Ecclesiastique de négliger la cure des ames, à un Medecin celle des corps, à un Jurisconsulte & à toute personne en place, le soin des affaires qui leur sont confiées, pour jouir du plaisir déplacé, ou de la gloire illicite, d'être bon Antiquaire, habile Physicien, ou de primer dans quelque autre département des Sciences & des Lettres. Mais ni l'un, ni l'autre des cas, que nous venons d'indiquer, ne sont pas du nombre de ceux qui arrivent le plus communément. Les hommes ont pour l'ordinaire du tems & des forces à leur disposition, dont ils négligent de faire usage. Quantité d'heures s'écoulent dans l'oïveté, ou même dans un ennui qui les rend à charge, sans qu'on s'avise de les remplir d'une maniere utile, & qui bientôt deviendroit très agréable. Un Négociant qui, les bras croisés, attend toute la journée des chalans qui sont en fort petit nombre, n'auroit qu'à s'occuper de lectures qui le tire-

roient

## 22 PRINCIPES DE MORALE.

roient d'une ignorance crasse où il ne fait pas scrupule de vivre. Il en est de même de l'Officier dans sa Tente, ou dans quelque Garnison: rien n'est plus facile pour lui que d'y devenir Savant, au moins dans tout ce qui concerne sa profession. Et pour les personnes qu'on regarde comme les plus occupées, il y a toujours bien des vuides, & des momens qui réunis ensemble, formeroient des sommes de tems beaucoup plus considérables qu'on ne se l'imagine. La chose de toutes la plus précieuse, & dont la perte est la plus irréparable, est précisément celle dont on tire le moins de parti, qu'on méprise, & dont on semble embarrassé. Le tems s'enfuit, & nous laisse au bout d'une longue carrière aussi bornés dans nos connoissances, aussi foibles d'entendement, que si nous étions à l'entrée de notre carrière. Qu'est-ce que vivre, si ce n'est pas penser, réfléchir, étendre la sphère de ses idées, & en augmenter la netteté? Tout ce qui ne se rapporte pas à ce but, appartient plutôt à la végétation qu'à la vie.

S'IL y a des cas où l'on peut se dispenser d'acquérir certaines vertus intellectuelles, il n'en est pas de même par rapport

port aux vertus morales; tous les hommes, quelque genre de vie qu'ils embrassent, sont obligés de les pratiquer, de les cultiver, de les pousser aussi loin qu'il est possible, relativement aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. En effet les vertus morales entrent continuellement dans le plan de la vie commune, & influent sur toutes les actions. Ce sont elles qui produisent le sentiment du devoir, sans lequel on ne fait rien de bon. L'Expérience fait assez voir, combien le défaut des vertus morales cause d'écarts & de desordres dans tous les genres de vie. Rien ne peut suppléer à ce défaut; l'esprit & les connoissances rendent au contraire plus dangereux & plus nuisible à la Société ceux pour qui la vertu n'est qu'une chimère. Le plus habile Politique n'est alors qu'un détestable Machiavelliste; le plus grand Guerrier, qu'un redoutable Brigand; le plus éloquent Ecclesiastique, qu'un vil Charlatan, le plus savant, le plus ingénieux Citoyen de la République des Lettres, qu'un lâche Empoisonneur. Qu'on suive en effet toutes ces personnes dans le détail de leurs actions, on verra que, lors

mé-



même qu'elles paroissent avoir le plus d'éclat, & que le stupide vulgaire leur prodigue la plus vive admiration, il faut néanmoins leur appliquer cette comparaison de l'Evangile, que ce sont des Sépulchres décorés extérieurement; mais remplis au dedans de pourriture. Les Controverses des gens de Lettres confirment fréquemment ce que nous avançons. Ceux d'entr'eux qui n'ont ni mœurs, ni vertus, (& le nombre n'en est malheureusement que trop grand,) s'y prostituent honteusement. Après s'être tirés du pair par leur esprit, leurs talens, leurs succès littéraires, ils se mettent au dessous des plus vils humains par la noirceur de leurs procédés, & par la bassesse qui régné dans toute leur conduite. Tout ce que les Poètes ont dit de l'Envie, & des noires Furies, se vérifie à la lettre en eux. Le poison qui roule continuellement dans leurs veines, distille de leurs plumes; & leurs productions sont véritablement marquées au coin de l'Enfer. Si quelque chose pouvoit favoriser le paradoxe qu'on a soutenu contre l'utilité des Sciences & des Lettres, ce seroit sans doute des excès aussi monstrueux.

frueux. Mais c'est toujours l'objection tirée de l'abus, qui ne peut jamais prévaloir contre l'usage. Les connoissances solides ne porteront jamais par elles-mêmes ceux qui les possèdent à fouler aux pieds les vertus : au contraire elles les leur feront constamment regarder comme le fruit le plus précieux, l'unique même, qu'ils puissent retirer de ces connoissances.

L'OBLIGATION de cultiver les vertus intellectuelles matérielles, entant qu'elles sont nécessaires pour la culture des vertus morales, est donc une obligation générale & indispensable, à laquelle on ne peut soustraire aucun genre de vie, puisqu'il n'y en a aucun où l'on ne soit obligé d'être vertueux. C'est une chose vraiment horrible, & bien flétrissante pour la Nature humaine, qu'il y ait des Sociétés entières, des Corps autorisés par la forme du Gouvernement, où le brigandage, les cruautés, les barbaries les plus inhumaines, soyent avoués, & regardés comme licites. Par les Sociétés, j'entens les Arabes Bedouïns, & d'autres Nations semblables, qui ne vivent que de vols & de rapines; & par les Corps, je désigne ces Troupes, qui, en tems

de guerre, n'ont d'autre fonction que de désoler les contrées, piller tout ce qu'elles peuvent emporter, détruire ce qui n'est pas susceptible de pillage, & exercer sur les personnes mêmes les énormités les plus criantes, les horreurs les plus contraires à la nature & à l'humanité. Tandis que j'écris ceci, de vastes Provinces subissent ce déplorable sort, & sont tellement ravagées qu'elles transmettront à nos neveux les tristes vestiges de leur désolation. Mais il n'est guères possible d'espérer que jamais les lumières naturelles se dévelopent par tout au point de ne laisser aucun azyle sur la Terre à ces monstres qui la ravagent, monstres bien plus funestes que ceux que les Hercules & les Thésées détruisoient dans l'Antiquité. C'est donc aux paisibles Citoyens des Villes policées qu'il faut inculquer les Maximes sur lesquelles roulent nos réflexions, dans l'espérance que les douceurs de la Société dont ils jouissent pourront en inviter quelques uns à chercher le principe essentiel de ces douceurs, le moyen unique de les conserver & de les accroître, dans la pratique d'une Vertu épurée & solide.

QUAND

QUAND un Ouvrier aiguise & accommode bien ses outils, il travaille d'autant mieux, & conduit ses ouvrages à une plus grande perfection. Il en arrive de même à quiconque cultive les vertus intellectuelles dans l'intention de les appliquer aux progrès des vertus morales; il trouve à l'égard de celles-ci une facilité proportionnée au degré auquel il a poussé celles-là. C'est ici la thèse directement opposée à celle que M. *Rousseau* de Geneve a renduë si spécieuse, que de paradoxe qu'elle étoit, peu s'en faut que la nôtre ne le soit devenuë à son tour. Les Historiens ont en effet remarqué que la plupart des Nations barbares se sont mieux trouvées d'avoir ignoré les vices, que les Nations policées d'avoir connu les vertus. D'un autre côté les Savans, comme nous l'avons déjà plus d'une fois remarqué, n'ont pas contribué à donner une idée avantageuse de l'influence des connoissances sur les mœurs. Le faste & l'arrogance, l'orgueil & l'envie, la médisance & les invectives, sont des choses si communes parmi eux, qu'on est souvent tenté de douter, que l'étude ait adouci le carac-

tère des hommes. Les Allemands ont un proverbe qui dit que plus un homme sçait, moins il vaut. De bonnes ames mêmes, en voyant à quel point ce Siècle, qui se pique de tant de lumieres, est libertin, profane, impie, ont du penchant à croire, que les Sciences en sont la cause, & qu'à force de les creuser, on en a tiré ces maux; à peu près comme lorsque des Mineurs percent dans quelques endroits les entrailles de la terre, il en sort une vapeur maligne qui les suffoque. Mais ceux qui pensent ainsi, confondent encore l'abus avec l'usage, la licence avec la liberté; ils ne connoissent pas assez, ni les vertus intellectuelles, ni la pratique morale, ni le concours des facultés de l'ame nécessaire pour la rectitude des actions humaines. Il faut bien prendre garde que nous n'affirmons pas simplement que le degré des vertus morales répond toujours au degré des vertus intellectuelles; mais nous ajoutons pour condition, entant qu'on rapporte la culture des vertus intellectuelles à la culture des vertus morales. Cela fait une différence capitale. Le plus grand nombre de ceux qui étudient, ne pensent qu'à

qu'à acquérir de la réputation, à parvenir aux Emplois, ou à remplir d'autres vûes humaines; il ne leur vient pas dans l'esprit que le premier but de toutes les études est de devenir meilleur, que tout doit aboutir là comme à une dernière fin, & que, quand on n'y arrive pas, il vaudroit mieux n'avoir pas étudié, tout comme il vaudroit mieux n'être pas né, que d'avoir négligé le salut auquel Dieu veut nous conduire.

Les vertus intellectuelles matérielles différant entr'elles suivant la nature de leurs objets, elles ne peuvent servir de rien aux vertus morales, à moins que ces objets ne soyent précisément les mêmes qui entrent dans la théorie & dans la pratique de la Morale. De même qu'un bon Peintre n'est pas par là même un habile Danseur; de même un grand Chymiste, un excellent Mathématicien, n'en est pas plus avancé dans la Science intérieure du bien & du mal. Il n'y a point de théorie étrangère à la Morale, qui influë directement & par elle-même sur les habitudes vertueuses. Il y a plus: la Science même de la Morale diffère de la pratique, parce que celle-ci

exige l'habitude, que la Science seule ne donne pas. Cela est vrai en général : tout Ouvrier qui n'a que la théorie, à quelque point qu'il la possède, peut être mal-habile, & le fera effectivement ; jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'actes réitérés l'ayent formé à la pratique. La vertu morale, plus encore que tout autre art, ne s'acquiert que par l'exercice ; & la raison en est sensible, c'est que, plus que tout autre art, elle rencontre des obstacles qui rendent cet exercice lent, pénible, difficile à changer en habitude. Voilà bien des choses que ne savent point les hommes ordinaires, tant sçavans qu'ignorans, & qu'ils dédaignent même de sçavoir, quoiqu'ils n'ayent rien de plus important à apprendre.

On ne sçauroit donc aspirer aux vertus morales, sans y tendre par la route des vertus intellectuelles ; & tout homme qui a un vrai desir de bien faire, ne peut se passer de celles-ci. Cette assertion s'étend à toutes les actions humaines, soit qu'on les considère du côté physique, ou du côté moral. En effet ces actions se rapportent à quelque fin ; & comme on n'y parvient qu'à l'aide de quel-

quelque moyen, on appelle rectitude physique la convenance de ce moyen avec la fin. Cette rectitude peut être séparée de la moralité de l'action, & on lui attribue alors une bonté propre, dont l'idée plaît, quoique l'action même soit mauvaise & criminelle. Notre Seigneur nous en fournit un exemple bien remarquable, lorsqu'il loue l'habileté de l'Oeconome infidèle, & qu'il exhorte les Chrétiens à l'imiter. Il propose aussi la prudence des mondains comme un exemple dont les vrais fideles peuvent profiter. Ainsi ceux qui soutiennent que la culture des vertus intellectuelles poussée trop loin devient nuisible à la vertu & à la piété, s'appuyant pour cet effet sur la méchanceté & les vices de personnes distinguées d'ailleurs par leurs talens, confondent la rectitude physique avec la rectitude morale, & ne font pas attention que le défaut de rectitude morale ne doit pas être attribué aux vertus intellectuelles mêmes, mais à la mauvaise volonté des hommes, qui procède de causes entièrement différentes.





## C H A P I T R E II.

*Des motifs à l'acquisition des Vertus intellectuelles.*

QUAND on a sérieusement résolu de mener la vie la plus parfaite dont l'homme soit capable, n'y fut-on déterminé que par un motif de gloire, on doit regarder la nécessité des vertus intellectuelles pour arriver aux vertus morales, comme un motif suffisant de les acquérir, & de faire toutes les études qu'elles exigent. Ce motif n'agit cependant guères sur les hommes, parce que ce n'est que dans des cas tout à fait particuliers qu'ils s'avisent de souhaiter plus de lumières qu'ils n'en possèdent, qu'ils sentent l'avantage actuel qui en résulteroit. Un Officier qui a négligé d'apprendre le Génie, ou l'art des fortifications, y aura du regret, s'il se présente une occasion, où cette Science lui auroit fait honneur, & auroit pû contribuer à son avancement. Quand on n'a pas des principes plus solides, ni des vuës plus étendues, on ne  
va

va guères loin dans la perfection de l'Entendement. Cependant le seul desir de la gloire suffiroit pour faire franchir les bornes ordinaires, si les hommes connoissoient au moins la véritable gloire, & en faisoient leur objet. Cette gloire consiste uniquement dans l'approbation des honnêtes gens, des juges éclairés & intégrés, qui, sans se laisser éblouir par de vaines apparences, n'estiment & ne louent que ce qui procede d'un fonds réel de vertu, que ce qui tend à la perfection de l'homme, & au bien de la Société. Quiconque a cette gloire en vuë, ne fera jamais que des actions propres à la mériter, & par conséquent il suivra la route que nous avons prescrite, c'est à dire, qu'il acquerra les vertus intellectuelles nécessaires pour arriver aux vertus morales. Toute réputation bâtie sur d'autres fondemens est en effet sujette aux vicissitudes, & dépend principalement des caprices de la fortune. Les *Alexandres* & les *Cesars* ne vivent dans l'Histoire que par les succès éclatans de leurs armes; des revers qui les eussent terrassés dès l'entrée de leur carrière auroient éteint leur mémoire, ou leur auroient assigné un rang

parmi les malfaiteurs & les brigands. Voilà pourquoi les gens d'un caractère solide ne se soucient point d'une grande réputation; ils se contentent de l'avoir bonne, & préfèrent une vie innocente, passée dans une heureuse obscurité, aux scènes brillantes qui se jouent sur le grand Théâtre de l'Univers. Il ne faut pas même un degré considérable de réflexion, ni de sagesse, pour entrer dans ces idées: les Poëtes aussi bien que les Philosophes en sont remplis, & vantent à l'envi les avantages d'une vie tranquille & retirée. Il est vrai que l'on débite souvent dans ses Ecrits bien des Maximes que la pratique ne justifie pas. Rien n'est plus aisé que de moraliser au sein de l'abondance & des plaisirs. On peut même dans certains momens y souhaiter avec sincérité un état médiocre, une paisible retraite; mais il est presque toujours de ces souhaits, comme de celui du Bucheron qui appelle la Mort à son secours, & qui, lorsqu'elle paroît, la supplie de l'aider à recharger son fardeau. Cette inconstance, ces variations perpétuelles dans la manière dont les hommes envisagent les choses, viennent des défauts de leur Ra-

ten-

tendement: ils n'ont pas de justes idées du prix des choses, ils se bornent à en juger par des impressions machinales, & comme ces impressions dépendent de circonstances changeantes, les jugemens qui s'y fondent, changent avec elles.

La distinction entre la *coulpe* & le *dol* est connue. Le *dol* vient de l'intention; la *coulpe* d'une négligence plus ou moins inexcusable. Mais cette négligence prend sa source dans un défaut de lumières & de capacité qu'on auroit pu éviter en acquérant les connoissances & les talens propres pour s'acquitter avec plus de succès des choses à l'égard desquelles on tombe en faute. Ainsi on peut dire en général que sans les vertus intellectuelles, les fautes sont inévitables, & retombent à la charge de celui qui les commet, parce qu'il n'a tenu qu'à lui d'acquérir ces vertus. Y a-t-il rien de plus ordinaire dans le monde que d'entendre les regrets de gens, qui ont mal employé leur jeunesse, & qui ont laissé passer les premières & les plus précieuses années de leur vie, sans se mettre en état de trouver des moyens honnêtes de subsister pendant le reste de leur carrière. Ces re-

## 36 PRINCIPES DE MORALE

grets sont trop tardifs, & ne servent pour l'ordinaire qu'à aggraver le mal. Mais il faut les étendre beaucoup plus loin qu'on n'a coûtume de le faire. Ce n'est pas assez d'avoir banni cette ignorance grossière, qui rend inutile & méprisable dans la Société; ce n'est pas assez d'avoir, à la faveur de quelques connoissances plus superficielles que solides, obtenu quelque poste qui donne de quoi vivre; si l'on ne le remplit qu'imparfaitement, si tous les jours on bronche en quelque point, il en résulte une raison légitime de se faire des reproches proportionnés à l'importance des fautes commises. Mais c'est à quoi personne ne pense, chacun croit toujours faire assez bien ce qu'il fait, & en sçavoir assez pour son état. Les moins capables payent d'effronterie; & l'administration publique en souffre. Il y auroit bien des choses à dire là dessus. Le principal tort vient assurément des Chefs de la Société, de ceux qui distribuent les emplois, & qui les accordant presque toujours à la faveur plutôt qu'au mérite, découragent par là ceux qui voyent qu'on ne leur tiendrait aucun compte de leurs efforts. Mais d'où vient que ces dispen-

sa-

fateurs des graces tiennent eux-mêmes une conduite aussi déraisonnable, & tombent dans la plus énorme de toutes les fautes, c'est celle de confier les intérêts les plus précieux de la Société à des sujets incapables, & même indignes. Cela vient surtout du peu de solidité d'esprit dans les Grands, de la médiocrité de leurs propres talens, & du mépris décidé que la plupart d'entr'eux ont pour tout ce qu'on appelle Raïson & Jugement.

CEPENDANT le motif à bien faire pris du témoignage intérieur de la conscience, l'emporte encore de beaucoup sur celui qui procède du témoignage d'autrui, & même de la véritable gloire. L'homme vertueux se suffit à lui-même; & quoiqu'il lui soit très agréable de recueillir les approbations & les éloges de ceux qui sont dignes d'en donner, rien n'égale pourtant la douceur, le sentiment exquis, de cette voix intérieure qui lui dit qu'il a rempli son devoir, & qu'il s'en est acquitté le mieux qu'il lui étoit possible. Il trouve en même tems dans cet état l'asyle le plus assuré contre tous les faux jugemens, & contre les procédés injustes auxquels la vertu se voit si souvent expo-

sée. Les fureurs d'une populace irritée, les menaces d'un tyran féroce, n'ont rien de redoutable pour lui : ce sont des vagues qui viennent se briser au pied d'un rocher. Mais, pour jouir d'une situation aussi digne d'envie, il faut pouvoir se convaincre soi-même qu'on y est effectivement, & qu'on ne se berce point de vaines illusions ; il faut sçavoir à fonds ce qui est requis pour l'entière rectitude des actions morales ; connoître en quoi consiste le bien, & même le mieux, afin de décider d'une manière sûre, si l'on a fait tout ce que l'on devoit & tout ce que l'on pouvoit faire. Or cela suppose les vertus intellectuelles, dont celles que nous avons nommées *formelles*, nous fournissent les principes généraux de ce qu'il faut faire, ou éviter en toute occasion ; & celles qui sont désignées par le nom de *matérielles*, nous instruisent dans les cas particuliers de ce qui est nécessaire pour ne pas commettre les fautes possibles par la nature de ces cas. Un Jurisconsulte, par exemple, doit sçavoir ce que c'est que le droit & l'équité, quelles sont les obligations naturelles & positives, en quoi consistent les droits par-

faits

faits & imparfaits, &c. Mais, s'il est appelé à juger d'une affaire qui demande encore les connoissances de certains droits, ou coutumes, propres aux lieux, dans lesquels elle se décide, il ne doit pas prononcer sans être instruit de ces circonstances, & sans y avoir égard : autrement avec toutes les notions primitives de la théorie la plus saine, il se rendroit coupable d'injustice. Les moindres formalités même, lorsqu'elles sont une fois établies, doivent être observées; & ceux qui les négligent, sous prétexte que ce sont des formalités, en voulant montrer une certaine supériorité d'esprit, ne montrent qu'un défaut de jugement. Mais les hommes sont ainsi faits: ils n'envisagent guères les choses que par une de leurs faces, & ne font aucune attention aux autres.

Les mortels jusqu'à un certain point croient & veulent bien faire. Une représentation confuse du bien & du mal occupe leur esprit, toutes les fois qu'ils agissent; mais cela ne les empêche pas de donner dans les plus grands écarts, en prenant le mal pour bien & le bien pour mal. La fausse honte, par exemple, est un



#### 40 PRINCIPES DE MORALE

un amas de préjugés de cet ordre, qui engagent à tirer vanité d'actions très mauvaises, & à n'oser en faire de très bonnes, dans la crainte de quelque ridicule qu'on croit y être attaché. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus louable que l'union conjugale; de plus pur & de plus innocent que d'avouer hautement les douceurs de cette union? Cependant on a sçu obscurcir cette notion au point qu'un Mari craint d'être soupçonné de trop d'attachement pour sa femme, & ne veut pas même paroître en public avec elle. La Société est remplie d'opinions aussi monstrueuses, qui nous ôtent tout droit de nous récrier sur les pratiques les plus bizarres des Nations sauvages. L'obstacle qui arrête l'esprit humain & l'empêche de juger plus sainement, c'est le défaut de lumières dans l'Entendement. En évoquant de semblables causes au tribunal d'une Raïson judicieuse, on verroit bientôt quel est le parti qu'il faut prendre, quelles sont les erreurs auxquelles on doit renoncer. Tout Epoux sensé comprendroit qu'il y a de la folie à sacrifier les charmes de l'état qui influë le plus sur notre bonheur temporel  
aux

aux caprices de ses semblables; & qu'il n'y a pas la moindre ombre de compensation entre ce que la conduite qu'il tient lui fait gagner d'un côté, & ce qu'elle lui fait perdre de l'autre. Mais malheureusement rien n'est plus rare que la Raison parmi l'espèce des animaux qui se sont appropriés le nom de raisonnables.

LES représentations confuses du bien & du mal sont dans les sens & dans l'imagination; il faut soumettre ces représentations à l'examen de l'Entendement, afin qu'ensuite notre volonté se règle sur les décisions de celui-ci, & qu'il règne entre nos facultés inférieures & nos facultés supérieures cet accord parfait dans lequel consiste la Sagesse & le bonheur. Les sens & l'imagination, en nous offrant certaines représentations agréables, déguisent les désagréemens qui s'y trouvent joints, ou qui y succèdent immédiatement; & de même, en nous offrant certaines représentations désagréables, elles déguisent les agrémens, les avantages réels & supérieurs qui y sont attachés, & que nous perdons en suivant des répugnances purement machinales.

CE

## 42 PRINCIPES DE MORALE

Ce qu'il y a de plus difficile dans la Morale pratique, c'est de concilier toujours les sens & l'imagination avec l'Entendement, afin de faire cesser ces combats de la chair contre l'esprit, dans lesquels celui-ci est si souvent vaincu. Quand les vertus intellectuelles ne serviroient qu'à nous rendre, comme elles le font, beaucoup plus propres à cet ouvrage, cela suffiroit pour leur donner un très grand prix, & rendre leur étude indispensable. Cependant les Philosophes n'ont jusqu'à présent presque point tourné leurs vues de ce côté là; tandis que le vulgaire, dans certains cas particuliers, réussit avec un succès vraiment admirable à soumettre les sens à la raison, en suivant la Logique naturelle, & en profitant des secours que l'Expérience lui fournit. On peut tirer de là une observation très importante, c'est que les notions communes à tous les hommes sont la vraie source des vérités & des devoirs, & que si l'on s'attachoit à remonter à cette source dans toutes les discussions qui concernent ces vérités & ces devoirs, on trouveroit encore bien des choses peu connues, & cependant très utiles pour  
l'ac-

l'accroissement des Sciences. Mais peu de gens sont capables de ce travail: le talent de simplifier les idées, & de remonter analytiquement jusqu'aux notions primitives, est un des talens les plus rares. Le gros des hommes, & même des Philosophes, traite de vaines spéculations & de subtilités frivoles toutes les recherches qui ont quelque profondeur, & qui vont au delà des bornes où l'on a coutume de s'arrêter. C'est ce qui fait qu'on regarde comme inaccessibles & impénétrables des choses dont la connoissance ne surpasse cependant pas notre portée. La cause de cette façon de penser n'est autre chose que le défaut des vertus intellectuelles, dont la culture est trop négligée. On n'aime pas à penser, parce qu'on ne sait pas penser.

Si l'ignorance seule ne nous paroît pas un mal assez redoutable pour travailler à nous en délivrer, en voici un autre, qui doit nous réveiller plus efficacement. C'est l'esclavage, la servitude morale, l'assujettissement au joug honteux & funeste des passions déréglées. Il seroit superflu de s'arrêter à décrire les maux qui en résultent: la Terre en est vraiment

ment inondée. Si tous les hommes possédoient une raison éclairée, il ne resteroit presque de mauvaises actions, que celles qui viennent de la fragilité humaine, ou de quelques surprises passageres. Dans tout autre cas le nom de liberté plait infiniment aux hommes, & les engage quelquefois aux plus puissans efforts pour revendiquer cette prérogative. Ici tout au contraire, ils tendent volontairement les bras aux chaines, & s'empres- sent de soumettre leur col au joug. On peut les comparer à ces gens possédés de la fureur du jeu, qui, après avoir joué tous leurs biens, se jouent encore eux-mêmes, & consentent à devenir les esclaves de ceux qui les ont gagnés. Faut-il se récrier contre une semblable manie, tandis qu'on voit à toute heure des gens, qui n'ont aucun repos jusqu'à ce qu'ils aient ruiné toutes leurs forces, détruit toutes les facultés de leur ame & de leur corps, & qui semblent s'applaudir, à mesure qu'ils avancent dans l'exécution de cette belle entreprise? Ces gens-là ne raisonnent point, disent ceux qui les considèrent de sens froid. Mais pourquoi ne raisonnent-ils point? C'est qu'ils n'ont ja-

jamais appris, ni voulu apprendre à raisonner ; c'est que les vertus intellectuelles ne leur sont pas plus connues que les Terres Australes. Aussi arrive-t-il quelquefois, que quand on réussit à porter la lumière dans les âmes, quand on leur fait connoître dans l'ordre convenable & avec la clarté nécessaire tous les principes qui combattent leurs égaremens, ils rentrent en eux-mêmes, sentent une salutaire confusion, & tâchent de réparer leur conduite passée. Ce retour vaut sans doute infiniment mieux que l'endurcissement final ; mais ne vaudrait-il pas encore mieux n'en avoir pas besoin, & prendre dès l'entrée de sa carrière la route qui mène l'homme droit au but de sa destination ? Or c'est ce qu'on ne sauroit faire, si l'on ne connoît distinctement cette route, c'est à dire, si l'on n'est en état d'imposer silence à la voix tumultueuse des sens & des passions, pour prêter l'oreille à celle de la Raison.

Nous avons parlé ci-dessus avec assez d'étendue des obstacles qui s'opposent à la perfection de l'Entendement. Il en résulte par une conséquence immédiate,

#### 40. PRINCIPES DE MORALE

te, que ces mêmes obstacles nuisent à l'acquisition des vertus intellectuelles, & peuvent nous en priver entièrement. Comme nous avons indiqué en même tems les remèdes propres à détruire ces obstacles, nous n'y reviendrons pas. Seulement nous ajouterons qu'outre cette volonté sincère & constante de bien faire, que nous avons exigée comme une disposition essentielle, une condition indispensable, dans celui qui travaille à sa perfection ; il faut encore un courage d'esprit, une force d'ame, qui ne s'effraye pas aisément à la vue des difficultés, & à qui rien ne paroisse insurmontable que ce qui l'est effectivement. Le découragement ôte plus de partisans à la vertu que l'amour du vice. Quantité de vicieux sont ennuyés de leur état ; ils voudroient en sortir ; mais ils croient fermement que, quoiqu'ils fassent, ils n'en viendront pas à bout. Cependant ils n'auroient qu'à vouloir. Ils rencontreroient à la vérité des difficultés ; mais où n'y en a-t-il pas ? Leur état actuel est mille fois pire que les travaux qu'ils redoutent ; & à ces travaux succéderaient bientôt, d'abord un allègement sensible, & ensuite  
des

des douceurs bien propres à les dédommager de toutes leurs peines.

Si tous les hommes agissoient de concert dans la recherche de la Vérité, & dans la pratique de la Vertu, ces biens inestimables ne leur coûteroient rien, parce que la nature nous y porte d'elle-même, & que toute disposition contraire est originairement une violence que nous nous faisons à nous-mêmes. Quand il existe dans la Société générale quelque Société particulière, où règne un esprit non de superstition, mais de véritable vertu & de piété réelle, on y voit abondamment fleurir tout ce qui est digne d'estime & de louange; c'est à qui se distinguera en faisant le mieux. Tels étoient les premiers Chrétiens; & telles ont été quelquefois certaines fondations religieuses, mais qui ont eu le malheur de dégénérer. Un Etat peuplé de gens de bien seroit le seul Pérou, si je puis m'exprimer ainsi, digne d'exciter la cupidité de l'homme: il faudroit aller s'y établir, à quelque sacrifice que cela pût nous engager. Mais par malheur cet Etat est au nombre des *Utopies*, de ces Républiques imaginaires, qui n'existent que



que dans le cerveau de leurs Inventeurs.

CEPENDANT un homme à qui l'acquisition des vertus intellectuelles & morales tient à cœur, peut suppléer au défaut dont nous venons de parler, en se formant à lui-même une Société choisie, où il puisse espérer de trouver les secours propres à éclairer l'esprit & à former le cœur. Nous ne nous étendrons point ici sur une matière aussi connue que l'est celle de l'utilité des bonnes compagnies, & du danger des mauvaises. Mais ce qui est moins connu, ou du moins ce que l'on n'approfondit pas autant qu'il le mériterait, c'est l'avantage infini que l'on pourroit retirer dès le commencement & pendant tout le cours de sa vie de liaisons formées avec choix & avec sagesse. Comme un enfant tire le plus pur & le plus salutaire des alimens du sein d'une bonne nourrice, on suceroit véritablement la Raison & la Vertu, on s'en nourriroit, en ne conversant qu'avec des gens qui possèdent ces deux sources de tous nos vrais biens. Aussi n'y a-t-il point de préjugé plus favorable pour un jeune homme, que de le voir s'abstenir  
des

des commerces de pure frivolité pour se lier & s'entretenir avec des personnes solides & sages. Car enfin la Vertu s'apprend avec les gens vertueux, tout comme l'Art militaire avec d'habiles Guerriers, la Politique avec des Ministres consommés dans le maniment des affaires, l'Oeconomie avec ceux qui en ont toujours fait leur objet. Il en coûte bien moins de perfectionner l'éducation d'un enfant, qui n'a jamais ouï que de bonnes choses, & vû que de bons exemples. Mais, comme il s'en faut beaucoup que tout le monde ait eu cet avantage, & qu'au contraire les premières années de la vie se passent le plus souvent de la manière la plus désavantageuse aux suivantes, ceux qui s'apperçoivent de bonne heure du dommage qu'ils en ont reçu, doivent se hâter de le réparer, en formant les utiles liaisons que nous venons de recommander.

CE n'est pas à dire pourtant qu'il faille tellement compter sur la force des bons exemples, & sur notre application à les imiter, qu'on doive négliger la réflexion & le raisonnement. Agir ainsi, ce seroit tourner le dos au but. En vivant avec

## 50 PRINCIPES DE MORALE

des gens raisonnables & vertueux, on n'apprend à bien agir que parce qu'on apprend à bien raisonner. Chaque conversation est une leçon, qui, quoique dépouillée de l'apparat didactique, fournit des principes & des conséquences, dont la force est manifeste. La fréquentation des sages rend sage, c'est à dire, qu'elle met en état de se conduire par soi-même, & donne de justes idées de tout ce qu'il faut sçavoir & faire pour tenir une conduite digne de notre nature & de notre vocation. Quiconque veut marcher d'abord seul, se passer de tout secours, se frayer à soi-même des routes particulières, n'arrivera jamais à la perfection, que les hommes n'obtiennent, au moins celle dont ils sont capables, qu'autant qu'ils réunissent leurs forces, & se prêtent des secours mutuels. Les Anciens ont bien connu ces vérités, & ont fréquemment insisté sur la nécessité de former des liaisons utiles, & de vivre dans des Sociétés où l'on put devenir meilleur. Les Ecoles de Philosophie étoient proprement destinées à cet usage, quoique la plupart s'en soyent fort écartées. Il ne s'y passoit rien de semblable à nos  
Eco-

Ecoles, Colleges, ou Universités. C'étoient des entretiens entre le Maître & les Disciples, sur les objets de nos connoissances, mais principalement sur la Vertu & sur le Bonheur. Les faux principes sur lesquels les Philosophes bâtissoient leur doctrine, altéroient sans contredit beaucoup la pureté des conséquences qu'ils en tiroient. Cependant c'étoit encore un bien pour le genre humain que ce degré de lumière y fut conservé; on peut le regarder comme une révélation naturelle, comme une dispensation de la Providence en faveur des Payens. Que seroit-ce donc aujourd'hui, si les hommes vouloient profiter de toute l'étendue des lumières, & de toute la force des secours qui sont à leur portée? Que ne pourroit-on pas même espérer, si les Magistrats & les Ecclesiastiques agissant de concert, n'avoient en vuë que les intérêts de la Vertu & de la Religion, & formoient un Corps, une Société d'hommes étroitement unis pour inculquer, recommander, faire connoître & observer à ceux qui sont confiés à leur administration les devoirs qui se rapportent à leur perfection? Ce sont là les seules mesures qui

pourroient faire fleurir la Société; toutes les autres donneront bien quelque accroissement, quelque lustre passager à telle ou telle partie du Gouvernement public; mais ou ce succès ne sera pas de durée, ou une partie prospérera aux dépens des autres, c'est à dire, à la ruine du tout.

IL est aisé de démêler dans la foule du genre humain ceux qui possèdent les vertus intellectuelles: leurs discours & leurs actions les distinguent assez du reste des hommes. Ils ne jugent qu'avec connoissance de cause: ils n'agissent que conséquemment. Les discours seuls à la vérité peuvent être une preuve équivoque: une certaine ostentation de raison, si je puis m'exprimer ainsi, un étalage affecté de beaux sentimens, ne prouvent pas toujours la solidité du caractère de celui qui revêt ces apparences. On connoît des Ecrivains qui ont rempli plusieurs de leurs Ecrits de maximes excellentes, & dont le cœur n'en est pas moins détestable. Il est donc essentiel, surtout en entrant dans le monde, de ne pas se laisser leurrer au premier appât, & de sçavoir qu'il y a des Anges de ténèbres qui

qui se déguisent en Anges de lumière. Mais, quand un homme ne s'est jamais démenti, ni dans la sagesse de ses propos; ni dans la régularité de sa conduite, il mérite toute notre confiance; & nous devons nous estimer infiniment heureux, s'il veut bien nous accorder la sienne. A l'aide d'un semblable guide, nous affermissons nos pas dans les sentiers de la droiture & de la justice; nous évitons surtout ces premiers écarts, ces premières chûtes; qui ont une si grande influence sur le reste de la vie; nous pouvons nous appliquer ce que le Psalmiste dit au Pseaume I. du bonheur de ceux qui n'ont point vécu dans la Société des pécheurs.

J'AVOUE que pour faire un choix aussi prudent & aussi utile, il faut avoir déjà soi-même l'Entendement formé jusqu'à un certain point; car il n'est guères possible de désirer & de goûter ce qui n'a aucun rapport avec nos idées, ce qui ne s'accorde point avec notre façon de penser. De là vient aussi que les gens sensés, & qui ont une gravité décente, déplaisent tant aux jeunes gens légers & évaporés; ils les fuyent comme ce qu'il

y a de plus ennuyeux, ou s'ils ne peuvent les éviter, ils s'en moquent plus ou moins ouvertement, & les tournent en ridicule. Jamais surtout le caractère de frivolité & le ton de suffisance ne furent plus communs parmi la jeunesse que de nos jours. Autrefois l'attention & la déférence pour les personnes recommandables par leur savoir, par leurs emplois, ou par leur âge, entroient dans le plan de toute bonne éducation; & il y a eu des Etats où l'oubli de ces bien-séances étoit un crime formel, & punissable par les Loix. A présent toute barrière est levée; il ne faut que de la facilité & de l'imprudence pour être en droit de rompre en visière aux personnes devant lesquelles on devoit garder un silence respectueux, afin de tâcher de profiter de leurs discours & de leur commerce. Le remède à un aussi grand abus seroit sans contredit de veiller sévèrement à cet égard sur les premières années de la jeunesse, pour lui faire prendre un pli tout opposé. Mais l'on prend précisément le contrepied en remplissant l'esprit des élèves qui sont de quelque distinction, ou qui ont quelque bien,

bien, d'idées fausses & vaines, en leur inspirant un sot mépris pour ceux qu'on appelle leurs inférieurs, quoiqu'ils soyent réellement leurs supérieurs par les droits qui peuvent donner une supériorité réelle. Le moyen qu'une jeune Linote ainsi fiffée répète d'autres airs que ceux qu'elle a appris ? Le moyen qu'un Petit-maître tout rempli de lui-même aille chercher des leçons de vertu & de sagesse, dont il ne se soucie point, chez des gens dont il se soucie encore moins ? Pour mettre donc les hommes en état de rechercher de bonne heure le commerce des personnes intelligentes & raisonnables, on doit leur donner à eux-mêmes quelques degrés d'intelligence & de raison, aussi-tôt que leur ame est capable de les acquérir.

L'ACQUISITION des vertus intellectuelles se rapporte à l'acquisition des vertus morales ; mais c'est cette partie de la Philosophie qu'on nomme la *Morale* ; ou la Science des mœurs, qui doit enseigner comment les premières étant bien dirigées servent à rendre les secondes aussi parfaites qu'elles peuvent l'être. En remontant aux notions primitives sur



ce sujet, on voit que l'homme doué de liberté est en état de régler ses actions d'une manière conforme à la Loi naturelle, & par là même de cultiver toutes les vertus, qui ne sont autre chose que des habitudes d'agir suivant cette loi. Après quoi, l'on peut entrer dans un plus grand détail, s'occuper de la recherche des motifs particuliers qui influent sur la pratique, aussi bien que de celle des moyens propres à chaque espèce d'actions, des caractères de rectitude qui conviennent à ces différentes espèces, des obstacles qui s'opposent à cette rectitude, & des moyens de les surmonter. Tout cela forme une théorie dont l'étendue & l'importance demandent un Entendement dont les facultés soient bien développées, ou ce qui revient au même, un Entendement, qui possède des vertus intellectuelles capables d'embrasser cette théorie & de la réduire en pratique.

CELA suffit donc pour répondre à ceux qui pourroient prétendre qu'on charge la Morale d'un appareil inutile, & qu'on y traite des matières que personne ne s'est jamais avisé d'y faire entrer, en s'occupant aussi longtems que nous le faisons  
de

de la perfection de l'Entendement & de la recherche de la Vérité. Cette méprise vient de ce qu'ordinairement on n'étudie pas, & l'on ne croit pas devoir étudier, pour devenir vertueux. On fait bien un Cours, un apprentissage, de toutes les Sciences & de tous les Arts; mais on n'en fait point de la Vertu. Aussi n'y a-t-il rien de moins connu & de plus mal pratiqué. La Morale Philosophique n'a guères été jusqu'à présent qu'un recueil puérile de définitions & de distinctions, qui inspirent plus d'éloignement que de goût pour les objets qu'elles concernent. Et pour les Livres de Morale, s'ils sont trop sérieux, on les met au rebut: ou bien, lorsque quelques Auteurs ont eu l'art d'égayer ou d'orner les matières, on lit leurs Ouvrages pour s'amuser. C'est donc une entreprise qui joint encore le mérite de la nouveauté à celui de l'utilité que celle d'associer la recherche de la Vérité à celle de la Vertu, & de mener à celle-ci par celle-là.

COMME rien n'est plus ordinaire aux hommes que de porter des jugemens précipités, & surtout d'appeller inutile ce

## 58 PRINCIPES DE MORALE

dont ils ne voyent pas l'utilité, on ne doit pas être surpris que les vertus intellectuelles aient été jusqu'à présent si peu estimées & si négligées, relativement aux vertus morales. Il n'y a qu'une lumière dont l'évidence leur ouvre entièrement les yeux, qui puisse changer leurs idées à cet égard; & c'est à produire cette lumière que nous travaillons. Assurément si les plus petites choses, pour être bien faites, demandent des connoissances, de l'attention, & de l'habileté, il seroit bien étrange que la chose de toutes la plus importante, & à certains égards la plus difficile, l'art de bien vivre, ne tint, pour ainsi dire, à rien, qu'on put y réussir à tâtons, au hasard, en vivant, comme fait le gros des hommes, au jour la journée. Le préjugé ne sçauroit être plus grossier; mais il ne sçauroit en même tems être plus général, ni plus enraciné: ce qui nous engage à entrer dans tous les détails nécessaires pour le détruire & l'extirper, s'il est possible, entièrement.

Les qualités acquises sont toujours entées sur les dispositions naturelles; elles les présupposent, & ne peuvent exister  
que

que dans un degré qui leur soit proportionné. Il résulte de là que tous les hommes ne sçauroient acquérir également les vertus intellectuelles, tant formelles que matérielles, parce que l'inégalité des dispositions naturelles est une chose manifeste. Toute terre n'est pas propre à porter toutes sortes de fruits: il y en a même qui refusent entièrement la culture, tandis que d'autres qu'on néglige de cultiver, feroient d'une extrême fertilité. Ces différences qui ont continuellement lieu entre les hommes, les rangent en plusieurs classes; ou plutôt les distinguent individuellement, de façon qu'il n'y a pas un homme dont les idées & les connoissances soyent exactement semblables tant en nombre qu'en degré à celles d'un autre homme.

EN général l'acquisition des vertus intellectuelles est traversée par des vices, ou défauts; opposés à ces vertus, & que nous nommerons à cause de cela *vices intellectuels*. Il y en a de *privatifs*, qui consistent dans la simple privation des vertus intellectuelles; & il y en a de *positifs*, qui viennent d'un usage dépravé de l'Entendement. Les premiers ti-

## 60 PRINCIPES DE MORALE

rent leur source de trois causes; du défaut des dispositions naturelles; du manque d'occasions; ou de la négligence, dans les exercices nécessaires pour former l'habitude. Ces trois circonstances sont en effet la matière ordinaire de toutes les questions que l'on fait, & qu'on peut faire, sur l'existence d'une habitude de quelconque. Celui de qui on l'exige, a-t-il eu la capacité, l'occasion, & la volonté de l'acquérir? Dès qu'une seule de ces conditions manque, l'habitude ne sauroit avoir lieu. La liberté surtout y influë beaucoup, rien ne pouvant se former en nous qu'autant que nous le voulons. Mais cette volonté ne sauroit pourtant être efficace qu'en présupposant la possibilité intrinsèque, qui vient de la nature, & la possibilité extrinsèque due aux circonstances. Il est bon de faire attention à ces idées, qui répandront dans la suite un grand jour sur toute la Philosophie pratique,

LES vices intellectuels positifs ne sont autre chose que des violations, & pour ainsi dire, des aberrations des règles d'une saine Logique. Elles peuvent être commises par ceux auxquels la Logique  
est

est entièrement inconnue, ou par ceux qui en suivent une mauvaise qu'ils ont apprise & adoptée à la place de la véritable, ou enfin par ceux même, qui ayant été instruits des préceptes d'une Logique exacte, ne se sont pas suffisamment affermis dans l'habitude de les réduire en pratique. Dans tous ces cas on paroît avoir la faculté de raisonner, mais on raisonne de travers, tantôt en posant des principes erronés, tantôt en tirant des conséquences illégitimes.

APRÈS cette courte revue des vices intellectuels, tant-privatifs que positifs, disons à l'égard des premiers, qu'ils ne sauroient être imputés dans les deux premiers cas, c'est à dire, lorsque les dispositions naturelles, ou les occasions ont manqué, mais qu'ils sont imputables dans le troisième, entant qu'ils procedent de la négligence volontaire des exercices par lesquels on auroit pû acquérir les vertus opposées. Nous ajoutons au mot de négligence l'épithete de volontaire, parce qu'il peut y avoir une négligence forcée; mais alors le cas est équivalent à celui du défaut d'occasions. En vain auroit-on le loisir, les Maîtres, & tous les

## 64 PRINCIPES DE MORALE

autres secours propres à réussir dans les études les plus utiles, si des infirmités perpétuelles ne permettent aucune application. Il faut donc user de beaucoup de circonspection, quand il s'agit d'imputer les vices intellectuels à ceux en qui ils se trouvent, parce qu'il peut y avoir quantité de circonstances à charge, ou à décharge, de la connoissance desquelles dépend l'exacte détermination du degré d'imputabilité.

LA violation des règles de la Logique dans laquelle consiste tout vice intellectuel positif, est aussi susceptible d'imputation, ou ne l'est pas, suivant qu'elle a pour cause une ignorance, ou une erreur, qui étoient invincibles, ou qui pouvoient être vaincues. Tant que la Logique d'*Aristote* a été la seule connue, il étoit impossible à ceux qui l'étudioient, & n'en pouvoient étudier d'autres, d'y trouver les secours nécessaires, pour distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain. Ce n'est pas une entreprise qui convienne à chacun, que celle de se créer une Logique, ou de réformer les défauts de celle qu'on a apprise. Nous ne devons donc pas être surpris, quand nous voyons

voyons dans les anciens Auteurs, & même dans les Pères de l'Eglise, tant de raisonnemens vagues, confus, obscurs, ou manifestement erronés. Le respect que nous avons pour les derniers, ne doit point nous engager à chercher de mauvaises raisons pour défendre leurs mauvais argumens. Le plus court est d'avouer qu'ils ont mal raisonné; & qu'ils n'ont pas été en état de raisonner mieux. Mais cette excuse ne seroit pas recevable aujourd'hui; & ceux qui pouvant s'instruire des règles dont l'usage préserve infailliblement de toute erreur, les dédaignent, & s'obstinent à se payer & à vouloir payer les autres d'idées & de preuves destituées de toute solidité, sont très condamnables; & tiennent une conduite très pernicieuse aux progrès de la vraie Science.

ENFIN, quand les vices intellectuels positifs viennent du défaut d'occasions, on n'en est pas responsable, au lieu qu'on le devient, dès que la négligence y entre pour quelque chose. Cela répond encore à une infinité de degrés, très difficiles à assigner dans les cas particuliers. Un jeune homme néglige telle é-

tude



tude qui lui seroit fort avantageuse ; mais c'est parce que telle ou telle personne qui passe pour être fort en état d'en juger, & en qui il a une grande confiance, la lui a formellement déconseillée. Peut-on dire que ce soit sa faute ? Il n'étoit pas encore en état de juger par lui-même du prix de cette étude ; & il ne vouloit pas courir les risques de perdre son tems. C'est un cas qui n'arrive que trop souvent. Les Savans, les Professeurs d'une même Université, se croisent mutuellement, & cherchent à faire valoir les Sciences qu'ils enseignent au préjudice des autres. Chacun en général blâme & décrie ce qu'il ignore. Au milieu de ces conflits, & de ces contradictions, les Etudians les mieux intentionnés se trouvent dans un fort grand embarras, & doivent s'estimer heureux, lorsqu'un sens droit leur a fait prendre le bon parti.



# CHAPITRE III.

*Des Vertus intellectuelles formelles &c.  
d'abord de la pénétration.*

A la tête des qualités désignées ici par ce nom, nous croyons pouvoir placer à bon droit la *pénétration*; par laquelle nous entendons la faculté de distinguer dans un même objet plusieurs choses qui s'y trouvent, & qui échapperoient à un esprit moins pénétrant. Cette faculté n'est envisagée ici que par rapport à l'Entendement dans lequel elle réside, sans aucun égard aux différens objets sur lesquels elle peut être exercée. C'est sous ce point de vuë seulement qu'elle devient une Vertu intellectuelle formelle, abstraction faite de tout ce qui peut la rendre matérielle, c'est à dire, en déterminer l'exercice de telle ou telle manière. Ces termes & ces distinctions étonneront peut être le grand nombre des Lecteurs par leur nouveauté; mais on auroit tort de les confondre avec les subtilités de l'ancienne Scholastique.

Tout.

## 68 PRINCIPES DE MORALE

Tout est réel ici, & fondé sur des différences réelles; tout tend & contribué à rendre nos idées plus distinctes, & sans cette distinction il ne peut jamais y avoir ni théorie, ni Science. Les hommes n'ont eu que trop longtems le malheur de se repaître de notions confuses, & de ne s'exprimer qu'en termes vagues. Toutes les découvertes du monde ne servent à rien; & n'étendent pas réellement la sphère de notre Entendement, malgré la place qu'elles occupent dans notre imagination & dans notre mémoire, tant que nous ne faisons aucun progrès dans l'analyse des notions, & que nous ramenons tout à des principes dont nous ne saurions prouver l'exakte justesse. Ces réflexions sont nécessaires pour préparer à la lecture de ce Chapitre, & des suivans, qui rouleront sur les autres vertus intellectuelles formelles, pour engager ceux qui les liront à leur accorder toute l'attention qu'ils méritent, sans se laisser séduire par de faux préjugés, ou rebuter par des difficultés qui ne sont qu'apparentes.

Un homme pénétrant est donc celui qui est en état de distinguer dans les objets.

objets de nos connoissances , ce qui s'y trouve effectivement contenu. C'est une idée empruntée de la vue, ou de la faculté visuelle, qui est dite perçante ou pénétrante, lorsqu'elle découvre des choses que leur éloignement ou leur petitesse rend imperceptibles aux vues moins fortes. Il est aisé de dégager cette expression de ce qu'elle a de relatif aux sens, pour lui donner une signification qui convienne exactement à la nature de l'Entendement. Cette précaution est nécessaire, parce qu'il arrive très-souvent à de prétendus Philosophes, dès qu'ils rencontrent un terme qui tire sa première origine de quelque fonction du mécanisme corporel, de vouloir le prendre à la lettre, & y attacher tout ce qui convient à ce sens primitif, quoiqu'on l'ait transporté à d'autres sujets qui n'en sont pas susceptibles. Les Scholastiques étoient au fonds plus habiles qu'on ne le croit ordinairement dans l'art de distinguer, c'est à dire, qu'ils ont été doués dans bien des cas d'une véritable pénétration. Plusieurs de leurs distinctions, & même d'entre celles qui au premier coup d'œil paroissent être l'obscurité

mé-

même, peuvent être ramenées au sens des distinctions réelles & solides, que la Philosophie est indispensablement obligée de conserver. Ceux qui les enveloppent toutes avec mépris dans la même condamnation, ne le font que par légèreté & par ignorance. Mrs. de *Leibnitz* & de *Wolff* n'ont point commis cette faute: au contraire ils ont posé les fondemens de leur doctrine philosophique, en se servant de tout ce qu'il y avoit de vrai & d'utile dans les Philosophes précédens, & en particulier dans les disciples d'*Aristote*. Ceux qui ont cru faire merveille en se jetant dans l'extrémité opposée, & en voulant réédifier tout à neuf, n'ont fait que bâtir en l'air, & substituer des chimères à la réalité. Mais on croit mal à propos que la véritable gloire est attachée à la nouveauté des idées, au lieu qu'elle consiste uniquement dans leur vérité, & qu'il vaut infiniment mieux perfectionner de bonnes choses déjà trouvées, que d'en inventer de mauvaises, qui ne font qu'embarraffer de plus en plus la route des Sciences.

La pénétration n'est autre chose qu'un

ré.

résultat de l'attention & de la réflexion. L'attention commence par s'attacher fortement à la considération des objets, en dirigeant successivement l'effort dans lequel elle consiste sur les différentes parties de ces objets pour ne rien laisser échapper de tout ce qui peut y être aperçu. A mesure que ces actes s'exécutent, l'ame reçoit les idées qui en naissent : car l'attention ne dépend pas de la simple perception, c'est à dire, de l'impression que les objets font sur l'organe ; il faut que l'apperception s'y joigne, c'est à dire, que l'ame se représente les objets & leurs parties avec une netteté & une force qui répondent au degré de l'attention : On peut avoir les yeux fixés sur un objet sans que l'ame l'apperçoive, comme cela arrive aux personnes que de fortes distractions occupent. L'apperception suit donc le fil & la marche de l'attention ; à mesure que celle-ci se fortifie, ou passe d'une partie de l'objet à une autre, l'ame sent la représentation devenir plus distincte, & s'étendre davantage. Il s'ensuit de là que la perception va plus loin que l'apperception ; elle embrasse ordinairement une multitude de choses parmi

mi lesquelles il n'y en a que quelques unes que nous appercevons à cause de l'attention qu'elles excitent par elles-mêmes, ou que nous voulons bien leur donner. Un homme qui assiste à l'Opera voit tout le lieu du Spectacle, & ce qu'il contient; il entend divers sons, ou bruits que la multitude des Spectateurs peut causer; mais si le Spectacle lui plaît, & l'affecte vivement, il ne voit, ni n'entend, c'est-à-dire, il n'apperçoit que les Acteurs qui chantent actuellement, & l'harmonie qui accompagne leur chant. Toutes les parties d'une perception totale qui absorbe notre attention, obscurcissent par là même & offusquent celles qui les accompagnent, enforte que nous ne savons point qu'elles existent actuellement, & que nous ne nous souvenons point dans la suite d'en avoir éprouvé l'impression.

Pour achever de disposer notre esprit à devenir pénétrant, il faut que la réflexion se joigne à l'attention, c'est à dire, qu'après que celle-ci nous a suffisamment représenté tout ce qui peut être dé mêlé & distingué dans les objets, celle-là compare entr'elles les diverses choses  
qui

qui ont été apperçues, & tire de cette comparaison des idées exactement déterminées de leurs rapports & de leurs différences. Car la pénétration se réduiroit à fort peu de chose, si elle n'emportoit que le pouvoir de distinguer dans les objets ce qui est susceptible de distinction, sans en prendre occasion de juger par ce moyen quels sont les caractères distinctifs des objets ainsi connus, tant en eux mêmes que par rapport aux autres. L'illustre M. de Réaumur a peut-être donné le plus beau modèle de pénétration dont on ait jamais eu d'exemple. Dans tout ce qui a fait l'objet de son attention, on peut dire qu'il a été beaucoup plus loin qu'aucun de ceux qui avoient tourné la leur du même côté, & qu'il paroît n'avoir rien laissé échapper de tout ce qui peut être apperçu. Mais il a été bien au delà de ce qu'il voyoit. Ses Ecrits seroient déjà très précieux, quand ils ne contiendroient qu'un récit fidèle des Observations exactes & détaillées qu'il a faites avec tant de sagacité & de patience. Cependant qui est-ce qui ignore qu'à ces détails instructifs il a joint une infinité de vues admirables, qui lui ont été suggé-  
rées



rées par la réflexion. Ce n'est donc qu'en unissant ces deux facultés, en bandant, pour ainsi dire, ces deux ressorts, & les faisant agir de concert, qu'on peut devenir véritablement doué de pénétration.

Il s'ensuit naturellement de là qu'on doit perfectionner soigneusement l'attention & la réflexion, parce qu'on perfectionne en même tems & d'une manière proportionnée la pénétration. Ce sont des instrumens de la bonté desquels dépend le succès de l'ouvrage pour lequel on les employe; ce sont des serviteurs, ou ministres, sans le secours desquels l'Entendement ne peut agir, ou n'agit du moins que très imparfaitement. Quel n'est donc pas le désordre de la région intellectuelle, lorsque celui qui y commande connoît à peine ceux qui doivent lui obéir; à peu près comme un Seigneur qui ne connoît pas ses gens, & n'auroit aucune idée de ce qui distingue les fonctions de son Secrétaire; d'avec celles de son Intendant ou de son Maître d'Hôtel? Cependant c'est là sans exagération le cas où se rencontrent la plupart des hommes. Si on leur proposoit de faire les opérations intellectuelles, ils ne  
se-

seroient pas moins étonnés que si l'on exigeoit d'eux des calculs d'Algèbre. Cela vient en particulier de ce qu'un certain degré d'attention est fort rare parmi eux, & la réflexion infiniment plus rare encore.

Pour former donc de bonne heure des qualités aussi précieuses, il faudroit commencer par s'accoutumer en général à rentrer en soi-même, & à observer ce qui s'y passe. C'est ce qu'on ne sçauroit faire de trop bonne heure, parce que la dissipation commence avec les premières années de l'enfance, & qu'on se plaît souvent à l'entretenir comme un agrément, un avantage dans ceux qui y sont livrés. Un enfant paroît aimable par ses gentilleses, par ses vivacités; un air sérieux & posé lui attireroit beaucoup moins de caresses, on en tireroit même un préjugé défavorable. Conséquemment à cette étrange supposition, on anime, on provoque les enfans à jaser sans règle, ni mesure, on applaudit à leurs faillies; & en les agaçant continuellement, aussi bien qu'en leur prodiguant des applaudissemens ridicules, on les détourne, & souvent pour toujours, de tout recueillement, de tou-

te application. Les Maîtres qu'on leur donne pour l'ordinaire trop tard, trouvent des sujets déjà gâtés & incorrigibles; & avec cela ils ont affaire à des parens qui leur recommandent de ne pas fatiguer, ni gêner leurs élèves, & qui regardent la sévérité la plus raisonnable comme une barbarie. Que des sujets ainsi élevés soyent pendant le reste de leur vie de véritables girouëttés, prêtes à tourner au moindre vent, que les choses les plus importantes & les plus dignes d'attention ne fassent qu'effleurer la surface de leur esprit, sans y laisser de trace durable, & que la plus longue vie ne suffise pas pour leur donner des connoissances solides, c'est ce dont on n'a pas lieu de s'étonner. Une Plante dont le germe a été vitié, ou que la nielle a frappé, lorsqu'elle étoit encore tendre, ne vient jamais à maturité.

On doit toujours se souvenir, que nous considérons ici la pénétration indépendamment des objets sur lesquels elle s'exerce, & qu'il ne s'agit point de son usage dans un genre déterminé de connoissances. Ainsi nous disons en général, que plus un homme augmente le nombre  
&

& la distinction de ses idées, plus il multiplie aussi les moyens, c'est à dire, les différens exercices qui servent à acquérir de la pénétration & à la perfectionner. Un homme qui a bien étudié l'Histoire, la Géographie, la Chronologie, les Antiquités, & qui a joint ces études à celles du Latin & du Droit, s'est sans contredit mis en état de porter ses vues sur un plus grand nombre d'objets, que celui qui s'est borné au Latin & au Droit. Aussi les *Patru*, les *Cochin*, & tous ceux qui se sont distingués au Barreau, ne l'ont-ils fait que parce que c'étoient des hommes à peu près universels, qui d'un coup d'œil découvroient tout ce qui pouvoit se rapporter à la cause qu'ils avoient en main, & en tiroient le parti le plus avantageux. Mais, on ne sçauroit trop le répéter, c'est, autant qu'il est possible, dès l'enfance qu'il faut contracter la précieuse habitude de soumettre à la réflexion tout ce qui peut y donner raisonnablement matière. Cette disposition se trouve naturellement dans les enfans, quand on sçait l'y démêler de bonne heure, & la cultiver, au lieu de l'étouffer dès le berceau, comme on a coutume de

le faire. Les enfans font tout à la fois curieux & raisonneurs ; & si l'on veut s'accommoder à leur portée , on peut les conduire bien loin par cette double voye. Il est surtout essentiel de leur faire comprendre les raisons de tout ce qu'on leur prescrit , & leur enseigne , aussi bien que celles des récompenses & des châtimens qui leur sont dispensés : & dès qu'on prend cette peine d'une manière convenable , l'effet avantageux s'en manifeste sensiblement. Mais en fait d'éducation il n'y a presque point de milieu ; ou les enfans sont gâtés par une complaisance dangereuse , ou ils sont accablés par une sévérité outrée : & ils ne peuvent , ni dans l'un , ni dans l'autre de ces états , développer le talent inné de la réflexion. Pour élever raisonnablement , il faut être raisonnable soi-même ; & c'est ce qui manque malheureusement à la plupart des Parens & des Maîtres. Il n'est pas important , il est même quelquefois nuisible , qu'un enfant sache trop de choses de trop bonne heure ; la destinée des Savans précoces est rarement heureuse ; mais il est important , & constamment utile , qu'un enfant soit disposé & formé

à la réflexion, dès que son ame en est susceptible.

CE n'est pas un moindre avantage que de n'être pas limité d'abord dans l'enceinte de quelques objets particuliers, uniquement proposés à la réflexion; mais de pouvoir l'exercer librement & indifféremment sur toutes sortes d'objets. Tout sujet qu'on a appliqué immédiatement à un genre déterminé de connoissances, aux Mathématiques, au Négoce, à quelque Art, est ordinairement ce qu'on appelle un sujet borné, qui, mis hors de sa sphère, paroît une espece d'idiot. La Nature nous ayant donné une aptitude universelle à connoître, nous devons la pousser aussi loin qu'il est possible; & ce n'est qu'alors que nous sommes en état de la diriger & de l'appliquer d'une façon particulière aux objets dont nous faisons choix pour nous y fixer, & pour les soumettre à un plus grand degré de réflexion.

LA pénétration s'étend à toutes les choses dans lesquelles il est possible d'en saisir, & d'en distinguer d'autres; par conséquent elle ne se borne pas aux objets apperçus par les sens & représentés

par l'imagination. Ceux-ci offrent, pour ainsi dire, d'eux mêmes les différentes parties qui peuvent y être connues. Le Botaniste voit dans la fleur qui occupe ses regards tout ce qui entre dans la composition de cette fleur, surtout lorsque l'œil armé de la loupe en démêle jusqu'aux moindres parties. Mais il n'en est pas de même des objets qui sont purement du ressort de l'esprit & du jugement. Pourquoi n'est-on pas encore convenu des notions du Beau & du Goût? C'est que chacun réfléchissant à sa manière sur ces notions, croit y voir, & prétend y faire entrer, telles choses préférablement à d'autres. De même s'agit-il de définir exactement certaines vertus, ou certains vices, l'humilité, le zèle, le mensonge, & d'autres choses semblables? Il naît des contrariétés de sentimens & des disputes interminables. C'est cela même qui démontre l'utilité & la nécessité de la réflexion. Les actions humaines sont composées, & le sont souvent à un point qui demande les plus grands efforts d'attention & de réflexion pour les rapporter au genre, à l'espèce, à la classe, où elles doivent être rangées. Ceux  
qui

qui n'ont jamais exercé leurs facultés que sur des objets sensibles, en sont d'autant moins propres à les appliquer aux objets de la raison & de l'entendement: ils sont même tentés de les prendre pour des chimères, parce qu'ils n'y apperçoivent aucun corps, aucune matérialité. C'est ici le cas de l'homme animal & terrestre, qui ne comprend point les choses spirituelles & invisibles. Et comme c'est en même tems le cas le plus général, & dans lequel presque tous les hommes se trouvent compris, de là vient que les Sciences qui ne roulent que sur des notions abstraites, dépouillées du secours de toute image ou représentation sensible, ont fait jusqu'à présent si peu de progrès.

LA connoissance symbolique est un des principaux objets de la pénétration; & elle y trouve une ample matière à s'exercer. On appelle connoissance symbolique tous les moyens différens dont nous nous servons pour exprimer nos idées, comme les mots, l'écriture, les caractères de l'Arithmétique, de l'Algèbre, & diverses autres espèces de signes que les hommes ont inventé. Il y a dans tout cela une infinité de choses susceptibles



de distinction, mais qui demandent un esprit pénétrant, sans lequel on ne sauroit, dans bien des cas, comprendre suffisamment les pensées des autres, ni exprimer les siennes; ce qui influë sur les définitions, sur les propositions, sur les preuves, en un mot sur tout ce qui constitue les Sciences. Tout discours est un assemblage de termes qui en forment les parties: ainsi, pour le comprendre, il faut sçavoir d'abord le sens de chacun de ces termes en particulier, connoître ensuite leurs rapports dans la liaison où ils sont placés, c'est à dire, le sens entier des phrases qui en résultent, & former de tout cela l'explication du discours entier, à laquelle peuvent concourir encore bien des circonstances accessoires prises du caractère, des vuës, de la situation de celui qui prononce ce discours, ou qui l'a écrit. Cette multitude infinie de Commentaires, dont on a chargé tous les Ouvrages de l'Antiquité, & en particulier le Livre par excellence, ne viennent que du défaut de pénétration qu'on suppose dans les Lecteurs ordinaires, & auquel on veut remédier en leur fournissant tous les secours.

cours qui peuvent déterminer le sens des termes, des phrases, & de tout l'Écrit en faveur duquel on les emploie. Malheureusement le gros des Commentateurs s'y est pris d'une manière plus propre à répandre de l'obscurité sur les Textes qu'à les éclaircir. Cette pénétration qu'ils vouloient donner aux autres, ils ne l'avoient pas eux-mêmes; le discernement, ou pour mieux dire, le bon sens leur manque sans cesse dans le choix des explications qui conviennent le mieux aux passages sur lesquels ils exercent leur Critique. Mais, sans nous jeter ici dans aucune digression, il est manifeste que la connoissance des mots étant intimement & inséparablement liée à celle des idées, il faut exercer notre pénétration sur ceux-là, si nous voulons nous frayer une route assurée à celles-ci. De là vient le mérite de l'esprit grammatical, & son étroite liaison avec l'esprit philosophique. Nous ne pouvons proposer de meilleurs modèles dans ce genre que les Ecrits de M. du Marçais, c'est à dire, son *Traité des Tropes*, & les Articles qu'il avoit fournis pour l'Encyclopédie. On y voit la

## 82. PRINCIPES DE MORALE

Grammaire appuyée sur la Logique & sur la Métaphysique, & marchant, pour ainsi dire, de pair avec elles.

Le plus haut degré de perfection intellectuelle consiste dans l'art habituel de démontrer. Or une démonstration est une suite de plusieurs raisonnemens légitimement liés entr'eux, & qu'on peut comparer aux différentes parties d'un corps organisé, qui tiennent les unes aux autres, en se donnant mutuellement les secours nécessaires à la force & à la vie. Pour connoître donc une démonstration, & en porter un jugement solide, il faut en connoître toutes les parties, & les parties même de ces parties, autant qu'elles sont susceptibles de décomposition; il faut avoir une idée de chacun des raisonnemens qui entrent dans la démonstration, de chacune des propositions qui forment les raisonnemens, de chacun des termes de l'assemblage desquels résultent les propositions. Si notre connoissance ne s'étend pas aussi loin, ou qu'elle laisse échapper quelqu'un de ces objets, nous pouvons prendre l'erreur pour la vérité, ou la vérité pour l'erreur; comme un Medecin qui ne seroit pas suffisamment

mement au fait de la structure du corps humain, placeroit le siège du mal qu'il traite dans un endroit, tandis qu'il seroit dans un autre. Tout cela nous ramène à la nécessité de la connoissance symbolique, & au degré de pénétration nécessaire pour posséder cette connoissance de manière à en tirer les usages dont nous venons de parler. Ces raisonnemens, ces propositions, ces sujets & leurs attributs, ne sont autre chose qu'un assemblage de termes, qui doivent tous être significatifs & précisément déterminés; car s'il y en a qui soient vuides de sens, ou qu'on puisse prendre d'une manière vague & équivoque, la démonstration qui les renferme est un édifice fantastique, ou ruineux. Surtout on doit être exactement au fait de l'ordre & de l'enchaînement qui régissent entre les propositions, aussi bien qu'entre les raisonnemens; puisque c'est de là que dépend toute la force des démonstrations. Ceux à la vérité qui ont une longue habitude de démontrer, peuvent se dispenser d'entrer dans ces détails, tout comme un Arithméticien consommé fait ses calculs avec rapidité, sans se rappeler toutes les règles sur lesquelles

leur justesse se fonde. Mais il s'agit ici de ceux qui apprennent & qui veulent former leur esprit d'une manière sûre à ces opérations; ils ne sçauroient se dispenser d'entrer dans les détails que nous venons d'indiquer, d'y appuyer, & de ne les pas perdre de vue jusqu'à ce qu'ils aient acquis cette force & cette facilité, que donne l'habitude. Or les Ouvrages ordinaires ne sont guères propres à favoriser de semblables exercices: il n'y a, comme nous avons eu occasion de le faire voir au long, que les Ecrits philosophiques, où l'on suit la méthode d'*Euclide*, dont on puisse tirer ce fruit.

Les actes que l'on appelle en Logique les trois opérations de l'ame, tirent donc des usages importans & un degré considérable de perfection de la pénétration, à proportion qu'elle est développée & poussée jusqu'où elle peut aller. La première de ces opérations consiste dans la manière d'acquérir des idées; & il est manifeste qu'un esprit pénétrant en acquiert de plus promptes, de plus étendus, & de plus justes, que celui à qui cette qualité manque. On peut même rapporter les jugemens & les propositions destinées à  
les

les exprimer à la première opération de l'ame, en tant que ces propositions peuvent être considérées simplement comme des êtres logiques; qui servent d'objets à nos connoissances, & dont les preuves sont comme autant d'attributs qu'on aperçoit dans un sujet. Un génie pénétrant, qui lit un Livre de raisonnement, y démêle le vrai & le faux par un acte qu'on peut appeler de simple perception; il saisit d'abord les conclusions justes & solides, aussi bien que celles qui sont vagues & sophistiques; tout cela s'arrange aux yeux de son esprit, comme les diverses parties d'un Tableau s'offrent à ceux du corps. Il est aisé de sentir combien cela influë sur les deux opérations suivantes, à quel point ce degré de pénétration dans la première, les abrège & les facilite. Voilà pourquoi il est si essentiel de s'attacher à bien voir, à bien entendre, à bien appercevoir de quelque manière que ce soit, avant que de porter des jugemens & de former des raisonnemens sur ce qu'on a vu, entendu, & aperçu. Toutes les fois qu'il y a quelque défaut dans l'exercice de ces deux dernières opérations, on peut pres-

que compter à coup sûr qu'il dérive du défaut de la première, & spécialement d'un défaut de pénétration. Ces distinctions ne doivent point paroître trop subtiles; ceux qui les ignorent, ne sçauroient jamais s'assurer du degré de précision auquel ils parviennent dans les divers actes de leur ame, ni expliquer d'une manière distincte l'influence que les facultés de cette ame ont les unes sur les autres. En définissant la pénétration, on ne sçauroit en employer trop pour rendre cette définition exacte.

LES connoissances supérieures qu'on désigne par le nom de Sciences, consistent dans le nombre & la liaison de certaines notions universelles, qui ne sont autres que celles des genres & des espèces. On considère ici de nouveau ces notions génériques & spécifiques, comme autant de sujets auxquels conviennent les propriétés qu'on a trouvées dans tous les individus de l'espèce; ou dans toutes les espèces du genre. Quand il s'agit de généraliser & de simplifier de plus en plus ces notions, il faut une pénétration d'autant plus considérable que ce travail doit être poussé plus loin. On voit assez aisément

ment dans les individus, & dans les espèces inférieures ce qui s'y trouve de commun, & ce qui les distingue. Le poisson se distingue de l'oiseau, l'arbre du métal, par des caractères frappans. Mais on est déjà plus embarrassé à distinguer l'homme de la brute; & cet embarras augmente, quand il s'agit de poser des limites qui distinguent essentiellement les êtres matériels des êtres spirituels. Insensiblement les différences deviennent imperceptibles, & ne peuvent être aperçues qu'à l'aide d'une pénétration supérieure; à peu près comme certains objets d'une extrême petitesse, ou placés dans un fort grand éloignement, ne se montrent qu'à des yeux très perçans. Les êtres universels sont pourtant, comme nous l'avons insinué, l'objet & le fondement de toutes les Sciences; de même que les êtres singuliers forment l'assemblage de nos connoissances historiques. Puis que l'usage de la pénétration est donc également indispensable, tant dans la connoissance des êtres singuliers, que dans celle des êtres universels, on ne sauroit concevoir de motif plus puissant à

de



## 327 PRINCIPES DE MORALE

désirer cette pénétration, & à ne rien négliger pour l'acquérir.

C'EST de là surtout que résulte l'avantage le plus précieux dont l'ame puisse jouir, celui de posséder des idées distinctes. Ces idées sont les matériaux de toutes les connoissances universelles, qui sans elles ne sont que des obscurités fatigantes, ou de vains fantômes de notre imagination. Toutes les hypothèses non-seulement fausses, mais même ridicules & extravagantes, qui ont eu la vogue en divers tems & en divers lieux, ne seroient jamais nées, si leurs Auteurs avoient eu des idées distinctes, ou même avoient sçu en quoi elles consistent; & ce défaut d'idées distinctes n'est qu'un défaut de pénétration. Qu'on passe en revue tous les exercices qui peuvent être requis pour acquérir une pénétration réelle & habituelle; on verra qu'ils ne consistent qu'à sçavoir former des idées distinctes, & à se mettre en état de les former d'une manière prompte & sûre. Afin d'y parvenir, il faut d'abord faire choix d'objets qui se prêtent, pour ainsi dire, à notre examen, quand même ces  
objets

objets n'auroient pas un grand fonds d'utilité réelle; afin qu'après avoir fait sur eux notre apprentissage, nous puissions nous élever ensuite à des objets plus difficiles & plus importants. Les vertus intellectuelles sont en elles-mêmes indifféremment propres aux divers genres de connoissances; ce qui nous laisse les maîtres de les appliquer à notre gré, & doit par conséquent nous engager à faire cette application de la manière la plus propre à en tirer tout le parti dont elles sont susceptibles. L'essentiel est de les rendre habituelles; car l'habitude vaut sans comparaison mieux qu'un degré de force supérieur auquel l'habitude manque. On voit des gens médiocres & bornés qu'une longue routine met en état de faire aisément, & de faire bien, diverses choses que des personnes beaucoup plus habiles, mais qui ne s'y sont jamais exercées, ne feroient qu'avec peine, & feroient mal. C'est ce qui fait que de très grands Génies sont quelquefois très inutiles à la Société, parce qu'ils n'ont dressé & assujetti ce Génie à aucun travail utile. Généralement parlant, le succès des affaires ordinaires est dû aux esprits.

esprits d'une classe subalterne, à qui l'habitude fraye les routes & donne les facilités nécessaires pour réussir. Mais aussi, quand un Génie supérieur sent l'utilité des habitudes qui développent, & fortifient ses facultés naturelles, il va au delà de tout ce qu'on pourroit s'imaginer. C'est ce concours qui forme les grands Hommes; ce titre ne convient point à quiconque n'a pas reçu de la Nature des qualités distinguées; mais il ne convient pas mieux à celui qui n'a pas cultivé ces qualités par un travail assidu. *Jules-César* étoit un grand homme; & *Alexandre* n'a mérité ce surnom que parce que le vulgaire en est le dispensateur. *Leibnitz* a été un grand homme; & ceux qui voudroient aujourd'hui l'égaliser, ou même l'effacer, sont très-éloignés de mériter ce titre, qu'ils usurent si volontiers. Non seulement ils n'ont pas le génie de cet illustre Philosophe; mais ils n'ont rien qui approche de l'étendue des connoissances qu'il avoit acquises, ni de la profondeur des méditations dont il faisoit son exercice continu.

L'ACQUISITION des connoissances universelles.

verselles est sans contredit très précieuse; nous l'avons dit, & nous ne dirons jamais le contraire. Cependant le but de cette acquisition, & ce qui la rend surtout recommandable, c'est de sçavoir & pouvoir appliquer, toutes les fois qu'on est appelé à le faire, les vérités universelles aux cas singuliers. Une bonne théorie, bien rangée dans une tête, ne rend pas aussi-tôt celui qui la possède, capable de se démêler de l'action & de la pratique. Un Politique profond n'est pas par cela même un excellent Négociateur; un Officier qui a lû avec réflexion toutes les Auteurs qui traitent de son métier, n'en réussiroit pas mieux dans le Commandement de quelque action importante. Il faut de la pénétration pour apprendre, comprendre, & s'approprier les connoissances; mais il en faut aussi, & il semble quelquefois que celle-ci soit d'un ordre différent, pour agir & diriger des opérations de fait. C'est pourquoi il ne faut pas tarder de conduire à la pratique ceux auxquels on enseigne des théories, qui menent en effet à quelque pratique, & dont tout le prix consiste souvent à posséder cette pratique. Il  
n'im-

n'importeroit guères qu'on eut les plus excellens Traités sur l'Art de la Navigation, si aucun de ceux qui les auroient étudié à fonds, ne se trouvoient capables de construire une barque, & de conduire un gouvernail. Mais il arrive souvent que l'on ne veut acquérir que la théorie, & que tout fier de cette sublime connoissance, on dédaigne ceux qui s'abaissent jusqu'à la pratique, qui est pourtant tout ce qu'il y a d'intéressant, au moins pour la Société. Peut-être que la question de l'utilité des Sciences tient principalement à ce que nous remarquons ici. Indépendamment de toutes les notions fausses, ou même dangereuses, qu'on veut faire passer sous le nom de Sciences, & que les adversaires de celles-ci ont ensuite l'injustice de confondre avec elles; ceux-même qui possèdent les vraies Sciences pensent trop rarement à les rapporter à la pratique, à répandre & à faciliter cette pratique, autant qu'ils seroient en état de le faire. De là tant de plaintes en apparence fondées contre la sécheresse & la stérilité des Sciences, contre l'inutilité de ceux qui les professent. Il semble qu'un Homme de

de Cabinet soit un homme perdu pour l'Etat; & cela n'est que trop souvent vrai. Qu'importe à une Ville que vint personnes s'y enfoncent dans les plus profondes recherches, s'y élèvent aux plus hautes spéculations, s'il est encore à naître que cette Ville ait retiré le moindre fruit de leur travail! Qu'importe à un Diocèse que son Evêque soit un Savant distingué, si les ouailles n'en sont pas mieux conduites, ou plutôt si elles le sont beaucoup plus mal! Disons donc les choses comme elles sont. On ne sçait ce que c'est que la pratique dans la plupart des Sciences; & la Morale elle-même, la *Science pratique* par excellence, n'est demeurée aussi imparfaite & aussi inefficace qu'elle l'a été jusqu'à présent, que parce qu'elle s'est bornée à la partie théorique, souvent même remplie de notions vagues & confuses.

Si la pénétration est cependant nécessaire quelque part, c'est assurément dans la pratique morale. Cette pratique dépend d'une théorie vaste & compliquée, à laquelle doivent se rapporter tous les motifs particuliers qui nous portent à commettre ou à omettre telles ou telles actions,

actions, les moyens nécessaires pour réussir dans la détermination de ces actions; les signes particuliers de la rectitude de nos actions, relativement à chacune des espèces sous lesquelles elles sont comprises, enfin les obstacles qui peuvent se rencontrer dans la pratique, & les remèdes qu'il convient d'y apporter. Tout cela exige une application perpétuelle de principes bien prouvés, & de notions exactement déterminées; application d'autant plus difficile à faire que le cœur vient à la traverse, que les passions cherchent à nous suggérer de faux principes, & à obscurcir l'évidence des notions destinées à nous diriger. S'il faut de la pénétration pour s'acquitter de cette tâche à l'égard de soi-même, il n'en faut pas moins, & peut-être plus encore, lorsque chargés du soin de former les mœurs des autres, nous avons à étudier leurs caractères, leurs penchans, leurs habitudes, pour agir sur eux & les déterminer de la manière la plus efficace. On croit que ce n'est rien que de se conduire soi-même, ou de conduire les autres. La première de ces fonctions est presque confiée au hasard: on vit au jour  
la

la journée, comme on a toujours vécu & vû vivre les autres. Pour la seconde, si l'on a l'autorité en main, c'est le seul secret qu'on employe; & à son défaut, on cherche à flatter & à gagner ceux qu'on veut amener à ses fins. De cette manière les hommes en général se conduisent mal, & sont mal conduits; quoique pour l'ordinaire ils n'ayent aucun scrupule, aucun doute, sur leurs actions. Une connoissance plus distincte leur dépleroit même, parce qu'elle ne serviroit qu'à les gêner, & à leur ouvrir les yeux sur des défauts dont ils n'ont aucune envie de se corriger.

LA rectitude d'une action suppose bien des actes intellectuels dont la plupart des hommes n'ont pas seulement l'idée. D'abord une action ne sauroit être droite, si l'on n'a une notion suffisamment déterminée de l'espece d'action qu'on est appelé à commettre; ensuite il faut des principes qui servent à juger de la bonté & de la malice de l'action; il faut vouloir positivement l'action, si elle est bonne, ou ne la pas vouloir, si elle est mauvaise, de façon que la volonté soit déterminée par la bonté de l'action, ou la *malice*



*fonté* par la malice ; c'est à dire , que nous ne devons pas simplement agir par ces raisons ordinaires , qui nous font méconnoître les choses vraiment bonnes ou mauvaises , pour y substituer celles qui ne sont qu'apparemment telles ; enfin notre corps doit exécuter tous les mouvemens propres à faire l'action dont il s'agit , & à la faire le mieux qu'il est possible ; mouvemens qui doivent toujours être sincères & parfaitement d'accord avec nos dispositions intérieures. Voilà bien des caractères différens qui peuvent & doivent être distingués dans une action droite ; & la pénétration n'étant autre chose que la faculté de distinguer les diverses choses comprises dans un objet , nous sommes en droit de conclurre qu'il n'appartient qu'à des génies fort pénétrants de juger d'une manière saine & exacte des actions morales. On admire les Parallèles de *Plutarque* ; & c'est effectivement un Ouvrage recommandable à bien des égards. Mais il s'en faut pourtant beaucoup encore que ce célèbre Auteur ait été en état d'analyser les actions de ses Hommes illustres , & de les apprécier suivant leur mérite réel. Il a représenté

présenté assez fidèlement le Capitaine, ou le Législateur; mais l'homme, c'est à dire, l'homme moral, lui a presque toujours été inconnu.

Si par bien faire on entend atteindre à la plus grande rectitude dont les actions soyent susceptibles, & ne s'en écarter jamais, c'est ce qui ne convient à aucun homme, dans l'état d'imperfection où nous vivons actuellement. Il n'y a point de Sage, il n'y a point de Juste, dans un sens rigoureux & complet; ceux qui prétendroient l'être, donneroient par là même la démonstration la plus convainquante qu'ils ne le sont pas. Mais cette Sagesse, cette Justice, cette entière rectitude, sont tout à la fois & le but vers lequel l'homme doit tendre sans cesse, & le motif qui l'anime dans les efforts qu'il fait pour arriver à ce but. La beauté morale est la plus attrayante de toutes pour ceux qui la connoissent bien; elle est inséparable de la vraie Gloire; éguillon qui doit être bien puissant, si l'on en juge par l'empire que la fausse Gloire exerce sur les hommes. Mais malheureusement, quoique celle-ci fasse acheter bien cher ses récompenses à ceux qui les ambi-

bitionnent, comme elle est cependant compatible avec les penchans d'un cœur déréglé, & que souvent même elle les favorise, les hommes ne se plaignent point des sacrifices qu'elle exige, & se livrent à elle avec une espèce d'enthousiasme aveugle; au lieu que la vraie Gloire ne pouvant être obtenue que par des actions véritablement bonnes, & exemptes de toute vue étrangère, de tout motif équivoque, les hommes sont tout de glace pour elle, & abandonnent ses autels.

CEUX qui ont étudié la Logique & l'Ontologie, savent comment se forment les notions universelles, c'est à dire, par voye d'abstraction; de sorte que plus on pousse loin les abstractions, plus l'universalité des notions augmente. Il y a une échelle dans la formation des genres & des espèces; & à mesure qu'on s'y élève, on produit de nouvelles abstractions, qui mettent un nouveau degré d'universalité dans les notions qui en résultent. Le genre suprême est l'objet de l'Ontologie, ou de la Science de l'Etre; & c'est aussi dans l'Ontologie qu'on trouve les notions les plus abstraites. La  
péné-

pénétration y trouve matière à s'exercer, car il faut d'autant plus de cette qualité, que les notions devenant plus universelles, se simplifient, s'attenuënt pour ainsi dire, & deviennent imperceptibles aux yeux de l'Entendement, lorsque ces yeux n'ont pas la force requise, ou que l'exercice leur manque. Les Scholastiques avoient pris la subtilité pour la pénétration; ils avoient multiplié les distinctions; mais ils n'avoient sçu répandre aucun jour sur les notions. Il a fallu les déterminer, & les rectifier à divers égards pour les rendre applicables & utiles, comme M. de Wolf l'a fait dans son Ontologie, Ouvrage dont il est presque le créateur. Néanmoins sans cette Science il n'y a pas plus de Philosophie, qu'il peut y avoir de corps humain sans tête, ou d'édifice sans fondemens.

QUICONQUE souhaite sincèrement de perfectionner sa pénétration, & de la pousser aussi loin qu'elle peut aller, doit s'attacher surtout à élever de plus en plus les notions universelles à un degré ultérieur de simplicité, en suivant l'échelle des abstractions. C'est le seul moyen d'étendre les Sciences, & de découvrir

avec facilité des choses auxquelles le plus grand travail ne conduiroit pas. Le défaut général des Savans, c'est de s'arrêter aux principes particuliers des Sciences, de ne pas vouloir reconnoître la subordination où ces principes se trouvent à l'égard d'autres principes plus universels dans lesquels ils vont se résoudre, de rejeter ceux-ci comme chimériques, ou de les mépriser comme inutiles. L'Ontologie est la source commune de tous les principes, quels qu'ils puissent être; quiconque n'est pas en état de ramener à cette source les principes de sa Science, n'en connoitra jamais la certitude, & à plus forte raison ne sera pas en état de la démontrer. Il sera réduit à de simples hypothèses, à des principes précaires; tandis qu'il auroit pû légitimer sa théorie, & en constater l'évidence. Il en est de ceux qui agissent ainsi, comme d'un Gentilhomme qui voudroit prouver sa Noblesse, sans se mettre en peine de rechercher les titres sur lesquels elle est fondée.

Les notions générales dans toutes les Sciences sont les seules qui doivent être nommées *directrices*; & c'est à force de  
se

se les rendre familières qu'on parvient à posséder les Sciences mêmes & à les traiter avec succès. Mais ces notions ne sont véritablement directrices, que lorsqu'elles ont été suffisamment déterminées: jusques là, quand même elles paroitraient distinctes & assez intelligibles, au lieu d'être directrices, elles sont séductrices. Mais aussi, quand les déterminations ont été poussées à la précision la plus grande dont elles soient susceptibles, les notions ainsi déterminées deviennent véritablement fécondes; & l'on est tout surpris de voir l'étendue & la justesse des conséquences qui en résultent. Alors, par une espèce de retour, ces notions auxquelles on n'a pu parvenir qu'à l'aide d'une grande pénétration, servent réciproquement à augmenter & à perfectionner la pénétration de ceux qui les ont acquises. Cela vient surtout de l'habitude d'appliquer ces notions, & de la facilité d'y réussir que cette habitude nous procure. Il n'y a qu'à voir comment ceux qui étudient l'Arithmétique, & la Géométrie avec d'heureuses dispositions vont vite, dès qu'ils ont une fois bien saisi les premiers principes, & qu'ils

en ont fait pendant quelque tems des applications exactes. Ils semblent alors voler plutôt que courir dans la carrière de ces Sciences. Il en seroit de même de toutes les autres, si elles avoient été enseignées de la même maniere. Mais les premiers principes ont été presque de tout tems, en Métaphysique, en Morale, en Droit Naturel, &c. des notions vagues & confuses, d'où chacun a déduit ce qu'il lui a plu, conformément à ses préjugés & à son tour d'esprit. Rien donc de plus important que d'inviter, que de solliciter, tous ceux qui étudient ces Sciences, à ne point suivre ces sentiers battus, qui menent droit à l'erreur, mais à s'en frayer de nouveaux, en augmentant de plus en plus le nombre, & en perfectionnant la précision des notions universelles qui doivent leur servir de guide. C'est en vain qu'on multiplie les raisonnemens, les hypothèses, les explications, les découvertes mêmes, tant qu'il faut tout rapporter à des principes qui ne rendent raison de rien, ou qui ne fournissent que des raisons imparfaites & insuffisantes. S'il n'étoit pas possible d'en acquérir d'autres, le titre de

de Science avec le privilège de la certitude qui y est attaché, demeureroit reſtraint aux théories des nombres & des grandeurs. Auſſi y a-t-il bien des gens qui ſoutiennent cette reſtriction, ſi flétriffante pour les autres objets de nos connoiſſances; mais c'eſt ſans aucun fondement, ou du moins ſur l'induction vicieuſe, priſe de la maniere dont ces Sciences ont été traitées juſqu'à préſent.

QUELQUE habitude que l'on veuille contracter, il faut l'acquérir par l'exercice, & commencer cet exercice par les actes les plus ſimples & les plus aiſés afin d'arriver ſucceſſivement & graduellement aux actes les plus composés & les plus difficiles. Ainſi, quand on ſe propoſe d'acquérir de la pénétration, en développant & en perfectionnant les diſpoſitions naturelles qui exiſtent en nous, les premiers objets ſur leſquels nous devons nous exercer, ſont les objets ſenſibles, & en particulier les objets viſibles, comme les plus propres à être connus d'une maniere exacte & diſtincte. En conſidérant de ſemblables objets avec attention, on réfléchit ſur les diverſes choſes qui peuvent y être diſtinguées, ces réflexions nous



conduisent à en découvrir d'autres qui ne s'offroient pas à nos regards; & c'est en quoi consiste la pénétration. Un Général d'Armée voit un lieu propre à livrer bataille; il commence par le bien examiner, de façon qu'il n'y ait aucun recoin qui lui échape; il réfléchit ensuite sur le rapport qu'ont entr'elles les différentes parties de ce terrain, & sur la manière la plus avantageuse d'y poster ses Troupes; enfin il prévoit les divers mouvemens qui pourront être nécessaires pendant le cours de l'action, & forme un plan détaillé de toutes les opérations propres à lui assurer le gain de la bataille. Or ce plan est plus ou moins juste ou complet, suivant le degré de pénétration dont ce Général est doué. C'est ce qu'on nomme ordinairement le coup d'œil; mais ce sont les yeux de l'ame, bien plus que ceux du corps, qui agissent dans de semblables occasions. Si l'on veut au reste user de toute la précision philosophique, il ne faut confondre, ni la réflexion, ni la faculté de former des abstractions, & de les pousser à de nouveaux degrés d'universalité, avec la pénétration. Ces trois choses concourent ensemble, & leurs actes ont quelque-

quefois une simultanéité si rapide, qu'il n'est guères possible de les distinguer; cependant l'une n'est pas l'autre, & les deux premières ne font, pour ainsi dire, par rapport à la troisième, que l'office de Rapporteur. Ainsi, c'est de la force & de l'application de celle-ci que dépend proprement l'entier succès de nos opérations intellectuelles. Mais il est bien rare que la réflexion & le talent de faire des abstractions existent dans un degré considérable, sans que celui de la pénétration y réponde. On tire cet avantage très encourageant de la culture donnée aux vertus intellectuelles; c'est que ce qu'on fait pour l'une, est toujours utile pour les autres. Ce sont comme des plantes séparées en diverses tiges qui croissent ensemble.

LA Morale pratique n'est à proprement parler qu'un assemblage de cas & de décisions sur ces cas. Mais quelle pénétration ne demande pas l'examen de ces cas, soit pour en déterminer exactement l'idée dans la théorie, soit pour les reconnoître infailliblement, lorsqu'ils viennent à exister! On a des exemples continuels des défauts où les hommes

tombent à ces deux égards. Les uns n'ont point de théorie, ou n'en ont qu'une fautive & confuse; les autres admettent des principes suffisans, mais ils ne se font pas une juste idée des actions qu'ils doivent y rapporter. On peut, par exemple, ne sçavoir pas en quoi consiste l'avarice, & quels sont ses caractères; auquel cas on s'y livre faute de théorie. Mais on peut aussi connoître l'avarice, & en avoir de justes idées, sans vouloir convenir qu'on est avare, & que les actions habituelles qu'on commet portent l'empreinte marquée de ce vice. Ainsi, quiconque veut faire marcher les hommes dans les sentiers de la Vertu, doit s'acquitter d'une double tâche; en les conduisant au degré de pénétration nécessaire pour connoître les caractères distinctifs des bonnes & des mauvaises actions, & en leur apprenant à démêler & à distinguer dans leurs propres actions ces caractères, afin de s'affermir dans la pratique de celles qui sont louables, & de renoncer à celles qui sont blâmables.

Au lieu de cela, les hommes se bornent à l'*empirisme*, à l'attente des cas semblables, qui leur tient lieu de règle & de prin-

principe. Tout leur art se réduit à l'imitation. Mais cette imitation est presque toujours déraisonnable & défectueuse; parce que le retour de mêmes cas, au lieu d'être aussi fréquent que les hommes se l'imaginent, est tout au contraire extrêmement rare; sans compter que ceux qui suivent cette route n'ont pour l'ordinaire pas assez de jugement & de pénétration pour s'assurer de l'exakte ressemblance qu'il leur plaît de supposer entre les cas. Ainsi, à parler exactement, agir suivant la ressemblance des cas, & remettre ses actions au hazard, c'est presque la même chose. Il est dans bien des occasions impossible de comparer les cas; mais, quand on pourroit le faire toujours, cette comparaison, pour ceux qui voudroient s'en acquitter exactement, feroit un travail extrêmement pénible. Il est beaucoup plus simple, plus abrégé & plus commode, d'avoir une théorie & des principes: il n'en coûte plus alors que de bien examiner les cas qu'on nomme *émergens*, ou actuels, pour les soumettre à ces principes, & agir en conséquence d'une manière certaine.

LES sources d'un grand nombre d'er-

reurs sont aussi cachées que celles du Nil. On a fait tant de chemin pour tomber dans ces erreurs, ou bien un si grand nombre de causes différentes y ont influé, chacune dans une certaine proportion, qu'il n'est pas donné à tout le monde de trouver les issues d'un pareil Labyrinthe. Cependant il est d'une extrême utilité de découvrir ces sources : on y apprend par l'exemple d'autrui à éviter les mêmes écarts ; on juge aussi du degré d'imputation qui convient à ceux qui y sont tombés, ce qui met dans nos jugemens une équité dont on s'éloigne presque toujours à l'égard des errans ; enfin on évite une foule de controverses inutiles, dont les Savans se sont occupés de tout tems au préjudice de la Vérité qui ne pouvoit y rien gagner. Il est donc très important de diriger notre pénétration de ce côté là, & de l'exercer dans cette recherche. Les motifs étrangers qui y déterminent pour l'ordinaire, doivent être bannis ; comme l'envie, la haine, le dessein de nuire ou de se venger ; non seulement parce que ce sont des vices formels, mais aussi parce qu'au lieu de contribuer au succès de notre

tra-

travail, ils ne peuvent que nous en priver, en offusquant les yeux de notre esprit, de maniere que nous voyons moins ce qui est effectivement que ce que nous voulons voir. Pour juger sainement des erreurs des autres & des sources de ces erreurs, il faut se dépouiller de toute prévention & de toute passion; & c'est ce qui n'arrive presque jamais. Mais aussi, quand on est capable de ce généreux effort, le reste est beaucoup moins difficile, & la vérité dans bien des occasions s'offre comme d'elle-même aux recherches. L'excellent Ouvrage de feu M. de Beausobre le Père sur l'*Histoire du Manichéisme*, en fournit des preuves nombreuses & frappantes. Ce grand homme, en remontant aux premières Hérésies qui ont régné dans l'Eglise, en a très bien développé les sources, & a rejeté tout ce que l'ignorance ou la partialité avoient fait imputer de monstrueux & d'extravagant, à des Hérésiarques qui s'égaroient sans doute, mais qui étoient bien éloignés du degré de folie, ou de méchanceté, qu'on s'est plu à leur attribuer.

La pénétration peut être poussée jusqu'à

qu'à la subtilité, (& alors ce dernier mot se prend dans un bon sens,) lorsqu'elle met celui qui la possède en état de distinguer des choses dont la différence est presque imperceptible. Nous ne croyons pouvoir en alléguer un exemple plus convenable que celui du Livre de l'Abbé *Girard* sur les Synonymes de la Langue Française. Ce n'est point un recueil de subtilités, mais c'est l'ouvrage d'une très grande subtilité; & l'on ne peut guères pousser plus loin l'art de démêler les différentes nuances que l'usage a introduit dans la signification des termes. On peut aussi rapporter au même talent la naissance de cette Géométrie sublime qui, après avoir été inconnue aux Anciens, tient un rang si considérable parmi les Sciences modernes. Quand on voit les d'*Alembert*, les *Euler*, les *Bernoulli*, percer continuellement dans la nuit où paroissent ensevelis tant de calculs abstraits dont ils sont les inventeurs, ou du moins qu'ils étendent & perfectionnent considérablement, on ne sauroit douter que ces illustres Géomètres n'aient une vue d'aigle, & n'en poussent la subtilité à un point inconcevable

vable pour tous ceux qui ne sont pas vengés dans les mêmes connoissances. La Métaphysique & la Morale ne demandent pas moins de capacité dans le même genre, quand on ne veut pas s'y borner à des connoissances superficielles. Mais il faut remarquer que le long usage contribue beaucoup à donner cette capacité; l'esprit s'éguise à proportion de l'usage qu'on en fait, pourvû que cet usage soit bien réglé. Cela revient à un sujet que nous avons déjà traité au long; c'est celui du non-usage de nos facultés.

ON ne sçauroit donc que se moquer de ceux qui craignent la pénétration poussée à une trop grande subtilité, la regardant comme un mal, & se jettant là dessus dans de frivoles déclamations contre un des plus précieux avantages dont l'homme puisse jouir. Il est aisé à la vérité de comprendre que c'est à l'abus qu'ils en veulent; mais de quel droit confondent-ils l'abus avec l'usage? Il y a sans doute de misérables Ergoteurs qui s'absorbent dans des raffinemens inutiles, & qui entassant les sophismes, consacrent toutes les forces de leur esprit à répandre des obscurités & de l'incertitude sur les vérités



rités les plus évidentes. Mais qu'on se garde bien de les appeller des Raisonneurs subtils: ce sont au contraire des Raisonneurs très confus & très superficiels, qui ne sauroient être entendus, & ne valent pas la peine qu'on fasse des efforts pour les entendre, puisque pour l'ordinaire ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Le *trop* est impossible dans la perfection des facultés intellectuelles; elles sont faites pour être toujours poussées à un degré ultérieur, dont la force est constamment une perfection, & ne peut jamais être un défaut.

A mesure qu'on fait des progrès dans quelque Science, la pénétration relative à cette Science s'augmente, & parvient à un degré de subtilité, qui ne coûte, pour ainsi dire, rien à obtenir. Il y a telle solution de Problème qui est un jeu aujourd'hui, tandis qu'elle auroit été impossible aux Anciens, ou qu'ils n'y seroient parvenus que par la plus longue suite d'efforts pénibles. On a vu des adolescents, tels que Mrs. *Clairaut* & d'*Alembert*, posséder les mystères de la Géométrie sublime, auxquels les *Wallis*, les *Fermat*, les *Barrows* avoient aspiré & frayed

frayé la route pendant tout le cours de leur vie. C'est la prérogative des Sciences; elles forment un dépôt commun, qui grossit toujours au profit de ceux qui les cultivent, & qui en fait une espèce d'hérédité, de patrimoine d'autant plus riche qu'on la fait valoir avec plus de succès. On doit donc se féliciter, & rendre grâces à la Providence, quand on a le bonheur de naître dans des siècles, & dans des lieux éclairés; cela vaut mieux infiniment que de naître dans l'opulence & les grandeurs au sein de la barbarie. L'esprit humain peut être considéré comme un tout composé des différens génies qui ont existé de mémoire d'homme. Il arrive à l'égard de cet esprit ce qui arrive au nôtre propre, à celui de chaque particulier. Les actes passés influent sur les actes présens; & s'ils ont été propres à perfectionner l'état de l'ame, ils le perfectionnent en effet, de façon qu'on sçait d'autant plus qu'on a plus appris, & d'autant mieux qu'on a mieux appris. De même quand certaines conjonctures favorables ont dissipé les ténèbres les plus épaisses, quand quelques bons esprits ont décou-

vert

vert les obstacles , qui arrêtent dans la carrière des études , d'autres profitent de leurs ouvertures , & l'on ne tarde pas à bâtir de grands édifices sur les fondemens qui ont été posés. Si *Bacon* & *Descartes* n'avoient pas existé , on n'auroit probablement eu , ni *Newton* , ni *Leibnitz*. Et pour tous ces Philosophes modernes , qui prétendent aller de pair avec les Inventeurs , parce qu'ils ont poussé un peu plus loin des connoissances déjà toutes préparées , & si j'ose ainsi dire , mâchées , sans compter que la plupart les ont plus gâtées qu'amplifiées , ce sont de véritables Nains , montés sur les épaules des Géants qui les ont précédé , où ils donnent le spectacle ridicule de la plus folle présomtion.

Ce ne sont pas seulement de plus grands Hommes que nous , des Hommes que nous n'égalons jamais , qui peuvent par leurs enseignemens & par leurs Ecrits faire à l'égard de notre âme ce qu'un flambeau allumé fait à l'égard d'un autre flambeau qui ne l'est pas ; mais comme une paille , ou tel autre petit corps embrasé pourroit produire cet effet , de même des Maîtres fort subalternes , que  
nous

nous ne tardons pas à égaler, & que nous laissons ensuite bien loin derrière nous, ne laissent pas de rendre un service essentiel à ceux qu'ils instruisent, en leur apprenant les premiers élémens des Sciences, & en leur servant de guides pendant quelque tems jusqu'à ce qu'ils puissent se conduire eux-mêmes. La plus grande force du génie le plus inventif ne va pas bien loin, quand elle ne reçoit aucun secours d'ailleurs. On a beaucoup admiré le célèbre *Pascal* d'avoir trouvé quelques propositions d'*Euclide* par lui-même; mais assurément, s'il avoit été obligé de continuer de la sorte, il n'auroit jamais donné les solutions dont on lui est redevable. Les premiers exercices donc, & les plus simples, à commencer par la lecture, sont indispensablement nécessaires pour conduire & élever l'ame par une suite de degrés à ces opérations supérieures, qui paroissent le *non plus ultra* de la capacité humaine. Ceux qui les méprisent, & qui leur préfèrent la frivole gloire d'être *autodidactes*; montrent en cela même un défaut de pénétration, qui suffit pour donner mau-  
vaise

## 116 PRINCIPES DE MORALE

vaïse opinion de toute celle dont il se vantent.

EN général, quand on n'a pas de justes idées de la pénétration, de ses avantages, de la nécessité de la perfectionner, & des moyens d'y réussir, on la néglige, & par là même on se barre l'accès à tout progrès ultérieur. C'est néanmoins le cas plus ordinaire. Chacun se destine à quelque état, & pour y arriver, il apprend le plus vîte qu'il est possible ce qu'il croit nécessaire pour remplir les fonctions de cet état. Il suffit de pouvoir soutenir un examen presque toujours fort léger; après quoi on se met pour toute sa vie à faire des choses qu'on ne connoit que fort imparfaitement, & dont les idées, faute d'être cultivées, deviennent toujours plus obscures en avançant dans sa carrière; de sorte qu'au lieu de trouver des personnes consommées par quarante ou cinquante années de charges civiles, ou ecclésiastiques, on ne voit presque que de vieux idiots. Cependant il n'en coûteroit presque rien par des études habituelles & quotidiennes de devenir habile, estimable, de se distinguer dans sa  
pro-

profession, & d'arriver avec honneur aux premières places, au lieu de croupir dans les dernières. La légèreté ou la paresse rendront toujours les hommes incorrigibles sur cet article : & il ne faut pas en être surpris, puisqu'ils poussent cette criminelle indolence jusqu'à confondre l'ouvrage de leur salut avec les entreprises humaines, & même à le traiter beaucoup plus négligemment encore. Au moins vivent-ils comme s'il ne falloit pas le moindre acte d'attention ou de réflexion, pas le moindre degré de pénétration, pour conduire son âme au travers des écueils, & des tempêtes de cette vie jusqu'au port de la félicité immortelle.

IL y a des contrées où l'ignorance est, pour ainsi dire, dominante, & forme par là même une barrière insurmontable aux Sciences. Je n'ai pas en vue les Nations sauvages ; je parle d'États policés, & qui tiennent à d'autres égards les premiers rangs dans le Monde. Tels sont les Royaumes où le redoutable Tribunal de l'Inquisition a établi son Siège, & le vaste Empire des Ottomans. On y pose pour principe, pour loi fondamentale,

le, que l'esprit humain doit demeurer renfermé dans certaines bornes étroites, au delà desquelles il ne lui est, ni avantageux, ni même permis, de passer. Ces contrées environnées d'autres où la lumière rayonne de toutes parts, y ferment volontairement les yeux ; & l'on ne veille pas avec autant de soin à l'entrée des marchandises pestiférées, que les Chefs du Gouvernement y sont attentifs à éloigner & à étouffer tout ce qu'ils appellent nouveautés dangereuses. Il n'y a que quelque révolution inespérée qui puisse détruire ces obstacles, comme ils l'ont été ailleurs, surtout par l'ouvrage de la Réformation. Car, indépendamment de ce que cette Réformation a opéré par rapport à son objet direct, elle a certainement ouvert les yeux sur la crasse ignorance & sur les abus des siècles précédens, elle a obligé les hommes à réfléchir, à méditer & à exercer leur pénétration, qui étoit entièrement engourdie, ou qui n'avoit d'autre objet que les vaines subtilités de la Scolastique.

IL y a néanmoins dans les lieux mêmes où la liberté de penser est autorisée, di-

divers préjugés à combattre, qui empêchent qu'on ne tire de cette liberté tous les avantages qu'elle pourroit procurer. Nous n'en indiquerons que deux principaux. Le premier consiste à croire que les Sciences peuvent s'apprendre par l'usage, qu'une espece de routine suffit, & qu'il n'y a que l'imagination & la mémoire dont on doive se promettre des services essentiels. Il est sûr que cette route est plus abrégée & plus commode; mais il n'est pas moins sûr que, si c'est à la Science qu'on veut arriver, elle n'y conduira jamais. L'Erudition s'acquiert & s'accroît ainsi; il suffit de beaucoup lire & de beaucoup retenir. Mais la Science est un assemblage systématique d'idées distinctes; & il n'y a pas une de ces idées qui puisse nous devenir propre, sans l'usage des facultés intellectuelles. En vain empruntons-nous de côté & d'autre des connoissances; quelque sublimes qu'elles puissent paroître, elles ne sont point à nous, tant que l'analyse la plus exacte ne nous y a pas conduit, & surtout tant que ces connoissances bien liées ensemble ne forment pas une théorie que nous sommes en état de proposer démon-



monstrativement. Cela est si vrai que des gens qui paroissent d'ailleurs d'une profondeur consommée dans certaines Sciences, faute de connoître la liaison générale que les Sciences ont entr'elles, commettent des bévues étonnantes, en voulant faire usage de la pénétration qu'ils possèdent dans le genre auquel ils se sont appliqués sur d'autres genres qui sont entièrement hors de leur compétence. Tels sont certains Analystes, qui excellent dans l'art d'intégrer des formules, & qui à cause de cela s'attribuent des yeux de lynx sur tous les objets des connoissances humaines, portant un jugement décisif sur toutes les matières de Métaphysique, ou de Physique, & se couvrant par là d'un ridicule ineffaçable. Dans les choses mêmes qui regardent les Mathématiques pratiques, on les voit souvent pallier quelque tems leur ignorance par les plus mauvaises défaïtes jusqu'à ce qu'à la fin ils sont réduits à un silence honteux. L'extrême pénétration qu'ils montrent dans leurs formules, on peut dire qu'ils l'ont acquise aux dépens de tous les autres genres de pénétration; & quand ils se mêlent de donner des directions

rections pour les choses de fait, elles valent ordinairement beaucoup moins que les pratiques communes qui prennent leur source dans l'*empirisme*. Il résulte de là que ces prétendus génies transcendens nuisent plus aux Sciences qu'ils ne leur sont utiles; s'ils font quelques pas dans les espaces imaginaires, ils reculent bien plus dans les connoissances réelles.

Le second préjugé qui se présente à combattre, & au sujet duquel nous avons déjà fait quelques remarques, c'est de croire que la pénétration poussée à un degré supérieur devient un défaut, qu'elle égare l'esprit au lieu de l'éclairer, qu'elle conduit à des chimères, ou à des opinions dangereuses, & qu'ainsi le meilleur est de renoncer volontairement à une prérogative pour le moins équivoque. Je crois trouver la cause de cette façon de penser dans l'idée que la Religion donne de la foi qu'elle exige de nous, & dans les caractères qu'elle lui attribue. Un vrai fidèle se montre tel en recevant avec une humble soumission les vérités, & en particulier les mystères que Dieu juge à propos de lui révéler; il ne doit point faire de vains efforts pour les sonder, c'est

curiosité, c'est témérité; Dieu l'appelle à marcher ici bas par foi, & non par vuë. Il n'y a rien dans tout cela que d'incontestable; mais il n'y a rien non plus qui déroge aux droits & à la nécessité de la pénétration. Il en faut assurément, & même un degré supérieur, pour bien discerner & bien établir les caractères de la vraie Religion, pour juger si les Auteurs sacrés sont des témoins dignes de foi, pour discuter les faits miraculeux, & en constater l'authenticité, pour sçavoir même jusqu'où s'étend la connoissance que nous avons des mystères, & à quels égards ils sont les objets de notre foi; il faut, je l'avoue; une pénétration peu commune pour traiter ces matières avec une véritable solidité, & former des Ouvrages de raisonnement, de vraies démonstrations, comme celles des *Abbadies* & des *Dittons*. Mais après cela j'avoue aussi que des esprits inquiets & audacieux se perdent tous les jours dans des spéculations frivoles, se livrent à des discussions purement contentieuses, & ébranlent les fondemens de la foi, en voulant creuser & dévoiler des choses que Dieu s'est réservées, & qui sont au dessus de la sphère actuelle de  
nos

nos connoissances. Cependant qu'on se garde bien d'en accuser un excès de pénétration; il n'entre pour rien dans ces écarts, & quand on considère de près ceux qui suivent cette route, on s'aperçoit bientôt que ce sont des esprits superficiels, amoureux des nouveautés, en proie à une puérile vanité, des gens en qui les opérations intellectuelles ne sont guères développées, & qui surtout n'ont point une juste idée des forces de l'esprit humain, & des objets à l'étude desquels il convient d'appliquer ces forces. Voilà donc, si je ne me trompe, la pénétration suffisamment déchargée de tout blâme à cet égard; elle ne fut jamais le partage de tous ceux que de pitoyables sophismes jettent & affermissent dans l'erreur.

Si de la Religion nous passons aux Sciences, nous aurons à peu près les mêmes remarques à faire. Les Sciences sont des connoissances purement humaines, où la Raison seule peut nous servir de guide. Il s'agit d'étudier la Nature, de connoître le Monde, l'Homme, tout ce qui entre dans cet immense assemblage d'Êtres créés par la puissance, & unis par la sagesse de l'Être suprême. On voit bien

que la pénétration la plus grande, bien loin d'être à craindre ici, est au contraire le seul moyen de percer les obscurités qui nous environnent, de lever quelque coin de ce voile sous lequel tout semble être caché. Aussi n'est-ce qu'à des Génies du premier ordre qu'on doit les principales découvertes qui servent de fondement à l'Encyclopédie actuelle de nos connoissances. Mais la Nature a aussi ses mystères; & ceux qui s'efforcent de les pénétrer, le font souvent par un défaut de pénétration. Nous ne saurons jamais rien de l'origine du Monde au delà de ce que *Moïse* nous en a appris; & cependant une foule de Philosophes ont écrit des Cosmogonies, ingénieuses, subtiles, je ne le conteste pas, mais auxquelles un plus grand degré de pénétration les auroit empêché de travailler. Les spéculations qui concernent les élémens de la matière sont presque dans le même cas; il est certain que tout ce qui est composé, demeure divisible, que cette division dans des êtres finis ne sçauroit être finie, & que quand on est arrivé aux derniers termes de la résolubilité, on a trouvé les élémens. Mais que sont ces élémens ?

mens? Quelles propriétés faut-il leur attribuer? Quelle idée doit-on se faire de leurs combinaisons primitives, & des combinaisons secondaires qui en résultent? Quiconque tourne de ce côté-là les forces de son esprit, ne me paroît pas en connoître la vraie destination: quelque pénétration qu'il puisse avoir, elle se trouvera en défaut, parceque les objets qu'il lui soumet, ne sont pas faits pour être pénétrés, au moins par l'Intelligence humaine. Il seroit aisé de multiplier ces exemples; mais ceux qui viennent d'être indiqués suffisent, si je ne me trompe, pour convaincre tout Lecteur attentif, que l'on se méprend communément au sujet de la pénétration, en lui attribuant les inconveniens, dont elle préserve au contraire, ceux en qui elle se trouve. Les prétendus Philosophes, auxquels nous voyons faire tous les jours avec la plus grande confiance un pompeux étalage de brillantes chimères, seroient les premiers à en avoir honte, si les demi-vuës dont ils sont remplis, les fausses lueurs qui les égarent, venoient à se changer en une vuë étendue, nette, &

lumineuse, des objets de nos connoissances.

Pour ne rien négliger sur une matière aussi importante, ajoutons que ce qui confirme surtout dans le préjugé commun, qu'il y a un excès de pénétration dangereux, c'est que les esprits subalternes s'accordent à louer, à admirer ce qu'ils n'entendent pas, & à le regarder même comme un chef d'œuvre de génie, à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à y comprendre quelque chose. Tel a été pendant longtems le cas du Spinozisme. On envisageoit ce système comme ce qu'il y avoit de plus redoutable & de plus difficile à combattre, parce qu'on ne se sentoît pas en état de suivre pied à pied la marche de *Spinoza*, & d'opposer de véritables démonstrations aux fausses démonstrations, qui composent sa doctrine. L'exemple de *Bayle* surtout paroissoit décourageant. Cet habile homme avoit entrepris la réfutation de *Spinoza* dans l'Article de son Dictionnaire qui concerne cet Athée; mais il avoit manifestement donné à gauche; & il n'y avoit point de Spinoziste qui ne pût répondre à tous les rai-

raisonnemens du Lexicographe par un *Concedo totum*. On avoit crû après cela que personne ne devoit se flatter de réussir où l'un des plus forts Raisonneurs du Siècle avoit échoué; & on s'est tenu depuis ce tems-là dans un silence craintif, qui étoit une espèce d'hommage rendu au Spinosisme, un aveu tacite de l'impossibilité d'en donner une bonne réfutation. Cependant on ose dire qu'il n'y a peut-être rien de plus aisé, toute la doctrine qui porte ce nom étant fondée sur les définitions les plus fausses, & sur les principes les plus gratuits. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer à cet égard dans aucun détail; il suffit de renvoyer à l'endroit de la Théologie Naturelle de M. de Wolff, où cette erreur est victorieusement détruite. Il en est de même de tous ces cas, où l'on ne cesse de dire; Voyez ces grands Philosophes, ces génies supérieurs: à quoi les a menés leur profond savoir, & leur rare pénétration? quels paradoxes! quels dogmes étranges ne soutiennent-ils pas? C'est précisément le contraire: il faudroit dire: Voyez ces Philosophes manqués, ces esprits faux & vains, qui n'ayant que des idées va-



gues & confuses, veulent juger, décider, & trouvent moyen d'en imposer au crédule vulgaire. Le mot de *Terence* leur est parfaitement applicable; *Faciunt ne intelligendo, ut nihil intelligent.*

NE nous laissons donc point de le dire: l'esprit d'un homme qui s'applique aux Sciences ne sçauroit être trop pénétrant; & il y auroit contradiction qu'il le fût. Ceux qui le supposent, tombent dans une équivoque grossière, mais cependant fort commune, en appliquant à l'Entendement une notion empruntée des choses matérielles, & qui ne lui convient pas. Il est certain que dans les ouvrages de l'art on doit proportionner la subtilité & le tranchant des Instrumens aux choses qu'on veut exécuter par leur moyen; de sorte que quelques degrés de plus gâteroient une opération, au lieu de la perfectionner. Mais ce n'est pas ici le cas; la pénétration de l'Entendement n'est autre chose qu'une vue étendue, nette, perçante, qui distingue & démêle tout ce qui peut être distingué & démêlé: & où est l'Artiste qui ne fut charmé de posséder un avantage aussi précieux? Bien loin de pouvoir lui porter quelque préjudi-

judice, c'est au contraire le seul moyen de guider la main, & l'instrument, dans les opérations quelconques.

Disons quelque chose de décisif. Où se trouve le plus éminent degré de pénétration? Quel est l'Etre à qui cette qualité convient par excellence? C'est DIEU. L'Entendement fait à proprement parler son essence; & cet Entendement n'est autre qu'une vuë infiniment distincte, une connoissance adéquate, de toutes les choses tant possibles qu'existantes. L'homme qui accroît donc sa pénétration par tous les moyens qui peuvent y contribuer, s'élève, comme il y est appelé, & s'approche de plus en plus de son Créateur, en perfectionnant un des principaux traits de son Image; ne pouvant, ni ne devant sortir, de la classe d'Etres, dans laquelle Dieu l'a placé, il s'y distingue au moins autant qu'il lui est possible, il anticipe en quelque sorte sur les prérogatives de cet état à venir, à l'espérance duquel la Raison conduit, mais dont la Religion seule donne la certitude. Voilà, si je ne me trompe, le plus grand & le dernier éloge qu'on puisse donner à la pénétration; Voilà le plus

puissant motif à l'acquérir & à la perfectionner. *Vous serez comme Dieux*, disoit le Tentateur à nos premiers parens. Promesse illusoire dont on trouve ici la réalité. Rien ne représente mieux la Divinité en terre qu'un esprit solide, pénétrant, occupé des connoissances qui peuvent conduire à la vraie sagesse, à la vraie vertu, & au vrai bonheur.

LES hommes aiment en général mieux paroître qu'être ; ils abandonnent presque dans toutes les occasions le corps pour courir après l'ombre. C'est ce qui leur arrive en particulier ici. De tous les vrais avantages dont la pénétration est une source réelle, ils n'ambitionnent que celui de passer pour en être doués dans un degré supérieur ; ils veulent à quelque prix que ce soit qu'on croye qu'ils ont approfondi les choses fort au delà des connoissances ordinaires, & qu'ils ont fait des découvertes, à la faveur desquelles ils marchent au grand jour, tandis qu'ils voyent les pauvres humains ensevelis au dessous d'eux dans une profonde nuit. Voilà d'où procèdent en grande partie ces paradoxes révoltans, ces opinions profanes, qu'on a vues surtout dans notre

tre Siècle, se répandre & se multiplier au delà de toute expression. Comme les Esprits forts ont décidé qu'il falloit être la simplicité & la crédulité même pour croire la Religion, & en faire la règle de sa vie; c'est à qui fera le mieux voir qu'il a dépouillé tous ces vains préjugés d'éducation, & qu'il se rit de la foiblesse de ceux qui en sont encore la dupe. Quiconque se sent capable de lancer le moindre trait contre les choses sacrées, n'a garde d'y manquer; & ceux qui ont quelque talent pour l'ironie, en font un usage merveilleux sur les matières les plus respectables. Mais par malheur, à force de donner dans ces extravagances, elles sont devenues si communes, qu'il n'y a plus moyen de se singulariser & de se distinguer par cette voye. Autrefois un Libertin étoit un animal rare, & un Athée passoit pour un monstre. Aujourd'hui ils pourroient dire aux Chrétiens, ce que ceux-ci disoient autrefois aux Payens: Nous remplissons vos Villes, vos Places publiques, vos Armées, votre Senat; nous ne vous laissons que vos Temples. Cette contagion la plus funeste de toutes subsistera, tant qu'on ne fera pas

bien convaincu qu'il n'y a point d'esprit où le bon sens manque, & que la fausse pénétration diffère autant de la véritable qu'une hape lourde du diamant le plus précieux. Mais quand est-ce que cette conviction viendra? Les apparences ne lui sont encore guères favorables, quoique réellement on commence à se dégouter des excès qui ont été commis dans ce genre. On s'apperçoit que si, comme on y tend avec force, toutes les barrières sont enfin levées, il faut que la Société périclite, ou qu'elle soit un vrai brigandage, & que le commerce des hommes devienne plus dangereux que celui des Lions & des Tigres.

ON est sûr de se faire écouter, au moins par un certain ordre de personnes, quand on dit des choses qui n'ont pas été dites, qu'on va au delà des bornes qui n'ont pas encore été franchies. La nouveauté & le merveilleux ont de grands attraits pour les hommes: ces deux forces réunies attirent presque tous les mortels; ceux qui y résistent, sont de vrais Sages; & la vraie sagesse est ce qu'il y a de plus rare. Les nouvelles opinions qui se répandent dans le monde, surtout cel-

les qui ont quelque chose de frappant, peuvent être comparées à ces étrangers qui se transplantent d'un lieu dans un autre. Les trois quarts d'entr'eux sont ordinairement de mauvais sujets, auxquels on ne peut faire du bien, ni se confier, sans en être payé d'ingratitude. Cependant il y a d'honnêtes gens dans cette catégorie, quelque petit qu'en soit le nombre; & il seroit fâcheux qu'ils souffrissent des torts d'autrui. On ne doit donc pas rebuter tous ceux qui se présentent; mais il faut de l'examen, de la circonspection, des preuves, ou du moins de très fortes présomptions pour se déterminer. Voilà précisément le cas des nouveautés en fait de doctrine. Les rejeter toutes, ce seroit renoncer pour jamais aux progrès de la vérité. C'est ainsi que les premiers qui parlèrent du mouvement de la Terre & des Antipodes, éprouverent des contradictions, & même des persécutions. Mais, quand on a des principes & qu'on est versé dans l'art de la démonstration, il n'est pas difficile de réduire les propositions nouvelles ou paradoxes à des notions distinctes & déterminées qui fassent connoître

de quel accueil elles sont dignes. Or c'est ce que les Lecteurs ordinaires ne savent point faire. Dès que la plus misérable brochure, le plus vil avorton littéraire, les a amusés ; que quelque fausse & indécente saillie les a fait rire ; que quelque pitoyable sophisme les a éblouis ; c'en est fait, ils se rendent, il n'y a rien à répondre, ils ne daignent pas écouter les raisons les plus solides, ils craignent de s'ennuyer en prêtant quelques momens d'attention aux défenseurs de la Vérité. Il seroit à souhaiter que la raison de ces égaremens ne fut pas aussi connue & aussi manifeste qu'elle l'est. *David* l'alléguoit déjà de son tems. *L'Insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu.* C'est le cœur qui entraîne l'esprit, c'est lui qui malheureusement gâte & corrompu répand partout la contagion dont il est atteint : il produit sur les yeux de l'ame le même effet que la jaunisse sur ceux du corps.

RENTRONS à présent dans la route générale de ce Traité, & continuons à développer les principaux moyens qui servent à perfectionner la pénétration. On doit mettre incontestablement de ce nombre

bre l'attention à bien étudier le sens des termes, & à le fixer toutes les fois qu'il est vague. Ceux qui ont fait une bonne Logique, savent que les termes répondent constamment aux idées; c'est à dire, qu'ils sont clairs ou obscurs, distincts ou confus, fixes ou vagues, propres ou impropres, suivant que ces mêmes caractères se trouvent dans les idées. Mais les idées elles-mêmes deviendroient difficilement distinctes, ou du moins il ne seroit guères possible d'en posséder plusieurs de cet ordre, de les lier entr'elles, & de s'en servir avec succès, si l'on étoit détitué du secours des termes. Ce sont autant d'étiquettes qui marquent le contenu de chaque idée, comme celles des sacs d'espèces monnoyées en expriment la forte & la valeur. Il faut donc que ces étiquettes soyent invariables, en forte qu'on ne coure jamais risque de prendre une chose pour l'autre, à cause de l'ambiguïté des termes. La plupart des Controverses ne sont originairement que des *Logomachies*, qu'on auroit évitées en n'employant jamais aucun terme dont le sens n'eut été scrupuleusement déterminé. Pourquoi donc n'a-t-on pas obvié à un  
aussi



aussi grand inconvénient? C'est qu'il y a très peu de gens qui soient en état de le faire, & que les meilleurs Philosophes ne sont pas trop bons pour remplir cette tâche. On a déjà donné divers Ouvrages sous le titre de *Dictionnaire Philosophique*; mais il n'y en a aucun qui remplisse le vrai plan, dont l'exécution seroit à souhaiter; c'est d'attacher à chaque terme une définition exacte qui en rende le sens impropre, d'expliquer même les principales phrases, ou expressions, dans lesquelles ces termes sont ordinairement enchaînés, de ramener à un sens déterminé tous ceux dans lesquels l'inconstance du langage a encore laissé quelque chose de vague, & de rendre enfin raison des termes techniques, ou philosophiques proprement dits. Un seul homme ne suffiroit pas à ce travail; & il vaudroit mieux, au moins dans les commencemens, que divers Philosophes en fournissent des essais détachés, dont la réunion formeroit avec le tems le volume le plus utile qui puisse sortir de la main des hommes. Mais c'est ce dont on ne doit guères se flatter, tant qu'il y aura plus d'Erudits que de Savans, plus de

Sectai-

Sectaires que de Philosophes. Chaque secte a ses termes & son langage, qui lui sont propres, & auxquels elle ne veut apporter aucun changement. C'est à cela qu'on se connoit; c'est le mot du guet, ou le cri de ralliement.

Pour se livrer donc à un travail également pénible & ingrat, comme le seroit celui de rectifier le sens de tous les termes employés dans les Sciences, il faudroit avoir plus à cœur le bien public, que sa propre gloire. Car il s'éleveroit inmanquablement une foule de clameurs de la part de toutes les Ecoles sacrées & profanes, qui croiroient combattre *pro aris & focis*, en défendant la signification reçue des termes, & qui feroient envisager comme autant d'attentats sacrilèges les corrections les plus sages, & les plus utiles. C'est sans doute cette ingratitude du Siècle qui arrête quantité de personnes capables de travailler avec succès dans ce genre, quoique cette ingratitude ne dût pas prévaloir sur l'ardeur de bien faire, & de remplir les obligations naturelles dans toute leur étendue. Chacun aime mieux temporiser, condescendre aux opinions du lieu où il vit, & laisser  
à

à cet égard comme aux autres aller le monde comme il va. La prudence ne permet assurément pas qu'on se mette à la brèche sans nécessité ; & dans bien des occasions ce que l'on se doit à soi-même est plus fort que ce qu'on doit aux autres. Un furieux va se casser la tête d'un coup de pistolet ; si je m'approche pour l'en détourner, il me fera sauter la cervelle : c'est assez pour m'arrêter. Les hommes dans certains cas refusent absolument toute instruction ; ils se bouchent les oreilles , comme les Troyens aux prédictions de la Princesse *Cassandre* ; & si l'on s'obstine à vaincre leur opiniâtreté, ils s'irritent & déploient leur rage sur vous. Qu'ils demeurent donc abandonnés à eux-mêmes, au moins jusqu'à ce que quelques lueurs de raison & des conjonctures plus favorables les dépouillent de leur férocité. Le Martyre Philosophique est glorieux ; mais il n'est pas aussi nécessaire que le Martyre de la Religion. Et à proprement parler, ceux qu'on peut mettre dans la classe des Martyrs de la Philosophie, ne l'ont été que d'opinions, ou insuffisamment prouvées, ou qui ne méritoient pas ce sacrifice, c'est à dire  
en

en un mot, qu'ils ont été les victimes de leur opiniâtreté. C'est donc au vrai Philosophe à faire toutes ces combinaisons, & à balancer exactement le pour & le contre; mais ce vrai Philosophe profitera toujours avec empressement des moyens de communiquer la vérité aux autres hommes, & s'il faut s'exposer à quelques désagréments en le faisant, l'amour sincère qu'il leur porte l'engagera à les essuyer, s'estimant bien dédommagé s'il a pu extirper quelque préjugé, détruire quelque erreur, & transmettre à la postérité le dépôt sacré du Vrai accru & perfectionné.

Le bien & le mal, le juste & l'injuste, l'équitable & l'inique, sont des notions qui ne peuvent être exactement déterminées que par un grand degré de pénétration, à l'aide des notions générales abstraites du Droit Naturel. Toutes les choses singulières en contiennent d'universelles, & celles-ci de plus universelles encore, jusqu'à ce qu'on atteigne le plus haut degré d'universalité accessible à l'intelligence humaine. Ainsi, dans le Droit Naturel, non seulement les sujets qui y sont traités, peuvent être ramenés à certaines classes; mais encore il y a  
dans

dans chacune de ces classes des notions universelles, qui concentrent en quelque sorte les choses particulières qui doivent être démontrées, & les réduisent à un sujet commun; ce qui les rend ensuite immédiatement & facilement applicables à tous les cas qui peuvent se présenter. De plus un seul & même sujet, suivant ses différens rapports, peut être considéré comme subordonné, tantôt à une classe, tantôt à une autre; ce qui oblige à faire usage de différentes notions directrices dans les jugemens que nous portons de ses actions. Un Roi n'est pas seulement un Roi; c'est un Homme, un Epoux, un Père, un Ami; il est dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la jeunesse, dans l'âge viril, ou dans la vieillesse, sain ou malade; & à tous ces égards différens ses actions sont censées bonnes ou mauvaises, suivant qu'outre leur conformité générale avec les loix naturelles, elles s'accommodent aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé: *Brutus*, le premier Consul Romain, fit-il bien ou mal, en condamnant ses propres enfans à la mort, pour avoir trahi la Patrie? *Brutus*, l'ami & le complice de *Cassius*, de-

devoit-il poignarder *Jules-César*, quand même il auroit été son propre Père, dès là qu'il le regardoit comme un Tyran odieux? Pour répondre à ces questions, il faut partir de principes assurés, c'est à dire de notions exactement déterminées, qui, en assignant toutes les relations qu'avoient entr'eux ces différens individus, établissent les devoirs qui en résultent, fassent connoître les collisions auxquelles ces devoirs peuvent être exposés, & démontrent enfin la validité des exceptions qui en naissent. Il n'y a point de Moraliste superficiel qui puisse se démêler de cette tâche; l'esprit, l'usage du monde, les finesse & les graces de l'expression, ne suffisent pas; il faut de profondes réflexions, & une pénétration véritablement philosophique, sans laquelle on n'atteindra jamais le degré de précision nécessaire dans l'exacte détermination de toutes ces notions. Il faut pour cet effet remonter jusqu'à l'Ontologie, source commune de toutes les Sciences, & se mettre bien au fait de ce qu'elle enseigne sur les choses déterminantes & sur les choses déterminées.

IL est en même-tems tout à fait nécessaire, & nous n'avons garde d'en convenir, qu'à ces connoissances théorétiques, on joigne une considération attentive, une étude approfondie des actions humaines, dont l'immense variété ouvre un vaste champ à quiconque veut faire ici bas le personnage de Spectateur. C'est la liberté qui est le principe de cette variété; si tout se réduisoit au simple mécanisme dans l'homme comme dans la bête, il ne seroit pas besoin de réduire ses actions à des classes différentes, puisqu'elles ne seroient susceptibles d'aucun degré de bonté ou de malice. Mais l'homme étant libre, connoît les motifs qui peuvent le déterminer, il les compare, il en juge, il augmente leur force par l'attention qu'il y fait, ou la diminue en détournant d'eux son esprit: c'est lui qui met les poids dans la balance, ou même qui les fait à son gré. Ce pouvoir constitue l'essence de la liberté, qui ne sauroit consister à agir sans motifs, ou contre les motifs tels que nous les concevons; mais qui prend sa source dans l'empire que l'ame exerce sur ces motifs mêmes. Les circonstances influent

fluent beaucoup là dessus : elles peuvent être telles que l'homme n'a quelquefois qu'une liberté extrêmement restreinte, de sorte que telle action qui appartiendrait à une classe, si elle étoit commise par un certain individu, doit être rapportée à une classe différente, quand c'est d'un autre individu qu'elle procède. Les secours, les encouragemens, les exhortations, les conseils, les ordres, la force des promesses, l'attrait des récompenses, d'un côté, & de l'autre les obstacles, les difficultés, les dissuasions, les défenses, les menaces, les châtimens, les supplices, modifient en une infinité de manières les actions, qui se trouvent soumises à l'influence de ces motifs. Il est donc bien difficile, vu les profondeurs impénétrables du cœur humain, de savoir avec précision à quelle classe les différentes actions doivent être rapportées ; & au cas qu'on soit en état de les distinguer en bonnes & mauvaises, de marquer à quel degré elles doivent être estimées telles. De là l'insuffisance, & par conséquent la témérité qui régné dans les jugemens que les hommes portent sur leur conduite réciproque. De là  
une



une des principales sources du Pyrrhonisme historique, rien n'étant plus incertain, ni plus équivoque, que l'idée qu'on doit se former de la plupart des actions célèbres dont l'Histoire nous a transmis le souvenir. C'est ce qui rend précieux & intéressans tous les Ouvrages qui fournissent des lumières sur la vie privée des Hommes illustres, tels que ceux de *Suetone* & de *Plutarque*. Après cela pourroit-on croire encore que la Morale fut une Science aussi facile que se l'imaginent tant de gens, qui, faute de discernement & de réflexion, appellent souvent le bien mal, & le mal bien, prennent des vices déguisés pour des vertus réelles, & méconnoissent celles-ci, lorsqu'elles n'ont pas un certain éclat extérieur. C'est ainsi que la Morale Payenne n'a point su le prix, ni même l'existence d'une des Vertus les plus estimables, & les plus convenables à l'Homme; je veux parler de l'Humilité. Elle l'a confonduë d'un côté avec la pusillanimité, ou la bassesse de sentiment; tandis que de l'autre elle décoroit la fausse modestie, ou l'orgueil raffiné, des noms de magnanimité & de noblesse d'ame. La Morale ordinaire du monde

monde est encore remplie de semblables dénominations équivoques, ou abusives, qui font voir que la Science de l'homme & de ses devoirs, des vertus & des vices, est une de celles où l'on a fait le moins de progrès.

C'EST au défaut de connoissance des actions humaines qu'il faut attribuer une chose assez ordinaire, & qui pourroit faire croire que tout ce que nous avons dit en faveur de la pénétration artificielle & acquise, est faux, ou du moins exagéré. Il y a quelques personnes douées d'une pénétration naturelle, qui, dès que la routine des affaires s'y joint, les sert beaucoup mieux que toutes les connoissances réelles & approfondies ne servent des génies fort supérieurs. Vous verrez tel Moraliste qui sonde admirablement les plis & les replis du cœur humain, dont les discours représentent avec autant de vérité que d'énergie le jeu des passions, & les égaremens où elles nous précipitent; vous les verrez, dis-je, être d'une simplicité d'enfant ou d'idiot dans le commerce de la vie, se laisser duper par les moindres apparences, & tomber dans les panneaux les plus grossiers. Vis à vis

d'eux se présentent des hommes qui ne seroient pas en état d'arranger quelques lignes de bon sens sur des sujets qui demandent de la pénétration, & de la profondeur, mais à qui je ne sçais quel instinct tient lieu de guide, au point de les faire réussir dans les affaires les plus compliquées & les plus épineuses. C'est là dessus qu'est fondée la distinction entre le sçavoir & le sçavoir-faire. Mais qu'on prenne garde de n'en point tirer de conclusion précipitée, au préjudice du premier. Il a toujours son prix; & ce prix est même une valeur intrinsèque qu'il ne sçauroit perdre. Il s'agit seulement de l'employer & de l'appliquer avec succès; ce qui ne peut avoir lieu, à quelque degré que la théorie ait été poussée, si l'on n'acquiert les connoissances expérimentales qui nous donnent une idée déterminée des sujets & des cas auxquels convient l'application de nos principes. Ceux qui veulent donc atteindre à cet égard au degré de perfection dont l'esprit humain est susceptible, ne doivent pas se borner à acquérir des lumières, quelque étendus & quelque distinctes qu'elles puissent être, pour les appliquer ensuite à  
des

des cas qui ne leur sont pas suffisamment connus; mais ils doivent diriger leur attention sur ces cas mêmes, & ne rien laisser échapper de tout ce qui peut être distingué & déterminé. C'est en réunissant ces deux talens qu'on peut être censé pénétrant, & qu'on l'est en effet à proportion du degré auquel on les possède. L'un demeure inutile sans l'autre; mais, s'il s'agit de les apprécier, il demeure toujours vrai que c'est dans la justesse & dans la solidité des idées universelles, des principes, des théories, que consiste le fonds, ou l'essence de la pénétration.

Tout esprit peut-il devenir pénétrant? Non, il y en a, indépendamment des imbécilles proprement dits, il y en a de si bornés, dont le développement se fait avec tant de lenteur, & est accompagné de si grandes difficultés, qu'on ne peut guères se promettre aucun succès des soins qu'on apporteroit à leur donner de la pénétration. Il en est comme de ces terres qui ne sont pas d'une stérilité totale, mais qui ne rendent pas de quoi récompenser les peines du Cultivateur. Il faut donc employer des hommes de ce caractère à des professions mécaniques;

ou, si leur condition ne le permet pas, les occuper de la maniere qui leur convient le mieux. Il n'y a personne qui ne soit bon à quelque chose, & dont on ne puisse tirer quelque parti: c'est faute de bien connoître cette vérité, que tant de sujets demeurent désœuvrés, ou se trouvent déplacés. Le plomb, de quelque maniere qu'on le prépare, n'aura jamais le poli, ni le tranchant, d'un acier exquis. Cependant le plomb demeure une matiere utile, dont on peut faire plusieurs bons ouvrages. Il en est de même des esprits: il y en a de propres aux Sciences, tandis que d'autres n'y réussiront jamais. J'avouë que cette incapacité ne doit pas être décidée à la legère; il y a des génies pesans & tardifs qui se dévelopent à la fin; il y en a de legers & de volatils qui parviennent à se fixer. Certains indices peuvent découvrir ces dispositions encore cachées; mais il faut pour cet effet plus de pénétration que n'en ont ordinairement les Maitres à qui l'éducation des enfans est confiée. Ils se hâtent de mettre au rebut ceux qui ne profitent pas de leurs premiers soins, parce que leur propre défaut de talent,

ou

ou la paresse, les empêchent d'ajouter de nouveaux efforts aux premiers, & de les accommoder au génie de leurs élèves.

ON ne doit donc pas se hâter de décider sur ce qu'on peut se promettre de sujets qui sortent à peine de l'enfance, ou de ceux qui étant plus avancés en âge, ont été pendant trop longtems négligés. Il y a beaucoup plus de ressources qu'on ne se l'imagine ordinairement; mais il faut de l'intelligence & de l'attention pour découvrir ces ressources, du travail & des soins pour les mettre en œuvre. C'est le cas d'un habile Medecin, qui ne prononce un mal incurable, que quand il en a des preuves convainquantes, & qui n'abandonne pas son malade, tant qu'il apperçoit en lui un souffle de vie, & un reste de force. Cependant il y a effectivement des esprits bouchés, dont l'obstruction résiste à tous les moyens qu'on met en œuvre pour la dissiper; il y a une stupidité incurable, qu'on peut comparer à l'état d'un aveugle né. On doit alors se soumettre à cette épreuve, comme on le fait dans les cas où le corps a quelque défectuosité, ou difformité irremédiable.

LES obstacles involontaires & irrésistibles sont équivalens à la privation naturelle. Celui que ces obstacles ont empêché d'arriver au développement de ses facultés, n'en est pas plus responsable que l'imbécille. Mais il est souvent difficile de juger, si les obstacles ont été en effet de nature à ne pouvoir être surmontés, & par conséquent si l'état actuel où se trouvent ceux qui n'ont rien appris doit leur être imputé ou non. Le premier cas est le plus ordinaire; mais les degrés d'imputabilité varient extrêmement. Il y a de jeunes gens, qui étant élevés d'une manière tout à fait grossière, cherchent d'eux-mêmes les moyens de s'instruire, & dérobent à leurs occupations ordinaires tout le tems qui peut y être soustrait, pour lire ou s'éclairer par quelque autre voye. On en a vû même faire des progrès à l'insçu & contre le gré de leurs parens, qui ont été à la fin obligés de les favoriser dans un dessein qu'ils avoient d'abord combattu. Mais ces cas supposent de vives étincelles de génie, qui ne se trouvent que dans un petit nombre de sujets; c'est une espece de vocation intérieure, qui annonce souvent des talens  
su-

supérieurs, dans le genre vers lequel elle nous porte. La Société tireroit de grands avantages de l'attention qu'on apporteroit à observer ces indices naturels, & à cultiver ceux en qui ils se trouvent. Mais une triste indigence, une dure nécessité, forcent le plus grand nombre de ceux qui ont voulu d'abord nager contre le torrent à s'y abandonner ensuite, & à tomber dans le gouffre de l'ignorance qu'ils avoient voulu éviter. C'est une des plus grandes misères de la condition humaine. Il est incomparablement plus fâcheux d'être privé des avantages & des richesses de l'esprit que des biens corporels & des faveurs de la fortune.

IL peut y avoir des hommes qui n'ont aucune sorte de pénétration, mais il ne sauroit y en avoir qui réunissent toutes les sortes, & qui puissent les exercer avec un égal succès sur l'immense variété des objets de nos connoissances. L'esprit humain a une capacité bornée; & les facultés inférieures qui servent à former en nous les vertus intellectuelles ne sauroient embrasser, retenir, reproduire, qu'une quantité déterminée d'idées. Aller au delà, ce seroit accabler, affaïssir,



## 152. PRINCIPES DE MORALE

détruire nos talens, nous mettre hors d'état d'en faire usage; à peu près comme le plus vigoureux Portefaix ne peut passer une certaine charge, sans plier & succomber. Il n'y a point d'Atlas dont les épaules puissent porter le monde; il n'y a point de Savant, de Philosophe, dont la pénétration s'étende à tout, & qui après avoir acquis l'universalité des idées, les tienne, pour ainsi dire, assujetties aux opérations de son Entendement. Ainsi, bien loin d'aspirer à cette prérogative, il est essentiel d'y renoncer plutôt formellement, en recherchant avec soin à quoi l'on est propre, & en s'y bornant. Car, non seulement il n'y a personne qui possède actuellement tous les genres de pénétration; mais on peut affirmer qu'il n'y a personne à qui la Nature ait donné des dispositions égales à les acquérir tous. *Newton* n'auroit jamais fait la *Henriade*; & l'Auteur de la *Henriade* n'auroit jamais fait les découvertes de *Newton*. Il nait de loin à loin quelque génie privilégié, qui se trouve en état d'atteler quelques Sciences de front; mais il y a toujours infiniment loin de là jusqu'à l'universalité proprement

ment dite. Tous ceux qui veulent sortir de leur sphère, en font l'expérience. Quelque étenduë que soit cette sphère, & quelque distinction qu'ils y aient acquise, ils n'en montrent pas plus de talent pour d'autres choses bien moins difficiles; ou même ils en montrent beaucoup moins, parce que, quand toute l'aptitude naturelle, toutes les forces de l'esprit, ont été tournées pendant long-tems d'un côté, il n'y a presque plus moyen de les fléchir de quelque autre. Il en est comme d'une branche d'arbre à laquelle on a fait prendre un pli; elle ne peut en contracter d'autre. La prétention du savoir universel n'est donc pas moins chimérique que celle de la Monarchie universelle, à laquelle quelques Princes ont été accusés d'aspirer.

ALLONS plus loin encore, & ne tolérons aucun des écarts de l'orgueil humain. Ceux qui ont fait leur fort d'une Science, & qui y ont acquis en effet une supériorité décidée, s'arrogent volontiers une sorte d'infailibilité; ils veulent faire passer toutes leurs décisions pour autant de sentences sans appel. L'Expérience prouve cependant que les plus habiles,

peuvent se tromper & se trompent. La marque de supériorité la plus sûre, c'est de convenir de bonne-foi des méprises dans lesquelles on est tombé, & de les corriger aussi-tôt. Dans une longue suite de méditations & d'opérations intellectuelles il est inévitable qu'il ne se glisse quelque défaut, à peu près comme un Copiste ne transcrira jamais un volume, sans altérer une syllabe, ou un Orateur ne prononcera pas plusieurs discours, sans qu'il lui arrive jamais de prendre un mot pour l'autre. Il est dans le caractère du grand Homme de dire; je me suis trompé, j'ai eu tort, aussi volontiers qu'il dit; j'ai découvert, j'ai démontré. C'est ainsi que *Turenne* disoit avec beaucoup de sens froid: J'ai été battu dans telle ou telle occasion. On peut compter à coup sûr que ceux qui sont dans ces dispositions, & qui tiennent ce langage, tomberont bien moins dans l'erreur, que les hommes vains qui croient en être à l'abri. Cette vanité les empêchant de se tenir sur leurs gardes, il est tout naturel que la négligence qu'elle leur inspire produise son effet ordinaire, c'est à dire, qu'elle occasionne des fautes qu'un homme.

me plus modeste & plus attentif auroit évitées. C'est par là qu'on peut résoudre une question qui paroît d'abord embarrassante. Comment se peut-il que les plus grands hommes soyent si souvent ceux qui donnent dans les plus grands écarts? C'est que l'orgueil les a enivrés, & qu'ils ont crû n'avoir désormais qu'à parler pour prononcer des Oracles. Il est vrai que c'est très improprement que le nom de grands hommes leur est donné. Quelques succès brillans ne suffisent pas pour le mériter; il faut avec cela une force de jugement & une solidité de caractère, sans lesquelles, bien loin d'être grand, on est petit, & d'autant plus petit qu'on s'est tiré du pair à certains égards. Concluons donc qu'un vrai Philosophe doit toujours procéder avec une extrême circonspection dans les choses mêmes dont il a fait son objet, & mettre en usage, dans les cas de quelque importance, les règles par lesquelles il peut s'assurer de la justesse de ses opérations intellectuelles, & de la certitude des assertions qu'il avance, sans jamais exiger qu'on défère simplement à son

autorité, & qu'on l'en croye sur sa seule parole.

UNE dernière remarque au sujet de la pénétration, (matière que j'ai crû devoir traiter avec une étendue proportionnée à son importance,) c'est que dans bien des cas il convient de réunir ses efforts avec ceux des autres, & d'agir de concert. Quatre yeux voyent plus & mieux que deux. Souvent même des personnes douées d'un moindre degré de pénétration peuvent être fort utiles à celles qui en possèdent un degré supérieur, précisément par cette infériorité qui leur permet d'examiner & d'observer des choses auxquelles de grands Génies ne sauroient descendre. Il en est comme de la vue; ceux qui l'ont excellente de loin, voyent à peine les choses les plus voisines; & réciproquement ceux qui distinguent les moindres détails d'un objet auquel ils appliquent en quelque sorte leur organe, n'apperçoivent plus rien à quelques pouces de distance. Il est donc de la prudence de s'associer ainsi en raison des talens qu'on possède, & de les faire valoir en commun. Le succès de presque  
tou-

toutes les Sociétés dépend de là ; diversité & réunion de talens. Ceux qui méprisent les qualités subalternes, sont presque toujours méprisables par un défaut de jugement, qui les empêche de voir combien ces qualités peuvent être utilement employées. Ce qui fait le grand Prince, le grand Général, c'est de démêler la valeur de chaque sujet, de chaque soldat, pour le mettre ensuite à la place qui lui convient le mieux, & où il rendra les meilleurs services. C'est quelquefois une méprise très grossière que de confier certaines fonctions à des personnes d'un grand génie, en égard à ce génie, qui sera précisément la cause qu'elles s'en acquitteront mal. Tout au moins faut-il leur associer quelque bon subalterne, qui soit chargé des détails dans lesquels ces personnes dédaigneroient d'entrer, & qui sont néanmoins essentiels au succès des affaires. C'est ainsi, par exemple, qu'on ne s'est pas fait une idée assez juste du caractère des bons Négociateurs. Cette finesse, cette habileté, cette dextérité consommée, qu'on a crû devoir faire en quelque sorte leur essence, nuisent bien plus souvent à

## 258. PRINCIPES DE MORALE

la réussite d'une Négociation, qu'elles ne la favorisent. Du bon sens, de la candeur, une connoissance suffisante des affaires, une grande attention à ne rien laisser passer que de conforme à ses instructions; voilà tout ce qu'il faut à un Plénipotentiaire, dans les cas même les plus épineux. Celui qui est trop délié, devient aisément suspect; on croit qu'il tend toujours des pièges; on lui conteste les moindres choses, de peur qu'elles ne tirent à conséquence; & cela retarde, ou même détruit quelquefois le fruit de toutes les Conférences.

## CHAPITRE IV.

### *De l'Esprit, ou du Génie.*

**P**ASSONS présentement à une autre Vertu intellectuelle formelle, qui a une liaison immédiate avec la précédente: c'est l'*Esprit*, ou le *Génie* (\*). Il consiste dans la faculté d'observer les rapports,

(\*) Nous employerons indifféremment dans ce Chapitre ces deux termes pour exprimer ce que les Latins ont nommé *ingenium*.

ports, ou ressemblances des choses. L'exercice donne cette facilité à ceux qui sont attentifs à comparer les idées qu'ils acquierent des choses; & il en est comme de toutes les autres habitudes qui s'augmentent & se fortifient par des actes réitérés. Or toute habitude qui nous met en état de faire un bon usage de notre Entendement est une vertu intellectuelle; & par conséquent le génie doit être mis au nombre de ces vertus.

CEPENDANT on ne l'y avoit pas placé jusqu'à présent; mais cela venoit, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de la pénétration, de ce que les Philosophes ont négligé de distinguer les vertus intellectuelles dites formelles de celles qu'on appelle matérielles, s'attachant seulement à considérer les diverses classes auxquelles se réduisent les objets de nos connoissances. Cependant personne ne sauroit nier que l'Entendement ne soit doué d'une perfection, lorsqu'il se trouve en état d'observer promptement & facilement les ressemblances des choses, puisqu'on doit compter au nombre des perfections de l'Entendement tout ce qui facilite l'exécution de quel-



quelcun des actes qui lui conviennent. Or c'est assurément un acte particulier de l'Entendement de savoir remarquer en quoi les choses se ressembtent les unes aux autres; car il ne suffit pas d'appercevoir ce qui est dans chaque objet, on doit encore connoître quelles sont les choses qui se rencontrent également dans plusieurs objets différens.

Il est pourtant vrai que le génie n'est pas tant une faculté particuliere de l'ame, qu'un certain usage de la faculté de connoître; mais il en est de même de toutes les autres habitudes intellectuelles. La disposition naturelle en vertu de laquelle l'ame a le génie *en puissance*, comme s'exprimoient les Scolastiques, avant que de l'avoir *en acte*, dépend des déterminations variables dans les différens individus, que la Nature traite plus ou moins favorablement. On a même coutume de regarder le génie comme venant de la Nature seule, en sorte que les hommes naissent ingénieux, & ne le deviennent pas: mais il ne faut entendre autre chose par là, sinon qu'en vertu des dispositions & des inclinations naturelles, l'un est plus propre que l'autre à devenir

venir ingénieux. Ce qui fait qu'on rapporte uniquement cette qualité à la Nature, c'est qu'il n'y a point d'art, point de leçons expresse, destinées à former le génie, & qu'il se développe sans que nous nous en appercevions. Il ne se développeroit pas néanmoins, si les conjonctures ne le favorisoient, si l'on ne vivoit dans des lieux, dans des tems, & avec des personnes qui nous fournissent les moyens d'exercer & d'augmenter ce talent. *Virgile* n'auroit pas fait son *Eneïde* sous *Romulus*, comme il l'a faite sous *Auguste*; les grands Poètes du Siècle de *Louis XIV.* n'auroient pas enfanté leurs chefs-d'œuvre sous les Rois faibles. Mais il y a peu de personnes qui sachent exactement distinguer la possibilité *extrinseque* d'avec la possibilité *intrinseque*, & qui fassent attention aux actes de l'ame que certaines occasions font naître d'une maniere qui semble fortuite, mais qui n'auroit pourtant pas lieu sans ces occasions. Cette pénétration dont nous venons de traiter si au long, est donc nécessaire ici, pour bien distinguer ce qui est dû à la Nature d'avec ce qui

qui procède de l'occasion ou des soins & de l'industrie.

1 A proprement parler, la pénétration fait partie du génie, qui résulte de cette faculté jointe à celle de comparer les diverses choses que la pénétration nous a fait discerner dans les objets. Ces deux actes doivent concourir ensemble pour le génie; & si l'on examine tout ce qui est ordinairement regardé comme une production du génie, on verra qu'ils s'y trouvent effectivement. Telles sont, par exemple, toutes les figures du langage & de l'art oratoire. Elles ont pour double fondement l'observation de certaines qualités dans certains sujets, & de qualités semblables dans d'autres; en vertu dequoi nous transportons à un sujet le nom qui dans le sens propre ne convient qu'à un autre. Le Lynx est un animal qui a la vuë excellente. Un homme a les yeux de l'esprit d'une force semblable à celle de la vuë du Lynx; il démêle avec promptitude & facilité des choses qui échappent à d'autres. C'en est assez pour dire que cet homme est un Lynx, comme on dira que c'est un Lion, s'il en mon-

montre le courage, un Tigre, s'il a de la férocité, &c. De même ceux qui aiment la clarté, l'évidence, les démonstrations, pourront être appelés des Aigles, parce que cet Oiseau fixe ses regards vers le Soleil; tandis que le nom de Hiboux, oiseaux nocturnes, conviendra à ceux qui aiment l'obscurité & se plaisent dans les doctrines ténébreuses.

L'ATTENTION & la réflexion étant, comme nous l'avons vu, les moyens d'acquérir de la pénétration, servent par là même à former en nous le génie. Il faut d'abord de l'attention pour bien distinguer dans les objets les différentes choses qui s'y trouvent; & quant à la réflexion, ce n'est autre chose que la comparaison même des ressemblances, d'où naît immédiatement le génie. L'imagination & la mémoire y entrent aussi chacune pour leur part. En effet, tandis que nous sommes occupés à comparer deux choses, dont l'une est présente, & l'autre absente, il fait que l'imagination reproduise celle-ci, & que la mémoire en la reconnoissant nous assure qu'elle a été exactement reproduite. De là vient  
que,

que, généralement parlant, une imagination vive & un génie heureux sont des qualités qui vont ensemble, & dont l'une suppose l'autre. Mais cela sert en même tems à prouver que le génie ne sauroit être l'ouvrage de la Nature. Car notre imagination ne sauroit se remplir d'un grand nombre d'idées, & notre mémoire acquérir la facilité de les reconnoître, si nous n'avons été placés à portée de voir les objets auxquels répondent ces idées, & si nous n'avons fait certains exercices propres à former & à fortifier la mémoire. Quand même cela se feroit passé sans maîtres, ni leçons, on peut dire que les occasions y ont suppléé. Un enfant qui voit continuellement une extrême variété d'objets, qui entend tenir à tous ceux qui l'environnent des discours pleins de feu, de vivacité, où tout petille d'esprit, acquiert ces qualités, tout comme un autre apprend le Latin, quand on l'éleve comme *Montaigne* fut élevé, en ne mettant autour de lui que des personnes qui parlent cette langue. Cette maniere d'apprendre est même la plus efficace, celle qui donne  
le

le plus aisément à l'ame un pli, auquel elle résiste quelquefois, lorsque l'austérité didactique lui déplaît & la rebute.

LA première chose que doit faire celui qui veut perfectionner son génie, c'est de réfléchir sur tous les objets qui peuvent lui fournir matière à réflexion, & de comparer soigneusement entr'elles les différentes choses qu'il y a aperçues. Cet exercice peut commencer de très bonne heure, & l'on voit aussi des enfans qui peuvent être appelés ingénieux, parce qu'il ne s'agit pas ici de cette rigueur qu'exigent les démonstrations, & tout ce qui est du ressort des Sciences. Une pensée brillante, un bon mot, une figure hardie, ou touchante, sont des fruits du génie; il faut que le bon sens n'y soit pas heurté, qu'il n'y ait rien de révoltant, que ce ne soient pas de purs *concetti*; mais on ne les soumet pas à une précision rigoureuse, il y a presque toujours un endroit foible, un côté qui cloche, & pour lequel on a de l'indulgence, parce que celui qui employe ces tours & ces expressions, a pour but direct de plaire, & non d'instruire. Cela étant, on peut penser à perfectionner  
le

le génie, dès les premiers indices d'attention & de réflexion qu'on remarque dans les enfans, & longtems avant que de s'occuper de la culture de l'Entendement. Il y a même un grand nombre de sujets dont toute l'éducation se borne là, parce que n'étant pas destinés aux Sciences, on ne leur donne pas les notions qui y conduisent; Mais c'est une grande avance pour ceux qui veulent s'appliquer aux connoissances intellectuelles, d'avoir formé auparavant & cultivé avec soin leur génie. Cette facilité de comparer les ressemblances, qui en fait la base, leur rend de très grands services dans la carrière des études scientifiques: Car une chose qu'on ne sçauroit trop répéter, parce qu'elle mérite une attention toute particulière, c'est que le succès de la culture que nous donnons à notre Entendement dépend d'un concours merveilleux des facultés de l'ame, & des vertus intellectuelles qui résultent de ces facultés, lorsqu'on les a développées convenablement. Chacune de ces vertus sert continuellement à perfectionner les autres, elles agissent de concert, & se prêtent un secours réciproque, de  
façon

façon que les progrès de l'une contribuent toujours aux progrès de l'autre.

L'ÉTENDUE & la subtilité de cette Théorie, que nous croyons un préalable essentiel à l'étude de la Morale, ne doivent point détourner de cette étude ceux qui en sentent d'ailleurs l'importance. S'il y avoit une route plus abrégée, on feroit sans doute mieux de la suivre; mais il n'y en a point, & il suffit pour le prouver de jetter les yeux sur l'état où se trouve encore la Morale, & sur le peu de progrès qu'elle a fait pendant tant de siècles. Il est impossible de la bien traiter, en se bornant à des théories particulières, indépendantes les unes des autres, en quoi consistent proprement les divers Ouvrages, estimables d'ailleurs, qui ont paru sous le titre d'*Essais de Morale*. On ne bâtit point une Maison en mettant ici une Salle, là un Cabinet, ailleurs une Cuisine, ou une Cave, sans donner aucune liaison à ces différentes pièces. Un Tout résulte du nombre & de l'assemblage des parties. Or ce tout n'existera jamais en Morale, si on ne remonte à une théorie générale, dont les principes soyent démontrés, & appliqués.



quables à tous les cas jufques dans leurs détails. Et cette théorie ne fera jamais connue & comprise que de ceux qui auront cultivé & perfectionné leur Entendement par les moyens qu'on leur indique ici, & fur lesquels on n'infifte avec tant d'étendue que parce qu'ils font d'une néceffité indifpenfable.

UN des moyens les plus efficaces de perfectionner le génie, confifte à bien examiner les mots de la Langue dans laquelle on s'exprime, pour en observer tous les caractères, pour voir, par exemple, fi leur fon convient aux difpofitions de celui qui les prononce, ou à la nature des chofes dont on veut parler, pour découvrir auffi dans les raifons étymologiques ce qui peut répandre un plus grand jour fur la fignification des termes, en un mot pour analyfer jufqu'aux fyl- labes, afin de juger en quoi elles peuvent augmenter ou altérer la force de l'expref- fion, caufier la rudeffe de quelque cacophonie, ou flatter harmonieufement l'oreille. Cette étude eft d'une fort grande étendue, & tous ceux qui aspirent à quelques fuccès dans l'Eloquence & dans la Poëfie, doivent la regarder comme

me indispensable. La justesse & la force des idées ne suffisent pas ; elles ne servent même presque de rien , lorsque l'Auditeur ou le Lecteur sont arrêtés par les défauts de l'expression ; lorsque l'oreille mécontente ne transmet pas une impression agréable à l'ame. Toutes les Langues ont ce qu'on appelle leur nombre ; mais il y a très peu d'Ecrivains qui sachent le saisir. Le gros des Poètes surtout s'imaginent qu'il n'y a qu'à compter des syllabes , & enfilcr des rimes , pour être en droit de dire qu'ils ont dormi sur la double Colline , & se sont défaltérés aux eaux de l'Hippocrène. Il y a cependant bien loin de là au nerf poétique , si je puis m'exprimer ainsi , & aux graces de l'Harmonie. *Boileau* par son exactitude , & *Racine* par sa douceur , demeureront toujours des modèles inimitables. Malgré cela il n'y a point de Rimailleur qui ne croie pouvoir aller prendre place de plein droit à côté de ces Dictateurs du Parnasse. L'Art Oratoire n'est pas moins rempli de difficultés ; la palme n'y est guères moins difficile à obtenir. Ceux qui ne connoissent pas tout le prix de l'expression , s'élevent quelquefois par

la force de leur génie aux grandeurs majestueuses du sublime; mais on est tout surpris de trouver à côté des endroits les plus magnifiques; des choses exprimées durement, & qui ne sont pas même exemptes de bassesse. C'est le caractère du grand *Bossuet*, & ses Oraisons funebres en fournissent plus d'une preuve. D'autres au contraire trop livrés à la cadence & à l'arrondissement, parviennent rarement à un certain degré d'élévation: ils cherchent à plaire & plaisent en effet; mais l'agrément qu'ils font éprouver, est à la fin accompagné d'une sorte d'ennui; le retour perpétuel de certaines figures favorites, la trop grande régularité de certaines beautés de l'art, qui sont comme tirées au cordeau, ont je ne sçai quoi d'affadissant, le Lecteur bâille, & le Livre lui tombe des mains. C'est le cas de *Flécbier*; il a tenu un rang distingué parmi les Orateurs, mais dont les beautés sont trop recherchées, & surtout trop uniformes; l'antithèse revient sans cesse; & à force de revenir perd toute sa grace. Je ne connois guères que *Maffillon*, qui du moins dans quelques unes de ses productions, ait rempli l'idée

dée de l'Orateur accompli, c'est à dire de celui qui est également maître de son génie & de la Langue dans laquelle il s'exprime. Son petit Carême est surtout inimitable; les plus grandes choses y sont dites de la manière la plus noble & la plus touchante; personne n'a été au delà, ni peut-être aussi loin.

DANS les diverses parties de l'étude des mots nous avons compris les observations étymologiques; & elles doivent en effet y entrer, pourvu qu'on ne les estime pas au delà de leur juste valeur. Ceux qui rapportent tout là, qui croient pouvoir tout expliquer par les étymologies, qui se félicitent des moindres découvertes dans ce genre, & qui ne projettent pas moins que de trouver les origines de toutes les idées, de tous les Peuples, & de toutes nos connoissances par les racines des mots; ceux, dis-je, qui n'ont que cette clef pour tout ouvrir, sont des visionnaires; de vrais enthousiastes; & cela leur est commun avec tous ceux qui s'affectionnant à un seul objet, y veulent tout rapporter. Mais il demeure vrai qu'on ne sçait presque rien, tant qu'on ne sçait pas le sens étymologique des termes

mes relatifs aux Arts & aux Sciences. De là vient l'extrême utilité, ou pour mieux dire, la véritable nécessité de l'étude du Grec. Cette Langue a fourni presque tous les termes qui entrent dans les Sciences; Logique, Physique, Géométrie, Théorème, Problème, &c. sont autant de mots purement Grecs, qu'on entend d'abord, dès qu'on sçait d'où ils viennent, & quelle est leur signification primitive; sans quoi on est obligé de recourir à de longues circonlocutions. Il y a d'autres étymologies, dont la découverte fait plaisir, parce qu'elle montre une convenance qu'on n'avoit pas d'abord apperçue entre certains termes, & les objets qu'ils servent à désigner. *Festus*, par exemple, fait remarquer que les voleurs ont été appelés en Latin *latrones*, du verbe *latere*, qui veut dire *se cacher*. Un Orateur partant de là, fera la description des ruses, & des artifices par lesquels ceux qui en veulent au bien d'autrui cachent leurs desseins & leurs mesures; ou bien, il étalera pompeusement le pouvoir de la conscience qui force tous les criminels à se dérober à la vue des hommes, par les reproches qu'elle excite au de-

dans

dans d'eux au souvenir de leurs mauvaises actions. Il y a encore d'autres lieux communs oratoires, qui dérivent des mêmes sources, comme quand on trouve dans les noms propres des idées applicables à ceux qui les portent: mais ce sont là de ces choses qu'il ne faut pas trop rechercher, & auxquelles un habile homme ne touche que comme en passant. C'est ce qu'on appelle les jeux d'esprit; & tous les jeux ne conviennent aux personnes raisonnables qu'avec beaucoup de modération. L'esprit est fort utile; mais il est quelquefois fort nuisible, surtout quand on court après. C'est ce qui a donné lieu à ce joli vers d'un de nos Poëtes les plus spirituels;

*L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui  
qu'on a.*

BIEN des amusemens de l'esprit, qui faisoient honneur, il n'y a guères plus d'un siècle, couvrent aujourd'hui de ridicule ceux qui s'y livrent. Anagrammes, Acrostiches, & autres Ouvrages semblables ont été mis de bon droit au rebut: On est, je l'avouë, le maître de

son tems jusqu'à un certain point; mais ceux qui se livrent à ces puérilités, font plus que perdre leur tems: ils gâtent leur esprit, & le gâtent pour l'ordinaire sans retour. De là vient, pour achever ce que nous avlons à dire de l'étude des mots, qu'elle a été mise au dessous de sa juste valeur. Les abus où elle a jeté les pédans & les esprits faux ont été si palpables & si ridicules, que tous ceux qui se sont piqués de bon sens ont évité cette redoutable contagion. Mais ce même bon sens auroit dû leur apprendre à distinguer ce qui peut être l'objet d'une application utile, & ce qui ne mène à rien. De là vient que notre siècle s'est jeté dans une extrémité opposée, dont les effets ne sont pas moins contraires aux progrès de l'esprit humain. On ne veut pas être savant, de peur d'être pédant, comme si l'ignorance valoit beaucoup mieux. Des gens qui tiennent, ou prétendent tenir les premiers rangs dans la Littérature, feroient à peine un bon thème Latin; & pour le Grec, ils sont dans le cas de dire: *Sunt Græca, non leguntur*. Cela fait l'effet du monde le plus pitoyable dans des occasions qui reviennent à cha-

chaque instant; & en même tems cela les prive d'une infinité d'ouvertures essentielles qui ne peuvent procéder que de cette connoissance. L'étude des Humanités, qui faisoit autrefois à bon droit le fondement de toutes les autres, se réduit aujourd'hui presque à rien. *Horace & Juvenal*, *Salluste & Tacite*, ne sont plus lus que dans les Traductions; les Professeurs dans les Universités n'enseignent presque plus en Latin, soit parce qu'ils n'en savent pas assez pour le parler avec facilité, soit parce qu'ils ne seroient pas entendus par leurs Auditeurs; & l'usage d'écrire dans cette Langue se borne presque aux Dissertations Académiques, où règne généralement plus de barbarie que d'éloquence, & dont le goût est entièrement banni. Le bel esprit & une fausse Philosophie tiennent lieu de tout. Avec des viandes aussi creuses les Sciences s'amaigrissent & dépérissent de jour en jour; elles ne feront bientôt plus que des squeletes décharnés, ou plutôt des ombres sans consistance.

Les fictions sont l'ouvrage du génie; & quoique leur nom semble d'abord prévenir contr'elles, il y en a cependant



d'utiles, qui mènent à la vérité, & qui font honneur à ceux qui les produisent. Mettrons-nous les Romans de ce nombre ? Il faut, avant que d'en porter un jugement décidé, les définir, en déterminer exactement l'idée. Si par Romans on entend tout récit dont la vérité ne fait pas le fonds, l'arrêt de proscription, qui en interdiroit l'usage, pousseroit la sévérité trop loin. Il y a des fictions tout à la fois ingénieuses, décentes, utiles, qui ouvrent l'esprit & le préparent à recevoir la vérité, qui s'influencent & parviennent jusqu'au cœur à la faveur des agrémens dont elles sont revêtues. Les Fables d'*Esopé* dans leur siècle, & celles de *la Fontaine* dans le nôtre, sont non seulement un des Livres les plus utiles à l'instruction de la jeunesse; mais à tout âge on peut y revenir, & en faire son profit. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus instructif que *Telemaque* ? La Poésie Epique, & la Poésie Dramatique, n'ont presque d'autre base que la fiction. Cependant nous ne pouvons méconnoître sans ingratitude le prix des chefs-d'œuvre, dont nous leur sommes redevables. Bien loin donc de boucher  
une

une Mine aussi précieuse, on doit exhorter ceux qui se sentent les talens nécessaires à la cultiver, & à en tirer tout ce qu'elle peut encore fournir d'avantageux aux Mœurs. Je dis aux mœurs; car pour les Sciences, j'estime qu'aujourd'hui elles doivent être traitées avec le plus haut degré de clarté, dont elles soyent susceptibles, & que c'est dans cette clarté même que consiste leur mérite essentiel. Nous ne sommes plus au tems des Hieroglyphes, & des allégories Pythagoriciennes ou Platoniciennes. Toutes ces obscurités ne servent qu'à écarter de la vérité, ou à couvrir l'erreur. La Magie & l'Astrologie judiciaire ont dupé les hommes aussi longtems qu'elles ont pû; mais le voile est levé, & la turpitude de ces chimères a été mise dans un si grand jour, que l'espece humaine, qu'elles ont si longtems deshonoré, ne court plus risque d'y retomber, à moins qu'on ne suppose un retour de barbarie universelle.

MAIS, après avoir loué & recommandé les fictions qui méritent de justes éloges, que dirons-nous de ce torrent de frivolités, de ce déluge d'ordures, qui,

H 5

pour

pour être un peu déguisées, n'en font que plus dangereuses, de toutes ces extravagances & ces indécences, qui ont fait également gémir les presses, le bon sens & la vertu, depuis environ un siècle. Les Anciens ont eu leurs Fables Milleiennes; & l'on peut voir dans la Dissertation connue de l'Evêque d'*Avanches* sur l'origine des Romans, comment cette invention est parvenue jusqu'à nous. Mais rien n'égale la licence à laquelle quelques Auteurs l'ont portée dans ces derniers tems. Les grands Romans de *Scudery* & de la *Calprenede*, étoient des Poèmes épiques en prose; & tout y étoit monté sur le ton de la Chevalerie errante. Les bienséances y étoient observées, mais la vraisemblance y manquoit. Des Héros amoureux, & constans jusqu'à la fin du douzième Volume, des Héroïnes enlevées cinq ou six fois, & parcourant la moitié de notre Hémisphere, sans aucun des accidens de la Fiancée du Roi de Garbe, des faits d'armes incroyables, d'éternelles conversations montées sur le ton le plus précieux; tout cela n'étoit pas dans la Nature. C'est en général une entreprise fort singulière que d'écrire des

volumes entiers, & des milliers de volumes, sur l'amour & ses effets. Il en produit sans doute de très considérables; c'est un des ressorts qui donnent le branle aux événemens du monde; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi puissant qu'on a voulu le représenter, & qu'il en naisse tous les incidens romanesques que des cerveaux inventifs imaginent à loisir! Ainsi, quand un homme de bon sens a lu un certain nombre d'Ouvrages de ce genre, il est rassasié & véritablement excédé: ce seroit un supplice pour lui que d'en lire davantage, à plus forte raison que de ne jamais faire d'autre lecture! Mais la Morale s'élève avec plus de force encore que le bon sens contre ces productions; elle proteste contre l'usage que tant d'Auteurs font de leur tems & de leurs talens; elle les regarde comme d'indignes Citoyens, de lâches empoisonneurs, qui jettent dans la Société les germes les plus funestes de toutes sortes de dérèglemens. L'esprit des jeunes gens, imbu de bonne heure de ces frivolités & de ces obscenités, en prend une teinture ineffaçable: les générations s'abâtardissent; & bientôt l'homme, & le François plus

que tout autre homme, ressemblera à cette production périodique, dont on a dit qu'elle étoit immédiatement au dessous du rien.

L'ESPRIT s'éguise aussi bien que la pénétration; ou pour mieux dire, en se joignant à la pénétration, qui le seconde, & augmente sa force. On appelle donc *esprit subtil*, en prenant ce terme dans un bon sens, celui qui donne des indices de pénétration; & les divers degrés de celle-ci déterminent ceux de la subtilité de l'esprit. L'*esprit vulgaire* est l'opposé de l'esprit subtil. Quand il est du plus bas ordre, il s'étend à peine au delà des impressions reçues par les sens, & comme celles-ci agissent avec une extrême confusion, il est hors d'état d'y rien démêler, & croit que les choses sont effectivement telles que les sens les lui représentent. Ces sortes d'esprits ne sentent point les choses ingénieuses; elles sont dites & écrites à pure perte pour eux; ils les méprisent, parce qu'ils n'en ont aucune idée; & lorsqu'ils font tant que de les entrevoir, ils les méprisent encore davantage, les taxant de fausseté & d'inutilité. Les exemples en sont tous  
les

les jours sous nos yeux. Qu'un esprit borné & grossier assiste à une conversation spirituelle; il s'y ennuyera mortellement, il trouvera ceux qui la tiennent des personnages fort ridicules, & fera vœu de les éviter désormais. Ce sont des quolibets, des pagnoteries, de grossières équivoques, qu'il lui faut: il y fait consister l'esprit, & n'en connoit point d'autre. Il en est des lectures comme de la conversation: les plus plattes & les plus triviales sont les seules dont il puisse s'accommoder. Ces gens-là ressemblent à ceux que la Nature a privé de quelque sens: encore sont-ils plus disgraciés, car ils croient avoir ce sens qui leur manque, ce qui les jette dans les plus grossières bevuës; au lieu qu'un aveugle ne croit jamais qu'il voit, ni un sourd qu'il entend.

Au dessus de ce dernier degré, de ce plus bas étage de l'esprit, il s'en élève une infinité d'autres, qui répondent aux différentes dispositions tant naturelles qu'acquises, & aux divers objets sur lesquels l'esprit s'est exercé. A mesure qu'un homme sorti de bas lieu, & qui avoit d'abord reçu une mauvaise éducation,

## 182 PRINCIPES DE MORALE

tion, vient à se décrasser, il se fait en lui un changement qu'on auroit de la peine à se persuader, si l'on n'en étoit témoin. *M. de Marivaux*, cet Auteur si spirituel qu'il passe pour l'être trop, a très bien dépeint cette révolution dans son *Païsan parvenu*. Tel enfant aussi qui avoit paru sans génie, parce qu'on l'avoit négligé, ou qu'il avoit eu de mauvais guides, se développera & se distinguera par la culture, & s'il tombe en meilleures mains. Certains talens supposent du génie ; mais une remarque importante, & que je crois assez neuve, c'est qu'ils n'en supposent qu'un certain degré, au delà duquel ces talens, bien loin de s'accroître, diminueroient ou même disparoitroient. Pourquoi l'un est-il grand Poëte, ou l'autre excellent Orateur ? C'est qu'il a l'étendue ; la vivacité, la force même de génie, nécessaires pour se distinguer dans les genres. Mais, s'il eut été plus loin, il auroit acquis une supériorité, une profondeur, une capacité, qui se seroient tournées vers d'autres objets ; il auroit été un grand Geomètre, un Métaphysicien du premier ordre. *Leibnitz & Malebranche*,  
Des-

*Descartes & Newton*, auroient été de mauvais Poëtes & de foibles Orateurs, parce que le point de vuë sous lequel les idées se présentent à ceux qui composent dans ces genres est fort inférieur à celui sous lequel ils les envisageoient. On peut les comparer, par rapport à l'éclat & au fracas de la Poësie, aux éclairs & aux foudres de l'Eloquence, à ces Voyageurs qui parvenus au sommet des plus hautes montagnes voyent les nuages, & les météores, sous leurs pieds. Cela se vérifie jusques dans la Société. Un homme trop ingénieux, qui fait le charme des Sociétés par les faillies agréables, & même spirituelles, dont il est une source inépuisable, est rarement un homme solide & judicieux, un ami sûr & de bon conseil. Chacun a sa sorte d'esprit, & la possède dans un certain degré. Cela fait des nuances à l'infini; & cette variété, quoique sujette à quelques inconvéniens, tend pourtant à l'ornement de la Société, qui devient par ce moyen une espèce de parterre émaillé de toutes sortes de fleurs, ou, si l'on envisage la diversité des talens du côté des avantages qu'elle

le



## 184 PRINCIPES DE MORALE

le procure , ce fera un verger rempli de toutes fortes de fruits.

POUR faire tourner le génie au profit de l'Entendement , après l'avoir enrichi de toute la pénétration dont il est susceptible , il faut employer une opération dont l'usage ne sauroit être assez recommandé , puisqu'il est l'unique moyen de procurer des connoissances distinctes & solides à ceux dont l'esprit est en apparence trop borné pour les acquérir. Cette opération , que nous appellerons la *réduction des vérités universelles au sens commun* , est un acte de l'Entendement par lequel les notions des choses élevées au dessus des sens sont engendrées , au moyen des idées des choses sensibles vulgairement connues , & en vertu d'une analogie , ou ressemblance , qui se trouve entre ces idées & ces notions. Nous avons vu au long ci-dessus que l'Entendement se sert du ministère des facultés inférieures & intermédiaires ; & c'est ce qui a lieu en particulier ici , où la réduction dont il s'agit , embrasse les divers actes des sens , de l'imagination , de la mémoire , de l'attention & de la réflexion.

Na-

NOTRE divin Sauveur a suivi cette voye dans ses instructions; & l'on ne sçauroit choisir des exemples plus frappans & plus instructifs que ceux qui se trouvent dans ses discours. C'est ainsi, par exemple, que pour extirper entierement tout desir de vengeance, il dit, *Matth. V: 39. Si quelcun te frappe sur la jouë droite, tens-lui aussi la gauche.* En se représentant le cas que J. C. indique, & la conduite qu'il y prescrit, on verra qu'il faut un cœur rempli de la plus grande modération, & de la plus parfaite charité, pour accomplir ce précepte. Il en est de même de la promptitude à s'acquiter des devoirs de l'humanité, qui ne pouvoit être mieux exprimée que par ces paroles du V: 41. *Si quelcun veut te forcer à faire mille pas, vas en deux mille avec lui.* Ces exemples regardent les dogmes pratiques, & renferment des règles de conduite. Mais l'Evangile fournit aussi des réductions de vérités théorétiques, faites avec le même succès. Presque toutes les paraboles sont dans le cas; surtout on doit faire attention à celle du Semeur, *Matth. XIII: 4.* & suiv. où les divers effets de la Parole de Dieu,

Dieu, sur l'esprit des hommes à qui elle est prêchée, sont si bien représentés. Son divin Auteur en a donné lui-même l'explication, qui découvre pleinement toutes les vérités qui y sont renfermées.

CETTE réduction aux notions communes contribue beaucoup à l'évidence des dogmes; elle sert à rendre le consentement arraché pour ainsi dire, à l'ame, aussi ferme & aussi inébranlable, que s'il étoit fondé sur des démonstrations, puisque les notions communes sont la base de toute démonstration. On met aussi par ce moyen en usage la manière indirecte de prouver, par laquelle on réduit à l'absurde ceux qui soutiennent le contraire. En un mot il y a dans cette opération une force de convaincre, accommodée à la portée de tout le monde, & dont les effets s'étendent sur ceux qui paroissent les moins propres à être convaincus, parce qu'ils n'ont pas une pénétration suffisante pour distinguer le certain de l'incertain. Il est bien vrai que ceux qui ont perfectionné leur Entendement de façon à pouvoir en faire toujours un droit usage, n'ont pas besoin de cette réduction au sens commun; mais on ne fau-

fauroit pourtant dire qu'elle leur soit absolument inutile. Lorsqu'il reste encore quelque obscurité dans les idées, c'est un moyen de la dissiper, & de faire cesser tous les doutes. On peut dire aussi que le sentiment de la certitude languit en quelque sorte, quand il repose toujours, ou trop longtems, sur des notions purement abstraites, en sorte qu'on le réveille en faisant intervenir les actes susdits des sens, de l'imagination, & des autres facultés inférieures, la mémoire surtout devient par là propre à retenir les idées essentielles; en un mot ce concours de toutes les puissances de notre ame rend l'acquiescement d'une fermeté à toute épreuve.

Le génie, & même un génie pénétrant, qui dans quelque cas aille jusqu'à la subtilité, est nécessaire pour se démêler de la réduction dont nous venons de parler. Car, comme nous l'avons dit, elle se fonde sur certaines analogies entre les idées sensibles & les notions universelles; analogies dont l'observation, & même la réduction, ne peuvent dépendre que du génie. Il faut dire ici quelque chose de plus précis, & qui, si je ne me trompe, mé-

mérite une attention particulière. Les forces du génie, dans l'opération dont il s'agit, ne doivent pas être estimées par les objets dont on se sert pour procurer la connoissance des vérités abstraites; objets qui sont quelquefois si simples & si connus, que les personnes les plus simples, les enfans qui commencent à penser, peuvent les concevoir & les comprendre. En reprenant l'exemple de la Parabole dont il a été fait mention, il ne faut qu'une mesure de génie très bornée, pour entendre le sens littéral, & se représenter les différens effets qui résultent de la manière dont la semence tombe en divers endroits. Mais, pour appliquer ces cas différens à la Parole de Dieu, & aux fruits qu'elle produit dans le cœur de ceux qui la reçoivent avec telles ou telles dispositions, on a besoin d'une sagacité peu commune, & il entre dans cette application plusieurs notions abstraites, qui ne sont pas du ressort de tous les génies. Cela est encore plus sensible dans la Parabole de l'ivraie, *Matth. XIII. 20.* où le fils de Dieu oppose de la manière la plus frappante (& cela en se servant toujours de la réduction

tion au sens commun,) la doctrine peut-être la plus difficile & la plus épineuse de toutes, celle de la permission du péché, qui a produit tant de disputes interminables entre les Theologiens & les Philosophes. La notion de l'enchaînement universel de toutes choses, & par conséquent des biens avec les maux, d'où résulte la nécessité de permettre les maux, afin de conserver les biens, est mise sous les yeux des personnes les moins clairvoyantes par l'exemple du bon grain & de l'yvraie, dont les racines sont tellement entrelassées, qu'on ne pourroit arracher les unes sans les autres. Mais, autant qu'il est facile de voir la liaison de ces racines, autant est-il difficile de voir, ou du moins de bien voir, cet enchaînement universel de toutes les séries successives & coexistantes, qui renferment les biens & les maux, unies entr'elles d'une manière si indissoluble, que Dieu n'auroit pu les séparer qu'en détruisant la chaîne entière, c'est à dire, en ne créant pas l'Univers, s'il avoit voulu prévenir l'existence du mal, ou en l'anéantissant, s'il vouloit que le mal cessât d'exister. Cette réduction conduit enco-

re

re à conclurre, que nous pouvons nous trouver nous-mêmes dans le cas de la Providence, c'est à dire, obligés à permettre certains maux, sans lesquels des biens fort supérieurs à ces maux n'existeroient pas. De semblables notions portent une véritable lumière dans l'ame; mais il faut une ame déjà éclairée jusqu'à un certain point, & souvent à un point très considérable, pour saisir toute la théorie qu'elles renferment, pour conduire les principes qui y sont employés jusqu'à leurs dernières conséquences. C'est donc un motif à s'exercer dans ce genre, & c'est en commençant par des exemples simples, & des opérations faciles, qu'on s'élève aux doctrines les plus abstraites & les plus compliquées.

La liaison que cet art de réduire met entre les choses les plus communes & les plus relevées, exige dans ceux qui le cultivent qu'ils descendent à la connoissance des objets les plus vulgaires, parce que ce sont les plus frappans, & les plus propres à produire l'effet désiré. Un Missionnaire, par exemple, appelé à instruire des Nations sauvages, ne sauroit

roit être trop rempli de ce genre de connoissances. Ne pouvant d'abord leur parler de Religion, de Vertu, de Devoir, & d'autres notions abstraites qui leur sont parfaitement inconnues, il doit faire parler en quelque sorte les objets communs & familiers qui sont le plus connus à ces hommes grossiers. Il n'y a point d'autre moyen d'exciter leur attention, de la captiver, de se frayer une route d'abord à l'esprit, & ensuite au cœur. Quiconque ne fait pas descendre jusques-là, doit renoncer à cette fonction, fut-il le plus grand Philosophe, & le plus éloquent Orateur. Il en est de même des Fabulistes; pour peu qu'ils sortent de la sphère des objets les plus familiers, la Fable quelque ingénieuse qu'elle puisse être d'ailleurs, ou même d'autant plus qu'elle est ingénieuse, perd tout son mérite entre leurs mains, parce que le mérite de la Fable consiste à être entendu, sans quoi elle ne peut être goûtée. C'est contre cet écueil que *La Motte* a si rudement échoué, que ses Fables n'ont pas été traitées avec la justice qu'elles méritoient par d'autres endroits, parce qu'elles péchoient d'une manière trop frappante.



pante par celui-ci. La simplicité & la naïveté de son inimitable devaneier l'ont au contraire rendu immortel. Bien des gens habiles, & par là même qu'ils sont habiles, ne comprennent pas qu'il y ait de l'art & du talent à descendre, à s'accommoder à la portée de ceux à qui l'on parle, ou pour qui l'on écrit; il leur suffit de s'entendre, ou d'être intelligibles à ceux qui en savent autant qu'eux. C'est ce qui fait que certaines personnes sont quelquefois trop sçavantes pour prêcher, ou pour enseigner la jeunesse; parce que voulant toujours s'élever à la hauteur de leurs propres connoissances, elles ne tendent point une main secourable à leurs Auditeurs, ou à leurs Disciples, pour les aider à s'en approcher. Mais, si ces personnes sont sçavantes, il faut convenir que leur sçavoir, destitué d'une qualité essentielle, je veux dire du talent de l'employer à propos & utilement, vaut moins que des connoissances d'un ordre inférieur, accompagnées d'une dextérité, d'une façon claire & insinuante de les proposer, qui fraye seule la route aux connoissances supérieures.

LES

LES Apôtres, fideles imitateurs de leur Divin maître, ont aussi suivi son exemple dans l'emploi des images familières, & empruntées des choses les plus communes. *S. Paul*, pour faire sentir l'influence des mauvais exemples sur les mœurs, compare ces exemples à un peu de levain qui fait fermenter toute la masse. La Morale est beaucoup plus remplie qu'on ne se l'imagine ordinairement, de vérités abstraites, difficiles à saisir, & au dessus de la portée du commun; vérités qui ne sont cependant point de simples spéculations, des subtilités inutiles, dont on puisse négliger la connoissance, mais elles sont au contraire également importantes & utiles. Il est donc très avantageux de sçavoir les rendre sensibles à tous les hommes par la réduction au sens commun. Le Philosophe à la vérité ne se charge que du soin de démontrer : il déduit la Morale pratique de la connoissance des facultés humaines & de leur usage. Mais ce sont pourtant eux qui, en poussant le développement des notions aussi loin qu'il peut aller, les rendent distinctes, & mettent ainsi ceux qui veulent ensuite leur pré-

ter le secours de la réduction en état d'y réussir. Autrement ils partiroient de notions confuses, & ne pourroient donner que des directions imparfaites. Il n'y a d'ailleurs que le Philosophe qui puisse juger si la réduction faite par d'autres est bien exécutée, & si la vérité n'y est point altérée, & infidelement représentée. Cela fait voir que par rapport à l'Ecriture Sainte, un Commentateur Philosophe a beaucoup d'avantage sur un Commentateur qui n'est que Theologien, ou Critique. Ce n'est pas expliquer l'Ecriture que d'entasser des paralleles, des remarques d'érudition, des controverses; il faut saisir le véritable sens des passages, découvrir la pensée & le but des Auteurs sacrés, sçavoir ce qu'ils vouloient enseigner ou prouver, & montrer comment ils le font. Pourquoi l'illustre *Grotius* tient-il un rang si distingué parmi les Interprètes de l'Ecriture Sainte, qu'il vaut lui seul presque mieux que tous ceux qui entrent dans le Recueil auquel on a donné le nom de *Grands Critiques*. C'est qu'à un profond savoir, dont nous n'avons garde de contester la nécessité & le prix, il joignoit cet esprit phi-

philosophique, qui brille à chaque page de son incomparable *Traité du Droit de la Guerre & de la Paix*. Si jamais l'Écriture n'avoit été commentée que par de semblables Interprètes, on seroit délivré d'une foule de Volumes qui ne font qu'embarasser les Bibliothèques, & l'esprit de ceux qui les lisent.

L'USAGE des hieroglyphes & des emblèmes peut être mis à côté de celui des similitudes & des paraboles. Il faut du génie & de la pénétration pour découvrir le juste rapport qu'il y a entre les figures hieroglyphiques ou emblématiques, & les objets pour l'ordinaire invisibles qu'elles sont destinées à représenter. On peut voir dans les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* par le P. Boubours bien des remarques agréables & ingénieuses sur ce sujet. Un autre Jésuite, le P. Menestrier, a fait à peu près son unique objet de cette Science des devises & des emblèmes, & il est aisé, en parcourant ses Ouvrages, d'acquérir les idées qui peuvent rendre capable de faire de semblables inventions, ou du moins d'en juger. Les Histoires Métalliques de divers Princes, ou Etats, ne

font autre chose qu'un tissu hieroglyphique. L'esprit s'occupe agréablement à considérer la variété & la justesse des rapports sur lesquels tous ces Ouvrages sont fondés. La mémoire en même tems se charge avec plus de facilité de bien des idées qu'elle n'auroit pas retenues, si on les lui eut offertes dans leur simplicité naturelle. Ainsi, pourvû qu'on n'aille pas trop loin à cet égard, & qu'on n'attribuë pas un trop grand prix à ce genre de fiction, il peut être compté parmi ceux dont l'esprit humain tire quelque secours pour la connoissance de la Vérité, ou du moins pour s'inculquer cette connoissance. Il n'est plus à craindre aujourd'hui de tomber dans l'inconvenient où les anciens Hieroglyphes jetterent les Egyptiens. Après avoir servi d'envelope & de voile à des vérités que la pénétration humaine avoit déjà découvertes, elles les voilerent si bien, que les vérités même s'éclipserent, & que l'on fut réduit à de vaines conjectures sur le sens des hieroglyphes. Jamais on ne fera présentement aucun cours hieroglyphique de quelque Science que ce soit: ce seroit allumer une chandelle en plein midi:

midis : mais les emblèmes & les devises conserveront leur usage dans la Science numismatique, & pourront encore entrer jusqu'à un certain point dans la composition de certains Ouvrages de dévotion & de morale, ou même servir aux premières instructions que reçoivent les enfans, qui sont amusés & instruits tout ensemble par cette voye. Un Auteur assez célèbre, nommé *Comenius*, avoit tourné ses vues de ce côté-là ; & il a laissé des Ouvrages dans ce goût qui sont peut-être trop négligés par ceux qui enseignent les premiers élémens.

L'ATTENTE des cas semblables, ou ce qu'on appelle l'*Empirisme*, est l'unique guide des trois quarts des hommes, & dans bien des occasions le défaut de théorie ne permet pas d'en avoir d'autres. Le génie trouve donc ici matière à s'exercer & même à deployer la subtilité qu'il tient de sa pénétration. Quand on veut en effet se régler sur le retour des cas qui ont entr'eux une ressemblance, d'où l'on tire des principes de conduite, il faut au moins avoir les yeux de l'ame assez perçans pour ne pas s'en tenir à des ressemblances vagues & confuses, qui jettent

infailliblement dans l'erreur. On se moqueroit d'un homme, qui, voyant une table couverte de fruits artificiels, se mettroit en devoir d'en manger, parce qu'il les prendroit pour des fruits naturels. Il en est de même d'un Courtisan, qui, ayant réussi dans une Cour en se conduisant d'une certaine manière, en conclurroit qu'il aura le même succès dans une autre Cour, en tenant la même conduite, fondé sur la ressemblance vague qu'il y a entre les Cours, sans penser que chacune a ses principes & ses usages particuliers. Tous les jours des cas de cette nature se présentent, & tous les jours les hommes y sont attrapés, faute de saisir ce qui différencie les choses qui paroissent avoir une certaine ressemblance. Voilà pourquoi un Général, un Politique, un Medecin, qu'une longue expérience ont rendus consommés dans leurs professions, quand même ils n'excelleroient pas du côté de la théorie, sont des gens très estimables & très utiles, que la justesse du coup d'œil, la finesse du tact, préservent des pièges dans lesquels les Novices ne manquent presque jamais de tomber. Devenir sage à ses propres dépens, c'est ordinairement

inaïrement apprendre que des choses qui avoient paru semblables ne l'étoient point du tout; qu'un fripon trompe souvent en prenant les apparences de la probité, & une Coquette en prenant celles de la Vertu. Ceux qui ont le génie naturellement bon & pénétrant sont plutôt filés à saisir ces différences, à percer l'écorce, à lever le masque des objets faux & trompeurs; mais il y en a d'autres qui n'y parviennent que fort tard, & après avoir payé bien des fois la peine de leur trop grande simplicité. Quand on s'ingère à manier de grandes affaires, il est essentiel de s'y être préparé par l'acquisition de ce qu'on appelle l'*esprit des affaires*, qui n'est autre chose que la sorte & le degré de pénétration dont nous parlons ici; sans quoi l'on a la honte de les voir échouër entre ses mains. Il naît souvent dans l'esprit des personnes ingénieuses des pensées fortuites, qui sont heureuses, & qui placées dans leurs discours, ou dans leurs Ouvrages, y font un effet avantageux, les ornent & en rehaussent le prix. Ce qui caractérise même les hommes d'un génie distingué, c'est que ces faillies sont fréquentes, & comme



habituelles chez eux; c'est le tour propre de leur esprit; ceux qui les entendent, ou qui lisent leurs Ecrits, sont continuellement affectés par des choses qui leur paroissent nouvelles, ou parce qu'elles le sont en effet, ou parce qu'un tour ingénieux leur en donne l'air. Les seuls Eloges de M. de Fontenelle peuvent fournir les exemples les plus frappans de ce génie, qui s'est soutenu dans ce célèbre Ecrivain jusqu'au bout du vingtième lustre. On diroit que c'est un présent de la Nature, & presque un effet du hazard; les Fables de la Fontaine naissent, dit-on, dans son cerveau, toutes faites, comme les pommes sur un pommier. Cependant il ne faut pas s'y méprendre; l'art & la culture y entrent pour beaucoup. Ces hommes illustres, qui ont fait la gloire du siècle de LOUIS XIV. & l'ont rendu comparable à celui d'AUGUSTE, étoient des hommes studieux, qui avoient beaucoup lû, beaucoup médité, & qui s'étoient surtout familiarisés avec les grandes beautés qui sont répandues dans les Ecrits des Anciens. Quand on cherche soigneusement les imitations dont ils ont embelli leurs Ouvrages, on en

en trouve un grand nombre, surtout dans *Boileau*; mais, outre ces imitations sensibles, il y en a une infinité d'imperceptibles, & dont la délicatesse échappe à ceux qui remontent aux sources. Ou plutôt, ce sont moins des imitations, que des *appropriations*, si je puis m'exprimer ainsi. L'Ame d'*Euripide* & de *Sophocle* avoit passé en quelque sorte dans celle de *Corneille* & de *Racine*; mais elle n'y auroit jamais passé, si ces deux grands Poëtes modernes ne s'étoient nourris des deux Poëtes Grecs, & ne les avoient convertis en leur propre substance. Il n'est pas surprenant de voir lever d'un instant à l'autre, dans un champ bien cultivé, des plantes, dont on y a jetté les semences; il n'y a rien de casuel là dedans, c'est le cours même de la Nature. Ainsi la sécheresse stérile, ou la fausse abondance de ces Ecrivains de nos jours, & surtout des Poëtes, qui croient pouvoir créer de nouvelles Poétiques, & tirer de leur imagination des beautés qui effacent tous les chefs d'œuvre de leurs prédécesseurs, ne servent tout au plus qu'à en imposer aux juges incompetens,

## 202 PRINCIPES DE MORALE

& à procurer une réputation passagère, que la postérité ne confirmera point.

Les expédiens imprévus, que certaines personnes trouvent beaucoup plus heureusement que d'autres pour se tirer d'affaire dans des situations délicates & critiques, ressemblent aux idées heureuses dont nous venons de parler, & paroissent devoir comme elles leur origine à une *irradiation* subite & casuelle. Mais on doit en porter le même jugement, & s'assurer que ces clartés inattendues ne se montreront jamais que dans des âmes où il y a un fonds de lumières acquises. Je ne prétends pourtant pas que, certains efforts extraordinaires, surtout ceux que la nécessité produit, ne puissent tirer quelquefois d'un terroir d'ailleurs stérile ou mal cultivé, des choses qu'on n'en auroit pas attendues. Un sot ouvre quelquefois un avis important. Mais nous bornons ici à ce qui arrive ordinairement & naturellement. Les méditations casuelles d'un esprit lourd & grossier sont ce qu'on a nommé mal à propos des *rêves à la Suisse*, cette contrée étant aujourd'hui une des plus fertiles en Savans  
disting-

distingués & en beaux Génies; au lieu que dans un esprit vif, actif, & orné de connoissances, au moins jusqu'à un certain point, il se fait une collision continuelle d'idées, qui semblable à celle du caillou contre l'acier, jette des étincelles plus ou moins vives. Il est bien vrai que les gens de ce caractère ne parviennent pas ordinairement à une solidité consommée; mais ils ne laissent pas d'être propres à une infinité de choses, & de figurer avec distinction dans la Société.

CEUX qui veulent former une provision, une espece de magasin d'idées, qui rendent leurs méditations casuelles ingénieuses, doivent commencer par voir & connoître tous les objets sensibles qui méritent quelque attention, & s'accoutumer ensuite à tirer de la ressemblance qu'ont ces objets avec certaines notions abstraites, des résultats qui les conduisent aux vérités que les Sciences renferment, mais en particulier aux vérités morales. Cependant on doit être sur ses gardes dans la recherche de ces rapports, pour ne point en admettre qui manquent de justesse, & qui, vus de plus près, don-

nent une idée toute opposée à celle qu'on s'étoit proposée de fournir. L'Araignée, par exemple, tire son fil de ses propres entrailles. Si là dessus on alloit lui comparer un homme qui ne veut rien devoir aux autres, qui veut tout savoir & tout faire par lui-même, on auroit tort. Cet homme n'est point dans le cas de l'Araignée; il ne possède point, comme l'Insecte, ce fonds inépuisable, d'où il peut tirer tant qu'il lui plait; tout au contraire, ses entrailles, si je puis m'exprimer ainsi, sont vuides, & la trame qu'il ourdit n'a aucune consistance, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse se suffire à soi-même, & se passer du secours des autres. Il faut donc être en garde contre les fausses lueurs de ressemblance qui pourroient en imposer dans la recherche de ces allusions; & s'assurer exactement qu'elles sont comprises sous la même notion générale que le sujet auquel on les rapporte. Or, dans l'exemple précédent, un peu d'attention fait bientôt voir que l'araignée qui tire son fil d'elle-même, & l'homme qui veut se passer de tout secours étranger, ne sont pas compris sous la notion commune d'un être

être qui trouve dans son propre fonds de quoi suffire à ses besoins. Les Orateurs, ou les Poëtes, qui manquent du jugement nécessaire pour trouver ces notions, & y rapporter les deux termes de leurs comparaisons, mettent en œuvre les figures les plus forcées, & souvent les plus contraires à leur but. C'est ici un des cas auquel convient ce mot. *Quantum est non ineptire !*

Tout cela revient dans le fonds à ce que la Logique, & plus particulièrement encore l'Ontologie, enseignent sur la manière de former les notions des genres & des especes; d'où nous pouvons conclure que ces notions ne peuvent être bien formées que par des hommes doués de génie, & même d'un génie pénétrant. On ne distingue en effet les especes, qu'en réunissant les qualités semblables qui se trouvent dans les individus; & les genres se tirent pareillement des ressemblances qu'on remarque entre les especes. C'est là l'ouvrage du génie; & celui qu'on nomme vulgaire, n'y suffit pas, car il ne s'agit pas moins que de reconnoître les déterminations intrinsèques & invariables des êtres au milieu de

toutes celles qui sont accidentelles & variables.

On objectera peut-être que c'est le vulgaire qui a inventé les mots dont le langage est composé, & que c'est à lui par conséquent qu'on est redevable des noms qui servent à désigner les genres & les espèces. Mais l'examen du langage ordinaire prouve précisément ce que nous avons avancé, & fait voir que les inventeurs des mots n'ont eu que des idées confuses; car il est rare que le sens des mots soit exactement déterminé, & il est fort difficile de le ramener à des notions exactes. Ce n'est assurément pas sans un certain degré de pénétration qu'on distingue les diverses qualités qui se trouvent dans les objets qui frappent les sens; cependant, lorsqu'on s'arrête là, cette pénétration ne peut être estimée que vulgaire. Il n'en est pas ainsi des Sciences, qui exigent que les espèces & les genres des choses soient des notions véritablement distinctes; & pour les rendre telles, il faut n'y faire entrer, ni plus, ni moins de déterminations que la distinction des idées n'en exige; précision fort supérieure à la capacité du vulgaire. Ceux  
qui

qui savent que l'unique source des notions génériques & spécifiques se trouve dans l'Ontologie, à laquelle toutes les autres Sciences tiennent comme une plante à sa racine, ne douteront pas du degré de pénétration qui est indispensable pour bien former les notions des genres & des espèces. Cet effort de l'esprit l'emporte de beaucoup sur ceux qui se rapportent simplement aux Belles-Lettres, & qu'on peut le plus souvent regarder comme des jeux, plutôt que comme des occupations sérieuses. Néanmoins bien des gens sont fermement persuadés qu'on ne sauroit avoir de l'esprit, ni en faire paroître, que dans les matières relatives aux Belles-Lettres, où l'élégance & les fictions servent à présenter les idées d'une manière attrayante. Le jugement, selon eux, agit seul dans les Sciences, & y porte cette sécheresse qui lui est naturelle. Mais cette façon d'envisager les choses suffit pour faire voir qu'ils manquent d'idées distinctes, & qu'ils règlent uniquement leur estimation sur des idées confuses. Dans les Sciences les actes du jugement, ou comme on a coutume de les appeller, les opérations de  
l'En.



## 208 PRINCIPES DE MORALE

l'Entendement, concourent très souvent avec les actes de l'esprit, ou du génie, & sont étroitement liés avec eux ; liaison qui est cause qu'on les confond ensemble, & qu'on attribue, au jugement seul, des choses dans lesquelles l'esprit revendique sa part. Peu de gens sont en état de faire ce triage, vû l'extrême pénétration qui est requise pour distinguer les actes des différentes facultés de notre ame, toutes les fois qu'ils concourent ensemble : on ne sauroit en venir à bout sans les notions distinctes de chacune de ses facultés, & sans une application perpétuelle du principe de la Raison suffisante.

Où, les démonstrations mêmes, qui sont la partie essentielle & constitutive des Sciences, & tous les détails auxquels elles conduisent, sont autant l'ouvrage du génie que celui de l'entendement, puisque pour entrer dans ces détails, & les pousser aussi loin qu'ils en sont susceptibles, il faut sçavoir démêler les vraies ressemblances des choses, afin de réduire à des notions communes celles qui offrent ces ressemblances, & de ranger sous des notions différentes celles où l'on trouve  
des

des difsemblances réelles. Quand, par exemple, dans l'Hydroftatique on a démontré l'équilibre des fluides, cette démonstration s'applique immédiatement à l'eau, comme au fluide le plus connu, & fur lequel il eft le plus aifé de faire des Expériences. Mais un efprit pénétrant voit d'abord, que, fans rien changer à la démonstration, on peut mettre à la place de l'eau, tout autre fluide pefant. On peut enfuite appliquer ce qui a été démontré, & l'étendre à des chofes individuelles, où l'on trouve les qualités pré-fuppofées dans les genres & dans les efpeces. Celui qui prend un tuyau recourbé, & le remplit d'eau, y applique la démonstration, & fait voir dans cet individu ce qui a été dit de l'efpece, & même du genre; expérience, au moyen de laquelle on étend la théorie de l'équilibre des fluides à tout fluide pefant contenu dans un tuyau recourbé quelconque, ou dans des tuyaux communiquans. En partant de là, un Phyficien ingénieux peut arriver à bien d'autres cas particuliers, qui ont quelque chofe de commun avec celui dont fes fens font frappés. Les progrès des Sciences, même de celles qui  
font

sont purement abstraites, sont tous fondés sur ces actes du génie qui saisissant les ressemblances, étend de plus en plus les théories, en subordonnant de nouveaux cas, qu'elles n'avoient pas encore embrassé. L'esprit se glisse, pour ainsi dire, furtivement dans plusieurs actes intellectuels, auxquels on ne soupçonneroit pas qu'il eut la moindre part. Cela se rapporte à la matière des cachettes de l'esprit humain, que nous avons traitée au long ci-dessus.

Les démonstrations & l'art de trouver ont pour base principale & continuelle le principe qu'on nomme de réduction, principe dont l'usage demande incontestablement du génie & de la pénétration. Dans tous les cas où l'on fait usage de ce principe, il s'agit de rapporter l'objet dont il est question à un autre, qui soit compris sous la même notion commune, en vertu de laquelle ce qui est connu de l'un soit applicable à l'autre. Quelquefois la notion trouvée par le principe de réduction est propre au seul sujet auquel on l'applique, comme lorsqu'on se représente un cercle sous l'idée d'un polygone qui a un nombre infini de côtés, un

cy

cylindre comme un prisme qui a un nombre infini d'angles, un polynome comme un bynome en Arithmetique & en Algebre. Quelquefois la notion d'où l'on part est également abstraite de deux sujets, & applicable à l'un & à l'autre, comme quand on compare l'addition avec l'action de compter de l'argent, entant que les nombres additionnés & les especes comptées sont conçues comme des choses d'espece différente, dans lesquelles on procede également, en joignant de petites sommes pour en former de plus grandes, & les réduire finalement à une somme totale. Dans de semblables opérations, c'est la pénétration qui nous fait appercevoir dans un sujet concret les choses dont la notion abstraite est composée; & c'est le génie qui nous découvre la convenance de la notion abstraite avec différentes choses qui ont entreelles certains rapports. On peut compter parmi les réductions dont nous parlons, celle des problèmes physico-mechaniques à la Géométrie pure; & en général toutes les Mathématiques appliquées ne sont guères qu'une suite de semblables réductions. Il n'est pas bien difficile dans tous ces

cas,

cas , au moins pour ceux qui veulent y donner une attention suffisante, de voir quel est l'office du génie, quel celui de la pénétration , & quels sont les effets qui résultent de leur concours.

Je ne crois pas qu'il puisse rester après cela le moindre doute sur l'utilité d'un esprit pénétrant dans les Sciences & dans l'Art de trouver. Les Mathématiciens ont paru jusqu'à présent l'emporter à cet égard sur tous les autres Savans ; mais ceux qui voudront appliquer la méthode mathématique aux Sciences qui n'y ont pas encore été assujetties , se convaincront que le genre & le degré de pénétration qu'on avoit crû propre à la seule Géométrie , s'étend à tout ce qui peut être conduit à la certitude par la voye de la démonstration. L'esprit est bon à tout ; & c'est là sans contredit le motif le plus puissant à le cultiver avec soin , puisque chacun peut en tirer des secours pour les connoissances dont il fait son objet. Ce seroit trop rabaisser l'esprit , & en penser d'une manière trop abjecte , que d'en renfermer l'usage dans l'enceinte des Belles-Lettres , de le restreindre à la Poësie & à l'Eloquence. C'est là au contraire le  
moin-

moindre parti qu'on en puisse tirer , quoiqu'il ne soit pas à mépriser , quand on fait le soumettre à la conduite de l'Entendement, & le régler de façon que cet esprit, dont tant d'Auteurs modernes ont eu l'art funeste de faire une source de productions empoisonnées , tourne au contraire au bien de la Société, en portant les hommes à la pratique de la Vertu, à la fuite du Vice, & à régler toutes leurs actions d'une manière conforme aux principes de la Sagesse. Il s'en faut pourtant bien que le meilleur usage de cette sorte d'esprit soit comparable à celui qui sert aux progrès des Sciences réelles & utiles. Il faudroit avoir peu de bon sens pour mettre de simples plaisirs, quels qu'ils puissent être, au dessus de la connoissance de la Vérité, puisque c'est par la Vérité seule qu'on peut arriver à la Vertu.

ON peut donner le nom de *Jeux d'esprit* à tous les actes de l'esprit, qui se rapportent à l'amusement, à la recreation, au seul plaisir, sans qu'il en résulte rien qui puisse contribuer à la connoissance de la Vérité, à la culture de la Vertu, ou à la fuite du Vice, & à une direction de  
nos

à un point où elle n'avoit jamais osé se montrer.

EN général un homme de bon sens ne doit jamais faire de jeux d'esprit, même des plus innocens, son objet & son occupation; s'il en naît par hazard dans son esprit, ou sous sa plume, après les avoir soumis aux règles d'un examen sévère, par rapport aux effets qu'ils seroient capables de produire, même accidentellement, il peut en faire usage, mais très sobrement, & de loin à loin. Tous les jeux d'esprit, par exemple, auxquels l'Ecriture Sainte est intéressée, & qui renferment des allusions indifférentes, je le veux, mais toujours frivoles, aux passages de ce Livre divin, sont indignes du Chrétien; & si ceux qui vivent dans le sein des Sociétés Chrétiennes, sans professer la Religion du Sauveur, avoient seulement une ombre de bon sens, & une teinture de politesse, ils s'abstiendroient de toutes ces profanations, qui donnent un faux air de bel esprit à ceux qui s'en rendent coupables. Autrefois, avec de bonnes intentions, les Prédicateurs de l'ordre des

*Mail-*

*Maillard* & des *Barletto*, donnoient dans les jeux d'esprit les plus ridicules, & y faisoient même consister le principal mérite de leurs Sermons. Mais c'étoit un effet du mauvais goût dominant. Celui des pointes a eu de la peine à cesser. Deux grands Prédicateurs Protestans, *Jurieu* & *Morus* l'ont favorisé, & comme soutenu jusques vers la fin du siècle passé. C'étoit le dernier qui commençoit un de ses Sermons par ces mots : *C'est un étrange país, M. R. que le Ciel. Il n'y a ni Foi, ni Loi.* Aujourd'hui nous sommes heureusement délivrés de ces puérilités ; mais, suivant les choses humaines, elles ont fait place à d'autres abus qui valent peut-être encore moins. Il n'y a qu'une saine Philosophie qui puisse ramener les hommes au bon sens & à la décence ; & combien de fausses & ridicules doctrines ne débite-t-on pas tous les jours sous le titre de Philosophie ? Le progrès des connoissances qui est réel à certains égards, n'influe point, comme il le devroit, sur la maturité du jugement. On diroit que l'homme est fait pour sçavoir, mais qu'il n'est pas fait pour pratiquer, quoique, dans l'intention du Créateur,



teur, toutes les lumières dont il jouit, ne lui soient accordées que pour le conduire à la pratique.

ACHEVONS de considérer en général les secours qui contribuent à perfectionner l'esprit, & mettons de ce nombre une connoissance étendue des choses vulgaires, tant naturelles qu'artificielles. Plus on en a vû, & mieux on les a vûes, plus l'esprit se remplit d'images, dont les rapports se présentent comme d'eux-mêmes, & font naître toutes ces allusions ingénieuses, qui bannissent la sécheresse des Ouvrages où elle ne doit pas régner. Les vérités historiques, & les vérités morales qui y sont liées, rendent aussi de très grands services à ceux qui savent les manier convenablement, & les enchasser à propos. Ainsi, un Poète qui se sentant du talent pour faire des vers veut le mettre à profit, ne doit pas croire que ce talent lui suffise; il faut qu'il rassemble de tous côtés avec profusion, mais en même tems avec discernement, les matériaux qui peuvent entrer dans ses Ouvrages, sans quoi l'expression & l'imagination, à quelque point qu'il les possède, ne lui feront produire que des Poésies  
bour-

boursofflées ; si je puis m'exprimer ainsi , où les mots tiendront la place des choses ; & qui , après avoir eu quelque succès passager , ne pourront se soutenir. *Homere* , *Virgile* , *Horace* , sont pleins de beautés réelles , qui ont plus contribué encore que la supériorité de leur talent poétique , à transmettre leurs Ouvrages à la postérité. Que de connoissances en particulier ne possédoit pas le premier & le plus ancien de ces Poètes , pour le tems auquel il vivoit , & combien n'en a-t-il pas fait entrer dans ses Poèmes ? Il y en a sans doute de déplacées , & que l'art perfectionné par le goût , supprimeroit aujourd'hui , ou dont il feroit un autre usage. Mais après tout , on est bien aisé de les rencontrer/dans *Homere* , quoiqu'on les ait sifflées dans *Chapelain*. Et celui-ci , tout décrié qu'il est , n'est tombé dans l'opprobre d'où , selon les apparences , il ne se relèvera jamais , que parce qu'il n'étoit pas versificateur ; car d'ailleurs il étoit Poète , & plus Poète que ceux qui l'ont si impitoyablement tourné en ridicule. L'invention & la disposition , les deux qualités essentielles à la Poésie , ne lui ont point manqué ;

mais il versifioit durement ; il vouloit rimer , & c'étoit là sa folie.

IL y a dans la Littérature des occupations , ou si l'on veut des métiers , auxquels il semble qu'on n'accorde qu'à regret une sorte de louange & d'estime , lors même que ceux qui en font leur objet y excellent. Je veux parler des Commentateurs & des Traducteurs. Le préjugé est fondé sur la foule des mauvaises Traductions & des Commentaires insipides. On est tout dépité , après avoir consulté mille fois de gros Recueils de Notes pour y chercher des lumières sur les passages les plus difficiles des Auteurs , de n'y trouver jamais qu'un vain étalage d'érudition fatigante sur les choses qu'on entendoit déjà , & rien du tout , ou du moins rien de satisfaisant , sur ce qu'on voudroit entendre. Et pour les Traductions , tantôt les Auteurs les plus élégans sont rendus d'une manière plate & maussade ; & l'un des plus célèbres Traducteurs , le laborieux *Dacier* , est très souvent dans le cas ; tantôt l'élégance du Traducteur est un tissu d'infidélités , le véritable sens de l'Original disparoit dans tous les endroits qui présentent

rent quelque obscurité, & c'est ainsi que traduisoit d'*Ablancourt*. L'Abbé d'Olivet a presque remporté seul la palme dans ce genre ; mais il est bien surprenant qu'un homme qui fait si bien parler *Cicéron*, parle lui-même d'une manière qui n'est ni fort correcte, ni fort élégante, ni fort judicieuse, dès qu'il prend la plume pour traiter quelques sujets de son chef. Cela renouvelle & confirme le préjugé contre le génie des Traducteurs. Il est certain que l'affervissement perpétuel à des Textes, dont le Commentateur compte & pèse en quelque sorte les mots, & que le Traducteur tâche par de continuel efforts de faire passer dans une autre Langue, n'est pas une occupation favorable au génie, qui ne demande qu'à s'étendre, à embrasser une multitude d'objets, & à en faire sans cesse de nouvelles comparaisons. Cependant l'idée qu'on doit se faire des Savans dont il s'agit ici, suppose en eux du génie, & souvent beaucoup de génie; puisqu'ils sont obligés de sentir tout celui de leur Auteur, de l'analyser, de se l'approprier en quelque sorte, afin d'être en état de dire : Voilà ce qu'il a dû dire, voilà ce qu'il n'a

pas pu dire, voilà comment il se feroit exprimé, s'il avoit parlé dans la Langue où je le fais parler, &c. Il faut même dans le Traducteur un double génie, celui de son Original, celui de la Langue, & du Siècle, auxquels sa Traduction appartient. Or ce sont là précisément les difficultés, qui rendent les bons Commentaires, & les bonnes Traductions, si rares. Les grands génies qui sentent ces difficultés ne veulent pas s'y exposer: il y a trop de risques à courir, & trop peu de gloire à acquérir. Les génies médiocres méconnoissent les difficultés, ou se croient en état de les surmonter. Après cela les motifs viennent à la traverse; on fait des Traductions de commande, parce qu'elles sont payées; on les fait vite & mal, pour en faire d'autant plus; & la République des Lettres est accablée de cette mauvaise marchandise. Il n'y a qu'à lire la vie du pauvre *Du-Roy*, pour voir une peinture naïve de ces situations; cet honnête-homme avoit du talent, mais la nécessité, la faim, le pressaient, & ne lui permettoient pas de faire tout ce dont il auroit été capable.

Tou-

TOUTES les extrémités sont blâmables & dangereuses. Ceux qui rapportent tout à l'esprit, comme si les facultés supérieures de l'Entendement n'étoient rien, ne sortent jamais d'une espèce d'enfance, & des jeux qui conviennent à cet âge. Mais réciproquement ceux qui négligent la culture de l'esprit, ont tort de le faire sous prétexte qu'il ne peut servir qu'à de vains amusemens; ils se privent volontairement d'une des plus grandes ressources; d'un des moyens les plus utiles, sur lesquels on puisse compter dans la recherche de la Vérité. L'esprit en effet sert également à trouver la Vérité, à la connoître d'une manière très facile, & à l'appliquer avec beaucoup de dextérité, lorsque les occasions s'en présentent. On tombe dans de semblables méprises, toutes les fois qu'on n'envisage les choses que par quelque une de leurs faces. Ici l'on s'imaginerait mal à propos qu'il ne faut de l'esprit que pour faire des vers avec succès, & pour faire un heureux effort dans les Pièces d'Eloquence. Mais l'esprit est bon à une infinité d'autres choses, dont on ne peut juger sainement, qu'après s'être formé une idée distincte de cette fa-

culté, qui la fasse connoître dans toute son étendue. Ni l'abus fréquent de l'esprit, ni son usage trop restraint dans ceux qui ne l'employent qu'à de simples jeux, ne doivent point prévenir contre lui; & l'on peut en dire ce que *la Fontaine* a dit du savoir: Laissez dire les fots, l'esprit a son prix, son mérite, sa valeur intrinsèque: il ne s'agit que de le bien connoître, & de le bien employer.

IL y a bien de l'esprit d'emprunt dans le monde; il y a bien des beautés dans les Auteurs les plus ingénieux, qui sont un pur plagiat: leur esprit n'y est entré pour rien, c'est la mémoire qui en a fait les fraix. Il est bien vrai que des lectures vastes & réfléchies, une étude assidue des plus excellens modeles, une espee d'habitude, ou de familiarité avec tout ce qui a été dit & écrit d'ingénieux, laissent le cerveau rempli d'une infinité d'idées qui peuvent ensuite s'y reproduire comme nous appartenant en propre, sans aucun indice de leur origine, de sorte que nous les employons avec la persuasion que c'est notre bien, & non celui d'autrui, dont nous faisons usage. C'est un cas bien singulier que celui qui arriva au

Mar-

Marquis de *Racan*, lorsqu'il composa un Quatrain mot pour mot semblable au premier des Quatrains de *Pibrac*, sans se rappeler qu'il l'avoit appris dans sa première jeunesse, & que c'étoit un simple acte de reminiscence. Quand nous ne faisons en général qu'employer des idées & des tours, qui sont dûs à nos lectures & à nos études, & que nous n'allons point puiser immédiatement dans des Répertoires, ou dans d'autres sources connues, il n'y a là dedans aucun plagiat; c'est pour cela qu'on étudie, qu'on enrichit son imagination, & qu'on exerce sa mémoire. Il est aisé de reconnoître ceux en qui il s'est fait une vraie appropriation, une espece de fonte, des choses qu'ils ont apprises & comprises: ils sont à leur tour vraiment originaux, & les beautés qu'ils tirent d'ailleurs, forment un même tout, une parfaite continuité, avec celles qu'ils ne doivent à personne. Au contraire les simples imitateurs, à plus forte raison les plagiaires, ne font que des ouvrages de pièces de rapport, où le foible est à côté du fort, le brillant à côté du ténébreux, semblables à des vases dont la soudure est grossière, ou à des habits rapetassés.



## 226 PRINCIPES DE MORALE

Les plus habiles déguisent un peu plus adroitement leurs larcins ; mais les connoisseurs découvrent toujours en eux le défaut d'originalité. Et, quand on a une fois fait de semblables découvertes dans un Auteur, elles font perdre toute la confiance qu'on avoit en lui, & toute l'estime qu'il s'étoit acquise. Si les Poètes & les Orateurs ne sont pas assujettis à l'exactitude rigoureuse des raisonnemens philosophiques, ou des citations savantes, ils doivent au moins avouer de bonne foi les secours dont ils ont profité, sans quoi on les soupçonne bientôt de pousser le déguisement plus loin encore qu'ils ne le font effectivement. Ne seroit-il pas à souhaiter pour la réputation de *Fléchier*, qu'il eut dit quelque part qu'une Oraison funébre de *Lingendes* lui avoit beaucoup servi à composer sa belle Oraison funébre de *Turenne* ?

Ceux qui parlent en public, ou qui écrivent, trouvent des approbateurs, ou des admirateurs, de différens ordres, suivant le génie & les connoissances de ceux à qui ils ont affaire. Un Lecteur ignorant, un Auditeur grossier, prennent pour merveilleuses des choses triviales, qui.

qui ont été mille fois répétées, & auxquelles des personnes d'un goût plus éclairé & plus délicat dédaignent d'accorder leur attention. Le plagiat peut donc réussir dans certains cas, & faire un effet aussi avantageux que le caractère neuf & original. Mais cela le rend-il tolérable, ou du moins cela pourroit-il le faire envisager comme utile ? Il ne sauroit assurément que nuire, lorsqu'il tend à engourdir notre esprit, & à l'empêcher d'acquiescer l'habitude de travailler par lui-même. Cependant il y a des esprits si bornés, qui tireroient si peu de chose de leur propre fonds, des hommes si peu propres à remplir leurs fonctions à l'aide de leurs seules lumières, tant naturelles qu'acquises, qu'on peut & doit leur permettre cette ressource, surtout lorsqu'ils l'emploient dans des lieux où tout paroît également bon & beau, pourvu qu'il soit accommodé à la portée & au tour d'esprit de ceux qui en profitent. Au contraire, devant des Auditoires remplis de personnes instruites, & qui peuvent elles-mêmes recourir aux sources, un plagiat découvert indispose contre celui qui l'a commis, on perd l'idée favorable qu'on s'étoit

formée de sa capacité, & ce qu'il pourroit désormais tirer de son propre travail devient suspect. Cela suffit sans contredit pour détourner de ces usurpations sensibles, qui tournent au dommage de ceux qui les font, en les privant presque sans retour de leur réputation, & qui détruisent en même tems le fruit des meilleurs discours, quoiqu'il y ait au fonds là dedans une sorte de préjugé, la valeur réelle des choses demeurant toujours la même, indépendamment de celui qui les a pensées & exprimées le premier. On devroit même être redevable à ceux qui sauroient avec art substituer aux choses médiocres au dessus desquelles ils ne sont pas capables de s'élever, des choses excellentes que d'autres ont produites, & qu'ils savent au moins heureusement placer. Il semble qu'il faille remonter ici au cas que les hommes font naturellement de la vérité & de la sincérité: ils aiment à les trouver partout, & lors même que leurs passions les engagent à y porter quelque atteinte, ou à se servir de ceux qui le font, ils conservent pourtant toujours leur estime au caractère opposé. Rien ne déplaît plus que de croire qu'on nous

en

en impose, ou qu'on voudroit nous en imposer. Quoiqu'il n'y ait que trop de menteurs répandus & soufferts dans la Société, ils ne sauroient être reconnus pour tels, sans tomber dans le mépris. Or c'est le mensonge renfermé dans le plagiat qui révolte principalement contre les plagiaires.

PAR rapport à ceux qui écrivent, il n'y a aucune excuse pour eux, quand ils tombent dans ce péché littéraire. Personne n'est forcé à donner des Ouvrages au Public; il n'en existe déjà que trop sur toutes sortes de matieres. C'est donc être très-mal avisé que de prendre la plume pour copier de côté & d'autre des tirades que l'on cout assez grossièrement, & les offrir ensuite effrontément au Public comme du neuf. Tous les manéges des Auteurs & des Libraires pour duper ce Public, quelquefois si sévère, & quelquefois si indulgent, sont assez connus; & cependant ils se renouvellent tous les jours. La fureur d'écrire, surtout dans certaines contrées, est devenuë un mal épidémique; tout le monde s'en mêle, & il ne faut pas s'en étonner, puisque les plus misérables productions ont un cer-

tain cours, trouvent des Lecteurs & des Acheteurs. Ce sont même quelquefois les bons Ouvrages, & à proportion de ce qu'ils sont bons, qui percent difficilement, & qui rebutés, au moins d'abord, ne doivent leur réputation qu'au tems, & à ces suffrages d'un petit nombre de connoisseurs, qui décident de ceux de la postérité. Il y a, je l'avouë, des Livres qui ne sont, & ne peuvent être que de pures compilations; dès qu'on les annonce comme tels, il n'y a plus de plagiat, & l'on se borne à exiger du Compilateur un certain goût, à l'aide duquel il recueille ce qu'il y a de meilleur dans le genre dont il s'agit, & sache le présenter dans le meilleur ordre. Mais tout Livre annoncé comme une composition, comme un fruit des méditations de son Auteur, doit être parfaitement net de plagiat, soit pour les idées, soit pour les tours. Par les idées, j'entens celles qui sont d'une certaine importance, car on fait bien qu'il y en a de communes à tous ceux qui traitent le même sujet, & dans lesquelles on se rencontre presque inévitablement. Mais il y en a d'autres si fortes & si frappantes, qu'on ne peut les faire

re

re passer dans ses Ecrits, sans s'exposer au danger d'en être dépouillé, comme le Geai le fut des plumes du Paon, dont il s'étoit paré. L'emprunt des phrases, des périodes entières, de quelque morceau d'un discours suivi, est encore plus des-honorant, & c'est pour y obvier totalement, qu'on a établi comme une loi sacrée, la distinction des passages cités par le moyen des Guillemets. Quiconque est une fois reconnu s'y soustraire, n'a plus de crédit dans la République des Lettres.

TOUTES les réflexions que nous venons de faire, quoiqu'elles tiennent un peu de la digression, ne nous écartent cependant pas trop de notre but, puisqu'elles tendent à prouver que le nombre des personnes ingénieuses est beaucoup moins considérable qu'il ne le paroît, puisque les trois quarts des productions qui portent au premier coup d'œil l'empreinte du génie, ne sont que des choses répétées & réchauffées. Les esprits lumineux par eux-mêmes sont en petit nombre; on peut les comparer à des Soleils, environnés de corps opaques, de Planetes qui en réfléchissent la lumière. Cela vient de ce que  
la

la plupart de ceux qui veulent avoir de l'esprit, ne savent pas comment il faut s'y prendre, pour en acquérir & pour le perfectionner. Des études superficielles, des lectures frivoles, des Sociétés livrées à la dissipation, ne sauroient donner qu'un esprit qui leur ressemble; mais comme le bon esprit coûte davantage que le prétendu bel esprit, on s'en tient à celui-ci, c'est une espece de monnoye courante, il y a une espece de ligue de la part de ceux qui s'y sont bornés, pour ne reconnoître & ne faire valoir que celui-là, suivant le mot connu;

*Nul n'aura de l'esprit, que nous & nos amis.*

Ce sont là pourtant les Juges, les Aristarques modernes, aux décisions desquels sont soumises toutes les productions littéraires, même celles qui sont le moins à leur portée. Ils s'arrogent le droit de régler les rangs, de faire ou de détruire leurs réputations. Tout ce qui n'est pas de leur goût, (& quel goût!) est impitoyablement mis au rebut: un bon Livre se trouve dans le cas d'un honnête homme qu'on ne regarde pas, quand il ne suit pas.

pas dans ses habillemens les modes ridicules qui se succèdent continuellement. Cependant il faut que ces prétendus Connoisseurs sachent qu'on est en droit de leur dire;

*Et vous, pour en parler, vous y con-*  
*noissez-vous ?*

IL faut leur apprendre, que pour juger avec quelque certitude de son propre esprit & de celui des autres, il est essentiel d'avoir préalablement une juste idée de ce qui constitue l'esprit, des divers actes qui concourent à le rendre tel qu'il doit être, & à faire éclore avec succès les productions qui sont de son ressort. Ce n'est qu'après une analyse exacte de ces idées qu'on peut entreprendre de juger, & encore ne doit-on le faire qu'avec beaucoup de circonspection & de modestie. Or ces dispositions & cette conduite sont entièrement inconnues à ceux dont nous parlons; ils tournent en ridicule les personnes sensées qui voudroient les y porter; mais tout le ridicule retombe à plomb sur eux.

MAIS s'il y a des Juges incompetens,  
(&



( & tout en fourmille, ) il y en a dont la compétence n'est pas aussi reconnue qu'elle devrait l'être. Ce sont ceux qui jugent des choses qui sont du ressort de leur métier ou de leur état ; & cela pour l'ordinaire d'une manière plus saine que des génies dont la supériorité est d'ailleurs incontestable. Le Cordonnier, suivant le proverbe, ne doit pas s'élever au dessus de la chaussure ; mais il peut parler de celle-ci, & donner de bons avis aux Peintres ou aux Statuaires les plus distingués. Il y a dans chaque état la connoissance particulière de certaines choses qui ne conviennent qu'à cet état, & dont on ne peut avoir que des idées imparfaites, quand on n'y est pas placé. Quand donc on veut faire des imitations, des descriptions, ou d'autres représentations de ces choses, il n'y a rien de mieux à faire que de consulter ceux qui sont familiarisés avec elles par l'habitude, en leur supposant d'ailleurs la dose de bon sens que la Nature ne refuse à aucun ordre de personnes, si tant est que les conditions inférieures n'en foyent pas souvent mieux pourvuës, que celles d'un ordre plus relevé. Quand même ce  
ne

ne seroit pas un fait bien avéré, que *Moliere* ait consulté sa servante sur ses Comedies, c'est toujours un fait vraisemblable ; & cette servante, en lui supposant le bon sens dont nous venons de parler, pouvoit mieux juger qu'un Courtisan poli & délié, des impressions que certains traits devoient produire sur le Parterre, assemblage de peuple qui forme le gros des Spectateurs ; ou du moins, si elle n'en jugeoit pas formellement, elle mettoit *Moliere* en état d'en juger par les impressions qu'elle éprouvoit elle-même, par le plus ou le moins de sensibilité qu'elle faisoit paroître à l'ouïe des traits destinés à frapper le peuple.

Quoiqu'on ne puisse juger des qualités que quelcun possède, que par les preuves qu'il en donne, il ne s'ensuit pas qu'on ait lieu d'inférer, de ce qu'un Auteur s'abstient de tous les tours & de toutes les fictions dont les Poëtes & les Orateurs se servent ordinairement, qu'il ne fut pas capable de ces traits ingénieux, faute de la force d'esprit qu'ils exigent. On doit avant toutes choses examiner dans quel genre cet Auteur écrit, & quel est le but qu'il se propose. S'il traite  
quel-

quelque Science, & qu'il ait dessein de la traiter démonstrativement, il ne peut ni ne doit rien mettre dans son style qui puisse détourner le Lecteur de l'attention qu'il est appelé à donner aux choses mêmes. Les Géomètres ont donné à cet égard l'exemple & la loi. On peut bien se dispenser de la forme, & pour ainsi dire de l'apparat géométrique, qui régné dans leurs Ouvrages, en ne distinguant pas toutes les propositions par les noms d'Axiome, de Demande, de Theorème, de Problème, de Corollaire, en n'employant pas même toutes ces citations indiquées par des chiffres, qui renvoyent aux endroits destinés à prouver ce que l'on propose actuellement. Mais, quant à tout ce qui fait le fonds & l'essence de la méthode géométrique, c'est à dire, l'ordre le plus invariable, & la précision la plus rigoureuse, les Livres scientifiques doivent y être astreints, ou bien ils cessent d'être tels. Or, en vertu de cette rigueur, toutes les beautés, tous les ornemens que l'esprit prodigue, ou même ceux qu'il répand sobrement, dans d'autres productions, sont entièrement bannies de celles-ci, où elles seroient dé-

déplacées & nuisibles. Un esprit supérieur à celui qui est la source de ces ornemens, les écarte & s'y refuse, lors même qu'il ne tiendrait qu'à lui de joûter avec ceux qui en font leur fort. Rien n'est donc plus pitoyable que de voir de petits Ecrivains subalternes, dont tout le talent est de délayer un très petit nombre de termes dans une multitude de paroles, élégantes, si l'on veut, mais qui ne font pourtant que des paroles, juger magistralement, & mépriser dédaigneusement des Génies avec lesquels ils ne sçauroient entrer dans aucune comparaison, les taxer de ne sçavoir, ni penser, ni écrire, & prendre la simplicité du style philosophique pour un défaut de talent. C'est le cas d'un grand homme qui s'énonce avec modestie, ou garde même le silence, dans une compagnie bruyante de prétendus beaux Esprits: ceux-ci le prennent pour un sot, & se donnent même quelquefois les airs de le lui faire sentir.

UNE sorte d'esprit ne suppose pas toujours l'autre, & même elle l'exclut quelquefois. Mais cela est toujours plus assuré des especes inférieures à l'égard des supérieures, que de celles-ci à l'égard des in-

inférieures. J'explique ma pensée, Un homme qui possède les Sciences en maître, & qui se les est comme appropriées par la force de son génie, peut avoir encore les talens du Poète, ou ceux de l'Orateur; ses connoissances lui fournissent des principes au moyen desquels on peut arriver à tout; à moins que la Nature n'y apporte des obstacles insurmontables. Tout ce qu'il y a, c'est que les Génies de cet ordre, enfoncés, pour ainsi dire, dans les connoissances abstraites, absorbés par la profondeur de leurs méditations, ne pensent guères à descendre aux productions qui tiennent de l'amusement, & qui sont plus du ressort du goût que de celui de l'Entendement. Mais ceux qui n'ont que l'esprit des choses agréables, croiroient mal à propos qu'ils ont aussi, ou du moins qu'il ne tient qu'à eux d'avoir, l'esprit des choses solides, & de s'élever à tous les objets auxquels il leur plaira d'atteindre. C'est une illusion que se font souvent les Orateurs, & encore plus les Poètes. Quand ils ont eu des succès brillans dans leur art, ils usurpent hardiment le droit de parler de tout, d'écrire sur toutes sortes de sujets,

jets, & d'affecter une universalité, qui ressemble à la surface géométrique, c'est à dire, qui n'a aucune profondeur. Ils ne pensent pas que pour faire usage de la sorte d'esprit qui les a d'abord illustrés, il ne falloit que des connoissances très légères, accompagnées d'un grand feu d'imagination; au lieu que, pour avoir & mettre en œuvre la sorte d'esprit qu'ils affectent, il faut des connoissances très approfondies, accompagnées d'une grande force de raisonnement.

ENTRE toutes les distinctions dont on peut se servir pour ranger la notion de l'esprit sous diverses classes, une des meilleures est celle qui réduit ces classes à trois, sçavoir l'esprit brillant qu'on nomme ordinairement esprit tout court, l'esprit philosophique, & l'esprit des affaires. Ces trois esprits sont ordinairement partagés, de façon que celui qui possède l'un dans un degré supérieur, n'a pas les autres, ou ne les a que dans un degré fort inférieur. Mais le premier surtout, poussé fort loin, est comme incompatible avec les deux autres. Un homme livré à de perpétuelles faillies, toujours prêt à faire partir des éclairs, qui en éblouissant les  
au.

autres, l'éblouissent lui-même, un tel homme n'est guères propre, ni à réfléchir avec la profondeur du Philosophe, ni à agir avec la circonspection que demandent les grandes affaires. L'étourderie est le guide ordinaire de ces Génies ardens; leur vie est une espece de délire continuel. Ils donnent au public les scenes les plus ridicules, sans presque s'en appercevoir, les plus honteuses, sans en rougir. Quand ils joignent à cette disposition naturelle un mauvais cœur, un caractère faux & malin, ce sont les fléaux de la Société, des pestes publiques. Ce qui sert le plus à les gâter entierement, c'est que les talens qu'ils possèdent, tout inférieurs qu'ils sont, lors même qu'ils sont supérieurs dans leur genre, captivent les suffrages, excitent l'attention & l'admiration du public, & leur procurent des distinctions, auxquelles le vrai mérite & le sçavoir solide ne parviennent presque jamais. Alors l'orgueil le plus intraitable s'empare d'eux; ils veulent élever, anéantir, tous ceux qui pourroient leur faire le moindre ombrage; les critiques les plus modestes & les mieux fondées, les contradictions les plus legères &

& les moins choquantes , les mettent hors des gonds : ce sont des attentats sacrilèges, ils s'arment de toutes leurs foudres pour en tirer une vengeance éclatante. La République des Lettres est sans cesse bouleversée par les desordres qui naissent de ces prétentions aussi absurdes qu'odieuses ; & le mal paroît sans remède, parce que les dispensateurs des suffrages & des récompenses feront toujours plus d'attention aux qualités brillantes qu'aux qualités solides. Cependant une foule d'exemples manifestes devrait les avoir détrompés à cet égard , en leur faisant sentir que les esprits de cet ordre, surtout quand on les encense & les comble de faveurs, deviennent de dangereux brouillons, de vrais boute-feux. Le Philosophe voit d'un œil tranquille toutes ces suites de la foiblesse humaine ; & content du trésor qu'il possède, il n'envie point ceux qui font l'objet d'une insatiable cupidité. Mais, quand les occasions s'en présentent, il ne laisse pas de faire voir le prix, & valoir les droits de l'esprit philosophique ; il prouve à ceux qui daignent l'écouter, qu'il vaut beaucoup mieux connoître le fonds des choses que de



s'arrêter à l'écorce, de s'occuper de la liaison essentielle des idées que des combinaisons arbitraires des mots, porter dans l'entendement la lumière pure & inaltérable des vérités, que d'exciter dans le cœur des mouvemens passagers, confus, & souvent déréglés. Le Philosophe sçait tout cela; il le dit, quand on veut l'entendre, & en jouit seul, quand on refuse la part qu'il y offre.



## CHAPITRE V.

### *De la Solidité.*

**M**ETTONS des bornes à nos réflexions sur l'esprit, & passons à l'examen d'une nouvelle vertu intellectuelle formelle, qui n'est pas moins digne de notre attention, c'est la *Solidité*. Pour la faire connoître tout d'un coup, elle consiste dans l'habitude de raisonner d'une manière distincte, & de lier les raisonnemens entr'eux conformément aux règles d'une saine Logique. Nous considérons ici cette habitude par rapport à l'Entendement,

dement, sans aucun égard aux divers objets sur lesquels elle peut s'exercer. On chercheroit vainement sa notion dans d'autres Cours de Morale ; elle ne s'y trouve pas plus que celle de la pénétration & du génie, ou de l'esprit. Cependant personne ne sauroit révoquer en doute que l'habitude de bien raisonner & de bien enchaîner ses raisonnemens, ne soit une perfection très considérable de l'Entendement, & qu'elle ne mérite d'autant plus d'estime qu'elle est plus rare, & qu'elle demande plus de travail pour l'acquérir. Il faudroit aussi n'avoir aucune teinture de la Logique & de la Psychologie, pour ignorer que cette habitude est une opération particulière de l'ame, réelle & distincte des autres.

LA Solidité, comme nous l'avons dit, peut donc être considérée en elle-même, & sans la restreindre à un certain genre de connoissances. Aussi appelle-t-on en général *doctrine solide* dans toutes les Sciences, celle qui consiste dans un assemblage de propositions suffisamment expliquées & prouvées, c'est à dire, démontrées. Telle étoit autrefois uniquement & exclusivement à toutes les

autres connoissances, la doctrine d'*Euclide* & des anciens Géomètres ; & telles feront aujourd'hui, dès qu'on voudra les traiter démonstrativement, toutes les doctrines auxquelles le titre de Science convient, & la Theologie tout comme les autres, qui est réellement & dans le sens propre la *Science du salut*. On n'a pas bien connu jusqu'ici l'étendue, l'utilité, & les grandes prérogatives de la Solidité, qu'on peut regarder comme le faite de l'édifice de nos connoissances. Tâchons de suppléer à ce défaut, & de convaincre les esprits les moins solides, pourvu qu'ils ne refusent pas leur attention à ce que nous allons exposer, que l'on ne peut compter sur rien, tant que la Solidité manque. Les Sciences, avant que d'y être conduites, sont un terrain mouvant, toujours prêt à ceder, ou à s'entr'ouvrir, sous les pas de ceux qui y marchent.

COMME on devient Arithméticien, ou Géomètre, en faisant avec l'attention & l'exactitude nécessaires les opérations propres à ces Sciences ; & en les réitérant de maniere à former l'habitude qui donne la facilité de les exécuter toutes  
les

Ies fois qu'on le juge à propos ; de même la solidité s'acquiert, en se mettant au fait des choses requises dans une bonne démonstration, & en étudiant de semblables démonstrations dans les Auteurs qui en fournissent, ou en travaillant à en faire de son propre chef, jusqu'à ce qu'on y soit entierement versé.

C'EST dans la Logique qu'il faut chercher la notion d'une Démonstration complete & réguliere. Nous nous contenterons de dire ici, que pour une semblable démonstration il faut que les principes soient d'une évidence incontestable, les conséquences tirées d'une maniere légitime, & que les raisonnemens aient chacun en particulier la force, & tous ensemble la liaison, qui peuvent seules conduire à une pleine certitude. Les analyses de ces démonstrations fréquemment répétées, sont le principal, ou même l'unique moyen d'acquérir de la solidité ; & elles sont faciles, dès qu'on prend pour guide un Auteur qui en donne de complètes & de régulières. Mais il faut avouer qu'à l'exception des Géomètres, le nombre des Auteurs, dont les Ouvrages ont la forme & surtout la force dé-

monstrative, ont été jusqu'ici en petit nombre. *M. de Wolff* a employé presque toute sa longue carrière à suppléer ce défaut ; & il a donné un très grand nombre de Volumes considérables, (ce sont ceux de sa Philosophie Latine) où toutes les matieres sont ramenées à des suites exactes de démonstrations. Ceux même qui refusent à cet illustre Philosophe toute la confiance qu'il mérite, doivent au moins convenir qu'on peut lire & étudier ses Ouvrages pour acquérir la facilité de connoître en quoi consistent les démonstrations, & d'en porter un jugement assuré. Toutes les autres lectures des Ouvrages philosophiques les plus célèbres ne peuvent rendre ce service à ceux qui les lisent, à moins que, prenant eux-mêmes la peine de les analyser, ils n'en détachent la chaîne des propositions essentielles, pour l'assujettir à l'ordre démonstratif, & connoître par là si cet ordre y régne effectivement. Mais, outre que c'est là un travail long & pénible dont veulent s'acquitter rarement ceux qui lisent avec le plus d'application, j'ajoute que, quand même ils le voudroient, ils ne pourroient y réussir, s'ils n'ont préalable-

lablement acquis l'habitude & la facilité dont nous parlons ici. Tout fourmille, par exemple, d'admirateurs de *Locke*, qui regardent comme autant d'Oracles toutes les propositions renfermées dans le célèbre *Traité de l'Entendement Humain*. Mais, sans rien décider ici sur le prix réel de cet Ouvrage, il seroit seulement curieux de prier ces sectateurs si déterminés du Philosophe Anglois, d'analyser son Ouvrage de la manière que nous avons prescrite, & d'en tirer une Démonstration suivie & incontestable des idées qu'il renferme. Ce travail les étonneroit, & surpasseroit leurs forces. Cependant ni leur attachement à la doctrine de *Locke*, ni les éloges de son Livre par lesquels ils prétendent justifier cet attachement, ne prouvent rien, tant qu'ils demeurent dans l'impuissance d'exécuter la tâche à laquelle nous les invitons. Il y a très peu de science dans le monde; tout consiste en opinions, auxquelles on attribue l'autorité & les prérogatives qui ne peuvent convenir qu'à la Science. S'il y a quelque chose qui puisse excuser ceux qui se laissent entraîner à ces opinions, c'est qu'en effet rien n'est plus difficile

pour quiconque n'a jamais vû de démonstration exacte & complete, que de s'en former une juste idée; & qu'il est entièrement impossible à ceux qui se trouvent dans ce cas de réduire des Ouvrages, où les démonstrations ne sont qu'ébauchées, à la régularité qu'exige l'art de démontrer. Il faut donc recourir avant toutes choses à des guides sûrs, qui, soit par leurs enseignemens, soit par leurs écrits, mettent sur la bonne voye, & y affermissent de maniere à ne plus courir risque d'y broncher. La paresse, ou l'orgueil, sont malheureusement causes que le plus souvent on ne veut point de guide, ou qu'on croit pouvoir s'en passer.

L'ÉTUDE des Mathématiques, rapportée à sa véritable destination, rend l'esprit juste & solide; elle sert à produire en nous les principales vertus intellectuelles formelles, qui ne sont, comme nous l'avons vû, à mesure qu'elles ont été exposées dans cet Ouvrage, que des habitudes de faire un bon usage de l'Entendement, dans les divers genres de nos connoissances. En s'attachant aux opérations que la Géométrie prescrit, on acquiert l'habitude de raisonner distinctement.

ment , & d'enchaîner ses raisonnemens avec exactitude; habitude qui subsiste, lors même qu'on vient à ne plus s'occuper des objets par le moyen desquels on l'avoit acquise, ou même à les oublier entierement. Cependant, s'il n'existoit d'Ecrits démonstratifs que ceux des Mathématiciens, il resteroit un travail bien considérable, & presque toujours supérieur aux forces des Lecteurs ordinaires; ce seroit celui d'appliquer à d'autres sujets des opérations que la précision des sujets mathématiques rend faciles, tant qu'on ne sort pas de l'enceinte de cette Science. Il falloit donc des Ouvrages tout faits sur d'autres matieres, & en particulier sur les matieres philosophiques qui y sont les plus propres, pour servir d'introduction & de manuduction à ceux qui sentiroient l'importance de tout réduire à la forme démonstrative. Et c'est encore une fois ce dont on est redevable à M. de Wolff; service essentiel auquel ses Contemporains ont déjà rendu la justice qu'il méritoit, mais dont la postérité achevera de confirmer le prix.

LA Solidité coûtant plus à acquérir que toutes les vertus intellectuelles dont l'exa-



men a précédé, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit aussi plus rare. Elle l'est en effet au point qu'on est souvent obligé de la contester aux personnages qui se sont acquis le plus de réputation dans la République des Lettres, & même à ceux qui ont rendu des services considérables aux Sciences. Ce n'est pas néanmoins, s'ils vouloient être équitables dans leur propre cause, ce n'est pas leur faire un outrage que de leur reprocher le défaut de Solidité dans les cas, où ils paroissent donner prise à cet égard. Posséder la plus éminente des qualités de l'esprit humain, & la posséder au point le plus parfait, est une chose que personne ne peut & ne doit s'arroger, sans courir les risques d'être taxé d'orgueil. Mais surtout les Savans, qui, malgré l'éminence de leurs lumières, doivent convenir, s'ils usent de bonne foi, qu'ils n'ont guères procédé par la voye des démonstrations, ou du moins qu'ils se sont bornés aux démonstrations que renferment les Mathématiques, sans chercher à en former sur d'autres sujets, & quelquefois sans croire qu'elles puissent exister; de tels Savans, à moins qu'ils ne prétendent à l'in-

l'inspiration, doivent naturellement reconnoître, qu'il peut & doit leur échapper de tems à autre des choses qui manquent de solidité; ce qui ne veut pas dire qu'elles soyent entièrement fausses, ou frivoles, mais seulement que soumises à la forme des démonstrations, elles ne pourroient en soutenir la rigueur.

IL en est de la solidité parfaite, comme de toutes les autres idées de perfection, auxquelles l'homme est capable de s'élever dans la théorie, mais qu'il n'atteint jamais dans la pratique, parce que ses facultés, quoiqu'excellentes, surtout quand elles ont reçu une culture convenable, sont néanmoins bornées, & par là même sujettes à l'erreur. On se fait, par exemple, dans l'Optique, l'idée d'un miroir parabolique, tel qu'il doit être dans son état de perfection; mais il ne s'ensuit pas de là qu'aucun Ouvrier soit en état d'en exécuter un semblable. C'est d'après la définition d'un tel miroir supposé parfait, qu'on démontre les effets qui doivent en résulter, mais qui n'en résultent par conséquent jamais dans une précision absolue, sans qu'on s'inquiète des défauts inévitables dans tout miroir exi-

## 252. PRINCIPES DE MORALE

flent, ni qu'on fasse aucun reproche à l'Ouvrier de les y avoir laissés. Pareillement, ceux qui possèdent le mieux l'art de démontrer, qui ont l'habitude la plus consommée de le réduire en pratique, & que la facilité qui naît de cette habitude n'empêche pas d'user de toute la circonspection qu'exigent les recherches auxquelles ils s'appliquent, ceux, dis-je, en qui se trouve la réunion infiniment rare de toutes ces qualités, ne doivent jamais prétendre qu'il ne leur échappe rien qui ne soit d'une solidité parfaite; cette supposition seroit équivalente à celle de l'infailibilité, & par là même insoutenable. Aussi ceux qui auroient le plus droit à se l'arroger à cause de la supériorité de leurs talens & par la continuité de leurs efforts, y sont le moins disposés, par un effet de ces sentimens modestes qui accompagnent toujours le vrai sçavoir, & par la conviction intime des fautes involontaires qui échappent à ceux même qui ne négligent rien pour s'en mettre à l'abri. Après cela faudroit-il s'étonner, si des gens à qui la présomption tient quelquefois lieu de sçavoir, ou du moins dont elle gâte en-  
tie-

nièrement l'esprit & le jugement, veulent qu'on souscrive également à tout ce qu'ils avancent, & ne peuvent pas surtout se résoudre, lorsque quelque prétendue découverte leur a coûté beaucoup de tems & de travail, à renoncer à la gloire qu'ils s'en étoient promise? Les attaquer, & les attaquer en particulier par de semblables endroits, c'est leur porter des atteintes douloureuses, & les offenser d'une manière irrémissible. Tout le monde ne prétend pas avoir de l'esprit, au moins de cet esprit brillant, qui porte exclusivement le nom d'esprit dans le monde, mais tout le monde prétend avoir du jugement, c'est à dire, de la solidité.

Les connoissances solides sont opposées aux connoissances superficielles; & l'opposition ne sauroit être plus considérable. Cependant, pour l'appercevoir & en juger, il faut être initié aux premières, c'est à dire, avoir soi-même la solidité en partage. Car tout homme qui met au rebut les doctrines superficielles pour s'attacher aux doctrines solides, ne le fait que parce qu'il sçait en quoi consistent celles-ci, c'est à dire, dans une

suite bien liée de propositions dont le  
 sens est exactement déterminé, & la vé-  
 rité suffisamment prouvée; discernement  
 qui suppose l'habitude de démontrer. Il  
 seroit bien à souhaiter que ce discerne-  
 ment se trouvât toujours dans ceux qui  
 sont à la tête des Corps tant Ecclesiasti-  
 ques que Politiques, puisqu'il est d'une ex-  
 trême importance pour l'Etat, & pour  
 l'Eglise, qu'on n'y enseigne que des doc-  
 trines solides, & que ceux par conséquent  
 à qui la fonction d'enseigner est confiée  
 foyent capables de conduire à la vérité  
 les personnes qui reçoivent leurs instruc-  
 tions. C'est par cette voye uniquement  
 que l'ame humaine acquiert le développe-  
 ment qui lui convient, & pousse l'exer-  
 cice de ses facultés jusqu'où il peut &  
 doit aller. Sans cela on peut dire que  
 l'ame demeure une espece d'être mon-  
 strueux, à peu près comme un corps au-  
 quel manqueroient quelques membres qui  
 n'auroient pas pris leur accroissement na-  
 turel. La différence que la Nature a mis  
 entre le corps & l'ame, c'est que les par-  
 ties du premier parviennent à leur gran-  
 deur & à leur force naturelle, par les  
 simples loix du mécanisme, de sorte  
 qu'il

qu'il n'y a de monstres que ceux qui sont nés tels; au lieu que, par rapport à l'ame, c'est un effet de notre volonté & de notre liberté, qui la jette dans cet état défectueux, où ses plus belles facultés n'existent pas plus que si la Nature ne lui avoit pas accordé, comme elle l'a fait, les dispositions essentielles qui en sont la base & le principe.

MALGRÉ l'utilité des Ecoles & des Académies, il y régne encore bien des abus, qui empêchent les progrès de la solidité. On peut dire même qu'on n'y fait presque rien qui tende formellement à montrer aux jeunes gens en quoi consiste cette excellente qualité, & quel en est le prix, afin de leur en inspirer l'amour. Peut-être même que le plus souvent on travaille à les en dégoûter, tantôt en la leur représentant comme une perfection imaginaire, ou si transcendante que l'homme n'est pas en état d'y arriver, tantôt en faisant craindre qu'elle ne dessèche l'esprit, & n'ait quelque affinité avec la pédanterie. Il n'est pas surprenant que quantité de Docteurs & de Professeurs déconseillent & décrient ce dont ils n'ont aucune idée; & il arrive souvent  
qu'ils

qu'ils le font, lors même qu'ils ne sauroient douter des avantages de la solidité. Convaincus de la supériorité de ceux qui la possèdent, la jalousie les aigrit contre eux, & les engage, contre leur propre conscience, à faire tous leurs efforts pour les décréditer. Tel a été, & tel fera sans doute dans tous les tems le sort de la Vérité, & celui de la Vertu; ces deux biens, les plus excellens de tous, & dont la réunion produit le souverain Bien, sont généralement méconnus & rebutés; pour un partisan ils ont mille adversaires.

Le plus haut degré de solidité auquel on puisse aspirer, c'est de porter & de mettre dans les autres Sciences le même degré de solidité qui régné dans les Mathématiques. Celles-ci ont un secours bien efficace, c'est de mettre sous les yeux des figures, qui soulagent & soutiennent en quelque sorte l'esprit, tandis qu'il est appliqué à l'intelligence des démonstrations. Les sens guident alors l'Entendement, parce qu'il suffit de bien regarder les objets sur lesquels roulent les démonstrations, pour découvrir la vérité des raisonnemens dont ces démonstrations.

tiens sont composées. Mais, dès que nous sortons de l'enceinte des Mathématiques, nous nous trouvons privés de ce secours; & il faut nous borner à poser des principes qui servent de prémisses à nos syllogismes, & d'où nous tirons nos conclusions, afin qu'après avoir dûment lié un certain nombre d'argumens, nous arrivions à une dernière conclusion, qui fournisse la vérité, que nous avions dessein de démontrer. Or, dans cette opération, surtout quand elle est un peu longue, l'esprit est toujours obligé de se soutenir par ses seules forces, & de se nourrir, pour ainsi dire, de ses propres méditations, sans aucun concours des sens. C'est un travail sans contredit des plus pénibles, & dont peu de personnes sont capables, soit par un défaut de forces, soit parce qu'elles ne veulent pas conduire l'usage de leurs forces au point nécessaire pour s'en acquitter. Si quelqu'un veut faire un essai sur les difficultés de ce travail, il n'a qu'à étudier quelque démonstration prise des Mathématiques mêmes, sans se servir des figures qu'on a coutume d'y joindre; il verra bientôt la distinction des idées s'affoiblir, les em-

bar.



barras se multiplier sur la route, pour peu qu'elle soit longue, & les résultats auxquels il parviendra manquer de cette évidence qui caractérise les notions géométriques. On peut dire que les Mathématiciens, qui, fondés sur la force qu'ils ont acquise dans leur Science, s'ingèrent à faire de prétendues démonstrations dans les autres, sont à peu près dans le même cas. Accoutumés, à l'aide de leurs figures & de leur calcul, à vaincre toutes les résistances qu'ils rencontrent, ils s'attendent au même succès, lorsque ces secours viennent à leur manquer; mais leur attente est pleinement trompée, & ils tombent presque toujours dans des raisonnemens contraires aux premiers principes de la Logique. Lorsqu'on les renvoie à cette dernière Science, ils s'étonnent, ils s'irritent même, ils croient qu'on les traite en Ecoliers, & qu'on leur fait un grand affront. Mais quoi! le Savant le plus consommé dans une Science dont il a fait son objet, n'est-il pas réellement un Ecolier dans toute autre qu'il a méprisée?

Ce n'est pas pourtant que les Mathématiques, en qualité d'instrument, ne soient  
très

très propres à préparer & à former l'esprit aux connoissances solides, par l'habitude qu'elles procurent d'analyser les démonstrations les plus compliquées & les plus exactes. Quand on conserve simplement cette habitude, sans transporter d'ailleurs aucune notion purement mathématique à des objets physiques, métaphysiques, ou autres, auxquels ces notions ne conviennent pas, on a sans contredit une très grande avance dans la carrière de la solidité, & l'on doit être en état de devancer ceux qui n'ont jamais étudié la Géométrie. Mais, comme les principes géométriques se résolvent tous dans ceux de l'Ontologie, qui est la source des premières vérités, c'est à celle-ci qu'il faut recourir, toujours aidé d'une saine Logique, pour parvenir à des conclusions sûres, & à des applications qui n'ayent rien de forcé. Ainsi ces diverses Sciences se donnent la main; & quand elles agissent avec un véritable concert, sans que l'une veuille empiéter sur l'autre, elles conduisent l'esprit humain jusqu'où il peut aller. Mais elles font, pour ainsi dire, faux bond à tous ceux qui veulent que l'une d'entr'elles ait une

une préférence totale, & usurpe tous les droits des autres.

AU DÉFAUT des analyses mathématiques, on pourroit introduire les analyses logiques, qui, faites dans toute leur précision, & continuellement réitérées, donneroient cette habitude de raisonner distinctement, qui n'est autre chose que la solidité. De jeunes gens, qui, au lieu de tous ces Cours qu'on leur dicte, ou qu'on leur lit avec si peu de fruit, de toutes ces lectures par lesquelles, en augmentant le nombre de leurs idées, ils en augmentent la confusion, feroient habituellement l'analyse véritablement logique des meilleurs Ouvrages qui existent dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, se trouveroient au bout de leurs études ce qu'ils ne deviennent presque jamais à la fin de leur vie, quelque longue qu'elle puisse être; ils feroient des Savans éclairés, judicieux, dépouillés de préjugés, & en état de porter un jugement solide sur tout ce qui se trouveroit renfermé dans la sphère de leurs connoissances. Quelles acquisitions que celles de pareils sujets pour remplir les places, & vaquer aux fonctions, d'où dépend le bien.

bien de la Société ! Que de préjugés disparaîtroient ! Que d'abus seroient détruits ! Le vrai mérite seroit enfin honoré & récompensé ; l'effronterie, le babillage, ne seroient pas les moyens d'acquiescer du relief, & d'arriver aux premiers grades.

IL est surprenant qu'on ne sente pas mieux l'importance des analyses logiques, tandis qu'on reconnoît l'utilité, la nécessité même des analyses grammaticales. Quoiqu'il fut possible d'apprendre aujourd'hui le Latin par l'usage, on croit cependant avec raison que la meilleure route, c'est celle des Rudimens & de la Syntaxe, & qu'il ne faut passer à l'explication des Auteurs qu'après avoir fait bien apprendre & suffisamment comprendre les règles qui déterminent l'assemblage des mots, & la construction des phrases. Ce seroit une connoissance bien imparfaite que celle par laquelle la mémoire mettroit seulement en état de rendre un mot Latin par le mot qui lui répond dans une autre Langue, sans pouvoir indiquer le cas, le genre, la déclinaison, la conjugaison &c. avec les raisons qui obligent à mettre *virum* plutôt que *vir*, *fuisse* plu-

plutôt que *fuit*, & ainsi du reste. C'est ainsi à la vérité qu'on sçait ordinairement sa langue maternelle : mais aussi peut-on dire qu'on la sache ? Ce qu'on appelle explication des Auteurs, n'est donc guères, surtout pendant un certain tems, qu'une analyse grammaticale des mots, d'où l'on passe à une interprétation courante, dans laquelle on n'a pas besoin de rappeler des règles si souvent indiquées & appliquées, qu'elles sont suffisamment connues. Il en est de même des analyses logiques ; ceux qui ne commencent pas par là, ou qui n'y persévèrent pas jusqu'à ce que l'habitude soit formée, n'auront jamais l'intelligence des matieres qui se rapportent aux Sciences ; & toutes les connoissances qu'ils pourroient d'ailleurs accumuler, ne serviront de rien à l'acquisition de la solidité, si tant est qu'elles n'y foyent pas nuisibles.

S'IL faut entasser les motifs qui doivent engager à faire de la solidité tout le cas qu'elle mérite, nous ajouterons qu'elle est le plus grand & le plus assuré de tous les préservatifs contre l'erreur. En effet d'où viennent toutes les erreurs, sinon de la précipitation imprudente avec  
la-

laquelle on laisse passer des termes qui n'ont pas été exactement définis, des propositions qui n'ont pas été suffisamment prouvées, des raisonnemens destitués de la force nécessaire pour les rendre concluans, de prétendues démonstrations où ne se trouvent pas toutes les conditions prescrites par une saine Logique. Un homme solide ne pourroit, pour ainsi dire, quand il le voudroit, se tromper à aucun de ces égards; il a contracté une habitude qui s'y oppose, & qui le rend attentif à toutes ces différentes voyes par lesquelles l'erreur a coûtume de s'introduire. Il est bien surprenant que le grand nombre des Savans négligent ces précautions, tandis que d'un autre côté, ils montrent une sensibilité extraordinaire au sujet de l'erreur, ne voulant jamais en être soupçonnés, faisant la résistance la plus opiniâtre plutôt que de convenir qu'ils y soient tombés, & témoignant beaucoup plus d'aversion pour elle que pour le vice. On auroit lieu de conclure de là que pensant ainsi, ils tourneroient tous leurs efforts contre l'erreur, & qu'après avoir examiné les divers moyens qui peuvent la prévenir ou la détrui-

truire, ils se convaincroient que la solidité peut seule conduire à la certitude dans les connoissances humaines, de façon qu'à mesure qu'on s'en écarte on tombe proportionnellement dans le risque d'errer. Et cependant il n'y a peut-être rien surquoi les Savans ordinaires poussent la négligence plus loin que sur les exercices sans le secours desquels il est impossible d'acquérir de la solidité. Notre Siècle, plus licentieux que tous ceux qui l'ont précédé, est second en erreurs dont l'énormité devoit causer un soulèvement universel; cependant leurs Auteurs osent s'en glorifier hautement, & leur impudence suffit pour répandre & accréditer les choses les plus extravagantes & les plus monstrueuses. Lors qu'on les entend parler d'un ton si haut, traiter avec un mépris si insultant tous ceux qui refusent de penser comme eux, & prodiguer cette ironie qui est leur figure favorite, les esprits foibles, qui forment la masse du vulgaire, s'imaginent que de pareils Auteurs sont des prodiges d'esprit, & de sçavoir, qu'ils ont tout lû, tout examiné, tout approfondi, & que les productions qu'ils donnent avec tant de confiance

ce sont le fruit des recherches les plus pénibles, & des méditations les plus sublimes. Cependant, s'ils vouloient ou pouvoient y regarder de plus près, ils verroient que ce ne sont que des traits lancés au hazard, des raisonnemens décousus, des faillies bizarres, des paradoxes qui n'ont d'autre fondement que l'autorité de ceux qui les débitent. On ne sçauroit trop déplorer les progrès d'un mal aussi funeste. Tous ceux qui en connoissent l'atrocité & les dangers, doivent se réunir pour le combattre, mais peut-être est-il déjà trop tard. On a permis si longtems à des Ecrivains, dignes des plus sévères châtimens, de tout dire & de tout écrire avec le privilège de l'impunité, que le poison a déjà gagné dans tous les membres du Corps de la Société, & que les races futures ne peuvent manquer d'en être atteintes. La voye de la réfutation demeure à la vérité toujours ouverte; mais les préjugés ont pris tant de force, que personne ne daigne lire les réfutations, beaucoup moins y apporter l'attention sans laquelle on ne peut en saisir la force. Et pour ne rien dissimuler, les mauvaises réfuta-



tions de l'erreur ont aussi plus d'une fois fait tort à la bonne cause. Il ne faut pas moins de solidité pour détruire l'erreur que pour établir la vérité ; & de là vient que tant de réfutations ne valent guères mieux, quant à la solidité, que les Ecrits réfutés.

MAIS si la solidité est requise quelque part, c'est surtout dans la pratique de la Morale. Nous aurons occasion de le prouver d'une façon plus particulière, lorsque nous traiterons de la Vertu morale ; & nous ferons voir que rien ne lui est plus contraire que l'erreur, qui se joignant à l'ardeur pour la vertu, & au zèle qui accompagne la piété, convertit ces excellentes dispositions en un dangereux enthousiasme, source intarissable des plus grands maux. Ceux qui cherchent donc, même de bonne foi, à propager la vertu, mais sans le secours des vertus intellectuelles, & surtout de la solidité, détruisent beaucoup plus qu'ils n'édifient. Le danger est encore plus grand de nos jours, où, comme nous venons de le faire voir, on s'acharne à déraciner de l'esprit des hommes les notions de la Vertu & de la Religion, à en étouffer le goût

&

& l'amour dans leurs cœurs. Dès que ceux qui sont dominés par ces mauvaises intentions, apperçoivent quelques traces d'erreur ou de superstition, mêlées aux vérités de la Morale ou du Christianisme, ils en font la matière d'un triomphe insolent, & concluent sans autre examen qu'il n'y a qu'erreur & superstition dans tout ce que les mortels aveuglés reçoivent comme des règles de conduite, & des motifs à l'accomplissement de leurs devoirs.

QUE de prétendus axiomes, répandus dans la Société & dans les Sciences, que tout le monde admet sans examen, & sur lesquels on paroîtroit ridicule de vouloir former aucun doute! Tant qu'il ne se trouve personne qui soit capable de les soumettre aux loix de l'analyse, & de remonter à des notions antérieures & vraiment axiomatiques, qui servent à faire voir ce qui se trouve de défectueux & de faux dans ces maximes communément reçues, elles conservent la vogue, & passent d'un siècle à l'autre, sans rien perdre de leur autorité. A qui appartient-il donc de les sapper & de les anéantir? C'est aux seuls esprits solides, par-

ce qu'ils font les seuls capables des opérations analytiques auxquelles la ruine de l'erreur est attachée. On peut juger qu'un Savant est un homme solide, & qu'il aime la solidité, lorsqu'on le voit consacrer son tems & ses travaux à porter la lumière dans les notions confuses, à déterminer celles qui sont vagues, à rectifier les preuves incomplètes, ou défectueuses par rapport à la manière de les exposer, en un mot à tirer de l'édifice des Sciences tant de mauvais matériaux qu'on y a fait entrer, pour y en substituer de meilleurs, & autant qu'il est possible d'indestructibles. Quand une fois l'esprit est tourné de ce côté-là, il jouit d'un plaisir bien pur, bien constant, & qui ne peut être mieux comparé qu'à celui des personnes bienfaisantes qui remédient de tout leur pouvoir aux misères dans lesquelles l'indigence jette leurs semblables. Le sentiment exquis de ce plaisir les porte quelquefois à des détails qui paroissent trop minutieux aux esprits superficiels. Cette envie de tout définir & de tout démontrer a l'air d'un ridicule aux yeux du vulgaire savant : on compare le Philosophe qui s'y livre au Juge de

de la Comédie des *Plaideurs* qui vouloit toujours juger. Cependant, s'il s'agit en effet d'un vrai Philosophe, ce jugement est téméraire: il ne sauroit y avoir rien de trop dans ce qu'il fait pour les intérêts de la Vérité. Elle a tant souffert, cette pauvre Vérité, de la part de tous les hommes dans tous les tems, elle a été altérée & défigurée en tant de manieres, que, bien loin de pouvoir aller au delà des soins que sa restauration exige, on demeurera toujours en arriere, l'entreprise d'extirper toutes les erreurs étant fort au dessus des forces d'un seul homme.

ON s'imagine surtout que les Philosophes prennent des peines superflues, lorsqu'ils s'attachent à prouver des choses dont personne ne doute. Mais, si l'on fait bien attention à ce qu'ils avancent sur ce sujet, on verra qu'ils ne font que ce qu'ils doivent faire, en cherchant à substituer à la simple persuasion, dont les hommes se contentent ordinairement, une véritable conviction à laquelle seule le Philosophe peut donner son acquiescement. Les anciens Géomètres s'étoient attachés à démontrer plusieurs propositions qu'*Euclide* a employées comme

## 270. PRINCIPES DE MORALE

des axiomes. Et ils ont eu raison, toutes les notions qui peuvent être résolues en d'autres plus simples étant susceptibles de démonstration. Le plus haut degré de solidité est celui par lequel on atteint aux notions irrésolubles. On ne sauroit à la vérité parvenir toujours à une analyse aussi parfaite; cependant on en approche d'autant plus qu'on donne de nouvelles démonstrations de principes qui n'avoient pas encore été démontrés.

CETTE rigueur ne convient pas également à toutes sortes d'Ouvrages. Dans ceux qui sont destinés aux Commencans on peut s'en abstenir; mais elle convient aux Cours entiers des Sciences, dans lesquels on se propose de pousser l'examen des matieres jusqu'à ses dernières bornes. On peut voir un exemple très instructif sur ce sujet dans l'Abrégé d'Arithmétique & de Géométrie de M. de Wolff, comparé avec les grands Volumes qu'il a donné sur les Sciences. Ceux-ci contiennent les définitions de plusieurs termes, & les démonstrations de plusieurs choses, qu'on n'a pas coûtume de définir & de démontrer; au lieu que dans l'Abrégé on

on s'en est tenu à la méthode ordinaire. Celle-ci suffit pour les Comménçans, & même en général pour ceux qui, se bornant à être Mathématiciens, n'aspirent qu'à la certitude Mathématique, & cherchent seulement à la mettre dans les opérations de leur esprit, ou dans les productions de leur plume. Alors la Géométrie fait leur unique objet, & son étude est une espèce de profession dans laquelle ils se renferment. Mais, quand on a des vues plus étendues, & qu'on se propose d'arriver par les Mathématiques, non seulement à la certitude des vérités qu'elles enseignent, mais à celle de toutes les vérités qui sont du ressort de l'esprit humain, cette Science devient un instrument destiné à la perfection de notre Entendement, & nous ouvre les routes de la véritable solidité. Or c'est ce qui ne peut arriver, qu'autant qu'on généralise les principes des Mathématiciens, & qu'on se sert de l'art de démontrer qu'ils nous ont appris pour s'élever à des démonstrations qu'ils négligent, & qu'ils ont droit de négliger, en tant que simples Géomètres.

L'AUTEUR de l'*Art de penser* a fait une

méprise assez grossière, lorsqu'il a crû pouvoir s'égayer aux dépens des Mathématiciens, en leur reprochant trop de longueurs, & des circuits inutiles dans leurs définitions & dans leurs démonstrations. Cette décision a été fort du goût de ceux qui ignorent la Géométrie, & pour qui la solidité est une chimère. C'est le propre de l'homme en général de mépriser tout ce qu'il ne connoit pas, surtout lorsqu'il en coûte trop pour y parvenir, & de soumettre à son jugement ceux qui en savent plus que lui, afin de ne pas paroître leur inférieur. Mais il faut convenir qu'à leur tour les Mathématiciens ne sont pas plus raisonnables, lorsque renfermés dans l'enceinte de leur sphère, & déterminés à n'en pas sortir, ils reprennent avec aigreur, ou regardent en pitié, ceux qui veulent prendre un vol plus élevé, & soutiennent qu'ils vont se perdre dans les nuës, s'égarer dans les espaces imaginaires. Le grand *Leibnitz* a pensé tout autrement; personne n'a mieux connu que lui la différence qu'il y a entre la certitude des vérités mathématiques, & celle de toutes les autres; il a loué & fortement encouragé  
les.

les efforts de ceux qui s'appliquent à une résolution ultérieure des vérités mathématiques; & s'il avoit vû jusqu'où M. de Wolff a poussé l'exécution de cette entreprise, on ne sauroit douter qu'il n'y eut infiniment applaudi. Ce que rejettent & désapprouvent ceux qui manquent d'une idée distincte de la solidité, c'est précisément le caractère essentiel, le signe infailible de ce degré supérieur de solidité, sans lequel on ne sçauroit traiter la Philosophie & les autres Sciences qui ne dépendent pas des Mathématiques. C'est en même tems l'unique moyen de faire disparoitre tant d'opinions absurdes qui se multiplient à vuë d'œil dans notre siècle au mépris des Mœurs & de la Religion, de faire évanouir en fumée tous les vains projets de ces hommes audacieux, qui croient n'avoir qu'à traiter de fables les vérités les plus sacrées, & y substituer les plus honteuses extravagances, pour se faire regarder comme les Précepteurs & les Libérateurs du genre humain. Ce ne fera jamais avec le seul secours de l'Erudition & des Belles-Lettres qu'on terrassera pleinement ces Ecrivains licencieux, quoiqu'un homme



qui possède d'ailleurs une vraie solidité puisse employer ces armes avec avantage; mais c'est dans le sein même de la Philosophie qu'il faut puiser des démonstrations rigoureuses, & cependant très intelligibles pour ceux qui ne leur refusent pas leur attention, & ne les rejettent pas par pure opiniâtreté. Les édifices les plus brillans des Libertins sont réduits en poudre, & véritablement anéantis, par cette voye, l'écrasement le plus complet vient à la suite de l'orgueil demesuré qu'ils montroient; & au lieu d'être des Héros, tels qu'ils le paroissent aux yeux de leurs misérables & vils partisans, ils paroissent à nud ce qu'ils sont effectivement, de simples goujats. Quand on pense après cela à l'ascendant que de pareilles gens ont usurpé dans certains tems & dans certains lieux, on est véritablement confondu, & l'on ne sçauroit trop déplorer la foiblesse de l'esprit humain.

CELUI qui aime & recherche la solidité, s'occupe à ramener, autant que la chose est possible, les notions confuses à des notions distinctes, qui lui servent ensuite de principes pour former des démon-

monstrations *a priori*, dont on ne sauroit venir à bout, qu'à l'aide de semblables notions. Afin d'acquérir donc l'industrie nécessaire pour arriver à son but, il commence par l'exercer dans l'étude des Elémens d'Arithmétique & de Géométrie; & il ne tarde pas à sentir que ces Sciences le menent à la vérité, & peuvent seules le mettre sur la route, mais qu'elles ne le conduisent pas au but. Prouvons la chose par un exemple. Si vous supposez sans démonstration que le tout est plus grand que sa partie, il faut que vous vous borniez aux notions confuses de *tout*, de *partie*, & de plus grand, comme l'a fait *Euclide*; parce qu'il lui suffisoit de remonter aux notions communes, sans s'attacher à en fournir les preuves. Mais, dès que vous entreprenez la démonstration de cet axiome, vous ne pouvez vous passer de bonnes définitions des termes qui servent à l'exprimer. Et en général il est assez manifeste que les notions confuses ne sauroient servir à former aucune démonstration, parce qu'on ne peut les changer en propositions propres à servir de prémisses dans les syllogismes. Si, pour s'en tenir au même exemple, la notion de

*plus grand* est confuse en vous, tout ce que vous sçavez, & tout ce que vous pouvez affirmer, c'est que ce qui est plus grand est plus grand. Or, quoiqu'une semblable proposition identique ait quelquefois son usage dans les démonstrations, elle ne peut pourtant en avoir aucun, quand il s'agit de démontrer que le tout est plus grand que sa partie. Il n'y a que les notions Ontologiques qui soyent telles, que toutes les démonstrations des autres Sciences puissent s'y résoudre; & par conséquent ce sont les seules qui puissent conduire à des connoissances solides, pourvu qu'on y tende par la voye de démonstrations conformes aux règles de la saine Logique.

LORSQU'ON n'a, pour ainsi dire, qu'une solidité partiale, ou relative à un certain ordre d'idées, sur lesquelles on s'est toujours exercé, sans penser à la liaison universelle, & à la subordination de tous les principes de nos connoissances, on est presque aussi novice, quand on passe à des idées d'un autre ordre, & qu'on entreprend de les assujettir à la forme démonstrative, que si l'on n'avoit jamais ouï parler de démonstration. Et cet inconvénient

nient est d'autant plus à craindre, qu'on a plus acquis de supériorité dans le genre auquel on s'est appliqué, parce que cette supériorité donne une confiance présomptueuse, toute propre par elle-même à jeter dans l'erreur. De là vient sans doute qu'assez généralement les démonstrations des Mathématiciens, mais surtout celles des modernes, sont extrêmement incomplètes, & ne sont presque jamais régulières. Une des principales raisons qui y influent, c'est qu'ils supposent facilement, que des principes qui leur sont connus, & qu'ils admettent comme évidens, sont également connus & évidens pour leurs Lecteurs, de sorte qu'ils peuvent se les rappeler avec facilité, & les appliquer avec succès. Il y en a qui vont même plus loin, & qui cachent à dessein certains principes de leurs démonstrations, pour donner une plus grande profondeur de leurs raisonnemens, & répandre un air d'opérations. D'autre part, l'écriture pour les hommes & entendus cela tend au solide, qui à cause

cause de cela se trouve fort retardée dans les Mathématiques pures; & ceux qui, hors des Mathématiques, imitent cet exemple, c'est à dire, s'envelopent d'obscurités volontaires, causent le même dommage aux Sciences qu'ils traitent. Que penser après cela de ces Ecrivains qui, n'ayant ni Géométrie, ni Logique, s'embarquent avec confiance dans de prétendues démonstrations qui n'en ont pas seulement l'apparence, & ne font pas difficulté d'apposer à une suite de raisonnemens vagues le sceau de la démonstration, contenu dans les lettres C. Q. F. D., auxquelles ils attribuent sans doute la vertu d'opérer une transformation magique. Ces bons esprits mêmes, auxquels on ne sçauroit disputer un fonds de solidité, mais qui ne l'ont acquise que par l'usage, ne peuvent en tirer les fruits que la solidité théorique, ou artificielle, produit. Quand même ils parviendroient à construire des démonstrations, ils ne sçavent en démontrant ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font; ils sont en fait de démonstration de véritables empiriques, d'aveugles imitateurs. Cela ne déroge en rien à leurs autres bonnes

nes qualités; & quand ils ont la modestie de se rendre une exacte justice, cela tourne même à leur honneur. Mais où sont ceux qui se rendent cette justice? Oh est l'homme qui ne croie pas avoir plus d'esprit, plus de raison, plus d'habileté, qu'il n'en a effectivement? Cette supposition est la source de tous les écarts, le principe de toutes les erreurs; il n'y a que la vraie Philosophie qui puisse s'y opposer efficacement; il n'y a qu'elle qui puisse, si j'ose m'exprimer ainsi, mettre des garde-foux autour de tant de gens qui en ont besoin sans le sçavoir.

DE ce que quelcun ne donne pas des démonstrations consommées, c'est à dire, complètes & régulières, on n'est pas en droit de conclure avec certitude, qu'il manque de solidité; la preuve de ce défaut n'existe, que lorsqu'il prétend faire passer de semblables démonstrations pour meilleures qu'elles ne le sont en effet. Diverses causes peuvent empêcher un homme solide, & capable de faire des démonstrations, d'en faire effectivement; il y a dans la vie mille accidens, mille distractions inévitables, qui ne permettent pas de donner un degré d'attention suffisant,

fant, ou d'employer l'espace de tems nécessaire, pour conduire ses méditations à leur dernier développement, & les proposer avec toute la netteté dont elles seroient susceptibles. A quoi l'on peut ajouter les cas que nous avons déjà indiqués, dans lesquels on cache au Lecteur quelques uns de ses principes, & une partie de sa marche, soit dans la pensée qu'il y suppléera sans peine, soit, comme le faisoit *Descartes*, pour le laisser participer au plaisir de l'invention; & c'est ce qui engage plusieurs Inventeurs modernes à proposer leurs découvertes sans démonstration. Il en est des talens, comme des vertus. Il y en a toujours plusieurs qui demeurent cachés, ou qui ne se dévelopent pas dans toute leur étendue. Quand un Philosophe a donné de bonnes démonstrations qui sont bien à lui, il a fait ses preuves de solidité, on ne sauroit lui contester cette qualité; mais il ne s'ensuit pas qu'on doive la refuser à ceux qui n'ont rien publié, ni même à ceux qui ont publié des choses encore incomplètes & défectueuses. Il faut préalablement sçavoir dans quelles circonstances ils se sont trouvés, & ce qu'ils

qu'ils seroient capables de faire dans des circonstances plus favorables.

LA propagation des doctrines solides dépend nécessairement de la solidité de ceux qui les enseignent, & rien ne rehausse davantage le prix de cette qualité. Les connoissances superficielles peuvent avoir quelque côté brillant qui les met en vogue; mais elles s'éteignent nécessairement avec ceux qui les possèdent, comme ces météores qui s'enflamment & disparaissent bientôt après. Qu'un homme soit plein d'esprit & de faillies, qu'à l'aide d'une excellente mémoire il puisse raconter une infinité de choses propres à occuper agréablement une Compagnie, je l'écouterai volontiers, & je lui rendrai toute la justice qu'il mérite. Mais ce n'est jamais à lui que je m'adresserai pour être éclairé, instruit, guidé dans la route de la vérité; ce n'est point à lui que je confierai des élèves que je veux rendre propres à s'acquitter dignement des Emplois auxquels sont attachés les principaux avantages dont la Société jouit. Il seroit bien à souhaiter surtout que la charge d'enseigner publiquement, dans les Chaires tant Ecclesiastiques qu'A-

cadé-



cadémiques, fut confiée avec plus de précautions, & plus consciencieusement, afin qu'elle ne fut jamais, ou du moins qu'elle ne devint pas aussi souvent qu'elle l'est, le partage de gens dont l'incapacité est manifeste, & quelquefois l'indignité révoltante. Bien loin que les choses tendent dans notre siècle à la propagation des doctrines solides, on peut dire que tout conspire à les détruire, & les tourner en ridicule, pour y substituer la frivolité & l'indécence. On ne sauroit faire des peintures trop fortes de la négligence, des abus, des excès, où les hommes tombent volontairement, & s'enfoncent de plus en plus. L'hypothèse du Matérialisme leve hardiment la tête; on s'empresse à convaincre l'homme, & même à le féliciter, de ce qu'il est débarrassé de cette partie de son être qu'il avoit regardée jusqu'à présent comme la plus excellente, celle qui en faisoit tout le prix; on ne cesse de lui répéter que tout périra avec les organes de son corps, que ses espérances ne doivent pas s'étendre au delà des bornes étroites de la vie présente, & qu'ainsi tous ses devoirs se réduisent à jouir de l'état actuel où il se trouve

trouve au gré de ses penchans. Il n'y a plus de Religion pour tous ceux qui pensent ainsi ; & malheureusement ceux qui croient devoir en conserver une, la défigurent par mille superstitions, ou l'accroissent à leurs passions, de sorte qu'elle perd toute sa force & toute sa réalité. Les partisans sincères de la vraie Religion, qui voudroient la maintenir dans sa pureté, & la professer exactement, passent pour des visionnaires, ou pour des hypocrites. Le luxe prend tous les jours des accroissemens monstrueux ; l'intérêt & la vaine gloire sont les seuls mobiles des actions humaines. Cette probité antique dont nos pères se vantoient est regardée comme un effet de leur stupidité ; c'est à qui sera le plus industrieux à tromper son prochain. Ceux qui ont la force en main s'en prévalent comme d'un droit qui fait disparaître tous les autres droits. On fait consister le bonheur à jouir inconsidérément & brutalement de tous les objets qui excitent la cupidité. Après cela les hommes osent se plaindre des malheurs qu'ils endurent, des calamités qui fondent de toutes parts sur eux, tandis qu'ils sont si visibles-

siblement les artisans de ces malheurs, & qu'ils ne cessent de provoquer tous les fléaux qui peuvent les abîmer. Quel est le remède à tous ces maux ? C'est incontestablement & uniquement une solidité d'esprit & de jugement, qui fasse envisager toutes les choses sous leur véritable point de vue, qui leur assigne exactement le prix réel qui leur convient, qui rétablisse la Vérité, la Vertu, & la Religion dans leurs droits ; & qui convainque les hommes que tout leur bonheur dépend de l'attachement inviolable qu'ils auront pour ces grands objets. L'*Ami des hommes*, titre le plus glorieux qu'on puisse prendre, c'est celui qui ne se lassera point de leur inculquer ces grandes & salutaires idées, qui consacrerà tous ses efforts à les ramener dans la bonne voye, sans se laisser décourager par leur résistance opiniâtre, ou par leur noire ingratitude. Si les gens éclairés & intègres étoient aussi unis entr'eux qu'ils pourroient & devroient l'être, ils tiendroient encore tête, malgré leur petit nombre, à la foule des méchans ; ils opposeroient en bien des occasions une digue efficace au torrent des vices. Mais  
on

on ne voit point entr'eux cette union si desirable, parce qu'affujettis aux besoins de la vie, ou aux foiblesses de l'humanité, ils s'éloignent souvent les uns des autres pour des causes légères, & fort inférieures à celles qui devroient les rapprocher & les réunir. De cette façon le Vice triomphe insolemment, & foule aux pieds tout ce qui ose lui résister.

Ne perdons pas encore de vue les Églises & les Académies; l'objet est trop important pour ne pas y insister. Ces établissemens devroient être des sources permanentes, d'où découlassent les vrais biens de la Société, des lumières réelles, des vertus qui ne le fussent pas moins, l'amour de l'ordre & de la décence. En subordonnant même les choses, comme elles doivent être, il paroît qu'il faut tout rapporter originairement aux Académies, puisque c'est là que se forment, ou doivent se former, les Ecclésiastiques, les Magistrats, & tous ceux en général entre les mains desquels la Société confie ses intérêts les plus précieux. Mais, bon Dieu! quelle n'est pas la surprise de ceux qui parcourent la liste des Professeurs employés dans les Universités,

sités, & qui sont à portée de juger de leur capacité; quelle surprise, dis-je, d'y trouver des ignorans qui n'ont pas la teinture des matieres, des pédans qui ont fait divorce avec le bon sens, des gens de plaisir qui ne pensent qu'à la dissipation, & qui pis est, dans tous ceux à qui ces caractères conviennent, des ennemis jurés de leurs Collegues, dès qu'ils ne leur ressembtent pas, dès qu'aux connoissances solides & à un tour d'esprit judicieux, ils joignent de l'application, de la régularité, & du zele pour les progrès de la jeunesse. Il se forme aussi-tôt une ligue acharnée contre ces perturbateurs de la licence Académique; l'envie, la malignité, font jouer les plus puissans ressorts pour les perdre, & n'y réussissent que trop souvent. Vit-on jamais rien de plus flétrissant pour l'Histoire Littéraire de ce Siècle, rien de plus indigne dans les Fastes Académiques, que les odieuses accusations intentées à M. de Wolff, les persécutions véhémentes dont il fut l'objet, & ce bannissement auquel elles aboutirent, mais dont toute la honte retomba sur ceux qui l'avoient causé. Il est presque décidé que, dès qu'il y a dans

dans quelque Académie un homme d'un mérite distingué, il devient la victime de ses Collegues, ou passe sa vie à lutter contre les obstacles par lesquels ils traversent ses intentions & ses succès. Mais revenons aux caractères généraux de la solidité.

UN des plus essentiels, & qui sert le mieux à la rendre reconnoissable, c'est de sçavoir enchaîner entr'elles les vérités, lorsque les conséquences auxquelles on arrive sont très éloignées de leurs principes, & qu'on ne peut en prouver la justesse que par le fil d'une longue suite de raisonnemens. C'est à quoi ne parviendront jamais les Auteurs qui, se bornant à la méthode vulgaire, font des Ouvrages où les idées forment à tout moment de nouvelles chaînes; où la matière d'un Chapitre qui suit n'a aucun rapport avec celle du Chapitre qui précède; où, à mesure qu'il se présente de nouveaux objets à considérer, on emploie de nouveaux principes isolés, qui ne tiennent à rien, & qui pour l'ordinaire ne menent à rien. Cependant, quand ces Auteurs ont atteint le bout d'une si glorieuse tâche, ils ne manquent pas de pren-

prendre acte de la maniere dont ils l'ont remplie. Ils disent: *J'ai fait voir d'abord, j'ai prouvé ensuite, j'ai établi, je conclus*; & à la faveur de ces formules ils se persuadent, ou du moins ils veulent persuader aux autres que la vérité même parle par leur bouche, & qu'ils n'ont fait qu'écrire ce qu'elle leur a dicté. *Euclide* a donné le modele de la solidité à tous ceux qui viendroient après lui; & il n'y en a point d'autre à suivre. On peut écrire dans un grand nombre de genres, tous différens du sien; mais on ne peut démontrer la vérité que comme il l'a démontrée. Plus ses imitateurs allongent la chaîne, dont il a commencé le tissu, plus ils partagent sa gloire. Eten-dre, orner, tourner en mille manieres, répéter à la faveur de divers déguisemens, des choses qui ont déjà été dites & redites une infinité de fois, c'est un art commun, que les uns exercent avec plus d'habileté & de succès que les autres; mais, à quelque degré qu'on le porte, il n'a pas la moindre affinité avec l'art d'inventer, ni avec celui de démontrer. Les difficultés dont ceux-ci sont accompagnés, font que bien des gens n'en ont pas

pas plus d'idée que s'ils n'existoient pas; ou, s'ils ne peuvent pas ignorer en quoi ils consistent ils affectent de les mépriser, comme s'ils tenoient de la chimère, ou de la pédanterie.

Si le seul enchaînement légitime d'une suite de vérités un peu étendue fait foi de la solidité de ceux qui sont capables d'y réussir, à plus forte raison l'édifice complet d'un système ne permettra pas d'en douter. Un de nos plus habiles Métaphysiciens François qui est en même tems un de nos meilleurs Ecrivains, a donné un *Traité des Systèmes*, rempli d'excellentes choses, mais où il semble avoir trop fortement adopté le système de détruire tous les systèmes. Il faut certainement abandonner la recherche de la Vérité, ou travailler continuellement à réduire en système les propositions à la certitude desquelles cette recherche nous conduit. Sans cela, & en les laissant éparfes, elles demeurent infructueuses. Les inconvéniens des systèmes prématurés, ou faux, ne combattent point ce que nous avançons ici: jamais l'abus ne prévalut contre l'usage. On rapproche les unes des autres, & l'on associe systè-



matiquement toutes les propositions qui sont susceptibles de cette proximité, & de cette association, en laissant vuides les lacunes qui ne peuvent pas encore être remplies, & surtout en se gardant soigneusement d'y suppléer par des remplissages purement postiches. A la faveur de ces précautions les théories naissent, se développent, se perfectionnent, & augmentent le trésor universel des Sciences, qui n'existent qu'autant qu'il existe des théories. Mr. l'Abbé de *Condillac* est trop judicieux pour penser autrement; & il n'y a qu'un petit fonds de Logomachie qui paroisse l'écarter de cette grande route. L'esprit systématique n'est autre chose qu'un esprit d'ordre aussi nécessaire dans les sciences que dans les affaires de la vie. On a beau posséder des richesses, de quelque genre qu'elles foyent; si l'on néglige de les administrer régulièrement, elles se dissipent, & leurs possesseurs n'en tirent aucun fruit permanent.

C'EST à la solidité seule qu'il appartient de bâtir des systèmes. Il n'y a qu'elle qui connoisse les matériaux requis dans leur composition, & l'arrangement qu'on

qu'on doit leur donner. Quiconque est destitué de solidité, peut bien sentir l'utilité des systêmes, mais il ne sçauroit jouir de leurs avantages; & s'il entreprend d'en construire lui-même, ce sera sans aucun succès. De là tant de systêmes défectueux, ou manifestement faux, qui ont décrié tous les travaux de ce genre. Mais ne fait-on donc pas qu'il y a de mauvais Poëtes, de mauvais Orateurs, & qu'en général ceux qui échouënt dans tous les ouvrages qui demandent certains talens peu communs, sont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui réussissent? Est-il donc surprenant, après cela que la tâche de toutes la plus difficile, & qui suppose les qualités les plus rares, soit très rarement bien remplie?



## CHAPITRE VI.

*De la profondeur.*

CONTINUONS à passer en revue les vertus intellectuelles formelles, en nous élevant toujours des inférieures

N 2

aux

aux supérieures. Nous avons présentement à considérer celle qu'on nomme *profondeur*; & elle mérite une attention particulière. Elle consiste dans la faculté de résoudre les notions distinctes en d'autres plus simples, & de pousser cette résolution jusqu'ou les bornes de l'Entendement humain nous permettent de la conduire. Cela suppose une habitude précédemment acquise de former promptement des notions distinctes, & généralement d'exercer les divers actes intellectuels dont nous sommes capables. Nous n'envisageons ici la profondeur, comme les qualités, ou vertus intellectuelles précédentes, qu'en elle-même, & indépendamment des objets sur lesquels elle s'exerce. Aucun Cours de Morale n'en a encore fait mention sous ce point de vuë, par les mêmes raisons qui ont empêché jusqu'ici de mettre la pénétration & la solidité au rang des vertus intellectuelles. Cependant personne ne sauroit contester que la profondeur ne soit une des plus belles perfections de l'Entendement, & en même tems qu'elle ne soit une perfection distincte des autres, un acte particulier qui consiste, comme  
nous

nots venons de le dire, dans la résolution des idées distinctes.

ON a donc déjà fait un grand chemin vers la profondeur, quand on s'est accoutumé à la formation des idées distinctes, & qu'on est en état de ne jamais admettre en leur place des idées confuses. Ceux au contraire qui n'en sont pas encore là, n'ont pas plus de talent pour la profondeur, qu'un enfant n'en a pour la lecture, avant que d'avoir appris à épeler. Ici nous rappelons le secours de la Géométrie, comme l'un des plus convenables à ce but. Quand on aspire à la profondeur, il n'y a rien de plus utile, que de soumettre à un examen attentif les définitions des Géomètres, pour distinguer exactement les diverses déterminations qu'elles renferment, & de considérer avec la même exactitude les propositions géométriques, afin de discerner les principes, ou suppositions, qu'elles renferment d'avec les conséquences qui en découlent.

TOUTES les vertus intellectuelles formelles sont autant de perfections de l'ame, qui y existent *en puissance prochaine*, suivant l'expression scholastique, c'est à

dire, dont les actes sont tout prêts à se développer, pourvû qu'on les détermine par d'autres actes, qui en sont les raisons déterminantes, & au nombre desquels doit être mis celui de la Volonté. Les actes donc qui préparent l'Entendement à la profondeur ne sçauroient être placés plus convenablement que dans les exercices géométriques dont nous venons de parler. Il n'est pas nécessaire qu'ils soyent accompagnés dans les commencemens de l'application des règles de la Logique; mais dès que le cours des études a fait connoître ces règles, telles qu'une saine Logique les fournit, il est essentiel aux progrès par lesquels on se propose de tendre vers la profondeur, de joindre les analyses logiques aux opérations mathématiques, dont elles sont, pour ainsi dire, le supplément, ou le complément. C'est par là que nous arrivons à former des notions distinctes d'un usage général & relatif à toutes les Sciences; & que nous nous trouvons en même tems en état de démontrer que ces notions sont réellement distinctes, & telles que les demande une connoissance exacte des choses. Sans cette union de  
la

la Logique avec la Géométrie, nos idées distinctes sont, ou imparfaites, ou d'un usage fort restreint.

On ne sçauroit croire à quel point les vertus intellectuelles influent sur la véritable connoissance des choses; combien elles contribuent, tantôt l'une, tantôt l'autre, à donner aux actes de notre Entendement la rectitude qui leur convient. Et ce qui est surtout avantageux, c'est que tandis qu'on s'occupe à l'acquisition d'une vertu intellectuelle, ou qu'on travaille à la perfectionner, toutes les autres, sans même que nous y pensions, y gagnent, & font des progrès proportionnels. À mesure, par exemple, qu'on devient plus pénétrant, on s'achemine vers la profondeur. De sorte que cet ouvrage, le plus important dont l'homme puisse s'occuper, celui de perfectionner son Entendement, bien loin d'être accompagné de difficultés aussi redoutables qu'elles le paroissent à bien des gens, se fait en quelque sorte de lui-même, pourvu seulement qu'on ait une volonté déterminée de l'effectuer, & qu'on profite des occasions & des moyens qui sont à notre disposition. Le principal est de bien

connoître les exercices qui conviennent précisément à l'acquisition de chacune de ses vertus; rien ne sert davantage au droit usage de l'Entendement, & il n'y a pas même d'autre moyen d'en connoître la rectitude d'une manière certaine; car le moyen de sçavoir qu'on a bien fait, si l'on ignore ce que c'est que bien faire, & comment l'on y parvient?

APRÈS avoir donc épuisé les connoissances qu'un Cours de Géométrie conforme à la méthode d'*Euclide* peut procurer, il faut passer à des Ouvrages qui roulent sur d'autres Sciences, en particulier sur la Philosophie, & qui soyent écrits suivant la même méthode, pour s'en procurer une intelligence complète, en examinant avec soin toutes les définitions qu'ils renferment, & la liaison que les propositions ont entr'elles en qualité de principes & de conséquences. Cet examen est plus facile que l'analyse proprement dite des démonstrations; mais il faut en effet commencer par les opérations les plus aisées, avant que de s'engager dans celles qui sont plus pénibles, de peur que des difficultés qu'on auroit pû prévenir, ne rebutent & ne découragent.

gent. C'est un grand inconvénient, un véritable malheur, que ces importants exercices ne commencent pas d'aussi bonne heure qu'ils le devroient, & dans un âge où l'on pourroit donner à chacun le tems qu'il exige, & les placer tous dans la subordination qui leur convient. Mais ceux qui ont le bonheur de penser à la perfection de leur Entendement, & de s'en faire une occupation sérieuse, ne commencent pourtant presque jamais assez tôt ce travail; ce qui les oblige d'accumuler plusieurs exercices, & de souffrir toujours plus ou moins du retardement que les circonstances où ils se sont trouvés ont causé dans l'exécution de leur dessein.

Les résolutions des problèmes sont une des voyes les plus efficaces pour donner de la profondeur à l'Entendement. On peut s'y mettre, dès qu'on a fini cette étude suivie des définitions & des propositions d'un Cours complet de Géométrie, que nous avons recommandée comme un préalable absolument nécessaire. Pour résoudre avec succès les problèmes dont on s'occupe, il faut connoître en détail les différentes règles qui servent à



de semblables solutions, les employer toutes dans l'ordre qui leur convient; & lorsque malgré cela on se trouve encore arrêté, remonter à d'autres problèmes qui ont précédé, & les résoudre de la même manière, afin que leur solution répande du jour sur celle qu'on desiré. Quand on est une fois bien versé, & comme rompu, dans ce travail, les difficultés dont il paroît d'abord tout hérissé diminuent, & finalement s'évanouissent, au delà de tout ce qu'on auroit pu se promettre. Un problème n'est autre chose dans le fonds qu'une proposition hypothétique, qu'il s'agit de rendre catégorique, en appliquant avec dextérité certaines règles, qui prouvent que le *prédicat* attribué au *sujet* lui convient effectivement. Dans les Theorèmes au contraire on démontre cette convenance par la notion même du sujet; & l'on change la définition qui n'étoit que *nominale*, en une définition *réelle*, qui fait connoître la possibilité de la proposition par laquelle on avoit exprimé la liaison du *prédicat* avec le *sujet*.

QUAND donc un problème est résolu, on peut le considérer comme une définition,

tion, dont le sujet est ce qu'il falloit faire, & le prédicat la maniere de le faire, expliquée, & prouvée par les règles, au moyen desquelles on en est venu à bout; desorte que ces règles répondent à ce qu'on appelle les marques, ou caractères, qui entrent dans les définitions ordinaires, pour exprimer le *prédicat* qu'on attribue au *sujet*. Or ces marques sont, ou irrésolubles, ou résolubles, en d'autres plus simples; & il en est de même des règles, dont les unes satisfont par elles-mêmes, & peuvent être admises sans démonstration, comme quand on demande qu'une ligne droite soit tirée entre deux points, ou qu'on décrive un arc de cercle d'un point donné à un intervalle donné; tandis qu'il y a d'autres règles, qui se rapportent à des problèmes antérieurs, comme les marques qui doivent être expliquées par des définitions précédentes. Ainsi tout ce qu'on dit de l'analyse des définitions est applicable à la résolution des problèmes, en tant que ces deux especes d'opérations contribuent beaucoup à augmenter la profondeur de l'Entendement.

Au reste il n'est pas nécessaire d'être

un Mathématicien consommé, avant que de se mettre aux exercices qui procurent cette profondeur; car alors quantité de gens qui n'ont pas reçu de la Nature le goût, ou le talent d'arriver à ce degré de connoissances mathématiques, se verroient par là même déçus de toute prétention à la profondeur. Il suffit, comme nous l'avons insinué, d'avoir bien fait un Cours tel que celui d'*Euclide*, qu'on regarde aujourd'hui comme le plus bas degré de cette vaste Science qui porte le nom de Géométrie. Il ne s'agit que de trouver un Instrument commode & utile pour approfondir des objets d'un autre genre; & cet Instrument existe dans la Géométrie vulgaire, ou inférieure, & suffit à tous ceux qui veulent en faire tout l'usage dont il est susceptible. On peut lire là dessus avec fruit une Dissertation sur la maniere de bien diriger l'étude des Mathématiques, que M. de *Wolff* a mise à la tête du cinquième Tome *in quarto* de son grand Ouvrage sur cette Science. Ce premier degré facilite extraordinairement tous ceux qui conduisent successivement à la profondeur; & quoique cette qualité soit la plus

plus éminente des vertus intellectuelles, & le partage d'un très petit nombre de personnes, elle seroit cependant beaucoup plus commune, si l'on en posoit ainsi les fondemens. L'insigne avantage qu'on trouve à commencer par ces premières études géométriques, c'est qu'elles conviennent aux enfans mêmes; & que, servant à leur donner de bonne heure des vuës nettes, & un tour d'esprit judicieux, ils se trouvent excellentement disposés à profiter de la Logique, & à en saisir tous les préceptes, lorsque plus avancés en âge ils s'appliquent à cette étude. L'Astronomie sphérique & la Géographie peuvent aussi concourir au même but.

IL y a, pour le dire en passant, un moyen bien simple de rendre les Ouvrages les plus détaillés & les plus approfondis propres à l'usage des commençans. Il suffit pour cet effet de distinguer les propositions élémentaires d'une manière qui puisse les faire appercevoir au premier coup d'œil, par exemple, en employant d'autres caractères typographiques. Elles peuvent alors être détachées, lues, transcrites, étudiées séparément.

ment, de forte que le même Cours peut servir successivement de Cours élémentaire, & de Cours approfondi. C'est de cette façon que M. de *Wolff* a composé ses Ouvrages Latins de Philosophie, dont on ne sauroit méconnoître le prix sans une extrême ignorance, ou une violente prévention.

L'ESTIMATION de la profondeur d'une doctrine répond aux degrés des notions adéquates qu'elle renferme. Il en est comme de la profondeur dans les choses corporelles. Celle d'une mine se compte par le nombre des degrés qu'il faut descendre pour arriver jusqu'au fonds. On peut placer le terme de la profondeur, comme l'on veut, ou en commençant par les notions composées qu'on résout en d'autres plus simples, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à une notion irrésoluble; ou bien en partant de la notion irrésoluble pour tendre par une suite de résolutions à celles qui en sont le plus éloignées, & qui en découlent toujours comme des conséquences de leur principe. A l'un & à l'autre égard ceux qui sont capables de ces deux opérations doivent être censés profonds: mais, suivant

vant l'usage reçu, on attache plus communément cette idée à la seconde, qui est en effet l'acte même de la profondeur, au lieu que la première est plutôt la vertu intellectuelle qui met en état d'exercer cet acte. *Newton* passe à bon droit pour un Géomètre profond, parce que les notions qu'il a développées dans son excellent Ouvrage, intitulé *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, sont des conséquences extrêmement éloignées des notions de la Géométrie élémentaire, dans lesquelles elles ne laissent pas d'être résolubles, de sorte qu'il semble les en avoir tirées comme du puits le plus profond, en se servant de toutes les notions intermédiaires comme d'une échelle, par les degrés de laquelle il est descendu jusqu'à cette profondeur. Mais, à dire le vrai, il n'en faut pas une moindre pour suivre l'ordre rétrograde, & résoudre les propositions les plus compliquées de sa doctrine, en d'autres plus simples, jusqu'à ce qu'on rencontre celles que les *Elémens d'Euclide* ont rendu familières.

RÉPÉTONS-LE donc, parce qu'on ne sauroit trop le répéter; jamais on ne trou-

trouvera de doctrine profonde que dans les Livres écrits suivant les règles de la véritable méthode, parce que ce sont les seuls qui puissent être regardés comme solides, & que sans la solidité on n'arrive point à la profondeur. Les autres qualités de l'esprit sont toujours occupées de la surface, pour ainsi dire, des connoissances, qu'elles peuvent étendre & orner en mille manières; mais elles en demeurent nécessairement là, & ne font pas le moindre progrès dans l'intérieur de ces connoissances, si elles ne sont guidées par la solidité. Tout au plus à force d'application, & avec le secours de la mémoire, on peut se faire une idée des doctrines profondes, en acquérant leur connoissance historique, au moyen de laquelle on sera en état de rapporter fidèlement & d'exposer clairement ce que des Auteurs profonds auront dit; mais cette intelligence n'est point la conviction qui naît d'une vuë propre & intime, de ce que l'on possède de soi-même à fonds les démonstrations qui servent de base aux vérités: le préjugé de l'autorité en tient la place, & détermine l'acquiescement. Bien des Savans, bien des Phi-

Philosophes, figurent de cette manière, & paroissent avoir approfondi des doctrines qu'ils n'ont qu'apprises & retenues. Il n'en faut pas davantage pour en imposer au vulgaire, qui se laisse toujours éblouir par les apparences.

C'est une fausse supposition, ou une expression impropre, que d'attribuer de la profondeur à des hommes qui sont dans l'erreur, & qui la défendent. Quelques talens qu'ils apportent à soutenir une mauvaise cause, dans quelques défilés qu'ils conduisent ceux qui veulent les poursuivre, on peut compter que la solidité, ni la profondeur, ne sont point au nombre des moyens qu'ils mettent en œuvre; la subtilité, les sophismes, sont leurs seules ressources. *Bayle*, aux yeux de bien des Lecteurs superficiels, paroît un des Auteurs les plus profonds, parce qu'il s'étend beaucoup sur ses matières favorites, & qu'il les propose sous une infinité de faces différentes. Mais, si l'on y regarde de près, tout cela est en surface, & il n'y a rien en profondeur. Dépâiser son Lecteur, lui faire prendre le change, disperser dans vingt Articles ce qui devoit être dans un seul, & y être  
d'une



d'une maniere systématique, entasser les répétitions, emprunter le secours de toutes les chicanes de l'Ecole, voilà le talent de *Bayle*, & la méthode qu'il a suivie dans tous ses Ouvrages. S'il ne s'étoit pas déclaré l'avocat d'une incrédulité qui favorise les passions, on auroit honte de lui donner le moindre éloge, & ses frivoles échapatoires feroient pitié, mais on l'applaudit, parce qu'on voudroit qu'il eut raison. Et c'est le secret que bien des Auteurs ont employé depuis lui pour donner cours aux productions les plus foibles & les plus informes. Il n'y a qu'à hasarder effrontément quelques paradoxes insoutenables pour acquérir la réputation de grand & profond Philosophe.

La plus profonde de toutes les doctrines, c'est celle dans laquelle les notions sont résolues jusqu'à la plus grande simplicité, & cela n'a lieu que dans l'Ontologie, à laquelle on avoit à cause de cela donné depuis le tems d'*Aristote* le nom de Philosophie premiere. Mais on peut dire qu'elle n'en avoit que le nom, sans y joindre la réalité, jusqu'à ce que *M. de Wolff* l'eut réduite en  
une

une véritable Science, en un assemblage systématique d'idées distinctes, en un tissu de démonstrations réelles. Ceux qui dédaignent de puiser dans une source aussi utile, ou plutôt d'un usage aussi indispensable, n'auront jamais aucun droit à la profondeur; elle demeurera constamment inaccessible à toutes leurs recherches. La notion de l'Etre est la première de toutes les notions, d'où il faut partir pour arriver à tout, & où il faut arriver de quelque endroit qu'on parte. Mais on ne la trouve qu'après avoir passé par les diverses notions intermédiaires, que l'Ontologie seule rend distinctes & adéquates. L'édifice des Sciences ne sera jamais conduit à son entière perfection, que quand on aura trouvé le moyen de les réunir toutes ensemble dans un seul système, & de subordonner leurs principes ainsi réunis à ceux de l'Ontologie. Mais il faut bien faire attention à ce que nous venons d'insinuer; de la nécessité de passer exactement par tous les degrés intermédiaires, avant que de passer aux premières notions ontologiques; car si l'on prétend y parvenir par une espèce de saut, cela

ne réussit point, & l'on va heurter contre les écueils que les Scholastiques n'ont pû éviter. Leurs distinctions, généralement parlant, étoient bonnes, & puisées dans les sources ontologiques; mais, comme ils n'étoient pas en état de les développer & de les conduire jusqu'aux applications qu'ils vouloient en faire, elles ne paroissent & n'étoient effectivement que des termes vuides de sens. *M. de Wolff* en a conservé plusieurs, mais il les a réalisées en les conduisant par une analyse exacte, jusqu'au degré de développement, d'où elles tirent leur force.

On peut se convaincre surtout de l'importance des notions ontologiques, en jettant les yeux sur le Droit Naturel. Cette Science paroît avoir des principes primitifs, qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte point d'ailleurs. C'est ainsi que de grands hommes, tels que *Grotius* & *Puffendorff*, l'ont traitée; & l'on ne prétend rien diminuer ici de la haute estime que leurs Ouvrages, surtout ceux du premier, se sont acquise. Mais avec tout cela les principes qu'ils employent comme premiers & fondamentaux demeurent équivoques & sujets à

à contestation, jusqu'à ce que par leur résolution dans des principes antérieurs & ontologiques, ils aient acquis une certitude inébranlable. C'est ce qui paroît par le grand Ouvrage de M. de Wolff, sur cette importante doctrine; les principes de Droit Naturel y sont déduits de notions ontologiques suffisantes pour les affermir solidement, & pour en fournir des notions distinctes dont l'influence s'étende jusqu'aux dernières conséquences qui font partie de ce Droit. Des gens qui se croyoient fort habiles, parce qu'ils avoient vieilli dans l'étude de la Jurisprudence, ont regardé ce travail dédaigneusement; ils l'ont appelé par ironie *un Droit métaphysique de la Nature*; mais ils en ont par là même fait le plus grand éloge, puisque sans un semblable droit tout autre est incertain, équivoque, défectueux. Quiconque n'est pas la dupe de ses illusions, ne tardera pas à reconnoître ingenuëment la vérité de ce que nous disons ici, dès qu'il voudra s'occuper de l'examen & chercher la décision des questions les plus épineuses du Droit Naturel; il se trouvera dans un embarras dont les principes ordinaires ne  
le

## 310 PRINCIPES DE MORALE

le tireront jamais, mais qui disparaissent à la clarté des notions ontologiques.

C'EST donc une entreprise très intéressante pour ceux qui font des doctrines profondes le cas qu'elles méritent, & qui veulent rendre leur Entendement capable de se les approprier, que celle de perfectionner de plus en plus l'Ontologie, la plus profonde de toutes les doctrines, & la source de toute profondeur réelle. Si l'on n'est pas capable d'inventer & d'ajouter à ce qui a été déjà découvert & dit à cet égard, on doit au moins ne point épargner le tems, & le travail nécessaires, pour se rendre familières toutes les notions de l'Ontologie, & pour s'exercer à pousser leur analyse jusqu'à ses dernières bornes. Il n'y a guères que ceux qui ont eu le bonheur de faire dès leurs premières années les exercices Arithmétiques & Géométriques dont nous avons parlé ci-dessus, & d'y joindre ensuite l'étude d'une bonne Logique, qui foyent bien disposés à saisir la doctrine de l'Ontologie, & à en tirer les secours qu'elle fournit pour arriver à une profondeur réelle. Mais, comme il est fort rare que les éducations foyent ainsi dirigées, il  
ne

ne l'est pas moins de trouver dans les jeunes gens des dispositions à devenir solides & profonds, à l'âge où naturellement ces dispositions pourroient se manifester. Quand même ils s'attacheroient à la lecture de Livres profonds, quand même ils auroient assez de pénétration, & si je puis ainsi dire, de conception, pour se faire quelque idée des doctrines que ces Livres renferment, tout cela ne ressemble point encore à la profondeur, dont le caractère essentiel & le signe distinctif consiste dans l'analyse des notions.

CELUI-LÀ est véritablement profond, qui, en s'occupant d'un Ouvrage écrit systématiquement, ne laisse passer aucune définition, qui ne soit évidente par elle-même, ou suffisamment expliquée par les précédentes, ou qu'on peut supposer connue de ceux à l'usage de qui de semblables Ouvrages sont destinés; qui use ensuite de la même sévérité à l'égard des propositions, soit par rapport aux termes qui les composent, soit à l'égard des preuves sur lesquelles elles sont fondées; & qui, marchant ainsi pas à pas, sans poser le pied sur aucun terrain de la parfaite solidité duquel il ne soit pleinement assu-

assuré, arrive aux dernières propositions de l'Ouvrage avec la pleine conviction qu'elles découlent légitimement des premières, auxquelles elles sont liées par une suite non interrompue de propositions intermédiaires. Cette manière de lire peut avoir lieu, lorsqu'il ne s'agit que d'une simple Dissertation, d'un Ecrit fort succinct, pourvu qu'il soit méthodique, tout comme quand on lit le système le plus étendu, l'Ouvrage le plus volumineux. Toute autre manière de lire ne sert de rien à la profondeur; elle n'est qu'un tems perdu, un simple amusement, ou le moyen d'acquérir des connoissances qui sont du ressort de la simple érudition.

La pénétration étant un préalable à la solidité, il s'ensuit qu'elle en est un à la profondeur, en vertu de la chaîne indissoluble qui réunit toutes les vertus intellectuelles. On peut comparer cette pénétration à un outil dont on se servirait pour creuser la terre; plus cet outil est fort & tranchant, plus on est en état de creuser profondément. Disons plus; ceux qui aspirent à un très grand degré de profondeur ne peuvent y parvenir que par un

un très grand degré de pénétration, & doivent par conséquent s'appliquer soigneusement à perfectionner celle-ci pour s'assurer l'acquisition de celle-là. Cette partie distinguée de la pénétration qui consiste à démêler les idées abstraites dans les idées concrètes, où elles sont en quelque sorte cachées, contribue principalement à la profondeur; elle s'identifie, pour ainsi dire, avec elle, & l'une ne peut guères, non seulement exister, mais même agir sans l'autre. A la vérité on ne sauroit donner une idée de ce concert & de ce concours d'opérations, qu'à ceux qui en ont quelque expérience; il est intelligible pour ceux qui n'ont jamais exercé que les facultés inférieures de l'ame; c'est leur parler un langage inconnu que de leur décrire l'usage des facultés supérieures, surtout lorsqu'il est poussé à un degré aussi élevé; ils croient qu'on donne dans les visions & dans la chimère; à peu près comme les mondains croient qu'une dévotion sincère & sublime n'est qu'une pieuse extravagance.

L'ESPRIT paroît d'abord être dans une certaine opposition avec la profondeur;

*Tom. II.*

O

c'est



c'est comme une flamme subtile qui tend plutôt à s'élever, & en quelque sorte à s'évaporer, qu'à acquérir de la consistance, & à en donner aux objets sur lesquels elle agit. Cependant le concours de l'esprit avec les autres vertus intellectuelles est indispensable, & sert à leur donner une activité, une force bien plus considérable. Il ne faut pas s'y méprendre, en restreignant le jugement qu'on porte sur l'usage de l'esprit à celui qu'en font les Orateurs & les Poètes. Ceux-ci cherchent les choses ingénieuses, moins pour instruire que pour plaire, & afin de demeurer à la portée des Auditeurs ou des Lecteurs ordinaires, ils ne s'écartent pas beaucoup des choses les plus communes, & qui tombent universellement sous les sens; au lieu que ceux qui veulent faire servir l'esprit à des doctrines solides & profondes, lui font prendre un vol beaucoup plus élevé, & le transportent dans des régions inconnues au vulgaire. On croit qu'il ne faut que de l'application & du travail pour faire de bonnes théories, & construire les plus grands systèmes; on se trompe, il faut de l'esprit proportionné à l'importance de ces théo-

théories, à l'étenduë de ces systêmes. Les trois principaux Philosophes modernes, *Descartes*, *Newton* & *Leibnitz*, ont été de grands esprits, & n'auroient pû sans cela faire ce qu'ils ont fait. C'est à la force de leur esprit qu'ils ont dû ces découvertes, cette sublimité, cette fécondité, ces rares talens en un mot, qui ont rendu leur nom immortel. Il n'y a que de petits esprits qui puissent méconnoître la grandeur réelle de celui qu'ont possédé ces Coryphées de la Philosophie, ces hommes si sublimes & si profonds.

MAIS il semble que l'usage ait suffisamment décidé la chose, & qu'il ait pris soin de justifier d'avance ce que nous établissons ici au sujet des services que l'esprit rend à la profondeur, en associant ensemble ces deux mots dans l'expression reçue par laquelle on dit *un esprit*, ou même un *génie profond*. Cet esprit n'est pas celui de la Poësie & de l'Eloquence, qui sont presque toujours des talens exclusifs de la profondeur; surtout, (ce qui pourroit d'abord paroître singulier, mais qui ne laisse pas d'être très fondé en raison,) lorsque ces talens sont poussés à un degré éminent. En effet, pour deve-

nir excellent Poëte, grand Orateur, il faut avoir l'esprit naturellement tourné du côté opposé à la profondeur, & cultiver ce tour d'esprit par tous les genres d'étude qui sont le moins compatibles avec les abstractions, les méditations, & les autres opérations intellectuelles requises pour la profondeur. L'attention aux choses sensibles est le terme le plus éloigné de la résolution finale des notions dans celles qu'on doit regarder comme ayant atteint la plus grande simplicité dont elles soient susceptibles par rapport à nous. Ce sont les deux extrémités de nos connoissances : le Poëte & l'Orateur sont à l'une, & le Philosophe profond à l'autre. Cependant les succès brillans qu'éprouvent quelquefois les premiers, leur persuadent qu'ils ont un génie propre à tout, & les jettent dans des entreprises fort disproportionnées aux forces de ce génie. Rien n'est plus singulier alors que de voir des hommes, qui n'ont jamais su que voltiger & effleurer, prendre l'air & les apparences de gens qui creusent & qui approfondissent; définir, diviser, arranger méthodiquement, à ce qu'ils croient, des notions tout à fait étran-

trangeres pour eux, & avec lesquelles la plus longue habitude ne viendrait pas à bout de les familiariser. Cela donne des scènes fort plaisantes aux juges compétens ; mais la multitude applaudit à bon compte à ces Philosophes manqués, parce que portant la vivacité de leur esprit & les agrémens de leur style dans la discussion de matieres qui ne demanderoient que de la netteté & de la simplicité, ils éblouissent ceux qui ne cherchent dans toutes leurs lectures que de l'amusement, ou ce plaisir que tant de gens goûtent lorsqu'ils croient entendre sans effort des choses qui ne sont pas à leur portée. Dans la Société chaque Maître a ses droits ; & aucun Artisan ne peut travailler que dans la profession où il a été reçu Maître ; mais la République des Lettres, abandonnée aux desordres de l'anarchie la plus complete, permet à chacun d'écrire sur quel sujet il veut, & comme il veut, en dépit du bon sens, de la vérité, des bienséances, de la Religion, & de tout ce qu'il y a de plus respectable. Après cela faut-il s'étonner de voir le débordement impétueux du torrent le plus effréné qui fut jamais ?

### 318 PRINCIPES DE MORALE

Le secours de l'esprit aussi bien que celui de la pénétration est donc essentiel pour arriver à la profondeur ; & ceux qui la desirent, n'y arrivent qu'autant qu'ils emploient ces moyens. Mais la profondeur pourroit ne pas paroître aussi digne de recherche qu'elle l'est réellement, & il n'y a en effet rien de plus commun que d'entendre dire ; à quoi bon s'enfoncer si avant dans les spéculations ? A quoi mènent toutes ces recherches pénibles, & ces discussions sans fin ? Sans nous arrêter ici à prouver leur extrême utilité, déterminons d'une autre manière ceux qui ont de l'éloignement pour la profondeur, ou du moins pour ce qu'elle coûte à acquérir, déterminons-les, dis-je, à vaincre cette répugnance, en leur disant que si l'esprit & la pénétration servent à acquérir la profondeur, celle-ci sert en récompense à fortifier l'esprit, & à augmenter la pénétration ; en sorte que, quand on ne la rechercheroit pas pour elle-même, il faudroit toujours en faire un cas infini, en égard aux avantages dont nous venons de parler ; avantages qui résultent de ce que nous avons déjà remarqué plus d'une fois au sujet de la liaison intime & du

du concours efficace de toutes les vertus intellectuelles. Ceux donc qui sentent, comme ils le doivent, la force d'une obligation qu'on doit regarder comme la première & la plus indispensable de toutes, c'est celle de perfectionner en général notre ame & toutes ses facultés, ne balanceront point à suivre fidèlement la route que nous leur traçons ici. Cette route ne sçauroit paroître longue & pénible qu'à ceux qui ne sont pas en état de se faire de justes idées de la recherche de la vérité; car dans le fonds elle est non seulement la plus sûre, mais en même tems la plus courte & la plus facile. Disons mieux, elle est la seule; car je pose en fait qu'en s'engageant dans quelque autre, ou en essayant successivement toutes celles qu'on pourroit croire convenables, il se trouvera qu'après les plus longs circuits, on n'aura fait aucun chemin réel, & qu'il faudra, ou renoncer à l'entreprise d'arriver à la vérité, ou regarder comme une peine perdue toute celle qu'on a prise, & recommencer à nouveaux fraix d'après les directions que nous traçons ici.

ON ne sçauroit trop réfléchir; c'est de

cultiver avec soin : cette culture produiroit le plus souvent des idées neuves, des découvertes réelles, dont la réflexion est l'unique source.

· **QUICONQUE** néglige de réfléchir sur la résolubilité des définitions & des notions qui entrent dans les propositions, en d'autres notions plus simples, néglige donc par là même de donner à son Entendement la profondeur, dont il seroit susceptible ; & pour éviter cet inconvénient, il faut s'accoutumer de bonne heure à chercher l'explication de tous les termes dont les définitions & les propositions sont composées, & à ne s'arrêter dans le progrès de ces explications, que lorsque les termes & les idées nous manquent. En vain voudroit-on substituer à cet exercice les lectures, quelles qu'elles soient, des Livres les plus profonds ; tout l'effet qu'elles peuvent produire, c'est de nous initier à la connoissance de doctrines profondes, mais il ne faut pas confondre cette connoissance avec la profondeur de notre propre Entendement. Si l'on veut se convaincre de la différence totale qu'il y a entre ces deux choses, il suffit de considérer ce qui arrive à ceux qui, ver-

fés,

lés, & consommés si l'on veut, dans des Sciences très profondes, sans avoir eux-mêmes l'esprit profond, veulent sortir de leur sphère, & croient entendre à fonds ce dont ils n'ont réellement aucune notion, supposant comme manifestes des propositions dont ils verroient l'insuffisance & l'improbabilité, s'ils savoient en expliquer les termes, & les résoudre dans leurs notions primitives. Malgré l'air de confiance avec laquelle ils parlent & décident, ce sont des Navigateurs sans pilote, ni boussole, au milieu du vaste Ocean.

On ne sçauroit donner ce que l'on n'a pas, ni conduire les autres, où l'on n'est pas en état d'arriver soi-même. Ainsi, lorsqu'on est chargé d'enseigner les Sciences, il n'est pas possible de s'en acquitter avec un succès complet, à moins que l'on n'y soit parvenu à un certain degré de profondeur. Aussi rien de plus superficiel, & de moins réellement instructif que la plupart des enseignemens, des Leçons, des Cours, qui se font continuellement dans les Collèges & dans les Universités. Quelques Cahiers pleins de généralités, d'idées confuses, & où



les matieres sont traitées sans ordre, ni précision, servent de tablature pendant une longue suite d'années à des Professeurs, qui se sont formés dans leur jeunesse par l'étude de Cahiers semblables, que leurs Maîtres leur ont fourni. Pour la réflexion ils en sont aussi ennemis que le Père *Canaye*. Les Dissertations Academiques qui devroient être des analyses solides, des discussions approfondies sur des sujets intéressans, & qui n'ayant pas encore été suffisamment traités, sont pour le plus grand nombre ou d'insipides répétitions de choses triviales & usées, ou des compilations pédantesques, sur des sujets bizarres. Quand on s'est enroué deux ou trois heures à les soutenir sur les bancs, on est Docteur & aussi Docteur que si l'on avoit pâli trente ans sur les Ouvrages les plus profonds. De pareils abus sautent aux yeux; & avec tout cela ils sont malheureusement irrémédiables.

IL n'y a que ceux qui possèdent la profondeur de l'Entendement, qui puissent distinguer les doctrines profondes de celles qui ne le sont pas, & les Savans profonds de ceux que le Citoyen de Genève a nommés la *tourbe philosophique*.

Ceci

Ceci revient à ce que j'ai dit de l'Esprit philosophique dans mon Discours sur ce sujet. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici le passage suivant. „ C'est la pré-  
 „ rogative de l'Esprit philosophique; il  
 „ juge de tous les autres, & les appré-  
 „ cie, parce qu'il en connoit le fort &  
 „ le foible. . . . . Il juge, parce qu'il ne  
 „ peut s'empêcher de le faire, parce  
 „ que ce jugement n'est chez lui qu'une  
 „ simple intuition, qu'un effet des idées  
 „ nettes & distinctes qu'il possède, &  
 „ qu'il est dans le cas d'un homme qui  
 „ ayant la vuë excellente, ne peut s'em-  
 „ pêcher d'appercevoir les objets placés  
 „ à la portée de l'organe. C'est cette  
 „ vuë nette, qui fait le fonds & l'essen-  
 „ ce de l'Esprit philosophique; & si nous  
 „ voulons substituer à cette expression  
 „ figurée un terme, simple & propre,  
 „ qu'est-elle autre chose, sinon l'habi-  
 „ tude familiere & constante des règles  
 „ de la Logique, réduites en pratique  
 „ toutes les fois qu'il se présente des  
 „ occasions de les appliquer. Exceller  
 „ en Géométrie, ou en quelque Science  
 „ particuliere que ce soit, n'est point un  
 „ titre pour raisonner juste; il n'y a que

„ la Logique qui nous forme à cet art;  
 „ & quand on ne l'a pas posée pour fon-  
 „ dement de toutes ses études, rien ne  
 „ peut y suppléer. Le mépris de cer-  
 „ tains Savans pour ses règles & ses opé-  
 „ rations ressemble à celui que font écla-  
 „ ter les gens du bel air, aux railleries,  
 „ aux bons mots qu'ils débitent, lors-  
 „ qu'on leur parle des mêmes règles.  
 „ Ils ne voyent rien de plus ridicule que  
 „ l'idée d'apprendre à raisonner; ils croi-  
 „ roient se dégrader en y consacrant la  
 „ moindre partie de leur temps; & dans  
 „ cette persuasion inébranlable, ils pas-  
 „ sent leur vie à déraisonner. Il n'est  
 „ que trop vrai que presque tous les Sa-  
 „ vans sont dans ce cas. Ils ont glissé  
 „ rapidement sur ces premières notions,  
 „ qui d'ailleurs leur ont été souvent fort  
 „ mal enseignées; ils ont, par un effet  
 „ même de la force de leur génie, ap-  
 „ pris des Sciences qu'ils regardent com-  
 „ me supérieures; ils y ont acquis de la  
 „ réputation, ils en sont fiers, & croient  
 „ que rien n'égale la justesse, & la force  
 „ de leurs raisonnemens, dans le tems  
 „ même où ils en laissent échapper dont  
 „ l'inconséquence saute aux yeux de ces  
 „ hum-

„ humble Logicien, qu'ils regardent pres-  
 „ que du même œil que l'animal qui tra-  
 „ ce pesamment de pénibles sillons. Les  
 „ renvoyer à l'école, aux principes élé-  
 „ mentaires, c'est s'exposer à leur in-  
 „ dignation, à leur fureur, à leurs per-  
 „ sécutions mêmes, s'ils sont assez puis-  
 „ sants pour en exciter”.

IL ne faut pas être fort versé dans l'his-  
 toire des Sciences modernes, pour voir  
 combien il y en a peu parmi ceux qui  
 les cultivent qui puissent passer à bon  
 droit pour des Auteurs originaux. On  
 ne vit presque dans la République des  
 Lettres que de larcins, d'une rapine plus  
 ou moins déguisée; & le grand art des ré-  
 putations ne consiste guères que dans l'ha-  
 bileté qu'on apporte à ce déguisement.  
 Les Anciens qu'on affecte tant de mépri-  
 ser sont une source toujours ouverte, où  
 l'on ne cesse de puiser. *Plutarque*, *Cice-  
 ron* & *Senèque* ont fourni presque toute  
 l'étoffe de nos meilleurs Traités de Mo-  
 rale; *Cornéille*, *Racine*, *Boileau*, ont joi-  
 té, il est vrai, avec leurs modèles, mais  
 ils n'ont pas laissé de leur emprunter plu-  
 sieurs beautés, qui sont le principal orne-  
 ment de leurs ouvrages. Encore est-ce  
 là

### 328 PRINCIPES DE MORALE

Il n'y a un talent qui n'appartient qu'aux Savans proprement dits, & de bon aloi; il n'y a qu'eux pour qui la docte Antiquité soit accessible, & leur nombre va toujours en diminuant. Les autres n'y font pas tant de façon; ils prennent à droite & à gauche, dans leurs Contemporains même & dans les Livres les plus connus, tout ce dont ils peuvent s'accommoder; & ils font de véritables *centons*; & si chacun y répétoit ce qui lui appartient, ce seroit la Fable du Geai dépouillé. Les Ouvrages philosophiques ne sont pas exemts de ce sort. On reduiroit à fort peu de Volumes les Bibliotheques qui en sont composées, si on ne laissoit que les Auteurs qui pensent par eux-mêmes, & qui suivent le fil de leurs propres méditations. L'Imprimerie a augmenté cet abus à un point inconcevable. La facilité avec laquelle on peut se mettre au rang des Auteurs, donne à tout le monde l'envie d'en être; & c'est à qui fera gémir les presses de productions informes, qui tantôt ne sont qu'un fait de la Librairie chez l'Epicier, tantôt doivent au mauvais goût du Siècle une vogue passagère, quelquefois même un sort assez brillant. De  
cet

cette maniere ceux qui croient apprendre quelque chose en lisant, & à force de lire, sont fort éloignés de leur compte; leur esprit se charge inutilement d'idées confuses, fausses, diversifiées par mille modifications inutiles, & par là même il se gâte, & perd avec le goût de la Vérité l'aptitude à la connoître.

Pour écrire systématiquement, il faut avoir une profondeur réelle, qui n'est pas nécessaire tant qu'on se borne aux compositions imparfaites & irrégulières dont nous venons de parler. Mais n'appellons écrire systématiquement, que faire des Ouvrages où la Vérité soit établie démonstrativement; & nous n'étendons point cette dénomination à ceux où le faux prend les apparences du vrai, & s'approprie la méthode qui lui est consacrée. Tels sont ceux de *Spinoza*, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Un enchainement de propositions, dont les termes sont équivoques, & qui n'ont point entr'elles de véritable liaison, n'est pas plus un système, que le Palais de glace qui fut construit à S. Petersbourg en 1740. étoit un Palais réel & vraiment habitable. Si l'on ne fait pas à cet-

### 330 PRINCIPES DE MORALE

cette condition indispensable l'attention qu'elle mérite, on s'expose à l'un de ces deux risques, ou de prendre indifféremment pour des systèmes, c'est à dire, pour des démonstrations, tout ce qui est produit sous ce nom, ou de se prévenir contre les systèmes en général, & de les envelopper tous dans la condamnation de ceux qui ne méritent pas ce titre.

Ce n'est qu'avec le secours d'un degré considérable de profondeur qu'on peut aller fort loin dans la connoissance des Mathématiques; mais il en faut un beaucoup plus grand quand on veut porter aussi loin les connoissances d'un autre genre. En effet, dans les Mathématiques les sens concourent toujours aux opérations intellectuelles; on a sous les yeux des figures, & des calculs auxquels l'attention peut se fixer; au lieu que dans l'examen des vérités purement abstraites, des notions métaphysiques, l'esprit est obligé de se soutenir par lui-même; toute image, toute représentation sensible cesse; on n'est point dans les espaces imaginaires, au contraire on est dans le país des vraies & uniques réalités, mais peu de génies sont en état d'arriver jusqu'à cet-

cette région intellectuelle, & tous ceux qui ne sauroient y parvenir, se tirent d'affaire en niant son existence, & en traitant ceux qui l'affirment à peu près comme des visionnaires, qui ne méritent que la pitié. On ne doit donc espérer de se frayer une route à des connoissances d'un ordre si élevé, qu'en prenant plus de soin & de précautions que n'en demandent celles d'un ordre inférieur, & en s'attachant à des exercices poussés au-delà de ceux qui suffisent aux simples Géomètres.

En général les doctrines solides ne peuvent être conduites au plus haut degré de perfection qui leur convient, qu'autant qu'elles sont diligemment approfondies. Cet approfondissement qui consiste dans l'analyse des notions, tant qu'elles sont résolubles, affermit de plus en plus la solidité des doctrines auxquelles ces notions appartiennent, & l'on peut alléguer pour raison suffisante du défaut de solidité qui est si commun, le défaut de profondeur. L'étroite liaison de ces deux vertus intellectuelles fait que l'une ne sauroit guères exister sans l'autre; & leur subordination exige que la solidité précède, & soit



soit le guide qui nous conduise à la profondeur.

IL y a une sorte d'Ouvrages, qui, s'ils étoient bien exécutés, contribueroient beaucoup à l'accroissement des Sciences solides & profondes. Ce sont les *Dictionnaires réels*, où l'on explique tous les termes propres des Sciences, en joignant à cette explication celle des doctrines auxquelles ces termes appartiennent. L'idée de ces Dictionnaires est déjà assez ancienne: & il en existe pour la Philosophie, pour le Droit, pour la Médecine, &c. mais il s'en faut bien qu'ils remplissent leur destination. Dans ceux qui ont déjà quelque ancienneté, tout se réduit presque au détail des subtilités scolastiques, & à des explications aussi obscures que les termes expliqués. On en est venu depuis à l'idée d'un Dictionnaire universel, ou *Encyclopédique*, dont *Bacon* avoit tracé une esquisse, & un Savant, nommé *Alstedius*, donné un essai volumineux. Les Anglois ont été plus loin dans le Dictionnaire de leur Compatriote *Chambers*, & les François ont voulu avoir la gloire de couronner l'entreprise par l'immense *Encyclopédie*, qui paroît  
actuel-

actuellement. Cet important Ouvrage (\*) fera sans contredit un monument honorable pour notre siècle, & pour les Savans distingués, à qui la direction en a été confiée; mais, sans se livrer aux préventions & aux passions qui ont excité tant de Critiques injustes contre ce Dictionnaire, il est aisé de concevoir qu'il ne sauroit être parfait, non seulement parce que c'est un Ouvrage humain, mais encore & surtout par la multitude des personnes qui y fournissent leur contingent, la diversité de leurs vuës, de leur tour d'esprit, de leurs opinions, & par l'insuffisance réelle de quelques unes d'entr'elles. D'ailleurs ce n'est jamais du premier jet qu'une pareille entreprise réussit pleinement: il faut des revisions & des corrections sans nombre, tant de la part de ceux qui y travaillent actuellement, que des Savans à venir, dans la suite des générations qui succéderont à la nôtre. Encore, & quoiqu'on fasse, on ne viendra jamais à bout de mettre dans un semblable Ouvrage ce qui seul en feroit l'essence & le prix, c'est une liaison  
tel-

(\*) On écrivoit ceci en 1758.

tellement systématique, qu'en commençant par les Articles qui se rapportent aux premières notions, on pût à l'aide des renvois le lire tout de suite, comme on liroit un système écrit dans la forme ordinaire, & y trouver cette liaison continue, cette marche uniforme & invariable, dans lesquelles gît toute la force systématique. Je me crois autorisé à donner ici au Lecteur un excellent morceau là dessus; mais il faut commencer par lui apprendre de qui il est, & comment il m'appartient.

IL y a environ vingt ans que je formai le dessein de composer un Dictionnaire philosophique en François. Ceux de Mr. *Chauvin* en Latin, & de Mr. *Wach* en Allemand, m'en avoient fait naître l'idée. Je voulois enchérir, autant que j'en serois capable, sur ces modèles. Je mettois l'essentiel des matières dans des Articles en forme de Texte, & je plaçois les discussions dans des Notes, en suivant à peu près l'arrangement du Texte & des Notes du Dictionnaire de *Bayle*. En deux ou trois ans je fis un nombre assez considérable d'Articles, que j'ai depuis cédés à Mrs. les Auteurs de l'*Encyclo-*

*clopédie*, qui en font l'usage convenable à leurs vûes. Mais, avant cette cession, & au fort de mon travail, je reçus une Lettre, que j'ai conservée précieusement, & dont je suis ravi de pouvoir faire usage ici. Elle étoit d'un Savant qu'il suffira de nommer pour réveiller l'idée d'un homme infiniment estimable, & dont la mort prématurée a causé les plus vifs regrets, non seulement à sa Patrie, dont il faisoit un des principaux ornemens, mais à toute la République des Lettres qui lui avoit déjà assigné un rang distingué parmi les premiers Savans du Siècle. C'est M. Cramer de Geneve, d'où il m'écrivoit en ces termes le 2 d'Avril de l'année 1742.

MONSIEUR,

„ C'EST avec bien du plaisir que j'ai  
„ appris de M. le Ministre *Peschier* (\*),  
„ que

(\*) Ecclesiastique de la même Ville, auquel les rares talens & son éminente piété m'engageroient à donner ici les plus grands éloges, si sa modestie ne me les interdisoit. Je me contenterai de dire que depuis près de vingt ans je cultive son amitié, comme une des choses dont la conservation m'est le plus précieuse.

„ que vous avez formé le dessein d'un  
 „ Dictionnaire philosophique. Quand  
 „ des personnes de goût & remplies d'é-  
 „ rudition veulent bien travailler pour  
 „ le Public, le Public doit leur être fort  
 „ obligé, parce qu'il ne peut que profi-  
 „ ter de leurs travaux. Et l'Ouvrage  
 „ auquel vous pensez est un Ouvrage qui  
 „ nous manque, quoique fort utile, & en  
 „ quelque façon nécessaire. Je souhaite-  
 „ rois de tout mon cœur pouvoir vous ser-  
 „ vir en quelque chose; & si vous jugez que  
 „ je puisse vous y aider en quoi que ce  
 „ soit, disposez de moi très librement.  
 „ Vous trouverez sûrement peu de mo-  
 „ yens, mais beaucoup d'empressement  
 „ & de zèle à vous marquer mes bonnes  
 „ intentions.

„ J'AI extrêmement goûté ce que M.  
 „ *Peschier* m'a communiqué de votre  
 „ plan. La maniere de Mr. *Bayle*, c'est  
 „ à dire, la division d'Articles un peu  
 „ considérables, en Texte & Notes,  
 „ me paroît fort bien imaginée, & plus  
 „ convenable encore à un Dictionnaire  
 „ philosophique, qu'à un Dictionnaire  
 „ historique. Seulement je pense qu'il  
 „ faut être en garde contre une déman-  
 „ geaison

„ raison naturelle aux beaux génies:  
 „ c'est celle des digressions. Bayle n'a  
 „ pas sçu résister à cette tentation. Il  
 „ est vrai qu'il s'égare dans de si beaux  
 „ pays, qu'on s'égare volontiers avec lui.  
 „ Mais je crois qu'on pardonneroit  
 „ moins ce défaut à un Philosophe qu'à  
 „ un Critique, dont on n'exige pas tant  
 „ de précision.

„ UNE chose qui demande qu'on y ré-  
 „ fléchisse bien avant que de commen-  
 „ cer, c'est l'étendue qu'on doit donner  
 „ à chaque Article. J'entens l'étendue,  
 „ proportion gardée, car tous les Arti-  
 „ cles ne doivent pas être mesurés à la  
 „ même toise. On peut bien dire que  
 „ c'est ici surtout qu'il faut garder *auream*  
 „ *mediocritatem*, & s'éloigner également  
 „ de faire un Livre décharné, ou un Li-  
 „ vre bouffi; un simple Vocabulaire, ou  
 „ un Recueil de Dissertations. Voilà,  
 „ Monsieur, en quoi je me félicite prin-  
 „ cipalement de ce qu'un dessein comme  
 „ celui-là vous soit venu dans l'esprit.  
 „ On trouveroit aisément des gens assez  
 „ savans pour l'entreprendre, mais on  
 „ ne trouvera que peu de personnes qui  
 „ aient assez de gout pour y réussir; &  
 Tom. II. P „ j'ose

„ j'ose vous dire, Monsieur, que le public vous range dans le petit nombre de ces personnes-là (\*).

„ Je me forme l'idée d'un Dictionnaire philosophique, comme d'un amas de matériaux pour bâtir l'édifice d'un système de Philosophie. Ces matériaux sont pêle mêle, *disjecti membra systematis*, sans liaison, sans ordre, si ce n'est celui que les Lettres de l'Alphabet donnent à leurs Titres. En cet état je le compare à un Vaisseau démonté, dont toutes les pièces sont rangées dans un Magasin d'Amirauté, où de tout ce qui est nécessaire pour bâtir un Vaisseau, il ne manque rien que la liaison & l'arrangement convenable: Mais j'ajoute, ( & ne peut-on pas pousser la comparaison jusques là?) „ que

(\*) Tous ceux qui ont connu feu M. Cramer, savent qu'il étoit l'homme du monde le plus poli & le plus fécond en expressions obligeantes. Je crois qu'il suffit d'en instruire ici ceux qui pourroient l'ignorer, pour me disculper du reproche de n'avoir pas supprimé des choses trop flatteuses pour me les approprier.

„ que comme ces pièces sont si bien nu-  
 „ meroées, que, dès qu'on a besoin du  
 „ Vaisseau on peut en un jour ou deux  
 „ les réunir, de même il seroit à souhai-  
 „ ter que les Articles du Dictionnaire  
 „ fussent tellement digérés, & si bien  
 „ rapportés les uns aux autres, que qui  
 „ voudroit se donner souvent la peine  
 „ de tourner le feuillet, pourroit le lire  
 „ comme un système de Philosophie. Je  
 „ crois qu'avec quelque attention & à  
 „ force de combinaisons on y pourroit  
 „ réussir par le moyen des divisions &  
 „ des renvois.

„ PAR exemple, on ouvre le Diction-  
 „ naire, au mot *Philosophie*. Après une  
 „ ou plusieurs Définitions de cette Scien-  
 „ ce, (car peut-être ne faut-il pas se  
 „ borner à donner le meilleur, & ce qui  
 „ est aujourd'hui le plus reçu, mais il  
 „ faut aller à tout ce qui a eu dans un  
 „ tems ou dans un autre quelque réputa-  
 „ tion,) après un Abrégé de l'Histoire,  
 „ & des généralités qu'on peut mettre  
 „ sous ce titre, on trouvera toutes les  
 „ divisions de la Philosophie, ou toutes  
 „ ses parties, & ses Sectes &c. Chacun  
 „ de ces Articles sera simplement indi-



„ qué avec un renvoi. Ainsi la Philoso-  
 „ phie se divise en *Logique*, *Metaphy-*  
 „ *sique*, *Physique*, &c. Voyez *Logique*.

„ CELUI qui veut lire dans un ordre  
 „ systématique, passera donc au mot *Lo-*  
 „ *gique*. Il y trouvera les définitions,  
 „ l'histoire, les prolegomenes; puis les  
 „ divisions, *Logique naturelle & artifi-*  
 „ *cielle*, &c. lesquelles ne pouvant se  
 „ rapporter commodément à aucun autre  
 „ Titre, se trouveront expliquées ici.  
 „ Enfin une exposition des principaux  
 „ systèmes de *Logique*, & là des renvois.  
 „ Par exemple, la plupart de ceux  
 „ ont traité la *Logique*, la divisent en  
 „ quatre parties. Dans la première ils  
 „ parlent des *Idées*, dans la seconde des  
 „ *Propositions*, &c. Voyez *Idées*, *Ju-*  
 „ *gemens*, *Propositions* &c.

„ UN Lecteur sautera donc au mot  
 „ *Idées*, & ainsi de suite.

„ Vous prendrez, Monsieur, à peu  
 „ près par là une idée du plan que je for-  
 „ me. C'est à vous à juger, s'il est exé-  
 „ cutable, & si les avantages que j'y crois  
 „ entrevoir sont assez réels pour méri-  
 „ ter la peine que ce plan pourroit don-  
 „ ner dans l'exécution. Ce que je puis

„ vous

„ vous dire, c'est qu'un Anglois, nom-  
 „ mé *Chambers*, a suivi ce plan en géné-  
 „ ral dans un gros Dictionnaire univer-  
 „ sel des Arts & des Sciences, qu'il a in-  
 „ titulé *Cyclopædia*, & qui n'est pas mau-  
 „ vais. Je vous exhorterois assez, Mon-  
 „ sieur, si vous entendez l'Anglois, à  
 „ faire usage de ce Dictionnaire, aussi  
 „ bien que d'un autre écrit dans la mê-  
 „ me Langue, & dont l'Auteur se nom-  
 „ me *Harris*. Leur plan est plus vaste  
 „ que le vôtre, qui n'en est pas moins  
 „ bon pour être plus restreint. Mais,  
 „ quand vous trouveriez dans l'un ou  
 „ dans l'autre quelque Article dont le  
 „ fonds ou le tour vous plaisent, je crois  
 „ que vous pourriez vous en servir sans  
 „ scrupule. L'entreprise d'un Diction-  
 „ naire est si grande pour un seul parti-  
 „ culier, qu'il lui est bien permis de  
 „ s'aider de tout ce qu'il trouve lui con-  
 „ venir. *Chambers* commence sa Préfa-  
 „ ce par dire qu'on trouvera sans doute  
 „ son entreprise au dessus de ses forces,  
 „ & qu'il en a été lui-même effrayé;  
 „ mais qu'il s'est rassuré en considérant  
 „ qu'il étoit un riche héritier, à qui é-

„ toient tombées les Successions de *Fure-*  
 „ *tiere, Savary, Wolff, Harris, &c.*

„ LES Philosophies qui ont eu le plus  
 „ cours dans le monde sont celles de  
 „ *Platon, d'Aristote, de Descartes, de*  
 „ *Newton, & de Wolff, ou Leibnitz.*  
 „ Les deux premieres ont eu leur tems;  
 „ les trois autres régnerent encore, & par-  
 „ tagent l'Europe savante. Vous ne pou-  
 „ vez guères, Monsieur, vous dispen-  
 „ ser, à ce que je crois, d'enchaîner dans  
 „ votre Dictionnaire les termes & les  
 „ opinions de toutes ces Sectes, & d'au-  
 „ tres encore moins célèbres. Ce que  
 „ nous cherchons surtout dans un Dic-  
 „ tionnaire, ce sont les mots rares, dont  
 „ nous avons oublié le sens, & qui nous  
 „ arrêtent dans une lecture. Je conviens  
 „ que cela va à augmenter votre peine.  
 „ Mais je me persuade que rien ne sera  
 „ difficile à vos talens & à votre appli-  
 „ cation.

„ Vous écrirez votre Ouvrage en Fran-  
 „ çois. Mais nous avons bien des mots  
 „ en Philosophie, qui ne sont guères que  
 „ Latins, & qu'on ne sauroit presque  
 „ comment rendre en François. Qu'en  
 „ ferez-

„ ferez-vous ? Pour moi, je vous autori-  
 „ se à être Créateur de nouveaux ter-  
 „ mes.

„ METTREZ-VOUS, Monsieur, beau-  
 „ coup d'historique dans votre Diction-  
 „ naire ? Je crois qu'il n'y figureroit pas  
 „ mal. Ces Articles sont aisés à com-  
 „ poser ; ils plaisent au gros des Lecteurs ;  
 „ & ils ne sont pas inutiles. Il y a bien  
 „ des choses dont nous n'avons qu'une  
 „ connoissance historique ; sur plusieurs  
 „ Articles nos lumieres se réduisent pres-  
 „ que uniquement à savoir ce qu'ont pen-  
 „ sé nos devanciers, & en général un  
 „ esprit philosophique prend plaisir à ré-  
 „ fléchir sur la marche de l'esprit humain,  
 „ & sur les routes tortueuses, qui d'ordi-  
 „ naire conduisent à la vérité. Car on ne  
 „ s'avise guères du droit chemin qu'après  
 „ en avoir essayé de circonflexes. Vous  
 „ voyez, Monsieur, que quand je parle  
 „ d'histoire, j'entends l'histoire de la Phi-  
 „ losophie, & non celle des Philosophes,  
 „ qui ne doit entrer dans votre plan  
 „ qu'incidemment, & autant qu'elle se-  
 „ roit fort intéressante, & pourroit s'a-  
 „ mener bien naturellement.

„ J'AI encore une question à vous fai-

„ re, Monsieur, & c'est la première que  
 „ je me suis faite à moi-même. Votre  
 „ Dictionnaire sera-t-il Mathématique  
 „ en même tems que Philosophique? Je  
 „ trouve d'assez bonnes raisons pour &  
 „ contre. Les principales sont, d'un côté,  
 „ que non seulement les Mathématiques  
 „ font partie de la Philosophie, mais encore  
 „ que ces deux Sciences sont aujourd'hui  
 „ tellement liées & dépendantes l'une de  
 „ l'autre, que je ne vois pas comment vous  
 „ pourriez les séparer. L'Astronomie, l'Optique,  
 „ la Mécanique, ne peuvent être arrachées  
 „ de la Physique, sans la laisser très  
 „ incomplète. Et comment donner l'explication  
 „ de ces branches de la Physique, sans une  
 „ connoissance préalable de la Géométrie,  
 „ de l'Arithmétique, & même de l'Algebre.  
 „ D'un autre côté, insérer dans votre  
 „ Dictionnaire les Mathématiques, c'est le  
 „ grossir au double; & peut-être que la  
 „ plupart des Lecteurs, contents de l'explication  
 „ des termes & des Dogmes de la Philosophie,  
 „ ne se soucieront pas de ce qui est  
 „ purement mathématique. Ne pourroit-on  
 „ point garder une sorte  
 „ de

„ de milieu qui accommoderoit tout le  
 „ monde ? C'est de ne mettre dans le  
 „ Dictionnaire d'autres termes mathé-  
 „ matiques, que ceux qui sont absolu-  
 „ ment nécessaires, pour entendre la  
 „ Philosophie. J'appréhende seulement  
 „ que dans l'exécution, ce parti n'offre  
 „ encore bien des difficultés. Mais je  
 „ m'assure qu'il n'en est point que vo-  
 „ tre &c. ”

Je ne fais point d'excuse de la longueur de ce morceau, & je me persuade que le Lecteur auroit souhaité comme moi qu'il eut été encore plus long. En comparant les Directions de M. *Cramer* avec le travail de Mrs. les Encyclopedistes, on pourra voir en quoi ces illustres Savans ont pensé de même. Il est du moins certain que ceux de Paris ont rempli à plusieurs égards les vûes de celui de Geneve, d'une manière infiniment supérieure à tout ce qu'on auroit pû se promettre de mes foibles travaux.

REVENONS à la doctrine de la profondeur. Quand on passe en revue les Citoyens de la République des Lettres, & qu'on veut les apprécier d'après cette notion, on est infiniment surpris com-

### 346. PRINCIPES DE MORALE

bien il s'en trouve peu à qui elle soit applicable, & par conséquent combien le nombre des Savans proprement dits est borné. Ceux-même qui font tous leurs efforts pour paroître profonds, soit en traitant des matieres qui demandent effectivement de la profondeur, soit en faisant des raisonnemens abstraits, & qui paroissent le fruit d'une longue méditation, sont pour la plupart de simples échos, de vrais Perroquets.

LE *Pfittacisme littéraire*, (qu'il nous soit permis de hazarder cette expression,) est aussi commun que nuisible aux Sciences. Quand on lit successivement les Auteurs qui ont traité les mêmes Sciences, ou en général des matieres du même ordre, on est surpris, je dirois presque épouvanté, de la multitude des répétitions, de la fréquence & de l'énormité des plagiats. Ce ne sont pas les Historiens seuls qui se copient les uns les autres; les Auteurs les plus célèbres en fait de goût, les Ecrivains qui paroissent les plus originaux, si on les dépouilloit de tout ce qui n'est pas à eux, demeureroient souvent dans une nudité bien honteuse. *Montaigne* avoit fondu *Plutarque*.

que & Seneque dans ses *Essais*; mais dans combien d'Ouvrages de Morale n'a-t-il pas été incorporé & fondu à son tour? Que veulent dire tous ces titres copiés les uns d'après les autres, tous ces *Caractères*, qui ont été engendrés par ceux de la *Bruyere*, toutes ces *Lettres Persanes*, *Siamois*, *Irroquoises*, dont l'*Espion Turc* a fait naître l'idée, & aujourd'hui tous ces *Esprits*, qui prétendent être proche parens, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'*Esprit des Loix*, quoiqu'il n'y ait pas une ombre d'affinité entr'eux? Mais ce sont surtout les adoptions de détail, les pieces de rapport, que l'on prend de côté & d'autre pour former de nouveaux Ouvrages, qui mettent véritablement à bout la patience d'un Public éclairé, qui voit à quel point on le croit dupe. Le seul Dictionnaire de *Bayle*, qui après tout n'est lui-même qu'un *centon*, une *rapso-die*, a été une source féconde, une mine inépuisable, où des Auteurs volumineux, & qui prétendent à la célébrité, ont pris & puisé à souhait de quoi faire montre d'esprit & de savoir. Les Commentateurs, peuple plus obscur, ne sont généralement que des Copistes. Quand



on feuillette cette énorme Compilation sur l'Ecriture Sainte, à laquelle on a donné le nom de *Grands Critiques*, on croit rêver en voyant les mêmes Remarques placées avec confiance sous trois ou quatre noms différens. Le grand *Grotius* est presque le seul qui tire les Observations de son propre fonds: aussi bien des gens se bornent-ils à faire l'acquisition d'une Edition séparée de ses Commentaires. Cet inconvénient a produit les Editions qu'on appelle *Variorum*, où l'on a prétendu faire un choix des meilleures notes, & éviter les répétitions. Mais quel choix! & quel dommage que d'habiles Imprimeurs y aient consacré l'élégance, de leur art!

LES Ouvrages qui ont paru sous le titre de *Systèmes*, malgré tout ce que ce titre semble promettre, ont été ordinairement du même ordre que les précédens. Mais il faut sçavoir ce que veut dire à l'égard de ces Ouvrages le nom de *Système* réduit à sa juste valeur. Et pour cet effet, il faut remonter à leur origine, à l'occasion qui détermine pour l'ordinaire à les mettre au jour. Des Professeurs qui ont quelque vogue, ou simplement quelque  
bonne

bonne opinion d'eux-mêmes, après avoir enseigné pendant quelques années, en suivant les Cours, ou Systèmes que d'autres ont donné, ne jugent pas qu'il soit de leur dignité de se borner à ces tablettes étrangères; ils ont quelques cahiers que les Etudiants ont écrit sous leur dictée, ils les rassemblent, & en forment un prétendu Corps de doctrine, qui paroît orné du titre pompeux de Système de Théologie, de Philosophie, de Morale, &c. Appuyés sur cet oreiller, ils s'y endorment, & pendant tout le reste de leur vie, ils se bornent à répéter les explications de ce Système, sans penser davantage, ni faire le moindre effort pour perfectionner leurs connoissances. C'est là leur Encyclopédie: ils y ont mis tout ce qu'ils savent, & tout ce qu'ils veulent sçavoir. Cependant ce ne sont que des Positions sèches & décolorées; ou bien, s'ils y mettent un plus grand degré de développement, ce n'est qu'en butinant dans les Ouvrages de leurs prédécesseurs. Le vrai titre qui conviendrait à ces prétendus Systèmes, c'est celui de *Tables Mnemoniques*. En effet les principales matières avec les questions qui en

## 330 PRINCIPES DE MORALE

dépendent, y font indiquées, de façon qu'en lisant & relisant les theses, ou paragraphes d'un semblable Ouvrage, on parvient à savoir dequoi la Science qui en fait l'objet traite, mais nullement ce qu'il faut faire pour bien traiter, avec méthode & profondeur, les diverses idées, les principes & les conséquences, dont l'assemblage forme une théorie proprement dite de cette Science. Ceux qui veulent se convaincre que nous ne disons rien ici qui ne soit exactement conforme à la vérité, n'ont qu'à soumettre aux règles de la Logique les Systèmes en question: ils verront bientôt que les définitions n'y sont point exactes, les propositions déterminées, les raisonnemens concluans, & que l'ordre démonstratif n'y est pas plus connu que les Loix de la Tactique le sont dans les combats des Sauvages.

IL n'est pas surprenant que l'on sçache si peu aujourd'hui, dans le sens rigoureux; cela vient de la trop grande facilité qu'on trouve à sçavoir, ou du moins à acquérir les matériaux du sçavoir. Les Dictionnaires, les Journaux, & les Abrégés, forment seuls d'immenses Biblio-

bliothèques ; leur usage dispense de la peine de recourir aux sources , & de s'absorber dans les méditations. En rapprochant ce que ces Livres disent sur une matière dont on a envie de s'instruire , non-seulement on croit la connoître à un point de distinction qui bannit toutes les obscurités , mais on se sent le courage & les forces nécessaires pour la traiter soi-même ; & à la faveur de quelques modifications , & surtout de quelques ornemens de style , de quelques saillies d'esprit , on décoche un Ouvrage dont on se promet le plus grand succès , qu'il obtient en effet quelquefois , grâce à l'ineptie du vulgaire. Les meilleurs Abrégés , fut-ce l'excellent Abrégé Chronologique de M. le Président *Hénault* , favorisent l'esprit superficiel & la paresse : plus ils méritent de confiance , plus ils sont nuisibles à cet égard , ce qui d'ailleurs ne déroge en rien à leur mérite , & n'empêche pas qu'il n'y ait des raisons prépondérantes en faveur de leur utilité. Mais quand ils sont inexacts , mauvais , dangereux , quel malheur n'est-ce pas pour une génération naissante dans la République

## §2. PRINCIPES DE MORALE.

blique des Lettres, que d'y voir éclore des productions d'Auteurs célèbres, qu'on recherche avec avidité, qu'on lit avec empressement, & qui ne sont propres qu'à gâter l'esprit & le cœur ! Quelle obligation, par exemple, peut-on avoir à M. de Voltaire d'avoir donné son *Essai sur l'histoire générale* ! Quand il n'a point eu d'intérêt à altérer les faits, il a suivi des guides communs, & s'est accommodé de tout ce qui se trouvoit à sa bienfaisance. Sleidan seul fait peut-être un bon tiers de ses sept Volumes. Dès qu'il a été question de contrées dont l'histoire n'est pas aussi familière que celles de France & d'Allemagne, il a parlé au hazard, comptant comme à l'ordinaire d'en être crû sur sa parole. On peut voir un petit échantillon de ces licences historiques dans une Lettre judicieuse & modeste insérée dans le mois de Juillet 1757. du  *Mercure Danois* . On y voit que sur des faits de la plus grande notoriété le Poëte annaliste a bronché très lourdement. N'en citons qu'un exemple. M. de Voltaire dit. „ *Marguerite de Valdemar*, „ *Reine de Dannemarc*, profita de ces  
„ trou-

„ troubles, & se fit reconnoître en 1395.  
 „ Reine de Suede, de Dannemarc & de  
 „ Norvege”. Il falloit dire, *Marguerite*  
*filles du Roi Valdemar*, & observer, 1. que  
 ce ne fut point elle qui réunit le Dan-  
 nemarc & la Norvege; ce fut son fils  
*Olaus*, quinze ans avant les troubles  
 en question. 2. Qu'elle étoit aussi Rei-  
 ne de Dannemarc & de Norvege huit ans  
 avant ces troubles, en sorte qu'ils ne  
 contribuerent nullement à lui procurer  
 ces deux Couronnes, qu'elle posséda en  
 qualité d'héritière de son fils. Cela s'appelle  
 écrire l'Histoire; & on a de grands  
 droits à la confiance publique, quand on  
 l'écrit de cette manière. Mais ce n'est  
 rien pourtant que ces négligences, au  
 prix des écarts atroces dans lesquels la  
 prévention & la malignité jettent le même  
 Auteur. On a vu des échantillons  
 de Critique sur ce sujet; & ceux qui les  
 ont donnés, ne devroient pas se laisser  
 décourager par des considérations accessoi-  
 res, contre l'efficace desquelles la Vé-  
 rité reclame hautement.

Que dire encore de ces Abrégés scien-  
 tifiques, où le ridicule domine, & qui  
 ne peuvent servir qu'à répandre ce même  
 ridi-

ridicule sur les Sciences qu'ils exposent. Telle est la *Grammaire des Sciences Philosophiques, ou Analyse abrégée de la Philosophie moderne, appuyée sur les Expériences, traduite de l'Anglois de Benj. Martin*. C'est à la vérité sur le compte du Traducteur qu'il faut mettre la plupart des incongruités, dont fourmille cet Ouvrage; mais l'Auteur ne laisse pas d'y avoir sa bonne part. L'Art. du Dialogue y est pitoyable. Il y a un Chapitre qui commence ainsi. „Pourquoi se sert-on  
 „ d'un mot aussi long & aussi dur que ce-  
 „ lui de *Phantasmatographie*? A peine  
 „ peut-on venir à bout de le pronon-  
 „ cer”. La *Nature* y est définie en ces termes. „C'est cet état, cette condi-  
 „ tion particuliere, qui fait qu'un être  
 „ est dans sa propre espece distingué de  
 „ tout autre être *quelconque*. Ainsi il est  
 „ de la nature de Dieu d'être parfait;  
 „ de l'homme d'être sociable; du feu  
 „ d'être chaud; de la glace d'être froide”. Voilà des notions bien lumineuses, & à l'aide desquelles on ira loin dans l'étude de la Nature. Le docte *Martin* divise la Philosophie en *Morale* & en *Naturelle*. Etrange division, qui laisse à l'écart la plu-

plûpart des choses qui sont l'objet de la Philosophie, qui n'indique point l'ordre & la liaison des parties de cette Science, & qui ne laisse rien dans l'esprit! Mais on est bien dédommagé par cette note érudite. „ Le mot *Philosophie*, quoique „ littéralement Grec, tire pourtant son „ origine de l'Hébreu, car *פילία* semble „ venir de *פלה*, (je ne sais s'il y a ici „ faute d'impression, autrement la dérivation seroit trop risible,) séparer, „ mettre de côté, choisir, qui est l'acte „ d'amour dans le degré le plus éminent, & *עפיה* vient évidemment de „ *פחץ*, observer, examiner, voir, & „ contempler les choses, qui est le propre du Naturaliste. Ainsi de *פחץ* „ est venu le Grec *σοφία*, ou sage contemplatif. Cependant les Hébreux étoient de si pauvres Philosophes, qu'on „ ne trouve point de mots dans leur Langue, pour exprimer la *Nature*, ou „ *Philosophie*”. La *Cosmologie*, dit-on gravement, est la même chose que la *Uranologie*; & il faut deviner que celle-ci est l'*Uranologie*, sous laquelle on place les branches suivantes, 1. l'*Héliographie*, qui traite du Soleil, la *Scelenographie*, qui



### 356 PRINCIPES DE MORALE.

qui traite de la Lune, la *Planetographie*, qui traite des Planetes, la *Cometographie*, qui traite des Cometes, & l'*Astrographie*, qui traite des Etoiles fixes. Parmi onze Axiomes fort bizarres, le second énoncé en ces termes; *Quelque chose existe*, donne lieu au Disciple de s'écrier.

„ Cela est plaisant, Monsieur. Je ne  
 „ crois pas en effet que personne s'avise  
 „ de nier que ce soit là un Axiome”.  
 Sur quoi le Docteur répond : „ Vous en  
 „ penserez ce que vous voudrez; mais  
 „ jc vous assure que j'ai rencontré des  
 „ gens qui ont eu recours à la Logique  
 „ pour prouver leur propre existence”.  
 Au dessous de ce Texte burlesque, on  
 place cette note qui ne l'est pas moins :

„ Témoin l'Enthimeme Trivial, (remar-  
 „ quez l'Orthographe,) des Ecoles; *ego*  
 „ *cogito, ergo sum*, je pense, donc j'existe.  
 „ On sçait que les Sceptiques pouffoient  
 „ l'absurdité jusqu'à nier la certitude de  
 „ toutes choses, & conséquemment de  
 „ leur existence”. Quel galimathias!  
 L'Axiome de *Descartes*, dont il ne se ser-  
 voit pas comme doutant de son existen-  
 ce, mais pour déduire de la certitude de  
 son existence, celle des autres Vérités  
 qu'il

qu'il découvreroit; cet Axiome attribué aux Scholastiques, & les Sceptiques mis, on ne sçait pourquoi en jeu, à la place des Pyrrhoniens, qui ne viendroient guères plus à propos; voilà bien des absurdités en trois ou quatre lignes. Enfin, (car il faudroit presque copier tout le Volume, si l'on vouloit ne rien omettre,) l'énumération des propriétés des Corps est trop risible; on leur donne dix-neuf propriétés, cinq essentielles, & quatorze accidentelles; „ encore, dit „ l'Auteur, on pourroit en ajouter bien „ d'autres, comme la durabilité, &c.”. J'ai crû devoir insister sur cet exemple remarquable des défauts essentiels qui se trouvent dans les Ouvrages où l'on prétend puiser les Sciences, ou du moins y préparer; & je n'ai pas fait difficulté de répéter ici ce que j'avois déjà dit, en donnant l'Extrait de cette *Grammaire Philosophique*, dans le Tome II. de la *Bibliothèque Impartiale*.



## CHAPITRE VII.

*De l'Art de trouver.*

**H**ÂTONS-NOUS de rentrer dans l'examen des vertus intellectuelles formelles. Nous y sommes invités par l'importance de celle qui s'offre présentement à notre considération. C'est à y parvenir que sont principalement destinées toutes les précédentes: elle fait tout à la fois l'objet le plus intéressant & la récompense la plus précieuse de tous les travaux consacrés à la perfection de l'entendement. Il s'agit de l'*Art de trouver*. Cet Art consiste dans l'habitude de déduire de vérités déjà connues d'autres vérités qui étoient encore inconnues, soit en se fondant sur des observations & des expériences, soit en partant de notions déjà démontrées, définitions ou propositions; d'où l'on en infère d'autres par la voye du raisonnement. Cette habitude est dans le cas de toutes les autres; on ne l'acquiert que par l'exercice.

Nous ne considérons au reste ici l'Art  
de

de trouver que dans la généralité, & par rapport à l'entendement dans lequel il existe, sans aucune application particulière aux choses qui peuvent être découvertes par son moyen. La nature des actes dans lesquels cet Art consiste, & les moyens qui servent à exécuter ces actes avec toute la promptitude & tout le succès dont des Créatures telles que nous peuvent être capables, sont l'objet direct des réflexions que nous allons proposer; réflexions qui jusqu'à présent n'ont jamais trouvé place dans aucun Cours de Morale, quoiqu'elles doivent essentiellement y entrer, dès qu'on veut se frayer l'unique route qui mène à perfectionner la volonté, c'est de commencer par la perfection de l'entendement.

L'ART de trouver peut, sans sortir du point de vuë général auquel nous nous bornons, être divisé en deux especes, dont la première qui porte éminemment le nom d'*Art de trouver*, procède à *priori*, ou par la voye du raisonnement, tandis que la seconde emploie les opérations dites à *posteriori*, & se subdivise en *Art d'observer* & *Art d'expérimenter*.

COMME toutes ces différentes especes,  
com-

comprises sous un genre commun, consistent également dans un certain usage tant de l'entendement que des facultés inférieures & intermédiaires destinées à le servir, personne ne sauroit révoquer en doute qu'il ne faille des règles propres à diriger l'entendement dans la découverte de la vérité, & à déterminer les actes des facultés subordonnées, soit qu'il s'agisse de recherches *à priori*, ou de recherches *à posteriori*. Il ne s'est encore trouvé personne qui ait donné une explication distincte & une démonstration de ces règles, comme on en a donné des règles dont la Logique se sert pour guider l'entendement dans la connoissance de la Vérité. C'est à cause de cela que l'Art de trouver n'a point encore été réduit à la Forme proprement dite des autres Arts, dont on a déjà trouvé les théories. La Logique est d'un grand secours pour y arriver; elle fournit les meilleures directions qu'on puisse suivre à cet égard; témoin ce qu'elle enseigne sur les artifices *heuristiques*, & en particulier sur le principe de réduction. Cependant cela ne suffit point encore pour former & fournir un véritable Art de trou-

trouver, même en y joignant les divers essais, ou échantillons, que de célèbres Auteurs ont fourni sur diverses matieres de ce genre, parmi lesquelles celle des Jeux de hazard est une des plus communément traitées. Les Mathématiciens ont un Art de trouver qui leur est propre, c'est l'Algèbre; mais, étant restreint à la seule quantité, cela le rend tout à fait particulier, & inutile pour ceux qui s'occupent des connoissances philosophiques. A proprement parler, l'Algèbre n'est, comme *Newton* l'a fort bien nommée, qu'une Arithmétique universelle. C'est ce qui fait qu'un homme peut la pousser jusqu'à l'Analyse des infiniment petits, & y exceller de façon à résoudre les problèmes mathématiques les plus difficiles, sans être le moins du monde plus propre à découvrir des vérités placées hors de l'enceinte des Mathématiques.

Le moyen principal de trouver la vérité *à priori*, c'est de résoudre les théorèmes en deux parties, dont l'une soit l'hypothèse, c'est à dire, ce qui a été supposé, & l'autre la thèse, ou ce qu'on infère de la supposition. Prenant ensuite

Tome II.

Q

la

## 362 PRINCIPES DE MORALE

la premiere pour connue, & la seconde pour inconnue, on forme des raisonnemens liés entr'eux de façon à obtenir une dernière conclusion qui s'accorde avec la these du théorème, & qui soit fondée sur les règles ordinaires des démonstrations. C'est là un exercice qui fréquemment réitéré dispose l'Entendement à trouver la vérité, & lui fait contracter l'habitude des actes requis pour cet effet. Cependant ce n'est qu'un exercice, & non un moyen suffisant pour trouver quelque vérité cachée, une semblable découverte demandant pour l'ordinaire plus que les principes & l'habitude de la démonstration. Il est important de faire cette remarque, parce que rien ne nuit plus à la découverte de la vérité, que de se croire trop tôt en état de la découvrir.

Ceux qui cherchent la vérité *a priori* dans d'autres Sciences que les Mathématiques, se repaistroient d'une espérance inutile, s'ils croyoient que les opérations de la Géométrie eussent par elles-mêmes quelque vertu, quelque efficace, propre à les conduire à leur but; elles ne sont bonnes qu'à former & préparer l'esprit en-

entant que simples exercices, & en nous apprenant comment il faut résoudre les théorèmes en problèmes, & arriver par la voye de la démonstration à l'établissement de la proposition qui s'y trouve affirmée. Mais après cela, si nous ne perdons pas de vue la grandeur qui est l'objet direct des Mathématiques, & que nous ne mettions pas à l'écart les calculs qui la concernent, pour passer aux exercices d'où dépend la solidité, nous ne ferons absolument aucun progrès hors des Mathématiques, & tous ceux que nous nous imaginerons être le fruit de notre supériorité dans cette Science, ne seront que l'effet de notre prévention & de notre orgueil.

M. de Wolff apperçut de bonne heure l'insigne utilité de la résolution des théorèmes en problèmes; & dans les commencemens de sa carrière de Docteur, lorsqu'il enseignoit en 1703. les Mathématiques & la Philosophie à *Leipsig*, il traitoit la Géométrie élémentaire de cette façon, proposant par exemple le théorème de l'égalité des trois angles du triangle à deux droits sous cette forme; Trouver la raison des angles du triangle



à un droit : & le théorème de *Pythagore*, sous celle-ci ; Trouver la raison du carré de l'hypothénuse dans le triangle rectangle aux carrés des autres côtés. Il montrait à ceux qui recevoient ses leçons, pourquoi & comment il faut venir à la préparation de la solution désirée, afin de tirer des données & des suppositions faites dans la préparation, par la manière naturelle de raisonner telle qu'elle est usitée dans les démonstrations en forme, ce qui avoit été proposé à trouver. D'un autre côté il proposoit les problèmes, comme s'il s'agissoit de trouver la résolution qui est donnée dans les éléments ; par exemple ; Trouver la manière de faire tomber une perpendiculaire d'un point donné sur une ligne donnée, en tirant par la voye du raisonnement de la notion de la ligne perpendiculaire, comment une semblable ligne pourroit être conduite d'un point donné à une ligne donnée, de façon que la solution du problème en contint en même tems la démonstration. C'est là réellement le moyen le plus convenable pour faire saisir à l'esprit, comment il faut procéder *a priori* d'après les données dans la recherche.

cherche d'une vérité inconnue; mais on comprend en même tems par là, qu'outre l'habitude & les principes de la démonstration, il faut encore quelques autres articles, ou exercices particuliers, au moyen desquels ce qu'on cherche soit pleinement *déductible*, si je puis employer ce mot, de ce que l'on connoit.

C'EST un malheur pour ceux qui s'appliquent aujourd'hui aux Mathématiques, de passer, comme ils le font, trop rapidement, à l'Algèbre, sans s'arrêter autant qu'ils le devroient à la méthode de démontrer des Anciens: & *Newton* lui-même a condamné cette précipitation, quoique par un autre principe. L'analyse des Mathématiciens modernes est sans doute d'un très grand prix, parce que les problèmes qui y sont résolus sont considérés comme indépendans des autres vérités, & qu'ainsi l'on en obtient beaucoup plutôt la solution, que s'il falloit les résoudre sans calcul à la façon des anciens Géomètres, ce qui exige la connoissance de plusieurs choses encore cachées pour arriver par le raisonnement à ce qu'on cherche. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille entièrement négliger l'ancienne

méthode qu'on nommoit *synthétique*, & l'Analyse qu'elle fournit, puisque son usage n'est pas moins important pour trouver la vérité hors des Mathématiques, que l'Analyse de l'infini l'est dans les Mathématiques. C'est uniquement par cette voye qu'on peut se promettre de conduire les autres Sciences au même degré de certitude qu'a semblé faire jusqu'ici le partage de la seule Géométrie, & de leur procurer sans cesse les plus grands accroissemens.

Pour continuer à se former dans l'Art de trouver la vérité *à priori*, il convient d'examiner attentivement comment les vérités déjà trouvées ont pû l'être, & de faire à cet égard des exercices semblables à ceux qui ont déjà été indiqués. Il est vrai que les Sciences philosophiques n'ayant point été traitées depuis leur origine d'une manière conforme aux loix de la méthode mathématique, ce n'est pas une chose aisée que d'exercer l'Art de trouver sur les vérités qui font l'objet de ces Sciences. Mais le Philosophe de *Halle* a suffisamment aplani cette difficulté en publiant les divers Volumes qui composent son grand Cours  
de

de Philosophie. Cette lecture mettra d'abord ceux qui voudront la faire avec le degré d'attention qu'elle exige dans la route du véritable Art de trouver, pourvu qu'ils aient préalablement fait un Cours ordinaire de Mathématique, & qu'ils aient en particulier exercé suffisamment leur industrie sur les vérités Arithmétiques.

Il est bien essentiel, en continuant cette étude, de rechercher comment les définitions des Géomètres ont pu être trouvées, & quelles précautions il faut prendre pour éviter les notions trompeuses & incomplètes ou vagues & qui pèchent par l'excès. Il y a aussi beaucoup de fruit à se promettre de l'étude des définitions Arithmétiques, faite dans la vue de découvrir comment elles ont été découvertes, ou ont pu l'être. La même chose est faisable, & avec le même succès, par rapport aux définitions quelconques, qui se trouvent dans les Mathématiques, ou ailleurs, entant qu'un examen logique peut découvrir la justesse de ces définitions. On sera surpris, à mesure qu'on fera des progrès dans cet examen, de voir comment la réflexion

a formé les définitions des choses, dont nous n'avions d'abord que des idées confuses, comment ensuite de ces premières définitions nos abstractions nous ont conduit à d'autres plus universelles, & enfin comment, à l'imitation des définitions déjà trouvées, on peut en former d'autres par voye de détermination arbitraire, ou de composition. Si de là nous passons aux précautions requises pour éviter les notions défectueuses ou trompeuses, comme il n'y a que les démonstrations des théorèmes & des problèmes qui puissent nous instruire de ces précautions, cela nous apprend que c'est de ces mêmes démonstrations que dépend non seulement la réalité, mais même la rectitude des problèmes. De plus, comme les définitions Arithmétiques se tirent des idées des nombres auxquelles nous sommes parvenus par le raisonnement; nous apprenons encore de là, comment on arrive par la voye de la démonstration aux définitions des choses qui ne peuvent nous être connues qu'à *priori*, ou du moins qui ne nous sont actuellement connues que de cette manière. C'est au reste la facilité d'opérer sur les définitions de

de la Géométrie & de l'Arithmétique, qui les rend préférables à toutes les autres dans les exercices préparatoires à l'Art de trouver.

AVANT que de rien entreprendre, & de s'ériger en Inventeur, (tentation à laquelle il est si ordinaire de succomber,) il faut se rendre bien familières toutes les vérités qui ont déjà été découvertes dans le genre auquel on s'applique. Cela est nécessaire, d'un côté pour ne pas se rendre ridicule en débitant avec confiance des choses déjà dites & redites, & de l'autre afin que ces découvertes antérieures nous guident & nous soutiennent dans la recherche de celles auxquelles nous aspirons. Ajoutez à cela l'étroite liaison, l'entière dépendance, dans laquelle certaines vérités se trouvent à l'égard de quelques autres, de façon que ce seroit tenter l'impossible que de vouloir découvrir les unes, sans posséder auparavant les autres. L'assemblage de toutes les vérités ainsi liées & subordonnées forme le *Monde rationnel*, dans lequel demeurent étrangers tous les Inventeurs qui négligent de s'instruire de cette liaison & de cette subordination. Il y a des cas

où l'on regarderoit avec pitié ceux qui tomberoient dans cette méprise, comme feroit un homme qui voudroit devenir Astronome sans avoir étudié la Géométrie. Mais il y en a d'autres où la même méprise, quoique tout aussi réelle, est à peine apperçue, comme lorsqu'on veut traiter la Psychologie, la Théologie Naturelle, &c. sans avoir posé les fondemens indispensables de l'Ontologie.

Dieu est l'Auteur de toute vérité; le Monde rationnel existe dans sa souveraine Intelligence. Ainsi les Inventeurs ne produisent, ne créent pas les vérités; ils les apperçoivent, & les découvrent. Si elles n'existoient pas de toute éternité, il seroit inutile de les chercher, & impossible de les trouver. Quand les Inventeurs substituent des chimères aux réalités, & feignent des êtres qui ne sont, ni ne peuvent être, ou déduisent de ce qui est, ou peut être, des conséquences qui ne fauroient en résulter, c'est un effet de la foiblesse de leur esprit, comparable à la foiblesse de la vue, qui fait appercevoir les choses autrement qu'elles ne sont. Celui, par exemple, qui attribue à Dieu une Toute-présence de diffusion, dont il  
s'ima-

s'imaginer faussement voir la nécessité dans la notion de l'Infini, se trompe tout comme celui qui voit ou croit voir les traits d'un visage humain dans le disque du Soleil & dans celui de la pleine Lune. Le premier est trompé par les yeux de l'ame; le second, par ceux du corps.

IL ne faut pas s'étonner après cela que le nombre des vrais Inventeurs soit si petit, & que la plupart de ceux qui s'arrogent ce titre méritent d'être renvoyés honteusement à l'Ecole. Ceux qui ont quelque connoissance de l'état présent des Sciences, ne sçauroient assez s'étonner comment, dans un siècle aussi éclairé, ou du moins qui passe pour tel, il se trouve tous les jours parmi ceux qui ont acquis de la réputation, & qui tiennent les premières places dans les Corps Littéraires, des gens dont les Ecrits sont remplis de prétendues inventions, proposées avec une confiance singulière, ou même avec une hauteur arrogante, quoique ce soient dans le fonds des hypothèses purement gratuites, ou même des paradoxes dénués de toute vraisemblance.



Ceux qui croient, au moyen de pareilles inventions, en imposer par les connoissances approfondies qu'ils possèdent effectivement dans la Géométrie sublime, ressemblent à des personnes qui voudroient, à cause des excellens usages qu'on tire du Telescope, ou du Microscope, pour voir les objets fort éloignés, ou fort petits, se servir des mêmes Instrumens pour considérer les objets ordinaires placés à la portée de nos sens. On ne sçauroit trop s'élever contre cet abus, parce qu'il n'y en a point aujourd'hui de plus fréquent, ni de plus nuisible aux Sciences.

EST-IL nécessaire d'ajouter après cela, qu'avoir fait des découvertes dans une Science, quelque réelles & importantes qu'elles puissent être, n'est point un titre suffisant pour se promettre le même succès dans d'autres Sciences. Un grand Général, un habile Politique, se moqueroient d'un Erudit, d'un Philosophe même, qui s'ingéreroient de leur donner des conseils, quoiqu'il pût arriver qu'ils leur en donnassent quelquefois d'utiles. Mais il y a des Sciences entre lesquelles l'affinité est bien moindre, & où cependant

dant on passe hardiment de l'une à l'autre, comme si elles se tenoient par la main. Que dis-je, des Sciences? De simples Arts enhardissent quelquefois ceux qui y ont eu de brillans succès, à trancher du Savant, & même de l'Inventeur, dans des matieres dont ils n'ont pas seulement une teinture élémentaire. Un Poëte, un Orateur, deviennent de grands Philosophes, de profonds Méta-physiciens, en une nuit, & comme des champignons. La vulgaire ébloui par quelques prestiges, charmé de quelques faillies, croit de bonne foi ces intrus sur leur parole, & leur assigne des rangs honorables dans des Sanctuaires où ils n'ont jamais mis le pied. Un régleme-nt de limites seroit incontestablement l'opération la plus utile qu'on pût faire dans les Sciences; mais, ou elle ne se fera jamais, ou elle sera toujours matiere à contestation. Les bons esprits, les génies solides, tracent toujours quelques unes de ces limites, à mesure qu'ils approfondissent les connoissances humaines; mais ils ne sont entendus & respectés que par les esprits qui leur res-

semblent, & le nombre en est bien petit.

EN s'appropriant les inventions des autres dans la vuë d'y en joindre de nouvelles, on ne sauroit être trop sur ses gardes pour ne pas adopter comme vrai ce qui ne l'est pas, & en général pour ne rien admettre qui n'ait été suffisamment expliqué & prouvé. En effet l'erreur est féconde comme la vérité; & quiconque part d'un principe erroné, arrive à des conséquences du même ordre, qui le jettent dans une longue suite d'égaremens. C'est le cas ordinaire des hommes, tant en fait de Religion que de Science. Ils sont imbus dès leur enfance d'une foule de principes qu'ils admettent sans preuves; & pendant tout le reste de leur vie ils ne pensent jamais à examiner ces principes, & à s'assurer de leur solidité. Ainsi l'erreur est leur compagne fidele depuis le berceau jusqu'au tombeau. Ceux qui veulent éviter ce fort, commencent, suivant le conseil de *Descartes*, par le doute universel, auquel ils font succéder l'examen successif de toutes les Propositions de la vérité ou de

de la fausseté desquelles il leur importe d'avoir une pleine certitude. Quand ils se sont une fois procuré cette certitude à l'égard de quelques vérités, c'est un trésor qui va toujours en grossissant, parce qu'ils sont soigneux de le faire valoir, & que les conséquences légitimement tirées des Propositions démontrées, deviennent elles-mêmes de nouveaux principes, qui mènent à d'autres conséquences, ce fil étant continué aussi loin que le permet la capacité de l'esprit humain.

IL faut se rappeler ici tout ce que nous avons dit de la solidité, & regarder cette qualité de l'Entendement comme une condition essentielle à l'Art de trouver *à priori*, de façon que tout homme dont l'esprit n'est pas solide, ne fera jamais que d'inutiles efforts pour arriver à des découvertes par la voye du raisonnement. Mais il y a une solidité partielle, & relative au seul genre d'étude auquel s'applique celui qui la possède. C'est ainsi qu'un habile Mathématicien est incontestablement solide en Mathématique; & par-là même il se trouve en état de procurer journellement de nouveaux accroissemens à cette Science. Mais qu'il est rare  
de

### 376. PRINCIPES DE MORALE

de trouver quelque doctrine solide hors des Mathématiques, & que le nombre de ceux dont l'Entendement est doué de quelque degré de solidité, est petit. Pour en douter, il faudroit n'avoir aucune notion de ce qui doit être appelé doctrine solide, & solidité d'esprit. Aussi les Sciences qui ne sont pas des dépendances des Mathématiques ne font-elles presque aucun progrès. Encore cela seroit-il supportable, si on ne les gâtoit pas sous prétexte de les perfectionner. Des gens qui affectent une célébrité, à laquelle ils n'ont aucun droit, prennent pour habileté dans l'Art de trouver la déman-geaison de dire des nouveautés qui les é-  
guillonne; & envelopant des choses claires de termes obscurs, afin de se rendre inintelligibles, ils transforment la vérité en opinions absurdes, & présentent au public comme autant de grandes découvertes des visions toutes pures, de vrais avortons de leur imagination. Depuis que la liberté de philosopher a été introduite dans les Universités Protestantes, & qu'on a permis à de jeunes gens, qui devroient être encore longtems disciples, de s'ériger en Docteurs, & de passer ra-  
pide-

pidement de leurs bancs aux chaires; c'est une pitié de voir la multitude d'opinions confuses & extravagantes que ces Novices débitent avec autant d'autorité que s'ils y étaient arrivés par de longues & pénibles méditations.

D'où peut venir, par exemple, le progrès qu'a fait dans notre Siècle une doctrine aussi absurde que l'est celle du Matérialisme? Comment est-il possible, indépendamment de ce que cette doctrine a de dangereux, qu'il se soit trouvé des Auteurs qui aient crû débiter des Oracles, dissiper sans retour les préjugés du vulgaire, & proposer une découverte importante appuyée sur des démonstrations invincibles, en apprenant à l'Homme qu'il n'est qu'une Machine, & ce qu'il appelle son ame n'est que le jeu des ressorts de cette machine? Y a-t-il un paradoxe plus monstrueux, & en même tems plus aisé à détruire dès qu'on a quelque connoissance des principes de l'Ontologie & de la Psychologie, & quelque usage de la saine Logique? Ces excès ne pourront aller qu'en augmentant, tant que les hommes voudront être inventeurs, sans  
avoir

avoir acquis préalablement le fonds de solidité nécessaire.

Les Dictionnaires réels, dans lesquels les vérités déjà découvertes sont rapportées & distinctement expliquées, facilitent beaucoup l'Art de trouver. Mais, lorsque ces Dictionnaires ne sont qu'un ramas d'opinions vulgaires, où l'on entasse sans choix & sans discernement tout ce qui a été dit sur quelque sujet, cela peut donner occasion à des inventeurs peu versés dans leur art, de s'égarer, tandis que d'autres plus habiles tireront de là des lumières & des secours pour arriver par des routes plus sûres aux découvertes que d'autres ont manquées. *Leibnitz*, qui aimoit presque également toutes les Sciences, & qui, malgré son extrême supériorité dans les Mathématiques, n'a jamais voulu en faire son unique objet, souhaitoit que quelqu'un rassemblât les théorèmes de quelque importance qui se trouvent épars de tous côtés, & les rangeât par ordre alphabétique, sans y joindre aucune démonstration, ce qui feroit un Dictionnaire réel, ou du moins une Table universelle des Questions.

tions qui ont été proposées depuis que les Sciences sont cultivées ; Ouvrage d'un grand secours, & très propre, soit à faire connoître ceux qui se piquent d'être inventeurs sans en avoir le droit, puis qu'ils ne font que rebattre des choses usées, soit à exciter dans des génies inventifs de nouvelles idées, à les conduire à des découvertes réelles. Il y auroit encore plus de fruit à tirer d'un semblable Dictionnaire, s'il étoit enrichi des citations des Auteurs, au moins des meilleurs qui ont traité chaque question. On s'épargneroit par là une peine qu'on ne prend que trop souvent ; c'est celle de se fatiguer beaucoup à des recherches, qui existent déjà toutes faites, & mieux faites que celles qu'on est en état d'exécuter.

Ceux qui cherchent la vérité hors des Mathématiques, doivent surtout s'approprier les notions ontologiques, qui peuvent seules leur servir de guides assurés ; & ensuite s'attacher dans les autres Sciences aux notions les plus universelles auxquelles on peut s'y élever. Ces notions sont, ou des définitions, ou des propositions axiomatiques, ou des conséquences.



ces immédiates de celles-ci. Il y a une Dissertation importante de M. de Wolff, dans l'année 1729. de ses *Hor. sub ces. Trim. vern.* N. IV. où il fait voir que les notions ontologiques sont de véritables notions directrices, tant dans l'Art de trouver la vérité que dans celui d'en juger. Si jamais il arrive que quelqu'un réduise l'Art de trouver dans une forme semblable à celle où la Logique a été réduite; on verra pleinement combien les règles de cet Art (*regula heuristicæ*,) dépendent des notions ontologiques. Et, sans attendre l'exécution d'un semblable Ouvrage, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les erreurs où ne cessent de tomber ceux qui s'efforcent de découvrir la vérité hors des Mathématiques, pour se convaincre que presque toutes ces erreurs viennent de l'ignorance des notions ontologiques, & qu'on les auroit évitées en demeurant fidèlement attaché à ces notions. Celles qu'on nomme universelles dans les autres Sciences y rendent les mêmes services quand on sçait les manier & les appliquer avec dextérité. Elles conduisent à des règles particulières, qui mettent en état de trouver les vérités.

tés relatives à la Science dont il est question. Les Scholastiques n'ont pas méconnu l'importance des notions ontologiques; ils ont même senti que le caractère de notions directrices leur convenoit, & c'est pour cela qu'ils ont fait passer les termes généraux de leur *Philosophie première*, comme ils l'appelloient, dans les autres Sciences: mais, comme le flambeau des notions distinctes leur manquoit, ils n'ont pû en faire l'usage convenable, & se sont jettés dans un pur jargon, qui a exposé l'Ontologie au mépris, tandis qu'elle est la plus respectable des Sciences. La subtilité des distinctions que les Scholastiques tenoient de leur Maître *Aristote*, n'a servi qu'à augmenter l'obscurité des questions qu'ils prétendoient résoudre par cette voye: mais ce n'étoit pas la faute de l'art, c'étoit celle des hommes & des tems. Toute l'Ontologie de M. de *Wolff* est pleine d'exemples qui font voir, comment ces notions confuses de la Scholastique peuvent être ramenées à des notions distinctes, & quels sont les termes clairs qu'il faut substituer aux termes obscurs dont on se servoit dans l'Ecole.

La

La Géométrie élémentaire, le Droit Naturel, & toutes les autres Sciences, peuvent recevoir un grand jour entre les mains de ceux qui savent faire usage de ces notions directrices.

Les règles générales de l'Art de trouver se forment par abstraction, quand on a étudié à fonds l'Arithmétique pratique, & l'Algèbre élevée au calcul des grandeurs, en y joignant les autres exercices convenables que nous avons indiqués. Si l'on examine les règles que *Descartes* recommande fortement dans sa Dissertation sur la Méthode, & *Malebranche* dans sa *Recherche de la Vérité*, on verra qu'elles peuvent être déduites par abstraction de l'Algorithme vulgaire; & même que de ce seul Algorithme on peut déduire un beaucoup plus grand nombre de règles, & plus particulières. Ceux qui tourneroient la force de leur esprit de ce côté là, découvriraient encore bien des choses qui appartiennent à l'Art de trouver en général, surtout en traitant l'Arithmétique suivant la méthode analytique. La Géométrie élémentaire traitée de même peut encore rendre de bons services par rapport au même

me

me but. Et l'on peut même pousser cette opération jusqu'à l'Algèbre, ou Analyse Mathématique; mais en usant d'une plus grande circonspection, pour séparer les choses qui sont propres à cette Analyse, & qui viennent du calcul des grandeurs. Tout ce que *Tschirnhausen* a enseigné dans sa *Médecine de l'Ame*, peut être abstrait sans la moindre peine de la Géométrie élémentaire & de l'Algèbre. Ces différentes observations sont nécessaires à quiconque veut faire des progrès dans l'Art de trouver, & surtout à ceux qui entreprendroient de le réduire en système, si tant est que jamais ce projet, si souvent formé, se change en réalité. En attendant l'essentiel est de s'attacher à perfectionner de plus en plus la pénétration & le génie; deux appuis sans lesquels les Inventeurs ne sauroient faire le moindre pas, sans broncher lourdement. Il faut aussi s'affermir sans cesse dans l'habitude de la démonstration. Les railleries déplacées qu'on a fait tant de fois, & qu'on réitère tous les jours contre la forme démonstrative des Ouvrages de Philosophie, ne sont dûes qu'à l'ignorance & à la paresse de ceux qui

tiennent

tiennent ces frivoles propos. Etre Philosophe, c'est sçavoir bien raisonner, d'une maniere également prompte & sûre, tout comme être bon Arithméticien, c'est sçavoir bien compter, procéder dans le calcul avec cette facilité que donne l'habitude, & y joindre l'assurance qui naît d'une vuë distincte. Toute autre Philosophie ne porte ce nom qu'abusivement; elle n'est qu'un entassement de connoissances historiques dans la mémoire, ou un effort d'imagination, un tissu de faillies hazardées sans preuves.

L'ART d'observer conduit aux découvertes *à posteriori*. Il s'en fait à la vérité quelques unes sans le secours de cet art; & le même hazard auquel on en est redevable est d'autant plus singulier que ce sont presque les plus importantes qui se sont manifestées par cette voye. Mais cela n'ôte à l'Art d'observer rien de son prix; sans lui on ne feroit pas tous les jours une infinité de découvertes de détail, qui enrichissent insensiblement les diverses Sciences qui dépendent de l'observation. Quels ne sont pas les accroissemens que l'Astronomie doit à *Flamsteed*, l'Histoire Naturelle à *M. de Reaumur*, & ainsi du reste.

POUR

POUR se former d'un côté à l'art d'observer, & pour ne pas perdre de l'autre un tems inutile à faire des Observations déjà connues & répétées, il faut commencer par se mettre soigneusement au fait de tout ce qui se trouve dans les Ecrits des Observateurs qui nous ont précédé, au moins par rapport au genre auquel nous nous appliquons. On doit en même tems faire attention à la maniere dont ils s'y sont pris en faisant leurs Observations, pour profiter des facilités qu'ils ont introduites dans ces diverses manœuvres, d'où dépend le succès des Observations, & pour éviter les inconvéniens dont ils n'ont pas pû se garantir. En effet l'art d'observer consiste en général dans l'habitude de faire tout ce qu'il faut pour arriver avec autant de promptitude & de certitude qu'il est possible, à la connoissance de quelque objet. Cette habitude ne peut s'acquérir qu'en réitérant exactement les Observations qui ont été faites par d'autres; mais surtout en les imitant, c'est à dire, en transportant & appliquant à d'autres objets qui n'ayent pas encore été observés la méthode & les artifices dont d'excellens Observateurs se sont servis

Tom. II.

R

par

par rapport aux choses dont ils nous ont procuré une connoissance détaillée. Par ce moyen on devient insensiblement possesseur de l'art d'observer en général, & l'on se trouve en état d'en suivre les règles dans tous les cas où elles peuvent être suivies.

Tout ce qui a été fait jusqu'ici pour perfectionner l'Histoire Naturelle ouvre un vaste champ à ceux qui veulent y entrer & les cultiver. Il existe une foule d'Observations Astronomiques, Anatomiques, Microscopiques, &c. faites par des gens consommés dans l'art d'observer, & d'après lesquelles il est aisé d'abstraire des règles de cet art, suffisantes pour tous les genres d'Observations auxquels on voudra consacrer son tems & ses soins. Il n'y a peut-être point de Science plus féconde en Observations que la Médecine; on feroit une Bibliothèque entière des Volumes qui les renferment; mais il faut convenir que ce sont les moins exactes de toutes, & qu'on a besoin d'une extrême circonspection pour distinguer celles qui méritent une entière créance d'avec une foule d'autres qui doivent être rejetées, ou rectifiées.

Aussi

Aussi *Pitara*, Medecin lui-même, n'a-t-il pas fait difficulté d'exhorter les Medecins à prendre les Astronomes pour modèles. En effet ceux-ci ont en partage une Science, qui se distingue de toutes les autres par l'antiquité & le nombre des Observations, qui l'ont élevée à travers une longue suite de siècles au degré de perfection où nous la voyons présentement. Ces Observations ont d'abord été grossieres, & faites par le simple vulgaire; Mais elles sont devenues d'une précision & d'une délicatesse, qui fournissent l'occasion la plus favorable d'examiner comment les manieres d'observer peuvent être perfectionnées. Qu'on lise seulement avec quelque attention l'*Almageste* ancien & nouveau de *Riccioli*, & l'on verra combien l'Astronomie a fait de progrès dans chaque siècle; & depuis le tems où *Riccioli* écrivoit, elle en a fait encore de bien plus considérables. Par rapport aux Observations qui concernent l'Histoire Naturelle, on peut recourir aux Mémoires des différentes Académies, mais surtout à ceux de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & aux Transactions Philosophiques de la Société



Royale de Londres. Il y a encore bien des Arts particuliers que le tems, & la nécessité, ont rendu infiniment supérieurs à ce qu'ils étoient dans leur origine. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus parfait que l'Architecture militaire dans l'état où les *Vauban* & les *Coeborn* l'ont laissée? Et malgré cela on fait tous les jours de bonnes Observations qui tendent à remédier aux inconvéniens qui se trouvoient encore dans la maniere de fortifier, d'attaquer, & de défendre les Places, dont on est redevable à ces grands hommes.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver qu'un bon Observateur a besoin de génie, de pénétration, & même d'une subtilité qui doit exister encore plus dans les facultés de son ame que dans les organes de son corps. Sans ces qualités, la volonté, les bonnes intentions, quoique louables, ne suffisent pas pour réussir dans un art, dont se sont mêlés bien des gens qui n'y étoient point du tout propres. Et il ne faut pas s'étonner que dans la foule des Observateurs, il y en ait si peu qu'on puisse qualifier excellens, puisqu'on ne peut être dans cette classe

disting-

distinguée, qu'autant qu'on est Logicien consommé, qualité peut-être la plus rare de toutes parmi les Citoyens de la République des Lettres. En effet le succès des Observations est principalement, si ce n'est pas uniquement, attaché à l'application exacte des règles que la Logique prescrit pour la formation des jugemens intuitifs & des notions distinctes. On objecteroit inutilement que les premiers Observateurs n'ont pu connoître, ni par conséquent pratiquer, ces règles. D'un côté c'est cela même qui a causé l'imperfection de leurs Observations, & de l'autre on ne peut pas dire qu'ils aient agi sans règle, puisqu'il y a dans tous les hommes, & surtout dans les hommes de génie, un fonds de Logique naturelle qui les guide sans qu'ils s'en aperçoivent, tout comme il y a une Arithmétique naturelle, une Géométrie naturelle, &c. Quand des hommes d'ailleurs très ignorans jugent de l'égalité de deux choses qu'ils ne peuvent pas appliquer l'une contre l'autre, mais qu'ils rapportent à une mesure commune, ne se fondent-ils pas sur un axiome, qui ne s'est cependant jamais présenté à leur esprit.

énoncé d'une manière distincte, sçavoir que les choses qui sont égales à une troisième sont égales entr'elles. C'est ainsi que tous les pas que nous faisons en marchant sont réglés par les Loix de la Statique, qui ne laissent pas de nous être parfaitement inconnus. Mais il y a une très grande différence entre réussir fortuitement, & connoître certainement. La première de ces choses suffit pour les besoins de la vie commune; au lieu que les Sciences ne se forment qu'au moyen de la seconde. Or il est aussi impossible d'acquérir des connoissances certaines, sans le secours de la Logique, & par de simples Observations, quel qu'en soit le nombre, qu'il l'est de faire des calculs incontestables sans le secours de l'Arithmétique, ou de démontrer des théorèmes & des problèmes sans le secours de la Géométrie. J'avouë que les Observations pourroient faire naître ces règles par voye d'abstraction; mais ne vaut-il pas bien mieux les aller puiser tout d'abord à la source, & munies de leur démonstration, dans la Logique où elles se trouvent ?

On n'est pas à dire que les exemples  
nou-

nouveaux dont les Observations nous instruisent, ne puissent conduire à de nouvelles règles, ou à un plus grand développement des anciennes. Mais il n'appartiendra pourtant qu'à un bon Logicien de juger du prix de ces règles, & de la meilleure manière d'en faire l'application. En un mot, comme nous l'avons déjà suffisamment établi ci-dessus, ce n'est qu'après avoir préparé l'esprit par l'étude de la Logique, & par les exercices mathématiques, qu'on peut attendre un véritable succès des recherches tant *à priori* qu'*à posteriori* auxquelles on se livre dans la carrière des Sciences dont on fait son objet.

L'ART d'observer se distingue en *commun* & *artificiel*. Le premier n'exige que l'usage des facultés de l'ame; il faut encore dans le second le secours de divers Instrumens. Les Astronomes, ceux qui emploient les microscopes, &c. exercent donc l'art d'observer artificiel. Toutes choses égales, il est plus difficile que l'art commun; il demande des fraix, & des commodités, que tout le monde ne peut pas se procurer. Avec cela le se-

cond de ces arts suppose le premier, & peut par-là même souffrir une nouvelle division, entant que dans l'art artificiel, il y a toujours quelque chose qui appartient au commun, c'est à dire, un certain usage des facultés de l'ame; après quoi vient le secours des Instrumens. Les diverses Sciences auxquelles appartiennent les Observations sont aussi la source de diverses dénominations; on dit Observations Chymiques, Géographiques, Psychologiques, &c.

Ce qui augmente la difficulté des Observations artificielles, c'est qu'elles exigent de l'Observateur qu'il soit au fait de la fabrique des Instrumens, & qu'il ait la dextérité requise pour les manier. Le défaut de cette dernière qualité est très commun, & fait échouer quantité de gens qui auroient d'ailleurs du goût, ou même du talent pour l'Observation. Il y en a d'autres au contraire qui ont une adresse innée par laquelle ils se trouvent en état d'exécuter tout ce qu'ils imaginent, de tirer le meilleur parti des moindres circonstances favorables, & d'obvier aux inconveniens les plus imperceptibles.

Tels.

Tels étoient dans le siècle passé un *Leuwenboeck*, & tout récemment un *Lieberkübn*.

EN lisant avec réflexion les Observations des autres, il est bon de s'interroger perpétuellement pour se demander à soi-même, si l'on auroit fait tout ce que d'habiles Observateurs ont fait, si notre attention se feroit dirigée vers les mêmes détails, si le raisonnement nous auroit conduit aux mêmes conséquences. Quand on sent que l'esprit auroit été arrêté dans sa route, ou détourné du droit chemin, il convient d'en approfondir la raison; & c'est un des moyens les plus efficaces d'arriver à la connoissance de soi-même, & de ses forces dans la recherche de la Vérité. Après avoir procédé de cette manière pendant un tems suffisant, on peut pousser les essais plus loin, prévenir & deviner en quelque sorte ce qu'un Observateur va rapporter, à peu près comme ceux qui ont lu beaucoup de Romans, savent d'avance la plupart des faits qui vont suivre, & anticipent le dénouement. Si la présomption & la témérité n'aveugloient pas tant d'esprits, on auroit bien plus de

## 394 PRINCIPES DE MORALE

sujets habiles dans tous les genres, & en particulier en fait d'Observations, parce que ceux qui commencent s'appliqueroient longtems à étudier, & pour ainsi dire, à mesurer tous les pas de ceux qui les ont précédés. Mais le genre humain se divise assez exactement en deux parts, dont l'une est la *gent moutonnière*, qui ne dit que ce qui a été dit, & ne fait que ce qui a été fait, tandis que l'autre prenant un prurit de faire parler de soi pour une force de génie, dédaigne tout guide, & va d'écart en écarts. C'est sans doute le long affermissment de l'esprit humain sous le joug de la Philosophie Scholastique, qui a produit cet esprit d'indépendance outrée. Mais les gens sages connoissent également le danger des deux extrémités, & les évitent.

ON s'instruit par les fautes des autres, tout comme par leurs succès; & souvent cette voye d'instruction est la meilleure, parce qu'elle nous conduit à des recherches plus détaillées sur la maniere dont ceux qui ont commis ces fautes y sont tombés, & sur ce qu'il faut faire pour les éviter. La connoissance de ces fautes.

tes, quand même nous serions les premiers à les découvrir, ne doit nous inspirer, ni mépris pour les autres, ni prévention en notre propre faveur. Au contraire plus ceux dont nous relevons les erreurs avoient de capacité, & auroient pu aisément s'en préserver, plus nous devons avoir de défiance sur notre compte; & craindre qu'il ne nous en échappe de bien plus grossières dont nous ne nous appercevons pas. Mais l'essentiel est d'aller droit au but, en tournant ces fautes à notre instruction, ou à notre correction, si nous en avons besoin. Ceux qui prennent de bonne heure ce parti, & y persistent invariablement, arrivent bientôt à toute la supériorité dont leurs talens naturels les rendent capables.

Pour mieux sentir combien il est facile de se tromper en fait d'Observations, il n'y a qu'à considérer la durée de quelques fausses Observations, qui ont eu lieu de tems immémorial, & dont le vulgaire n'est pas encore détrompé. N'a-t-on pas crû jusqu'à *Descartes* que les qualités sensibles existoient dans les objets, telles que nous les éprouvons? N'a-t-on



pas crû, & ne croit-on pas encore, que l'ame agit réellement & immédiatement sur le corps, le remuë, & lui imprime toutes les modifications, qui sont une suite de nos déterminations volontaires? Le Soleil ne semble-t-il pas se lever & se coucher journellement sur notre Horizon, & par conséquent se mouvoir autour de la Terre? Soutenir au gros des hommes le contraire de ce qu'ils croient ainsi voir & sentir, c'est se rendre extravagant à leurs yeux. Ils ont coûtume de former un jugement sur leur observation qu'ils ne manquent jamais de confondre avec l'observation même; & on a des peines infinies à les engager à séparer ces deux choses. C'est ce qui a donné lieu pendant si longtems à la Magie & à toutes les procédures qui s'y rapportoient. Un tel cas singulier, une telle maladie extraordinaire existe: c'étoit là le fait. Or il n'y a que le Démon qui puisse en être l'Auteur. Premier jugement denué de preuves. Le Diable agit par l'intervention de personnes avec qui il entre dans une liaison, ou société fondée sur un pact. Second jugement de la même nature. Cette société diabolique a principa-

principalement lieu avec les vieilles femmes. Troisième jugement, suivi d'une foule d'autres sur les indices, ou marques auxquelles on pouvoit reconnoître les Sorciers & les Sorcieres. Tels ont été néanmoins pendant quelques siècles, à la honte de l'humanité, les principes reçus dans les Tribunaux Ecclesiastiques & Civils; telle a été la cause du supplice de tant de milliers d'innocens, dont tout le crime étoit une folie contagieuse qu'on a vu disparoitre dès que la Magie n'a plus été traitée comme un crime. Voilà donc bien des exemples de la dernière importance qui prouvent suffisamment le danger des fausses Observations & la facilité d'y tomber.

Les Expériences diffèrent des Observations, en ce qu'elles demandent pour l'ordinaire un plus grand apparat d'Instruments, & qu'agissant immédiatement sur les sujets qui en sont les objets, elles les modifient & y apportent des changemens qui sont le résultat de l'opération expérimentale. Il faut tenir ici la même conduite qu'à l'égard des Observations; s'instruire exactement de toutes les Expériences qui ont été déjà faites, de la ma-

### 398 PRINCIPES DE MORALE

niere dont elles ont été faites , des moyens qui ont contribué à leur succès , des défauts ou inconveniens dont on n'a pû les délivrer entierement , & prendre ensuite ses mesures pour tirer tout le parti possible des secours déjà connus , & se mettre à l'abri des obstacles qui pourroient en traverser l'efficace. *Otton de Guericke & Torricelli* frayerent au commencement du siècle passé la route aux Expériences les plus importantes de Physique & de Méchanique , qui ont été poussées ensuite beaucoup plus loin par une foule d'habiles gens. *Robert Boyle* en Angleterre a fait une infinité d'Expériences considérables. Parmi celles du Consul de *Magdebourg* il y en avoit en quelques unes sur l'électricité , qui conduisoient à la découverte de plusieurs secrets de la Nature. On les avoit cependant négligées jusqu'au tems où l'une des anciennes qualités occultes fut ressuscitée par le grand *Newton* , & mise , pour ainsi dire , sur le thrône de la Physique sous le nom d'*Attraction*.. Cela fit heureusement penser à renouveler les Expériences qui concernent la force électrique ; & depuis ce tems-là elles sont devenues un des

des principaux objets de l'attention de tous ceux qui cultivent la Physique expérimentale, & elles ont donné lieu à quantité de phénomènes intéressans, qui n'excitent pas moins l'admiration aujourd'hui, que le faisoient dans leur origine ceux de la pesanteur & de l'élasticité de l'air, lorsque la Pompe pneumatique de *Guericke* les manifestoit au genre humain.

LES Expériences ont entr'elles des rapports & une dépendance qu'il est essentiel de connoître, pour en tirer tout l'usage dont elles sont susceptibles. C'est ce qui avoit engagé *M. de Wolff*, qui a exercé pendant quelque tems la Profession de Physique Expérimentale, à réduire les Expériences dont on fait ordinairement des Cours Académiques, dans l'ordre le plus convenable, & le plus propre à faire sentir comment elles dépendent les unes des autres. L'Essai que le même Philosophe a publié sur la multiplication des grains se rapporte au même but, c'est à dire à faire voir par l'exemple de la production d'un grand nombre d'épics qui naissent d'un seul grain, comment il faut marcher dans la route

route expérimentale pour obtenir avec le plus de succès la fin qu'on se propose. Mais ceux qui veulent connoître distinctement l'Art de faire des Expériences, & les règles les plus sûres pour réussir dans cet Art, ne sçauroient choisir de guide plus digne de leur confiance que le célèbre M. de Réaumur, dont les Ecrits, tant ceux qui sont insérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, que ceux qu'il a publiés séparément, sont de vrais modèles dans le genre expérimental. L'exactitude des descriptions dont toutes les Expériences de ce grand homme sont accompagnées, surpasse tout ce qu'on avoit encore publié sur de semblables matières. Cette exactitude met en état, non seulement de répéter les Expériences de M. de Réaumur, mais encore & surtout d'en déduire les règles générales qui constituent la théorie de l'Art d'expérimenter. C'est le même aveuglement, ou la même prévention, qui ont fait méconnoître le prix des détails que M. de Wolff a mis dans ses raisonnemens, & de ceux qui régissent dans les Expériences de M. de Réaumur.

On

ON ne sçauroit parler du rétablissement des Sciences en général, mais surtout de celui de la Physique Expérimentale, sans nommer l'immortel *Bacon*. Ses Ouvrages, en particulier son *nouvel Organe des Sciences*, & son *Traité des Accroissemens des Sciences*, renferment une infinité d'ouvertures qui tendent à perfectionner l'art de trouver *à posteriori* par les observations & par les expériences. On peut tirer un très grand parti de cette lecture, pourvu qu'on ait déjà l'esprit disposé par l'acquisition des vertus intellectuelles formelles, & qu'on se soit appliqué pendant quelque tems à faire des Observations & des Expériences. Car *Bacon* n'a pas écrit pour le peuple érudit, ni pour des apprentifs qui méconnoissant leur foiblesse s'imaginent en sçavoir autant que les plus grands Maîtres.

ENFIN, quoiqu'on ne parle ordinairement que d'Expériences physiques & mécaniques, il n'en est pas moins certain que toutes les Sciences ont un côté expérimental, & que la Morale, la Politique, la Théologie, conduisent à des Expériences très utiles & très conformes aux règles de l'art, ceux qui savent les faire.

faire. On en fera convaincu, si jamais l'art de trouver est réduit en forme systématique.

QUICONQUE veut devenir habile dans l'art de faire des Expériences, doit préalablement s'être exercé d'une manière suffisante dans celui de faire des Observations. Ce qu'il y a de commun entre l'un & l'autre forme une analogie propre à aider beaucoup ceux qui la possèdent. Après cela toute Expérience est dans le fonds une Observation à laquelle on est arrivé par certains préparatifs, & à l'aide de certaines manœuvres; au lieu que dans l'Observation simple on se contente d'examiner attentivement un objet tel que la Nature nous le présente. Quand, par exemple, vous avez produit le vuide dans un globe creux, qui étoit auparavant en équilibre avec un poids, vous observez qu'il perd de son poids, & que ne pouvant plus garder l'équilibre, il est obligé de monter.

Le résultat des Expériences doit être d'acquérir des notions déterminées de choses qui étoient auparavant inconnues. Car c'est une simple curiosité, ou plutôt une vraie puérilité, que de se borner à  
la.

la contemplation du fait qui est produit par l'Expérience, sans que cela serve à enrichir nos connoissances, ou du moins à les affermir. Alors un Physicien qui fait un Cours d'Expériences ne différencierait guères d'un Joueur de Gobelets. On peut reprocher à *Robert Boyle*, malgré l'étendue & le prix-réel de ses Expériences, qu'il n'en a pas poussé assez loin les conséquences, s'étant presque borné à prouver par là que tout s'exécute d'une manière mécanique dans la Nature. Il y a dans toutes les Expériences réelles qui parviennent à la connoissance des Physiciens, plusieurs notions universelles, qui peuvent en être abstraites par ceux qui sont doués d'une pénétration suffisante pour démêler les choses *abstraites* dans les *concrètes*, & pour employer avec dextérité le principe de réduction. De cette façon, quand même on ne pourroit pas toujours trouver les causes des phénomènes qui sont manifestés par les Expériences, cela ne laisse pas de contribuer beaucoup à l'accroissement des Sciences, parce que les notions acquises par ce moyen deviennent des principes qui servent à faire d'autres découvertes,

&c.



& dont on peut faire usage dans les démonstrations. *M. de Leibnitz* a fort heureusement comparé ceux qui ne se lassent point de faire des Expériences, dont ils ne tirent aucun fruit, à des gens qui ramasseroient à grands frais & par des efforts continuellement réitérés, des matériaux sans nombre, dont ils ne voudroient se servir pour la construction d'aucun édifice, aimant mieux séjourner en plein air, ou vivre dans des cavernes. Il faut avouer que tous ceux qui font des Expériences n'ont pas les talens nécessaires pour les rapporter à l'avancement des Sciences : mais on n'exige non plus ce soin que de ceux qu'on en suppose capables. Il est même convenable qu'il y ait beaucoup plus de Manceuvres que d'Architectes; & ceux-ci sont charmés de trouver des gens qui les déchargent de la partie la plus onéreuse & la plus fastidieuse du travail.

Nous nous abstenons d'appliquer ici avec plus d'étendue tout ce qui a été dit ci-dessus de l'art d'observer, & qui convient à l'art d'*expérimenter*. Disons plutôt que ceux qui veulent chercher la vérité hors des Mathématiques, doivent  
 asso-

associer à l'art de trouver *à priori* les arts de l'observation & de l'expérience : association qui est aussi souvent requise dans les Mathématiques mixtes. Toutes les connoissances physiques ont commencé par des Observations, qui ont été suivies dans les temps postérieurs d'Expériences; & c'est des unes & des autres qu'on a déduit des principes certains, qui ont servi à faire des découvertes *à priori*. Quelquefois aussi on a formé *à posteriori* des propositions déterminées, dont on a ensuite entrepris de donner la démonstration *à priori*. Il n'y a point d'autres routes pour arriver à la connoissance des vérités naturelles. Dans la Morale nous supposons les choses que l'Expérience nous enseigne au sujet de l'Ame; & nous avons à cet égard l'avantage de posséder au dedans de nous-mêmes la source des Expériences. Quiconque a une légère teinture de l'Optique ne sçauroit ignorer combien le secours des Observations & des Expériences y est essentiel. L'Astronomie n'est autre chose qu'un tissu systématique d'Observations. En Arithmétique ce qu'on appelle preuves est équivalent aux Expériences. En Géométrie  
les

les constructions qui servent de fondement aux démonstrations qu'on peut appeler mécaniques, répondent aux Observations. On peut aussi rapporter ici l'explication des formules algébriques par les nombres & par les constructions géométriques, qui rendent la vérité sensible par des exemples. En général l'Entendement humain étant trop limité, les vertus intellectuelles formelles ayant certains degrés, au delà desquels elles ne peuvent aller, & leur usage dépendant du ministère des facultés inférieures; il résulte de tout cela que nos connoissances *à priori* tiennent étroitement aux connoissances *à posteriori*, & y sont perpétuellement mêlées. Aussi n'y a-t-il point de route sûre dans la découverte des vérités cachées que celle où l'on associe l'art de trouver *à priori* avec celui de trouver *à posteriori*.

QUAND on veut estimer à quel degré quelcun possède l'art de trouver, on ne peut en juger qu'en examinant la manière dont il est parvenu à quelque vérité cachée. Cette estimation ne peut être fondée, ni sur l'utilité de l'invention, ni sur la longueur des siècles pendant lesquels

quels elle s'étoit dérobée à l'esprit humain. Un heureux hazard a fait souvent naître les plus grandes découvertes sous la main de ceux qui y pensoient le moins. Cependant on ne sauroit empêcher le gros des hommes d'avoir une idée extraordinaire de ceux qui ont fait quelque insigne découverte, quoiqu'on ait une pleine certitude qu'elle ne leur a coûté aucun effort de méditation; on suppose en eux quelque instinct surnaturel, un génie divin, qui leur a tenu lieu de recherche & d'art. Mais après tout ce n'est là qu'un mot vuide de sens; & celui dans l'esprit duquel naît une découverte imprévue est à peu près dans le cas de celui qui trouve sous ses pas un trésor qu'il ne cherchoit pas. Cependant de semblables Inventeurs méritent si non l'admiration, au moins la reconnoissance du genre humain, à proportion du prix de leurs découvertes. Celui, par exemple, qui a trouvé l'art de greffer est, autant que bienfaiteur de ses semblables, infiniment au dessus de celui qui a résolu le difficile problème des figures isopérimètres; solution dont notre Globe ne retirera jamais aucun avantage. L'avantage

tage des talens & de la force d'esprit n'en demeure pas moins incontestablement au dernier. Il ne s'agit donc que de rendre une exacte justice à chacun, & de ne point confondre des choses qui doivent être distinguées. Il faut aussi prendre garde qu'un Inventeur qui trouvant un grand nombre de vérités déjà démontrées, s'en fert pour arriver à de nouvelles découvertes, ne l'emporte pas sur ceux qui l'ont précédé, par cette seule raison qu'il en fait plus qu'eux. Sans ces secours il en sauroit beaucoup moins; & le plus souvent, s'il avoit été à leur place, il ne les auroit pas égalés. Notre orgueil nous persuade que nous sommes grands; mais cela ne vient, comme quelcun l'a fort bien dit, que de ce que nous sommes montés sur les épaules des Anciens. Il en est de même des artifices heuristiques. Un Géometre qui excelle aujourd'hui dans la quadrature des courbes, ne l'emporte pas sur *Archimede* qui n'a pu quarer que la parabole; opération qu'on regarde aujourd'hui comme un jeu. Si l'on avoit connu du tems d'*Archimede* les calculs différentiel & intégral, ce grand homme auroit laissé un bien plus vaste terrain

terrain défriché dans la Géométrie. Et ceux qui savent comment on est parvenu à ces calculs, n'imputeront point non plus à *Archimede* de n'y avoir pas pensé. Concluons donc que dans l'estimation de l'art qui a été requis pour trouver quelque vérité, il faut surtout avoir égard aux vérités qui avoient déjà été trouvées par d'autres, & sans lesquelles il auroit été impossible de parvenir à celles qui donnent souvent tant de vanité à leurs Inventeurs. Il y a une très grande différence entre faire quelque chose par soi-même, ou en empruntant l'assistance d'autrui. Comme il est aussi plus facile d'employer des artifices heuristiques qui ont déjà été mis en usage par d'autres, que d'en imaginer soi-même, il convient de distinguer exactement les cas où l'Inventeur a imité ces artifices, de ceux où il les a tirés de son propre fonds. Les Géomètres, par exemple, donnant aujourd'hui des solutions analytiques des problèmes, surtout de ceux qu'on peut appeller physico-mécaniques, il est beaucoup plus aisé d'appercevoir quels sont les moyens dont ils se sont servi, que s'ils employoient la méthode synthétique des Anciens. C'est

ce dont on ne sauroit être suffisamment instruit, à moins qu'on ne soit versé dans l'Histoire littéraire. Cependant il est non seulement agréable, mais même utile, d'avoir une estimation exacte du prix des inventions, & du mérite des Inventeurs. En bonne justice ceux-ci doivent être dégradés de ce rang, toutes les fois qu'ils l'ont usurpé; & les réduire à la honteuse classe des plagiaires, c'est rendre service à la Société, qui n'est que trop souvent la dupe des airs de hauteur & des tons de suffisance que prennent des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir sçu copier, & dont l'imagination & la mémoire soutenues d'une bonne dose d'effronterie, ont fait toute la réputation.

IL y auroit de l'injustice à refuser à ceux qui ont perfectionné les découvertes fortuites la gloire qui leur est due. D'un côté il y a telle de ces découvertes, qui auroit demandé des efforts presque au dessus de l'humanité, s'il avoit falu y arriver *à priori*. Telle étoit celle du Telescope, comme on peut s'en convaincre en lisant la *Dioptrique* de *Huygens*. Et même l'effet du Telescope étoit d'une  
natu-

nature à ne pouvoir jamais être prévu, n'étant pas croyable que la Dioptrique eut jamais pris des accroissemens propres à frayer à cet égard la route de la démonstration. Il faut également convenir que la Chymie, malgré les progrès qu'elle a faits dans ces derniers tems, ne mettroit personne en état de trouver *à priori* la composition de la poudre à canon. D'un autre côté la plupart des découvertes fortuites n'auroient pas mené fort loin, sans la sagacité avec laquelle elles ont été cultivées & conduites à une perfection dont leurs Inventeurs ne se seroient jamais douté, par des hommes d'un savoir profond & d'une capacité supérieure. Ce sont là dans le fonds les vrais Inventeurs, puisqu'il importe fort peu d'avoir trouvé une chose, quand on n'en sçait pas les usages.

C'EST donc penser d'une façon trop vulgaire que de se laisser aller tout entier à l'admiration qu'excitent quelquefois des découvertes inattendues & surprenantes. Une des plus rares de ce siècle, c'est incontestablement celle des *Polypes*; le nom de M. Trembley durera autant qu'elle; mais ce qui a fait le plus



d'honneur, & un honneur réel à ce judicieux Observateur, c'est d'avoir développé sa découverte à *la Réaumur*, si j'ose m'exprimer ainsi; c'est à dire, en joignant à la précision de l'exposé l'étendue des vues & des conséquences qui en naissent. Une autre découverte, qui ne doit pas moins attirer de célébrité à son Auteur, si cette célébrité est dispensée par de justes estimateurs, c'est celle de Mr. *Bonnet* sur les Pucerons qui se propagent sans accouplement. Mais les réputations sont encore plus fortuites que les découvertes, comme M. de *Prémontval* l'a prouvé d'une manière aussi ingénieuse que solide. Les expériences électriques ont fait beaucoup d'honneur dans ce siècle à ceux qui en ont produit de nouvelles. Mais il ne faut pas mettre au même rang celles qui se sont offertes d'elles-mêmes, comme la secousse violente qui imprima tant de frayeur à M. *Muschembroek*, avec d'autres où l'on n'est parvenu qu'en y tendant formellement, comme celles de M. *Francklin* sur l'électricité des nuées. Si l'on peut appeler une découverte, le coup de foudre qui a terrassé M. *Richmann*, elle a trop coûté

coûté à son Auteur. Pour ne pas trop nous étendre sur un sujet qui d'ailleurs mérite bien d'être traité avec quelque exactitude, il y a de l'inconvénient à trop flatter l'amour propre des Inventeurs, surtout lorsque leurs titres sont un peu équivoques; il y en a à déprimer ceux qui en tout ou en partie ont droit à quelque invention, de sorte que la balance doit être tenue ici le plus équitablement qu'il est possible; ou si on la laisse pencher un peu, ce doit être du côté favorable, parce que la Société est intéressée à ce que le nombre des découvertes soit multiplié.

Lorsqu'un Inventeur cache la manière par laquelle il a trouvé quelque vérité, c'est le cas de suspendre son jugement sur le degré de capacité dont il a eu besoin pour cette découverte, à moins qu'il n'y ait des circonstances qui servent à former un jugement déterminé. *Archimède* n'a point rapporté comment il avoit trouvé les vérités géométriques, dont son siècle lui fut redevable. Mais d'un côté il est assez connu que de semblables vérités ne peuvent être découvertes qu'à *priori*; & de l'autre le calcul algébrique n'étoit

pas encore connu, de sorte qu'on ne pouvoit se servir que de la voye des démonstrations ordinaires. *Jean Baptiste Porta* est à proprement parler le premier Inventeur de la possibilité du Telescope, dont un Ouvrier de *Middelbourg* trouva par hazard la réalité. Cet Auteur, dans sa *Magie naturelle*, L. XVII. C. 10. avoit avancé qu'en combinant deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave, on parviendroit à rapprocher les objets éloignés, & à les voir avec plus de distinction. Mais, comme de son tems la Loi de la réfraction étoit inconnue, & que par conséquent la théorie de la réfraction de la lumière dans les lentilles ou verres polis convexes & concaves n'existoit pas, il est manifeste que le Telescope ne pouvoit être trouvé *à priori*, & qu'il n'y avoit que la combinaison des lentilles, faite au hazard ou à dessein, qui put y conduire.

C'EST un cas singulier & embarrassant que celui de deux Inventeurs, qui aspirent à la gloire de la même invention, lorsque chacun d'eux est appuyé sur de bonnes raisons qui parlent en sa faveur. Ce cas existe, lorsque deux personnes

ar-

arrivent, soit en même tems, soit en des tems différens, à la même découverte, sans avoir eu connoissance réciproque de leurs recherches, ou du moins des moyens qu'ils ont mis en œuvre pour y réussir. Quiconque même trouve par son propre travail des choses dont la connoissance étoit fort ancienne & répandue, en est le légitime Inventeur, quoique le public ne lui sache aucun gré de ses découvertes. Toute dispute dans un semblable cas seroit frivole; mais lorsqu'il s'agit de quelque grand objet, qui s'est offert à deux Génies supérieurs presque en même tems, cela peut faire naître des contestations d'éclat. On sent bien que nous avons en vuë la fameuse dispute qui a partagé l'Angleterre & l'Allemagne entre *Newton* & *Leibnitz*. *Keill* assigna la qualité de premier Inventeur à *Newton*, accordant à *Leibnitz* celle de second, c'est à dire, convenant qu'il avoit trouvé par lui-même le calcul dont il étoit question. Sur quoi *Newton* prononça d'un ton de Dictateur qu'il prenoit quelquefois, qu'un second Inventeur n'avoit aucun droit. Décision obscure, & qui, si l'on cherche à l'expliquer, ne peut

signifier autre chose, sinon qu'un second Inventeur ne sauroit s'attribuer une découverte, qui dans le fond lui appartient réellement, & qu'il est déchu de tout droit, dès là qu'il l'a faite après un autre. Ce qu'il faudroit exprimer par la Loi suivante: *Si deux personnes trouvent en tems différent la même chose, celui qui l'a trouvée le premier doit être dit seul Inventeur, sans que l'autre ait le moindre droit à la gloire de l'invention.* Mais il est constant, & les Newtoniens ne le désavouent point, que *Leibnitz* a publié le premier son calcul dans les *Acta Eruditorum*, dans un tems où personne n'en avoit entendu parler; d'où il s'ensuit que la Loi de *Newton*, pour valoir en sa faveur, doit encore comprendre cette clause; *quand même le premier Inventeur auroit supprimé longtems sa découverte, & que le second jouïroit d'une priorité considérable par rapport à la date de la publication.* Or, suivant la Loi naturelle, 1. celui qui trouve le premier une chose, ne prive point celui qui vient après lui de la qualité d'Inventeur, dès qu'il est assuré que le dernier ne doit rien au premier; 2. dans les cas douteux il faut toujours en  
reve-

revenir aux présomptions ; & la présomption favorise celui qui a publié sa découverte ; dès qu'il est à l'abri de tout soupçon de plagiat. Il vaudroit mieux que cette controverse n'eut jamais été agitée ; *Newton* & *Leibnitz* auroient pu jouir également & paisiblement d'une gloire qui leur étoit due ; & les passions n'auroient pas joué un jeu qui rabaisse toujours les grands hommes.

Ceux qui aident les autres de leurs lumières pour les conduire à la découverte de vérités cachées, partagent avec eux la gloire de l'invention ; en vertu du principe général suivant lequel toute personne qui concourt à un fait quelconque, est censée participer à ses effets. La distance même des tems n'y fait rien ; quelque anciennes que soient les ouvertures & les directions qu'on a reçues de quelcun, on lui en est toujours redevable dans le tems où elles sont mises à profit. Mais il n'en est pas de même de ceux qui fournissent seulement à d'autres l'occasion de découvrir : ils n'ont aucune part à l'invention. C'est le cas de ceux qui, en proposant des questions importantes, soit qu'ils fussent en état de les résoudre eux-mêmes, ou non, feroient

naître à d'autres l'envie de s'en occuper, & les achemineroient ainsi à des succès qu'ils n'auroient pas eu. L'Inventeur fortuit du Telescope fut causé que *Kepler* tourna ses recherches sur la réfraction de la lumière dans les verres polis, & l'ayant heureusement trouvée, cela le conduisit à la construction du Telescope Astronomique; sans qu'on puisse dire que le premier Inventeur lui ait été d'aucun secours pour trouver les Propositions dont sa Dioptrique est composée.

Il arrive quelquefois qu'en corrigeant les erreurs d'un autre, on découvre des vérités; mais l'errant, quoiqu'il ait occasionné ces découvertes, n'y entre pour rien, à moins que son erreur n'ait déjà contenu une partie de la vérité de sorte que l'Inventeur n'ait eu besoin que de redresser ce qui étoit défectueux, ou de suppléer à ce qui manquoit. On peut emprunter ici des exemples des hypothèses des Astronomes sur le mouvement propre du Soleil & des Planètes, & de l'Architecture militaire par rapport aux différentes espèces de fortification successivement inventées. L'invention entière ne sçauroit être attribuée à ceux qui perfectionnent; au  
con-

contraire on dit communément qu'il est plus facile d'ajouter que de trouver.

Tout homme qui prétend tout avoir trouvé par lui-même, & ne devoir rien aux autres, est un ignorant, ou un fourbe. On ne sauroit concevoir de prétention plus extravagante que celle de l'*Autodidactisme* universel : & ceux qui la manifestent, méritent d'être impitoyablement relancés. Il se peut qu'un homme qui excelle dans une Science n'ait pas lu beaucoup de Livres ; mais il ne faut pas non plus en lire beaucoup, il suffit de lire les meilleurs, ils renferment les vérités déjà trouvées, d'où un bon esprit déduit bien plus aisément celles qui peuvent en être inférées, que s'il s'embarassoit & se surchargeoit d'une trop grande lecture. Il y a des exceptions cependant ; & *Leibnitz* en a fourni une. Il avoit prodigieusement lu ; mais il vouloit se distinguer dans plusieurs genres de Sciences, qu'il eut l'art, suivant l'expression de *M. de Fontenelle*, d'atteler de front ; & parmi ces Sciences, ou connoissances, il y en avoit dont le fonds n'est autre chose qu'une ample moisson faite dans les Livres, comme l'étude de l'Hif-



toire, de la Politique, des Généalogies, des Droits & des Intérêts des Princes. Ses vûes avoient été principalement tournées de ce côté là pendant sa jeunesse; & les Charges auxquelles il parvint depuis, changerent son goût en devoir. *Newton* au contraire avoit fort peu lû; & il n'est pas difficile en étudiant ses Ecrits de deviner quels avoient été les Ouvrages par lesquels il s'étoit préparé à la composition des siens. Mais il n'importe que l'on soit redevable à peu de personnes ou à plusieurs; il suffit qu'on le soit, & il n'y a personne qui ne le soit.

JUGER des inventions, & en juger solidement, ce n'est point non plus en partager la gloire. Qu'on propose un problème à résoudre, une Question de l'ordre de celles auxquelles les Académies adjugent annuellement des prix, les Savans, Académiciens ou autres, qui sont constitués Juges des Pièces envoyées au concours, décident, & sont censés le faire avec connoissance de cause. Lors donc qu'il se rencontre quelque découverte qu'ils sçavent exactement apprécier, il est honorable pour eux d'avoir cette supériorité de lumieres qui fait respecter leurs

leurs décisions; mais s'ils vouloient s'arroger le mérite intrinsèque des choses sur lesquelles ces décisions ont roulé, on les tourneroit, & avec raison, en ridicule. C'est une question à part, que de décider, quelles sont les facultés intellectuelles les plus excellentes, celles de l'Inventeur, ou celles de ces Juges; & cela peut varier suivant les cas.

DIRE qu'une chose peut se faire, sans apprendre comment, c'est laisser le champ libre aux Inventeurs. Si l'on instruit simplement quelqu'un, qu'on peut tirer la racine quarrée d'un nombre donné, & qu'il découvre ensuite par lui-même le moyen de faire cette extraction, l'honneur lui en appartient tout entier. Prenons un exemple plus considérable. Il y a bien des siècles que les Egyptiens avoient trouvé le moyen de faire éclore des poulets par la chaleur des fourneaux sans le secours de l'incubation; mais ce secret étoit demeuré enseveli dans l'obscurité de ces tems reculés. L'illustre M. de *Reaumur* l'a retrouvé; & c'est précisément la même chose que s'il l'avoit trouvé. Le miroir d'*Archimede* a eu à peu près le même sort entre les mains

## 422 PRINCIPES DE MORALE

de *M. de Buffon*. Et si quelcun renouvellerait aujourd'hui le feu *Grégeois*, on devrait l'associer à ces Savans, entant qu'Inventeur, quoiqu'il pût d'ailleurs leur être fort inférieur.

IL y a bien des choses qui décèlent manifestement l'incapacité d'un homme qui se donne pour Inventeur. S'il produit sur le pied de ses propres inventions des choses qui se trouvent déjà dans des Livres connus & répandus; si l'on a certitude que ces Livres soyent parvenus à sa connoissance; si l'on est au fait de sa capacité de façon à se convaincre qu'elle n'est pas suffisante pour les découvertes qu'il s'arroe; enfin si de quelque maniere que ce soit, on est instruit des moyens par lesquels il s'est approprié le bien d'autrui; le vol est avéré, & la honte ne doit pas être épargnée à ceux qui s'en rendent coupables. Car il n'est pas juste que d'honnêtes & utiles Citoyens de la République des Lettres, qui ne sçauroient à la vérité prétendre aux premiers rangs, mais qui mettent en œuvre toutes les voyes légitimes de s'avancer, voyent usurper la gloire & les distinctions par des gens à qui il n'en coûte que :

que d'user d'effronterie. Il est encore plus naturel qu'un Inventeur vivant, que l'on dépouille, reclame contre cette injustice, & revendique ses justes droits. Cependant il faut, autant qu'il est possible, ne point faire entrer les passions là dedans, & n'agir que pour les intérêts de la vérité; & c'est ce dont il y a bien peu de gens qui soient capables.

L'AMBITION ne conduit pas les Savans à des démarches moins obliques, à des procédés moins irréguliers, que le sont ceux dont on a des exemples perpétuels dans le Monde, & surtout dans les Cours. Il suffit qu'on laisse échapper un mot sur les vues dont on est rempli, & les découvertes auxquelles on tend, pour qu'un homme qui court la même carrière, le saisisse, & s'en serve, s'il lui est possible, pour prévenir un Concurrent dont il cherche à devancer les pas. Au moins faudroit-il dans de semblables cas user d'une sincérité honnête, en distinguant ce qui est à nous de ce que nous devons à autrui, quand même il ne s'agiroit que d'une simple indication du sujet, qui nous ait déterminé à y penser. Mais de semblables aveux coûtent trop, ou même  
le

le plus souvent, il ne vient pas dans l'esprit qu'on y soit obligé. Comme la République des Lettres n'est point soumise à ces Loix qui retiennent les hommes par la crainte des peines, on y lâche la bride à ses penchans sans contrainte, & l'on y exerce le brigandage plus ouvertement que partout ailleurs.

Tout ceci regarde les Inventeurs; disons quelque chose de plus précis sur le degré d'estime que méritent les Inventions en elles-mêmes. On le proportionne ordinairement au degré d'influence qu'elles ont sur les affaires du Monde, & aux changemens considérables qui en résultent dans la Société. C'est ainsi que la Boussole a lié ensemble les deux Hémisphères auparavant séparés, & que la poudre à canon a introduit un Art de la Guerre tout différent de celui qui avoit précédé. Cependant un estimateur équitable doit faire quelquefois autant de cas d'inventions moins brillantes, mais qui intéressent de plus près la perfection de l'Ame ou du Corps, qui procurent au genre humain des commodités, ou même de simples agrémens, propres à embellir notre séjour actuel. Si l'on con-

nois-

noissoit bien tout le prix de la vérité, & combien notre esprit peut goûter de vraie satisfaction, en faisant des progrès dans sa connoissance, on regarderoit comme les principaux Bienfaiteurs du genre humain, ceux qui délivrent l'esprit du joug pesant & honteux de l'erreur. Sous ce point de vue *Descartes* est peut-être celui à qui l'humanité est le plus redevable. Ce n'est point par ses inventions particulieres qu'il mérite d'être ainsi envisagé; elles sont presque toutes des tentatives manquées; mais il a été l'Inventeur de la Vérité, il a appris aux hommes à la chercher, il a ôté de dessus leurs yeux le bandeau qui les empêchoit de la voir & de la désirer. Tout ce qu'on a fait depuis lui, c'est à lui qu'on le doit, parce que sans lui on ne l'auroit pas fait. Ceux qui méconnoissent d'aussi insignes services, ou qui osent parler avec dureté d'un si grand homme, joignent à l'ingratitude une audace impardonnable.

Il est par conséquent difficile d'apprécier au juste le prix de bien des découvertes particulieres, dont les influences ont été imperceptibles, & ont contribué en différentes manieres à rendre les hom-  
mes

mes plus éclairés, plus réglés dans leurs mœurs, plus propres à goûter & à augmenter les douceurs de la Société. Il régné une variété infinie dans les vérités, dans les différens rapports qu'elles ont entr'elles, & dans ceux qu'elles peuvent avoir avec l'état des hommes. Mais elles ont toutes un caractère réel d'utilité pour ceux qui savent les rapporter à leur véritable destination: il vaut mieux les connoître que les ignorer; & c'est une maxime très erronée que celle de ces gens qui soutiennent, qu'il y a des vérités nuisibles, dangereuses, qu'il faut taire, ou qu'il y en a d'inutiles, dont il faudroit négliger la culture. On demande souvent fort mal à propos aux Géomètres, (& j'ai entendu faire plus d'une fois cette ridicule objection,) à quoi servent leurs calculs & leurs opérations compliquées, & ce qu'on gagne en apprenant le résultat de certaines recherches qui leur coûtent beaucoup de peine. Ils répondent avec beaucoup de raison que cela ne sert point assurément à faire des souliers ou à gagner du pain; mais que cela étend & fortifie leur esprit, aggrandit le domaine de la Vérité, & les

met

met en état de découvrir de tems en tems des choses dont l'importance est réelle, & l'utilité incontestable. Les Savans ont la coutume de mépriser tout ce dont ils ne font pas leur objet, & de regarder ceux qui s'y appliquent comme des gens qui perdent leur tems. Ils ont tort. Il n'y a point de tems perdu, dès qu'on tend à la Vérité, & qu'on prend la route qui y conduit. Il est au contraire expédient, vu la diversité des talens & des goûts, qu'il y ait plusieurs especes de vérités dont l'esprit puisse s'occuper, & plusieurs moyens d'y arriver. On doit encourager en général tous ceux qui aiment la vérité, & qui ont un génie propre à la connoître, sans les gêner sur le choix des vérités. Si les distinctions & les récompenses étoient distribuées dans le Monde avec plus d'égalité & d'équité, on verroit sortir de l'ombre, & pour ainsi dire, de la poussière, une foule de talens inconnus, estimables, & dont les effets ne tarderoient pas à rendre la Société plus parfaite & plus heureuse.

C'est encore une méprise assez ordinaire, & très préjudiciable, que de croire qu'il n'y a que ceux qui veulent

en-



enrichir les Sciences, ou tout au plus cultiver certains Arts, qui ayent besoin de l'Art de trouver. Les règles de cet Art ne sont pas moins nécessaires, si tant est qu'elles ne le soyent pas davantage, à ceux qui sont chargés de l'administration des affaires politiques, aux Magistrats qui rendent la Justice, aux Artistes d'un ordre inférieur, & dans presque toutes les choses qui se rapportent à la vie commune. On a beau alléguer ici l'expérience contraire, en disant que tous les jours des Politiques, des Juges, des gens chargés de toutes sortes de fonctions, & dévoués à toutes sortes d'occupations, remplissent ces fonctions, & vaquent à ces occupations pendant le cours de la plus longue vie, sans suivre les principes de l'Art de trouver, sans savoir même qu'il en existe un. Cela est exactement vrai; mais on n'ajoute pas en même tems ce qu'on devroit ajouter, c'est que toutes ces personnes s'acquittent fort imparfaitement de leurs devoirs, qu'elles font plus de faux pas que de démarches bien réglées, & même que la conduite de la plupart d'entr'elles n'est qu'un tissu de bevue & d'inconséquences. C'est un

pri-

privilege des Grands de se moquer du  
savoir; mais ils le payent souvent bien  
cher.

LA Jurisprudence en particulier n'a été  
pendant si longtems un vrai Chaos, que  
faute d'y apporter cet esprit systématique,  
qui n'est autre chose que l'Art de  
trouver les vrais principes d'une Science,  
& d'en tirer les conséquences légitimes.  
C'est sans doute avec beaucoup de  
raison que *Justinien* prescrivoit aux Com-  
pilateurs des *Pandectes* d'y faire régner  
une parfaite harmonie, une entière con-  
sonance: mais peut-on attendre ce suc-  
cès de ceux à qui les règles nécessaires  
pour découvrir la vérité sont inconnues?  
Les Juges assis sur leur Tribunal ont un  
besoin encore plus pressant de cette lu-  
mière. Le Dédale des Loix, celui de  
la procédure, les efforts du crime pour  
se cacher, & de l'injustice pour pallier  
ses attentats, les mettroient fréquem-  
ment dans l'impuissance de rendre des  
Arrêts dignes de *Themis*, s'ils refusoient  
de les soumettre à une théorie saine, net-  
te, & qui contienne les notions directri-  
ces sans lesquelles il vaudroit autant re-  
courir à l'expédient de *Bridoye*, & re-  
met-

un fonds de possibilité, & un rapport avec des phénomènes réels; ou même comme autant de vérités démontrées, qu'ils soutiennent avec beaucoup plus de chaleur que les partisans de la Vérité n'en témoignent pour elle, parce que l'effet des passions est toujours plus violent que celui des penchans réglés de l'Âme. Les Ecrits des Physiciens & des Médecins surtout sont remplis de semblables *commenta*. Cela vient de ce que quantité de Savans, ou gens de Lettres, s'appliquent à la découverte de la Vérité, sans avoir acquis les dispositions & les talens nécessaires pour y réussir: de fausses opérations les conduisent à des résultats erronés; & la prévention, ou l'orgueil les engagent à les donner pour vrais avec une confiance que l'on ne sauroit combattre sans les irriter. De là vient l'extrême importance d'un Art de trouver réduit en forme de système; ce seroit le plus grand présent qu'on pût faire aux Sciences. L'explication distincte des règles de cet Art, en fixeroit les bornes & l'usage; elle ne permettroit pas de le confondre avec l'art subalterne, & pour ainsi dire bâtard, de produire des im-

ginations,

ginations, qui ne reposent sur rien, & qui n'aboutissent à rien. L'Art de trouver conduit à sa perfection expliqueroit ce qui appartient à ce faux art, en rendant raison des diverses aberrations par lesquelles on peut s'écarter des règles, & qui viennent en partie du non-usage, en partie de l'abus des facultés de notre ame requises pour découvrir la vérité.

Les êtres imaginaires sont des fruits de l'*Ars comminiscendi*, & jettent dans l'erreur ceux qui voulant tout subordonner à l'imagination, les confondent avec les êtres réels. Les Savans font des efforts aussi continuels qu'inutiles pour expliquer d'une manière imaginable ce qui ne peut & ne doit être expliqué que d'une manière intelligible. Prenons-en pour exemple la manière dont les corps naissent & se forment de l'assemblage des substances simples, la manière de l'union au moyen de laquelle ils forment l'être qu'on peut appeler un malgré sa composition. L'imagination s'épuise ici à concevoir comment des substances véritablement simples, qui sont entièrement destituées de parties, peuvent être jointes ensemble de façon qu'il y ait une

cohérence & qu'il en résulte un vrai tout. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre pour déduire les dernières raisons des phénomènes qui sont encore imaginables, des substances simples où elles se trouvent, & où elles peuvent être conçues par la seule force de l'entendement. On ne sauroit arriver que par cette route à une raison suffisante réelle, qui ne se trouvera jamais dans les choses qui sont du ressort de l'imagination.

C'EST encore changer les phénomènes en êtres imaginaires, que de supposer qu'il existe hors de nous des choses semblables à celles que les sens nous font appercevoir. Le rapport de nos sens est nécessairement confus puisqu'il résulte des actions réunies d'un nombre innombrable de particules insensibles. Quand je vois la couleur, je suis assuré d'avoir cette perception, & qu'elle représente quelque chose qui est hors de moi. Je puis donc affirmer qu'il existe dans la Nature un phénomène qui répond à l'idée que j'ai de la couleur rouge, & ce phénomène n'est point une fausse invention, un *commentum*. Mais, si je vais plus loin, & que je conçoive hors de mon ame un être

être que j'appelle *le rouge*, & que je me représente tout pareil à l'image de cette couleur qui existe dans mon ame, je me livre à une pure imagination, qui n'a aucun fonds de réalité. Et c'est là le passage du phénomène à l'être imaginaire. *Descartes* est, comme on sçait, le premier qui a combattu ouvertement & détruit sans retour la réalité des qualités sensibles; par où il a répandu un très grand jour dans la Physique. Ce jour auroit été complet, si ce Restaurateur de la Philosophie avoit compris les qualités générales des corps, telles que l'étendue & la force motrices, parmi les fantômes qu'il bannissoit, & qu'il n'eut pas, contre ses propres principes, persisté à confondre ces *phénomènes substantiés* avec les êtres réels. Il est assez surprenant que *Locke*, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, ait abandonné la lumière pour rentrer dans les ténèbres, & que convertissant de nouveau les phénomènes en êtres réels, il ait enseigné que les idées des qualités sensibles sont des idées simples, des notions irrésolubles. Quoiqu'en pensent ses admirateurs, il a montré ici un défaut considérable de péné-

tration, & s'est beaucoup plus abandonné à l'imagination qu'il ne convient à un Philosophe. Mais c'est là précisément ce qui a causé la grande vogue de son Ouvrage, le gros des Lecteurs n'accordant leur attention qu'aux choses qu'ils peuvent imaginer.

IL y a un grand nombre d'idées imaginaires qui doivent leur origine à ce défaut dans les Expériences qu'on appelle *vitium subreptionis*, c'est à dire, à ce qui arrive lorsque nous croyons observer, & quelquefois même éprouver par un sentiment intérieur, ce qui n'existe point. Toutes les forces d'attraction & de répulsion dont la Physique est remplie, sont dans le cas; on les considère comme autant d'êtres réels, autant de qualités inhérentes à la matière, tandis que ce sont de pures fictions, diamétralement opposées au principe de la raison suffisante. Deux globules de vif-argent, par exemple, placés dans une grande proximité, se réunissent en un. Tout ce que l'Observation peut découvrir dans ce fait, c'est le mouvement du plus petit globule vers le plus grand, & leur jonction. Celui donc qui se persuade qu'il a vu le  
plus

plus grand globule attirer le moindre, commet le *vitium subreptionis*, puisqu'il n'a apperçu aucune action réelle, & qu'aucun raisonnement legitime ne l'a conduit à cette conséquence. L'action d'un globule sur l'autre est donc une imagination toute pure ; & il en est de même d'une foule d'autres actions qu'on a introduites dans l'explication des phénomènes. Une erreur conduit à une autre ; & cela même d'une Science à l'autre. Des forces de cet ordre ne pouvant être déduites de la notion de la matiere, on suppose que c'est Dieu qui les imprime ; & cette supposition se fait au détriment de la vraie notion de la Toute-puissance Divine, telle que la Théologie naturelle la fournit. *Bacon* a bien vû tout le danger de ces fictions, tout le dommage qu'elles causent aux Sciences, qui, suivant ce grand Homme, ne sauroient recevoir aucun accroissement qu'on n'ait détruit ces idoles. Mais les Philosophes sont dans le cas de l'ancien Peuple Juif, qui de siècle en siècle abattoit des idoles, & en relevoit de nouvelles.

ENFIN il ne faut pas confondre l'art de feindre avec l'art de former les notions.



tions d'êtres imaginaires. L'art de feindre est une faculté de l'ame, dont on traite dans la *Psychologie*, & qui consiste à diviser ou à composer les idées des choses que l'imagination a reçues par la voye des sens, pour en tirer des fictions qui ont une utilité réelle dans les découvertes & dans les démonstrations. Il y a donc fiction & fiction; & ce que nous avons appelé *ars comminiscendi*, n'est qu'une espece de l'*ars fingendi*. Quiconque n'est pas au fait de toutes ces distinctions, ne pourra jamais marcher d'un pas assuré dans la route des Sciences, dont l'état imparfait vient principalement de l'étrange chaos de vérités & d'erreurs, de découvertes vraies, fausses, ou défectueuses, de notions réelles, feintes, ou imaginaires, qu'on entasse pêle-mêle dans les Cours ordinaires des différentes Sciences, & qu'on ose souvent décorer du nom de Systèmes. C'est sans doute ce qui a engagé M. l'Abbé de Condillac à donner le *Traité des Systèmes*, dont nous avons déjà fait mention, Ouvrage qui lui a fait beaucoup d'honneur, & qui devoit lui en faire; mais où il a trop prouvé, & fait mal à propos.

pos main baissée sur les Systèmes en général, comme s'il y avoit quelque autre moyen de proposer la Vérité d'une manière évidente, qu'en le faisant systématiquement. Si l'entreprise est impossible, on ne connoit donc encore aucune Vérité; & il faut se jeter tête baissée dans le gouffre du Pyrrhonisme.



## CHAPITRE VIII.

*Des Vertus intellectuelles matérielles; & d'abord de l'intelligence.*

**C**E sont les seules Vertus que les Aristoteliciens ont considérées dans la Morale. Ils ont mis à la tête l'intelligence qu'ils ont appelé l'entendement ou *mens*. Mais le nom d'entendement appartient à la faculté supérieure de connaître en général; & malgré l'inconstance du langage, c'est le sens le plus commun qu'on attache à ce mot dans l'usage ordinaire. Quant au nom de *mens*, (*meus*) il présente l'ame sous l'idée de sa spiritualité, & peut encore jeter dans quelque équivoque. C'est donc pour

employer un terme dont la signification soit déterminée, & qui puisse être employé dans toutes les parties de la Philosophie, qu'on préfère ici le mot d'*intelligence*, & qu'on l'exprime même en Latin par celui d'*intelligentia*, sans se mettre en peine si l'ancienne Latinité avoue ce terme. Comme il est constant que la plupart des mots dans les Auteurs Latins n'ont qu'un sens vague & indéterminé, dont la méthode démonstrative ne sauroit s'accommoder, & que d'ailleurs il s'est présenté depuis dans les matières philosophiques des idées entièrement nouvelles, il faut, ou renoncer à traiter la Philosophie en Latin, ou y admettre des mots inconnus aux Anciens.

Quoiqu'il en soit, nous entendons ici par *intelligence* l'habitude de connoître les premiers principes des démonstrations, & de les employer en qualité de prémisses dans les raisonnemens pour en tirer des conséquences legitimes. On peut dire en moins de mots, que c'est l'habitude de bien user de son entendement dans la connoissance de la vérité. Ce qui en fait une vertu intellectuelle à laquelle l'épithète de matérielle convient, c'est d'être

d'être restraite à un certain ordre de connoissances, qui en font l'objet.

Les *premiers* principes des démonstrations sont ceux qui n'en supposent point d'autres, & qui peuvent par conséquent être employés dans les démonstrations sans être précédemment démontrés. Les principes *secondaires* découlent des premiers qui servent à les démontrer, soit immédiatement, soit par une chaîne de conséquences plus ou moins longue.

ON peut compter au nombre des premiers principes les définitions, les propositions fondées sur l'expérience, & les axiomes. Quant aux définitions, il est à propos de remarquer qu'il n'y a que celles qu'on nomme *réelles*, qui puissent être regardées comme des principes, puisque ce sont les seules qui découvrent la possibilité du sujet, & par conséquent la réalité de l'idée qu'on s'en forme. Il y a pourtant des définitions nominales dont la possibilité est manifeste sans démonstration, comme celle du triangle en général, entant qu'on rapporte sa formation à la manière dont un espace se trouve renfermé par trois lignes. On n'a pas besoin de prouver qu'effectivement

T. 5.

trois

#### 442 PRINCIPES DE MORALE

trois lignes peuvent renfermer une espace; la chose fautive aux yeux. Il est incontestable que des définitions de cet ordre peuvent être employées dans les démonstrations sans aucune preuve. A l'égard de celles dont la possibilité n'est évidente, ni par soi-même, ni *a posteriori*, comme quand on définit le triangle équilatéral, celui qui a trois côtés égaux; on peut les considérer en deux manières. Ou elles servent à reconnoître le défini, lorsqu'il se présente, & à le distinguer de tout autre être; ou bien par leur moyen nous affirmons quelque attribut du défini. Dans le premier cas la définition se convertit en une proposition, dont les marques constituent la notion du sujet, & le défini prend la place du prédicat, comme quand je dis: *Une figure formée par trois lignes droites égales est un triangle équilatéral*. Ne pouvant me servir de cette proposition comme d'une prémisse, à moins qu'il ne s'offre un être auquel conviennent les marques comprises dans la définition, on peut néanmoins le faire entrer comme prémisse dans un raisonnement sans démonstration précédente, parce que, dès qu'un semblable être

être se présente, il est manifeste par cela même qu'il est possible. Dans le second cas, la définition elle-même se prend comme une proposition, dont le sujet est le défini, & le prédicat est exprimé par les marques contenues dans la définition, comme quand on dit : *Un triangle équilatéral est celui qui a les trois côtés égaux* ; mais alors ce qu'on en infère n'est conçu que comme hypothétique. ment vrai, c'est à dire supposé qu'un pareil être soit possible, ou jusqu'à ce qu'on en ait fourni la démonstration. Ainsi, quand de la définition du triangle équilatéral, je conclus que les angles d'un semblable triangle sont égaux entr'eux, c'est une proposition hypothétique, qui revient à celle-ci ; *S'il y a un triangle qui ait trois côtés égaux, ses angles seront aussi égaux.*

Il résulte de ces considérations que, pour acquérir de l'intelligence, il faut se rendre aussi familiers qu'il est possible les premiers principes de nos connoissances, c'est à dire, les définitions, les propositions connues par l'expérience ; & les axiomes. Cela fait que l'intelligence précède la science, & y peut seule con-

duire. Comme ensuite chaque Science a ses principes à part, il est manifeste que ceux qui veulent former leur intelligence, doivent l'appliquer principalement à la connoissance des principes dont on a le plus de besoin dans le cours de la vie, ou dans les Sciences à la possession desquelles ils aspirent. De même, s'il s'agit de Sciences dont les définitions se résolvent dans celles d'autres Sciences antérieures, il n'est pas besoin de dire qu'il faut commencer par les plus universelles pour arriver à celles qui en découlent.

Les Arts de l'observation & de l'expérience, dont nous avons parlé au long dans le Chapitre précédent, sont les fondemens indispensables d'une vraie intelligence; on doit acquérir ces arts, & les perfectionner soigneusement dans cette vue. Il est incroyable à quel point l'intelligence s'accroît dans ceux qui apportent de la diligence & de l'exactitude en faisant des observations & des expériences. Il arrive souvent de là que des gens sans lettres, mais attentifs & accoutumés à tourner à leur profit les choses qu'ils sont à portée d'observer ou d'expérimenter, parviennent à une étendue & à une force

force de connoissance que de longues & pénibles études ne procureroient pas à d'autres. On voit des Négocians qui à tout autre égard paroissent les hommes les plus bornés du monde, mais qui ont pour leur commerce une intelligence inconcevable à des personnes incomparablement plus éclairées & plus spirituelles. Les grands Joueurs sont pour la plupart dans le même cas ; on dit d'eux qu'ils ont *l'esprit du jeu*, & il est assez rare qu'ils en aient d'autre ; cet esprit, c'est l'intelligence dont nous parlons, née d'observations & d'expériences qu'une longue & forte attention leur a fait faire sur les diverses combinaisons des Jeux dans lesquels ils excellent. Nous donnons par ces remarques une étendue beaucoup plus grande à la notion de l'Intelligence qu'on n'a coûtume de le faire, & que les Aristotéliciens en particulier ne l'avoient fait ; car ils la restraignoient à la seule connoissance des principes nécessaires pour les Sciences. Elle emporte au contraire selon nous la connoissance de toutes les choses, qui de leur nature sont telles qu'elles peuvent être sçues, soit que nous puissions en donner



la démonstration, soit que l'expérience seule nous en ait procuré la certitude. Ainsi toutes les choses de fait & faisables deviennent l'objet de l'intelligence, en tant qu'elles peuvent être connues certainement sans le secours de la démonstration, & que nous faisons un droit usage de nos facultés dans l'acquisition de cette connoissance. Si ces discussions paroissent trop abstraites, & par là même sèches, à bien des Lecteurs, nous les prions de ne pas se laisser rebuter par cette sécheresse apparente : un peu d'attention & de réflexion la fera bientôt disparaître, & convaincra de l'utilité qui revient d'un semblable développement d'idées.

LA pénétration sert beaucoup à l'intelligence ; elle en est l'ame, ou du moins l'œil. En général toutes les vertus intellectuelles formelles, dont nous avons traité si au long, ne doivent être acquises & cultivées que pour les faire servir aux vertus intellectuelles matérielles, c'est à dire, que pour les réduire en pratique, & les appliquer aux objets qu'il nous importe de connoître. Il convient donc, à mesure qu'on traite de quelque vertu

vertu matérielle, d'indiquer quelles sont les vertus formelles qui nous la procurent, & d'expliquer comment elles le font. Les vertus matérielles ont leurs degrés comme les vertus formelles; mais on se méprend pour l'ordinaire, quand on estime ces degrés d'après le nombre des objets connus, en faisant confister, par exemple, une vaste intelligence à embrasser une multitude d'idées; c'est proprement, ou du moins principalement, du degré des vertus formelles que dépend le degré des vertus matérielles; plus on fait de progrès dans la culture de celles-là, plus on a de succès dans l'exercice de celles-ci. Que deux hommes aient eu les mêmes occasions de connaître, & en aient également profité du côté de l'attention & de l'application, celui qui s'étoit préalablement élevé à un plus grand degré de pénétration, tirera un tout autre parti de son attention & de son application. Cela fait qu'il est bien difficile de juger de la capacité des hommes autrement que par ses effets: ceux qui passent pour les plus habiles échouent souvent où d'autres dont on n'avoit pas une grande idée réussissent, mais on ne

con-

connoissoit pas leur pénétration & l'habitude qu'ils avoient contractée d'en faire usage.

Nous pouvons dire à peu près la même chose de la profondeur. L'intelligence a la sienne; & cette assertion ne peut surprendre que ceux qui sont accoutumés à parler sans avoir de notions distinctes des choses qu'ils disent. En particulier, dans les matieres que nous traitons ici, on ne scauroit s'exprimer avec précision, ni juger avec solidité, sans une exacte connoissance de la Psychologie & de la Logique, non telles qu'elles ont été enseignées dans les anciennes Ecoles, mais proposées suivant la méthode démonstrative. Il n'est donc pas surprenant que des Auteurs à qui ces Sciences n'étoient presque connues que de nom, se soyent exprimés d'une maniere si peu satisfaisante au sujet des vertus intellectuelles. Un Philosophe qui propose des vérités, dont la certitude lui est connue, ne doit pas se mettre en peine si elles ont l'air paradoxal. Il en est comme du Christianisme, lorsqu'il vint s'établir sur les ruines de l'Idolatrie Payenne. Il étoit *une folie aux Grecs*; les Philosophes d'Athenes se  
mo-

moquoient de *St. Paul*. Cependant ce saint Apôtre & tous ses Collegues n'en prêchoient pas avec moins de confiance une doctrine dont ils avoient la plus entière conviction. Les Apôtres de la Raison doivent imiter ceux de l'Evangile.

L'ESPRIT aide & augmente l'intelligence. Plus un homme est ingénieux, plus cela le met en état d'acquérir les notions des choses *a posteriori*, & d'arriver à un plus grand nombre de notions universelles. De là vient que des gens ingénieux peuvent procurer aussi des accroissemens à l'intelligence des autres, entant qu'au moyen des exemples frappans & variés qu'ils mettent sous leurs yeux, ils font naître dans leur esprit des notions abstraites de ces exemples, que leur propre génie n'auroit pû leur fournir. Et c'est la destination véritable & complete des dons & des facultés dont Dieu a enrichi notre ame, que de les rendre utiles à soi-même & aux autres.

QUAND on parvient à prouver *a posteriori* des choses qui avoient été découvertes *a priori*, ces notions réduites à l'expérience servent beaucoup à étendre l'intel-

telligence des personnes qui ne sont pas en état d'acquiescer les Sciences mêmes. L'Optique en fournit divers exemples : les choses qu'on démontre, peuvent être communiquées par la voye de l'expérience à ceux qui ne sont pas capables de comprendre ces démonstrations, de façon que de simples Artisans excellent dans la construction des Instrumens d'Optique, & surpassent de beaucoup ceux qui ont acquis la connoissance des théorèmes & des problèmes de cette Science. La même chose a lieu dans les autres parties des Mathématiques mixtes, surtout dans la Méchanique. Aussi ceux qui enseignent ces Sciences par la voye des Expériences & des Observations n'ont-ils pas tort, s'ils n'ont en vue que de former promptement d'habiles Ouvriers; mais ils se trompent, s'ils croient qu'on puisse obtenir par là une connoissance philosophique de l'Optique, de la Méchanique, &c.

Ce ne sont pas les seules notions des choses qu'on démontre dans les Mathématiques mixtes qui peuvent être réduites à l'expérience : il en est de même des autres doctrines philosophiques, & en

en particulier de la Morale & de la Politique. Ainsi, vu le petit nombre de Génies qui se trouvent propres à saisir des démonstrations, c'est encore une route fort convenable que celle de l'Expérience pour former la plupart de ceux qui doivent être instruits dans ces matières. De cette façon la connoissance des choses utiles devient aussi répandue qu'elle peut l'être; & l'intelligence des personnes, qui ne sont pas capables d'acquérir la Science proprement dite, ou auxquelles les circonstances ne permettent pas de s'y appliquer, ne laisse pas de se développer d'une manière qu'on peut appeler merveilleuse. Les notions ontologiques sont sans contredit les plus universelles de toutes, puisqu'elles se rapportent à l'être abstrait, ou pris dans sa plus grande généralité; & en même tems elles ont un usage très étendu, car ce sont les seules notions directrices qui puissent prévenir la précipitation de nos jugemens, & nous empêcher de tomber dans l'erreur. Néanmoins il est certain que ces notions peuvent être pour la plupart déduites des choses les plus communes, les plus familières, d'une observation

## 452 PRINCIPES DE MORALE

uation quotidienne, & dont chacun porte au dedans de soi des preuves d'expérience convainquantes; de sorte qu'il n'y a point d'homme dans l'esprit duquel on ne puisse les faire naître: ce qui ouvriroit un accès facile à la Philosophie pour les personnes sans Lettres des deux sexes, sans qu'il fut besoin de supposer d'autres choses que celles que l'Expérience nous enseigne. On peut donc exhorter ceux qui sont bien intentionnés pour le genre-humain, & qui voudroient lui rendre des services importants, de réfléchir sur cette matiere, & d'exercer leur industrie sur les moyens d'étendre & de propager l'intelligence humaine.

Ici l'on doit de nouveau se tenir sur ses gardes contre les effets du *vitium subreptionis*. En vain on se fonde sur l'expérience, si cette expérience est illusoire; & une Intelligence qui repose sur de pareils fondemens, est un bâtiment en l'air. Surtout, quand on veut arriver par le moyen de l'intelligence à la Science, il faut être doublement circonspect, de peur d'introduire dans les Sciences ces vaines fictions, ces êtres imaginaires, dont nous avons parlé plus haut. Quand on

on n'a pas en soin de les écarter, tous les efforts de l'application, tout le concours des vertus intellectuelles les plus parfaites, n'aboutit qu'à dire scavamment des choses fausses, & même folles. C'est là la clef de ces écarts singuliers dans lesquels on voit souvent tomber des gens qui tiennent les premiers rangs dans la République des Lettres, & qui ont la réputation de grands Philosophes. Plus ils sont habiles, ingénieux, pénétrants, profonds, plus ils débitent des choses extraordinaires, des paradoxes outrés, plus ils savent leur donner un air spécieux, & en tirer une longue suite de conséquences, qui ne sont que des erreurs nées d'autres erreurs. Le plus grand service donc qu'on puisse rendre aux Sciences, c'est d'en bannir ces monstres plus dangereux que l'Hydre de *Lerne*, & tous ceux qui tomberent autrefois sous les coups de *Tbésée* & d'*Hercule*. Sans cela les jeunes gens surtout, en entrant dans la carrière des études supérieures, donnent aisément dans ces brillantes chimères, qui occupent agréablement leur esprit, flattent leur imagination, & leur persuadent qu'ils ont acquis  
la



la connoissance des choses les plus difficiles, des secrets de la Nature les plus impénétrables, des profondeurs des Sciences les plus inaccessibles. Cela leur plaist beaucoup plus que la marche lente des Sciences proprement dites, & l'appareil severe des démonstrations.

Quoique l'intelligence puisse être séparée de la Science, elle suppose toujours la certitude des choses qui en sont l'objet; & elle la suppose d'autant plus qu'elle est la connoissance des principes mêmes d'où dérivent toutes les autres notions que nous possédons, & que nous réduisons en pratique. Tout homme donc qui veut devenir intelligent, doit travailler à se procurer une certitude suffisante de la possibilité des notions qui répondent aux définitions qu'il admet, à moins qu'il ne veuille les employer sur le pied de simples définitions nominales: & pour s'assurer de cette possibilité, il faut qu'il voye manifestement que le *prédicat*, affirmatif ou négatif, qu'on attribue à un *sujet* d'une manière absolue, lui convient en effet absolument, & que celui qui n'est attribué que sous une certaine condition, convient sous cette condition.

dition. C'est ce que les Scholastiques avoient déjà prescrit avec beaucoup de raison, en disant qu'on doit toujours joindre à la définition l'examen de la question qui concerne l'existence de la chose définie, avant que de passer aux choses qui doivent en être démontrées, puisqu'il est inutile de s'enfoncer dans des discussions sur un sujet de l'existence duquel on n'est pas assuré.

CEUX qui se bornent à connoître par la voye de l'intelligence, peuvent bien, & doivent même avoir la certitude de ce qu'ils connoissent; mais ils n'apperçoivent pourtant pas la vérité même de la proposition, entant que cette vérité est fondée sur la démonstration. On ne doit point confondre les limites de ces deux especes de connoissances, en attribuant à la premiere ce qui est réservé à la seconde. La Vérité consiste dans *la déterminabilité du prédicat par la notion du sujet*. Ce n'est pas voir cette déterminabilité, que d'observer simplement l'existence d'un fait d'ailleurs incontestable. Pour exprimer ceci plus clairement, disons que l'intelligence ne va pas au delà de la connoissance historique, au lieu que la Scien-  
ce

ce consiste dans la connoissance philosophique. Mais il y a encore ici une distinction importante à faire ; c'est que la connoissance historique est beaucoup plus étendue que l'intelligence ; puisque celle-ci n'a lieu que quand on est certain d'une chose par voye d'intuition , au lieu que l'autre embrasse tout ce que nous savons de maniere à n'en pouvoir douter , quoique nous n'en ayons pas une conviction intuitive. Celui , par exemple , qui sait que tous les Mathématiciens s'accordent à reconnoître que le quarré de l'hypothénuse dans un triangle rectangle est égal aux quarrés des deux autres côtés , n'a aucun doute là dessus ; mais il n'en voit point la preuve. Si tout ce qui passe pour vrai , l'étoit effectivement , & que tant d'opinions absurdes ne fussent pas mises au rang des vérités , il seroit indifférent de voir ou de croire ; & la connoissance historique seroit aussi utile à l'intelligence , que la connoissance philosophique , ou mathématique , l'est à ceux qui la possèdent. Mais rien n'étant plus commun que le contraire , il faut être fort attentif à ne pas rapporter à l'intelligence les choses que nous croyons simplement.

plement. De là vient aussi qu'on accorde plus de confiance aux Mathématiciens qui ne disent que ce qu'ils voyent & font voir, qu'aux Philosophes, & en général à ceux qui professent des Sciences, où l'on propose des vérités découvertes par la voye du raisonnement.

C'EST quelquefois l'effet d'une simple curiosité que de vouloir connoître ce que d'autres ont pensé & dit sur certaines matieres, surtout quand on ne se met pas en peine, si leurs opinions sont vrayes, ou fausses. Mais il y a des cas où l'on tire une utilité réelle de cette connoissance, qui devient alors recommandable. Quantité de gens qui ne sauroient comprendre les démonstrations, sont intéressés à savoir qu'on a trouvé tels ou tels théorèmes, telles ou telles solutions de problèmes. Il n'y a, par exemple, presque rien dont l'utilité soit plus universelle que l'Arithmétique pratique. Cependant ceux en général qui l'apprennent, le font sans s'initier aux démonstrations, & par conséquent ils ne peuvent avoir qu'une connoissance historique de l'Arithmétique pratique, qui supplée au défaut de l'intelligence. Il en est de

même de la Géométrie pratique, dans la plupart de ses parties, comme l'Arpentage, l'Architecture militaire, &c. Ceux qui cultivent & pratiquent ces opérations, s'en tiennent ordinairement à la connoissance historique des Problèmes de Géométrie; à laquelle ils ne feroient pourtant pas mal d'ajouter celle des principaux théorèmes de la Géométrie élémentaire.

Le talent de celui qui possède une vraie intelligence, consiste à appliquer par la voye du raisonnement aux objets qui se présentent les définitions & les propositions qui lui sont connues par la voye de l'expérience, aussi bien que les axiomes. En effet nous n'acquérons, ou du moins, nous ne devons acquérir la connoissance des choses que pour l'employer utilement, & l'appliquer à nos besoins. Cet usage est même si naturel, qu'à moins que l'homme ne le trouble par sa propre faute, il se fait de lui-même; & c'est le fonds du caractère de l'homme que de rapporter d'abord à son avantage ce qu'il s'est trouvé à portée d'observer. Mais cette disposition naturelle est puissamment secondée par l'intelligence qui  
four-

Fournit à ceux qui l'ont acquise des notions assurées & distinctes, dans l'application desquelles ils ne courent pas risque de se tromper.

On peut connoître si une personne est douée d'intelligence par la facilité & le succès avec lesquels elle applique les premiers principes qui lui sont connus, & qu'il faut distinguer des vérités qui ne pouvant être saisies que par la voye de la démonstration, appartiennent au domaine des Sciences. Ce signe de l'intelligence n'est point trompeur, surtout si l'on est à portée de vérifier, en s'entretenant avec ceux en qui on l'observe, que les jugemens qu'ils portent sur la certitude des principes qu'ils mettent en œuvre, sont fondés, non sur l'autorité des autres, mais sur leur propre expérience. Quand cette expérience est fort étendue, l'intelligence l'est à proportion, & tient lieu de théorie, ou de science. C'est ainsi qu'au défaut de la théorie des affaires publiques, à laquelle on n'est pas encore parvenu, un habile Politique se sert avec presque autant de fruit de sa longue & vaste expérience. Des hommes de cet ordre ont quelquefois une intelligen-

## 460 PRINCIPES DE MORALE

ce vraiment supérieure, lorsque les qualités de leur esprit, & les forces de leur entendement, ont concouru à leur faire tirer des connoissances expérimentales tout le parti dont elles sont susceptibles. Il s'ensuit de là que ceux qui se croient appelés au maniement des grandes affaires, ne sauroient cultiver leur entendement avec trop de soin; & s'ils ne peuvent étudier les Sciences, au moins doivent-ils tâcher de s'instruire suffisamment des règles d'une saine Logique, & des premiers élémens des Mathématiques. Il est très fâcheux que ces études soient aussi négligées qu'elles le sont, surtout par les jeunes gens de condition qui fréquentent les Académies; ou bien que plusieurs des guides à qui ils s'adressent pour recevoir de semblables instructions, soient plus propres à leur gâter l'esprit qu'à le former.

L'INTELLIGENCE ne peut faire de fort grands progrès, à moins qu'on ne se serve de termes dont le sens soit fixe & déterminé. La certitude requise dans la connoissance des principes sur lesquels l'intelligence se fonde, n'aura en effet jamais lieu, tant que les termes dont on se sert

sert pour désigner les *sujets*, ou les *prédicats* qu'on leur attribue, demeureront vagues & indéterminés. Alors il arrive aisément que ceux qui se servent de définitions, ou de propositions qu'ils regardent comme des principes, ne les entendent pas bien eux-mêmes, & que les appliquant d'une manière qui n'est pas convernable, ils viennent à former de faux jugemens sur les objets, ou sur les cas qui se présentent. Toute confusion ou ambiguïté dans les termes expose nécessairement au risque de confondre ensemble des choses qui doivent être distinguées; confusion qui est une erreur, & devient la source d'autres erreurs. Mais il faut recourir à la Logique pour se mettre pleinement au fait de cette matière.

A l'intelligence sont opposées l'ignorance des premiers principes & les erreurs où l'on tombe à l'égard de ces mêmes principes. Personne ne disconvient que l'ignorance & l'erreur sont des vices ou défauts de l'Entendement. Ils ne concernent que les premiers principes, dans l'opposition où nous les mettons ici avec l'intelligence. Mais nous



donnons plus d'étendue à la dénomination de premiers principes, qu'on ne le fait communément; parce qu'attribuant à cette vertu intellectuelle toute l'amplitude qu'elle peut avoir, il convient d'en donner une égale aux vices qui lui répugnent. Quant au reste, il paroît superflu d'insister fort au long sur les effets nuisibles qui résultent de l'ignorance des premiers principes, ou des erreurs qui s'y rapportent. Il ne faut pas moins de circonspection dans ceux qui veulent acquérir de l'intelligence que dans ceux qui tendent à la Science, pour discerner les principes dont on fait usage.

QUAND on est destitué d'intelligence, on ne sçauroit juger des choses par leurs notions, puisqu'on ne connoit ni les définitions, ni les proportions fondées sur l'expérience, ni les autres vérités axiomatiques, qui servent à former des jugemens solides. Mais on ne sçauroit dire réciproquement, que ceux qui ne jugent pas des choses par leurs notions, manquent d'intelligence. Car il y a bien des occasions où des personnes très intelligentes, & à qui la connoissance des premiers principes est tout à fait familière, n'en

n'en font point d'usage dans les jugemens qu'elles portent, par un effet des préjugés qui les aveuglent, ou des passions qui les entraînent. Le vulgaire montre souvent plus d'intelligence que les gens de lettres, & sait mieux tirer parti des notions qu'il a tirées de l'Expérience. Les Savans, c'est à dire, les simples E-rudits, n'apprennent point à distinguer les premiers principes d'avec les propositions qui en dérivent, ils ne sont point accoutumés à déduire les preuves des propositions de leurs legitimes principes, & lorsqu'il faut rendre les raisons des choses, ils ne les tirent point de leurs notions, mais ils vont les chercher de côté & d'autre, dans les sources les plus éloignées; comme on peut s'en convaincre en lisant tant de compilations dont les Auteurs traitent des sujets dont ils n'ont point d'idée, & croient les avoir mis dans un grand jour, lorsqu'ils ont cousu, à la prétendue définition qu'ils en donnent, une longue bigarrure de citations. On ne sauroit accorder d'intelligence à quiconque confond les principes avec les conséquences, ne se met point en peine de la certitude dans les objets qu'il cher-

che à connoître, & mêle indistinctement le faux avec le vrai. Toute connoissance d'un certain nombre de premiers principes ne suffit pas même pour rendre intelligent, il faut que cette connoissance soit lumineuse, & rendue si familière par l'usage, qu'elle se présente d'elle-même au besoin pour être appliquée à tous les cas sur lesquels elle peut influer. Dès qu'on voit des gens qui hésitent & tâtonnent dans ces applications, c'est un signe sinon certain, du moins probable, que l'intelligence leur manque.

Les Sciences nuisent quelquefois à l'intelligence, de façon qu'un homme qui les a étudiées eut été beaucoup plus intelligent sans cette étude. La raison en est facile à donner. Quand on s'y prend mal dans l'étude des Sciences, & qu'on néglige de s'affermir d'abord dans la connoissance de leurs vrais principes, il se forme un chaos dans l'esprit qui surcharge les facultés de l'ame, bien loin d'en faciliter l'exercice, & qui offusque en particulier l'intelligence. De là vient la supériorité réelle de bien des gens qui ne possèdent que la routine & l'expérience, sur d'autres qui ont consacré un long

espa-

espace de tems à l'étude. Une des principales causes de ce renversement apparent dans l'ordre des choses, c'est que ceux qui étudient les Sciences, passent rapidement sur leurs premiers principes, & n'y apportent aucune attention, à cause de la simplicité & de la facilité de ces principes. Mais, tout simples & faciles qu'ils paroissent, il convient de les approfondir; & si on néglige de le faire, on tombe souvent dans des méprises honteuses sur les choses qu'on croit le mieux sçavoir. Quand ces méprises arrivent à des gens qui ont déjà acquis un nom & un rang dans la République des Lettres, elles les couvrent d'un ridicule ineffaçable. Sans déroger au respect que mérite la mémoire de *Descartes*, on ne sçauroit disconvenir qu'il avoit négligé de perfectionner son intelligence, & que cela a tourné au détriment de sa Science. En acquiesçant, comme il l'a fait, aux notions confuses des termes ontologiques, il n'a point remonté aux premiers principes de cette Science fondamentale, qui lui auroient fourni des directions dont il ne pouvoit se passer.

UN excellent moyen d'augmenter son

## 458 PRINCIPES DE MORALE.

intelligence, en acquérant plusieurs principes expérimentaux, c'est d'être attentif à tout ce qui arrive, & d'en faire l'objet de ses réflexions. On ne sauroit croire avec quelle rapidité l'intelligence s'accroît dans ceux qui tiennent cette conduite, & qui ne laissent rien échapper sans y réfléchir. On remarque aisément ces progrès dans les enfans; ceux qui ont une indifférence stupide, ne deviennent bons à rien, à moins qu'il n'arrive quelque révolution avantageuse dans leur tempérament; tandis que ceux qui veulent voir, examiner, qui interrogent, & ne sont contents que quand on leur a rendu des raisons satisfaisantes des choses, parviennent aisément, pour peu qu'ils soient bien conduits, à un développement considérable de leurs facultés, & en particulier à un grand degré d'intelligence.

Parmi une foule d'autres exemples plus considérables, de la manière dont la réflexion ouvre notre esprit & découvre de nouveaux objets à notre intelligence, indiquons ce qui a lieu dans l'Arithmétique, où l'on trouve des cas, en particulier dans la Règle de trois, qui per-

permettent de négliger entièrement des fractions si petites qu'elles sont réputées égales à zero. En faisant attention à ces cas, on en a tiré cette notion générale, que dans le calcul il ne faut pas faire attention à une quantité qui ne sauroit être assignée, parce que l'erreur qui en résulte n'est d'aucune conséquence. Les inventeurs des Logarithmes ont conclu de là, qu'un nombre qui ne diffère d'un autre nombre donné que par une particule, ou fraction décimale, à laquelle on ne doit pas prendre garde dans les cas où le calcul trigonométrique a lieu, peut être pris pour ce nombre.

TOUTES choses ont leur commencement. On fraye les voyes à l'intelligence en acquérant les notions confuses des choses, au défaut des notions distinctes, ou en attendant qu'on puisse y parvenir. C'est l'effet que produit la lecture sur bien des gens à qui leur état ne permet pas de faire des études suivies. Elle jette dans leur esprit plusieurs idées, plusieurs germes de connoissance, pourvu que les Ouvrages qu'on lit aient un certain fonds de clarté & de solidité; car, quand malheureusement les qualités con-

traires s'y trouvent, l'esprit se gâte au lieu de s'améliorer, quelquefois même le cerveau s'embarrasse, s'échauffe, & produit des écarts de conduite. Ce sont les effets qui ont tant de fois résulté de la lecture des Romans, des Livres de Chevalerie, des Ouvrages de dévotion mystique, d'Alchymie, &c. Comme notre esprit est naturellement disposé à connaître, pour peu qu'il trouve de secours, il acquiert assez aisément les idées confuses des choses, parce qu'elles ne demandent qu'un degré d'attention que tout le monde est capable de donner; au lieu que les idées distinctes sont le fruit de la réflexion, qui n'est pas si commune chez les hommes; & même, si l'on veut les pousser un peu loin, il faut le concours des différentes vertus intellectuelles, perfectionnées & dirigées conformément aux règles que nous avons données sur leur sujet. En général, comme il faut toujours commencer par les choses les plus faciles pour s'élever par degré aux plus difficiles; ceux qui aspirent à l'intelligence, ne doivent laisser échapper aucune occasion d'acquérir du moins les notions confuses des choses qu'ils

qu'ils ne sont pas encore en état de connoître distinctement, ou qui se refusent à la distinction dans le cas donné. En effet, quoiqu'on ne doive pas s'arrêter aux idées confuses, il vaut mieux les avoir provisionnellement que de n'en avoir point du tout; d'autant plus que dans la pratique, en faveur de laquelle nous travaillons surtout à former notre intelligence, ces idées confuses rendent souvent les mêmes services qu'on pourroit se promettre des idées distinctes.

AINSI, quand nous nous servons de termes, auxquels répondent des notions confuses à la vérité, mais pourtant assez déterminées & fixes, cela ne nuit point à l'intelligence. Tels sont les noms appellatifs des substances que nous n'avons pas coutume de définir, ou dont nous ne pourrions donner de définitions; mais que nous reconnoissons à quelques signes diagnostiques, comme le chien à l'aboyement, le bœuf au mugissement, l'oiseau à son chant. Tels sont encore les noms de toutes les qualités sensibles, comme les couleurs, les saveurs, les odeurs, qui, bien que leur confusion soit



#### 470 PRINCIPES DE MORALE

celles qu'on ne puisse les ramener à des idées distinctes, n'ont pourtant aucun mélange qui puisse les rendre indéterminées & vagues. La richesse ou la pauvreté des Langues influe sur le nombre plus ou moins grand, des termes synonymes, entre lesquels il ne laisse pas d'y avoir des différences que tout le monde n'est pas en état de sentir. Il seroit bien à souhaiter qu'on eut rendu à la Langue Latine du tems de *Cicéron* le service que l'Abbé *Girard* a rendu à la nôtre dans son excellent *Traité des Synonymes François*. L'Orateur Romain entasse, accumule, des termes dont il est à peu près impossible aujourd'hui de découvrir les différences. La Langue Grecque & la Langue Allemande qui abondent en mots composés, trouvent dans cette composition les moyens de distinguer plus exactement les choses qui ont une grande affinité.

CHA-



## C H A P I T R E IX.

*De la Science.*

**P**ASSONS de l'intelligence à la Science, considérée comme la seconde vertu intellectuelle matérielle. La Logique enseigne que la Science consiste dans l'habitude de démontrer les choses qu'on affirme, ou qu'on nie. La démonstration est une suite de raisonnemens exacts & bien liés, à la formation & à l'enchaînement desquels concourent toutes les opérations de l'entendement. Pour que la Science devienne une vertu intellectuelle matérielle, il faut qu'elle soit appliquée à la connoissance démonstrative de certains objets donnés; car nous ne sommes censés savoir, que ce que nous pouvons démontrer. C'est ainsi que le Géomètre sçait les vérités géométriques, l'Astronome les vérités astronomiques, & ainsi du reste. Ceux qui s'irritent de ce qu'on refuse le nom de Sciences à des connoissances qui leur ont coûté beaucoup de tems & de peine à acqué-  
rir,

rix, mais qui ne sont pourtant pas d'un ordre démonstratif, montrent leur amour propre & leur ignorance. S'ils se fondent sur l'usage vulgaire, qui décore du titre de Savans ceux qui ont chargé leur mémoire d'une certaine quantité de connoissances historiques, à la bonne heure, qu'ils demeurent en possession de ce titre parmi ce même vulgaire; mais qu'ils ne s'arrogent pas un rang supérieur auquel ils n'ont aucun droit. Les Traités de Morale des Scholastiques ont déjà mis unanimement la Science au nombre des vertus intellectuelles, & l'ont définie par l'habitude des conclusions, c'est à dire, des propositions que le raisonnement déduit de propositions antérieures, comme de leurs principes; l'intelligence de ces principes étant, comme nous l'avons vu, un préalable à la Science.

IL est hors de doute que les conséquences auxquelles on arrive par la voye du raisonnement, doivent non seulement être vrayes, mais qu'il faut que celui qui les a déduites en apperçoive distinctement la vérité, & en ait une pleine certitude. Or nous ne saurions jamais être certains de la vérité d'une conclusion, à  
 moins

moins que nous ne possédions l'art de la démonstration, par lequel seul se manifeste la convenance d'un *prédicat* avec son *sujet*, fondée sur la notion même de ce sujet. Ainsi, à moins que de vouloir s'écarter sans nécessité de la précision philosophique, il faut conserver indissolublement unies entr'elles la notion de la Science & celle de l'habitude de démontrer; sans se mettre en peine des murmures & des plaintes de ceux qui croient qu'on veut leur faire tort, & se donner des airs de hauteur déplacés. Il reste pour eux des titres honorables, qu'ils peuvent faire valoir sans préjudicier aux droits de la Vérité.

Nous ne rentrerons pas dans de nouveaux détails pour prouver que l'intelligence est une disposition essentiellement préalable à la Science; & qu'on ne peut arriver à celle-ci par d'autre route que par celle-la. La Science n'entre point dans notre esprit, ne tombe point dans notre cerveau, comme un héritage ou quelque autre don de la Fortune nous échoit. Quand on parle de savoir héréditaire, on parle d'une chimère, ou bien l'on veut dire par là qu'un Père ha-

bile.

hile ayant trouvé d'heureuses dispositions dans un enfant, les a soigneusement cultivées, & l'a engagé à suivre fidèlement ses traces. Un semblable Père, ou en général un habile Maître, commencent par ouvrir l'intelligence de leurs élèves, avant que de leur enseigner des Sciences proprement ainsi dites. S'ils s'y prenaient autrement, ils échoueroient; & au bout de la plus longue carrière d'application, il ne se trouveroit, ni intelligence, ni Science, dans ceux qui l'auroient fournie. La méthode d'*Euclide* peut servir de modèle & de méthode générale. Ce Géomètre a mis à la tête de ses Elémens les définitions, les axiomes, & les demandes, pour en faire les premiers objets de l'intelligence de ceux qu'il vouloit conduire à la Science. Ajoutons ici que plus on a perfectionné son entendement, avec toutes les facultés inférieures & intermédiaires, & les vertus intellectuelles formelles qui concourent à ses opérations, plus on est en état de tirer parti de la méditation des premiers principes. Mais c'est ce que l'on ne comprend bien que quand on en fait soi-même l'expérience: & l'entière expli-

explication de cette doctrine appartient proprement à l'art de trouver.

L'ÉTUDE des Mathématiques & celle d'une saine Logique sont les deux plus efficaces pour nous former à l'habitude de la démonstration. Il est bien fâcheux que plusieurs Auteurs qui ont voulu donner des Cours de Logique, les aient remplis de choses vagues, qui détournent l'esprit de la voye de la démonstration, & qui n'apprennent qu'à débiter quelques lieux communs, dont on ne peut tirer aucun fruit dans la suite de ses études. Telles sont en particulier les Logiques de Mrs. *le Clerc* & de *Crousaz*. Le premier étoit un Érudit, qui prétendoit être un Critique du premier ordre, & qui rapportoit tout aux règles de cet Art, sur lequel il a publié en effet un fort bon Ouvrage. Sa Logique n'est qu'une combinaison de ce qu'il avoit recueilli dans l'*Art de Penser*, & dans l'*Essai sur l'Entendement*; combinaison où les idées, bien loin d'être démontrées, n'ont pas entr'elles une véritable liaison. Le second étoit un Bel-Esprit Philosophe, qui noyoit les idées de la Science dans un déluge de paroles, d'exemples, de

## 476 PRINCIPES DE MORALE.

de comparaifons, & d'autres écarts auffi contraires à la précision & au ftyle philofophique qu'un Ciel couvert de nuages l'eft à la clarté du Soleil. Lire & relire de femblables Ouvrages, confeil que donnent quelquefois aux jeunes gens des perfonnes qui ont vieilli dans les emplois académiques & eccléfiaftiques, fans y avoir perfectionné leur entendement, s'occuper, dis-je, de ces lectures c'eft plutôt desapprendre qu'apprendre la Logique. Les voyes qui mènent à la Science font à peu près auffi mal entretenues que les grands chemins dans bien des contrées.

AVANT que d'aspirer à la Science des chofes qui ne font pas comprises dans l'enceinte des Mathématiques, il faut exercer longtems fon industrie à faire des analyses des démonftrations mathématiques, & ramener à la forme de ces démonftrations les preuves des propofitions philofophiques, ou de celles qui appartiennent à d'autres Sciences dans lefquelles les Mathématiques n'entrent pour rien. La néceffité d'être verfé dans les démonftrations géométriques avant que de paffer à d'autres eft fondée fur la maxime générale d'aller des chofes plus faciles,

les, aux choses plus difficiles, & sur l'efficace des habitudes. Aujourd'hui les Mathématiques n'offrent pas des secours aussi assurés, parce que ceux qui aspirent à la Géométrie sublime, passent légèrement sur les Elémens d'*Euclide*, & sans se mettre fort en peine de la méthode de démontrer des Anciens, ils n'ont rien de plus pressé à faire que de courir à l'Algèbre, qui abrège les difficultés, & rend plus propre à résoudre les problèmes mathématiques. Et il est vrai que, dès qu'ils n'ont point d'autre but, ce seroit, à ce qu'il semble, une peine perduë pour eux que de s'arrêter longtems aux analyses des démonstrations: cependant elle seroit moins perduë qu'ils ne le pensent, parce que connoissant une fois à fonds la forme légitime des démonstrations, ils ne s'exposeroient pas aux bevuës grossières dans lesquelles ils tombent quelquefois lorsqu'ils s'ingèrent à donner quelque démonstration à la façon des Anciens, & se tromperoient aussi beaucoup moins dans les suppositions auxquelles ils ont recours pour résoudre les problèmes. Mais c'est surtout à ceux qui ne rapportent l'étude des



## 478 PRINCIPES DE MORALE

des Mathématiques qu'à la perfection de leur entendement, & aux progrès qu'ils veulent faire dans d'autres Sciences, que ces précautions doivent être recommandées, s'ils ne veulent pas rester confondus dans la foule de ces faux Savans, qui produisent avec confiance les plus faibles preuves, comme autant de démonstrations invincibles. Si jamais il arrive que tous les Cours élémentaires des Sciences aient la forme de celui d'*Euclide*, les études deviendront bien plus faciles & plus sûres. Quel inconvénient en effet plus grand que celui qu'éprouvent encore actuellement ceux qui s'appliquent à toute autre Science qu'aux Mathématiques, de lire successivement les divers Auteurs, même les plus célèbres & les meilleurs, qui ont traité ces Sciences, & de trouver dans chacun d'eux une méthode différente, des définitions, souvent même des principes, qui ne s'accordent point, & enfin toutes les variétés que le génie & le stile de chaque Auteur répand dans son Ouvrage. Il faudroit des yeux de lynx pour démêler le vrai au milieu de tous ces accompagnemens, ou plutôt de ces travestissemens;

aussi

aussi n'apprend-on que les opinions des Auteurs, pour les répéter ensuite de nouveau soit de vive voix, ou par écrit, avec de nouvelles modifications, qui de siècle en siècle augmentent les embarras attachés à cette manière d'étudier & d'enseigner.

QUAND on pousse les exercices relatifs aux analyses des démonstrations aussi loin qu'ils doivent aller pour procurer l'habitude de démontrer, on parvient enfin à connoître l'identité de la méthode démonstrative avec la manière naturelle de penser. Cet accord est la pierre de touche de la vérité, & le Yoeau de l'évidence. Les facultés de l'ame ont leurs loix, conformément auxquelles se développe leur usage naturel, c'est à dire, l'ordre & l'enchaînement de nos pensées. Ainsi, tant qu'elles se suivent d'une manière qui répond à ces loix, l'ame est dite dans son état naturel; au lieu que, dès que cet ordre vient à être troublé, l'état de l'ame est contraire à la nature, & ses facultés ne remplissent pas les fonctions auxquelles elles sont destinées. Ces états de l'ame ressemblent à ceux du corps qu'on nomme santé & maladie. Un en-

ten-

## 480 PRINCIPES DE MORALE

tendement parfaitement sain, c'est celui dans lequel la façon de penser ne s'écarte en rien de la nature; toute espèce d'écart est au contraire une maladie. Il est fort important de conserver cette façon de penser naturelle & saine dans l'acquisition & dans le progrès de nos connoissances, depuis celles que l'expérience nous donne des objets individuels jusqu'aux notions les plus universelles auxquelles nous soyons capables de nous élever.

Nous avons eu ci-dessus occasion de prouver que la Science ne peut être puisée que dans les Ouvrages écrits suivant la méthode de démonstration; & que, quand il y en a dont l'intelligence en pré-suppose d'autres, ce n'est qu'après s'être suffisamment appropriés ceux-ci qu'on peut passer à ceux-là. Cela ne souffre aucune difficulté dans les Sciences mathématiques, dont la subordination est incontestablement décidée. Elle n'est pas moins réelle dans les autres Sciences; mais on ne daigne souvent pas y faire la moindre attention. On n'est point surpris de voir des gens qui se donnent pour grands Philosophes sans Logique, ni Onto-  
tolo-

tologie; des Jurisconsultes, des Théologiens, des Médecins, qui s'arrogent la supériorité dans leurs Sciences sans être Philosophes; des Auteurs qui traitent du Droit Public, ou Civil, sans entendre le Droit Naturel, & ainsi du reste. Les Théologiens surtout ont crû être affranchis du joug important des Sciences profanes, disons mieux, de l'obligation de raisonner sous prétexte qu'ils professoient une Science divine, & que toutes les propositions qu'ils mettent en œuvre ont été dictées par la sagesse suprême. Mais la Bible n'est point un Corps de Doctrine, où les notions soyent placées dans l'ordre systématique; & l'on ne parvient à déterminer exactement les propositions, qu'en comparant & réunissant les principaux passages où elles sont contenues. Or c'est ce qu'on ne sauroit faire, sans posséder d'un côté les règles de la méthode, c'est à dire, une bonne Logique, & de l'autre sans emprunter le secours de plusieurs propositions qui sont du ressort de la Raison, & non de la Révélation. Cela ne fait aucun tort à la sublimité de cette Science, qui repose sur une certitude de foi divine, sur

l'autorité de Dieu qui a fait connoître aux hommes la doctrine salutaire par des voyes surnaturelles. Les propositions révélées demeurent autant d'axiomes, & peuvent être employées par les Théologiens en cette qualité. Mais, dès que les Théologiens méprisent la Raison & renoncent à la Philosophie, ils n'ont plus aucun moyen de convaincre les Chrétiens auxquels ils proposent l'Evangile pour règle de leur foi, que cet Evangile est préférable à l'Alcoran.

Ce n'est donc encore une fois que quand l'entreprise que *M. de Wolff* avoit formée à l'égard de la Philosophie, aura été exécutée avec succès par rapport à toutes les autres connoissances humaines qui sont susceptibles de démonstration, qu'on pourra dire que la Science se trouve dans les Livres, & que chacun peut l'y puiser. On a eu beau tourner en ridicule cette entreprise, l'utilité s'en montre tous les jours d'une manière plus évidente aux bons esprits, & en général à tous ceux que d'injustes passions poussées à leur comble par un fol orgueil n'aveuglent pas. Mais, si la méthode scientifique demeure ensevelie  
avec

avec son Auteur, il n'y a point de progrès réels à espérer pour toutes les Sciences qui ne sont pas mathématiques.

Si ceux qui veulent sincèrement profiter de la lecture des Livres où les Sciences sont solidement traitées, souhaitent quelques directions, nous leur dirons qu'ils doivent commencer par se faire un système abrégé de la Science qu'ils étudient, où toutes les propositions essentielles à cette Science soient contenues; & qu'ensuite ils peuvent lire successivement les Ouvrages qui la concernent, pour en extraire toutes les propositions qui leur étoient encore inconnues, & qui pouvant être déduites des principes qu'ils ont posés dans leur abrégé, servent à grossir & enrichir leur système. Par ce moyen l'Edifice s'étend, s'élève, s'embellit; & ce qui est le principal prend une consistance plus forte, jusqu'à ce qu'il devienne inébranlable. Et comme tous ceux qui étudient ne sont pas d'abord en état de se faire à eux-mêmes de semblables abrégés, il est très utile qu'il en existe de bons tout faits, qui servent de guide aux Commençans. C'est dans cette vue que l'Empereur *Justinien* fit

composer les *Institutions* qui portent son nom, & qui renferment un canevas, au moyen duquel on peut se mettre à l'étude des Pandeâtes. On a de pareils secours pour se préparer à la lecture des grands Ouvrages de M. de Wolff. L'Abrégé de *Thumming* est une fort bonne Introduction à la Philosophie Wolfienne; & il y a de semblables Abrégés pour le Droit Naturel, & pour les Oeuvres Mathématiques, faits par M. de Wolff lui-même. L'estime universelle qu'on en fait prouve assez combien l'usage en a été goûté. Il seroit difficile de trouver un Livre plus répandu & mieux fait que celui qui porte en Allemand le titre d'*Anfangs-gründe*, ou premiers Principes des Mathématiques; & pour ne rien laisser désirer à cet égard, il y a même un Abrégé de cet Abrégé.

UNE précaution judicieuse à prendre dans la composition de semblables Abrégés, c'est d'y éviter la trop grande rigueur des démonstrations. Ou plutôt cette rigueur est incompatible avec un Abrégé parce qu'elle suppose les plus grands détails, & les derniers développemens. Les Commençans seroient rebutés

tés par là, & pourroient perdre pour jamais le goût de semblables études. Il n'y a pas à craindre que cette complaisance qu'on a pour eux, & qui leur est justement due, porte préjudice à la science. Il y a divers degrés dans celle-ci ; & il vaut mieux être au dernier, dût-on ne pas s'élever plus haut, que de n'avoir absolument aucune teinture de science. Il vaut mieux pouvoir rendre raison des choses, en indiquant les principes qui servent à les prouver, quoiqu'on ne puisse pas en donner une démonstration complète, & développer tous les raisonnemens dont la chaîne forme cette démonstration, que de tâtonner dans les ténèbres, & saisir avidement les premières opinions que le hazard présente.

LA Science est le résultat de toutes les facultés intellectuelles, cultivées & perfectionnées autant qu'elles peuvent l'être ; la pénétration, la profondeur, le génie, la solidité concourent à la former ; & toutes les règles de l'art de trouver servent à l'étendre. Il seroit aisé de prouver ce que nous avançons ici, en rappelant les notions que nous avons déjà données de toutes les facultés, & en



expliquant ce en quoi chacune d'elles contribue à produire une véritable Science. La pénétration saisit les idées, & les rend distinctes; le génie, ou l'esprit, apperçoit les ressemblances des choses d'où se forment les notions génériques & spécifiques; la profondeur pousse l'analyse des notions de façon qu'elle remonte aux plus simples, & qu'elle découvre les premiers principes; la solidité enfin est, pour ainsi dire, le bon sens de l'Entendement, elle achève de démêler & de fixer ce qui mérite de porter le nom de Science. Dès que quelcune de ces qualités manque, la Science manque aussi, ou du moins elle est très imparfaite: & toute autre voye substituée à celle où elles nous conduisent, tend à l'erreur.

TELLE étant la nécessité du concours de toutes les vertus intellectuelles pour former la Science, il s'ensuit qu'on ne sauroit exceller en fait de Science sans posséder ces vertus dans un degré éminent; desorte que ceux qui se mettent à l'étude de quelque Science, ne peuvent espérer de s'y distinguer par des progrès réels, (car la réputation s'acquiert souvent par d'autres moyens,) qu'en con-  
sa-

façant auparavant toute leur application à former leur Entendement. Malgré les apparences favorables aux Sciences dans notre Siècle, malgré le ton de Philosophie qui y régne, & qui est devenu si commun, on ne sçauroit fonder l'espérance de voir la véritable Science devenir plus étendue que sur la culture des vertus intellectuelles. Si ceux qui passent pour Savans, quoiqu'ils aient négligé cette culture, veulent mettre la main sur la conscience, & parler sincèrement, ils conviendront qu'on leur fait plus d'honneur qu'ils n'en méritent, & que le vulgaire est la dupe de quelques qualités superficielles qui déguisent leur insuffisance réelle.

POUR rendre la Science plus solide, & arriver à une connoissance plus intime de la vérité, il faut s'accoutumer à chercher les démonstrations des propositions, que d'autres avancent sans les prouver, & déduire de notions *a priori* ce qui n'a encore été appuyé que sur des argumens *a posteriori*. En suivant cette voye jusqu'au bout, on arrive aux notions irrésolubles, ou du moins aux propositions dont l'esprit humain ne sauroit trouver de preu-

ves ultérieures, de façon qu'il est obligé  
 de s'y arrêter, & d'en faire les principes de ses connoissances. Ce travail à la vérité n'est pas fait pour tout le monde, & n'appartient qu'aux Logiciens consommés dans l'étude & dans la pratique d'une saine Logique. Ceux qui s'imaginent que la prétention la plus rigoureuse qu'on puisse former en faveur de la Science, c'est qu'elle soit fondée sur la certitude, & qu'ainsi dès qu'on a trouvé cette certitude, on peut s'y borner, sans se mettre en peine si elle est résoluble en principes antérieurs, & par là même plus certains encore; ceux, dis-je, qui pensent ainsi, ne connoissent, ni la légitime destination de notre Entendement, ni la véritable étendue de la Science. L'Entendement est fait pour connoître, la Science est l'unique objet auquel il puisse acquiescer. Mais il ne doit y acquiescer, c'est à dire, la regarder comme complète, comme une véritable théorie où se trouvent les premiers principes de la connoissance dont il s'agit, qu'autant qu'il est assuré qu'on ne sçauroit la pousser plus loin; car s'il apperçoit quelque possibilité de l'étendre, & de l'élever à des notions

tlons plus universelles, il pèche contre la loi perfective, contre l'obligation naturelle de ne pas se contenter du bien, tant qu'on voit le mieux. L'amour de la vérité doit rendre cette obligation efficace; il doit enflammer l'ame du desir de s'éclairer, & de ne rien négliger de tout ce qui peut augmenter la lumière dont elle jouit. Ceux qui agissent par d'autres motifs, peuvent tenir une conduite différente, mais qui sera vicieuse, comme les motifs qui la suggèrent. Un intérêt sordide dicte à celui qui en est possédé qu'il suffit d'apprendre ce qui rapporte du profit, & que tout le reste, malgré sa perfection & sa sublimité, ne mérite pas un moment d'attention. La fausse gloire n'est pas un meilleur guide; elle nous engage à remplir notre esprit des connoissances brillantes, qui éblouissent le vulgaire, ou à suivre le torrent de quelque mode capricieuse. Les Sciences ne prospéreront & ne fructifieront jamais qu'entre les mains pures de ceux qui ont une véritable ardeur pour elles, parce qu'ils aiment sincèrement & fortement la vérité.

L'ERREUR & l'opinion sont opposées à

la Science. Celle-ci démontre tout ce qu'elle affirme, ou nie, & en établit par ce moyen la vérité d'une manière inébranlable. L'erreur au contraire admet le faux comme s'il étoit vrai, sans preuves, ou sur de fausses preuves. L'opinion est l'assentiment que nous donnons à une proposition qui n'est pas suffisamment démontrée, & qui peut par conséquent se trouver vraie ou fausse, lorsqu'on voudra la soumettre à la rigueur de la démonstration. La vérité intrinsèque d'une proposition ne suffit point pour qu'elle appartienne à la Science: elle demeure toujours dans le domaine de l'opinion, tant que celui qui l'admet, n'en sçauroit fournir la démonstration.

Nous pouvons inférer de là que le degré le plus élevé d'une Science particulière ne sçauroit empêcher celui qui y est arrivé de prendre de simples opinions relatives à d'autres Sciences pour des vérités, s'il en ignore les démonstrations. C'est une remarque importante, & sur laquelle il est à propos d'insister, parce qu'il n'y a rien de plus commun que l'arrogance avec laquelle des Savans, très distingués, il est vrai, dans la profession  
dont

dont ils ont fait leur objet , s'ingèrent de juger & de décider de choses qui ne sont point de leur compétence. Leur autorité doit tenir lieu de démonstration; & elle en tient en effet souvent lieu auprès de ceux qui s'en laissent imposer par des airs de confiance & des tons de hauteur. Ce siècle a vû les choses les plus singulieres dans ce genre: tout homme qui a sçu fournir quelques pages à la presse, s'est érigé en Critique, en Philosophe, en appréciateur de tous les talens; de grands Géomètres, de grands Poëtes, ont protesté au Public qu'ils étoient de grands Métaphysiciens, & ont été crus sur leur parole. Les jeunes Commençans donnent aveuglement dans le piège; ils lisent, ils consultent avec une aveugle déférence ces prétendus Maîtres, qui déraisonnent pour l'ordinaire dans une Science à proportion du talent qu'ils ont de raisonner dans une autre. Il y a ici une complication singuliere de préjugés, souvent opposés l'un à l'autre. Vous verrez des gens qui, soit qu'ils aient fait de la Géométrie leur objet, ou qu'on leur en ait fait concevoir une haute idée, s'imaginent que cette Science mene à

tout, qu'elle fournit toutes les explications, toutes les solutions qu'on peut desirer sur toutes sortes de sujets. D'autres au contraire ayant ouï dire que les plus grands Géomètres font souvent les plus lourdes bévues, lorsqu'ils sortent de leur sphère, en concluent que l'étude des Mathématiques n'est bonne à rien, qu'elle pervertit l'usage des facultés intellectuelles plutôt que le perfectionner, & qu'il suffit d'être Géomètre pour raisonner de travers, dès qu'il ne s'agit pas de grandeur & de nombres. Il faut rendre une exacte justice à chacun. Les Mathématiques, il est vrai, bien loin de déterminer par elles-mêmes la justesse & la solidité des raisonnemens qui n'y appartiennent pas, ne donnent pas au Mathématicien qui excelle dans une partie de cette Science la même prérogative dans toutes les autres. Il n'est pas rare qu'un homme qui aura fait les plus grands progrès dans l'analyse moderne des Mathématiciens, & qui pourra résoudre les problèmes physico-mécaniques les plus difficiles, ne soit pas en état de juger des choses qui appartiennent à la Mécanique pratique, à l'Hydraulique, &c. ou s'il

s'il le fait, c'est à sa honte, & il se donne un ridicule aux yeux des vrais Connoisseurs. Un excellent Astronome peut ignorer réciproquement l'Algèbre. C'étoit le cas de *Kepler*, auquel on accorde unanimement la prééminence parmi les Astronomes modernes; & ce grand homme en a conclu que l'Algèbre étoit assez inutile, même dans les Mathématiques; ce qu'il faut pardonner à son siècle, où les découvertes faites depuis n'avoient pas poussé l'Algèbre au degré de perfection qu'elle a acquis. On doit donc reconnoître le prix de chaque Science en particulier, & le mérite de ceux qui y ont atteint une grande supériorité; mais cette estime ne doit pas nous séduire au point de croire que, parce qu'un homme est très capable dans un genre, il est capable de tout.

La Science universelle n'est en effet, & ne peut être, le partage d'aucun mortel. Bien plus; il n'y a point de Science particuliere qui n'absorbe & n'épuise ceux qui s'y livrent entierement. Si quelcun vouloit seulement sçavoir, par exemple, tout ce qui a été découvert par le moyen du calcul algébrique, il vieillir



#### 404. PRINCIPES DE MORALE

roit dans cette étude, sans que la plus longue vie put suffire à l'embrasser toute entière. Ainsi ceux qui veulent faire des études sages & réglées, ne doivent pas réunir l'étude approfondie de plusieurs Sciences, ni s'attendre à exceller par cette voye en diverses manieres, surtout dans des genres peu compatibles; mais il suffit de tirer des Sciences dont nous ne faisons pas notre objet, le nombre & le degré de connoissances dont nous avons besoin pour la Science que nous cultivons, & pour le genre de vie auquel nous nous sommes destinés. Ceux qui se sentent quelques talens particuliers, & auxquels leur état laisse assez de loisir pour en faire usage, peuvent à la vérité se permettre des excursions hors de leur sphère. On doit, par exemple, sçavoir très bon gré à M. Schæffer, savant Ecclesiastique de Ratisbonne, des heures qu'il donne à l'examen des Insectes, des Plantes, des Poissons, &c.; ses fonctions n'en souffrent point, & l'Histoire Naturelle en profite.

RIEN ne sert plus à étendre les Sciences & à en propager la connoissance, que de réduire tout ce qu'on y enseigne

aux

aux notions les plus universelles qu'il soit possible d'acquérir. C'est une opération qui n'est pas encore aussi connue qu'elle devrait l'être, & dont tout le monde n'est pas capable; car elle demande autant de pénétration que de profondeur, & exige de plus la science de plusieurs choses. Si l'on veut jeter les yeux sur un des meilleurs Abrégés qui existent, c'est celui que M. de Wolff a fait lui-même de son Droit de la Nature & des Gens, on verra un essai très-satisfaisant de cette réduction scientifique; les principes généraux, d'où tout le reste dépend, sont exposés avec une parfaite précision, & les citations indiquent exactement tous les rapports qui se trouvent entre les principes & les propositions dont la chaîne forme cet Ouvrage. De semblables réductions conduisent encore à cet insigne avantage, c'est qu'on peut détacher une partie des Sciences ainsi réduites, & la traiter comme une Science à part, à l'aide du tissu de principes & de conséquences, qui lui appartiennent spécialement. Qu'on prenne, par exemple, dans le Droit de la Nature, la matière des représailles, dans celui des Gens, celle

des

des Ambassades, &c. & l'on verra combien il est facile de les mettre dans leur jour en se servant d'un semblable canevas tout tracé. De cette manière un Abrégé qui renferme une Science étendue se subdivise comme de lui-même en autant d'Abrégés relatifs aux Sciences inférieures, ou subordonnées. Mais il ne faut pas croire qu'on puisse se servir de ces Abrégés tout de suite & sans autre préparation; ils ne peuvent être utiles qu'à ceux qui ont formé leur esprit par l'étude d'une saine Logique & par l'habitude d'en réduire les règles en pratique.

MAIS, comme tous les hommes ne sont pas en état de faire cette étude & d'acquiescer cette habitude, il y a une autre réduction, qui supplée à celle qui conduit à la Science. Elle consiste à ramener au sens commun les vérités universelles dont la connoissance est nécessaire à ceux qui ne sont pas capables de suivre la route de la démonstration. Deux précautions essentielles sont requises pour la réduction des vérités au sens commun; l'une que la proposition ainsi réduite soit bien comprise; l'autre qu'il ne reste aucun doute sur sa vérité. La première de ces conditions a lieu, quand l'idée de  
l'objet:

L'objet sensible à laquelle on a réduit la notion abstraite renferme en effet quelque chose qui répond suffisamment à cette notion, & se trouve propre à la représenter; & l'autre exige que cette idée sensible renferme le *sujet* dont on veut procurer la connoissance, avec son *prédicat*, & les renferme dans la même image. On se rappellera que nous avons eu occasion d'en fournir des exemples ci-dessus, & que nous les avons tirés des paraboles du Sauveur. Quoique nous nous soyons bornés à affirmer qu'une semblable réduction des vérités universelles au sens commun supplée au défaut de la Science, nous croyons devoir ajouter qu'elle peut aussi beaucoup contribuer à l'avancement des Sciences mêmes, en tant qu'elle fournit les notions communes qui servent de principes aux démonstrations, & d'où elles tirent principalement leur évidence. *Euclide* en fournit abondamment des exemples. Et même cette réduction tient un rang considérable parmi les *artifices heuristiques*.

Tous les obstacles à la perfection des vertus intellectuelles formelles & de l'entendement, sont autant d'obstacles à la  
Scien-

Science. Mais aussi en levant ces obstacles, la route de la Science se trouve entièrement applanie, & les difficultés qui rebutent, qui épouvantent même un si grand nombre de gens se réduisent à rien dès qu'on fait les exercices, dont nous avons parlé, dans l'ordre convenable, & en passant toujours des choses plus faciles aux plus difficiles. Il est hors de doute que les démonstrations embarrassent non seulement les commençans, les apprentifs, qui se sont mis récemment à l'étude des Sciences, mais même ceux dont les connoissances sont déjà fort étendues. Ayant acquis ces connoissances par des voyes différentes de celles de la démonstration, ils ont de la répugnance à suivre cette dernière, lors même qu'ils en connoissent le prix, & qu'ils sont convaincus du peu de solidité de leurs acquisitions précédentes. Il faut des motifs puissans pour vaincre cet éloignement que la paresse & des habitudes antérieures rendent souvent invincible. L'amour de la vérité & le desir d'une gloire réelle peuvent seuls animer ceux qui en sont remplis, & leur donner l'application nécessaire pour faire les premiers pas qui sont presque les seuls qui

COA.

coûtent. Si ceux qui enseignent n'étoient pas les premiers à repaître leurs disciples de connoissances vagues, & à décrier les connoissances solides & les moyens de les acquérir, l'esprit humain se porteroit de lui-même au vrai, il entreroit dans la route qui y conduit, & qui ne diffère point de la route naturelle de notre ame dans ses opérations.

LES mêmes motifs qui nous déterminent à procurer la perfection de notre entendement, & des vertus intellectuelles, en particulier de celles qu'on nomme formelles, sont aussi les motifs qui nous portent aux vraies Sciences. On peut mettre au rang des principaux l'intégrité d'une ame pure & le témoignage d'une bonne conscience. Il y a peu de gens qui s'avisent de penser à ce préalable, tout essentiel qu'il est. En vain cependant des esprits faux, & de mauvais cœurs, se mettent-ils à l'étude des Sciences: ils ne font que les pervertir, & en faire les instrumens de leurs passions. C'est sous ce point de vuë que les Sciences ont pu être envisagées comme nuisibles; mais on voit bien que c'est accidentellement, & non par elles-mêmes. Un esprit droit,

un

un cœur exempt de malice, rapporteront constamment les vérités, qui sont le fruit de leurs recherches, au plus grand bien, & d'eux-mêmes, & des autres. Cela fait voir combien il importe de donner une bonne éducation à ceux en particulier qui montrent un génie propre aux Sciences, & que l'on se propose d'y appliquer. Si l'on commence par leur inspirer de l'orgueil, de l'envie, de la malignité, ou si seulement on néglige d'étouffer en eux les germes naissans de ces vices, c'est le plus funeste présent qu'on puisse faire à la Société que celui d'habiles gens qui ont autant perdu du côté des mœurs, qu'ils ont gagné du côté de la Science. Mais les parens sont ordinairement charmés de voir leurs enfans se distinguer, se pousser, laisser bien loin derrière eux leurs compagnons d'étude; enivrés des applaudissemens qu'on donne à ces jeunes gens, ils leur communiquent la même yvresse, dont les suites sont toujours funestes.

LA Science est inébranlable, & rend tel celui qui la possède; toutes les difficultés, toutes les contradictions, ne sauroient inspirer le moindre doute sur des choses.

# DEDUITS DE L'ENTENDEM. HUM. 501

choses que l'on a une fois comprises & connues démonstrativement. Y a-t-il une seule proposition d'*Euclide* contre laquelle on puisse proposer quelque objection raisonnable? Auroit-on la patience d'écouter un homme qui vous assureroit qu'il va prouver qu'un triangle peut avoir deux angles actuellement droits. Cela fit naître, pour le dire en passant, une difficulté contre la Géométrie de l'Infini dans son origine. On disoit qu'elle conduisoit à l'absurdité d'attribuer deux angles actuellement droits à un triangle, dans lequel on suppose les côtés qui s'approchent à l'infini, de façon qu'en effet deux angles reposent sur une base infiniment petite. Mais on ne prenoit pas garde que ces deux angles ne sont pas actuellement égaux à deux droits, mais qu'on peut seulement les regarder comme tels à cause de l'erreur infiniment petite qui résulte de l'angle au sommet dont la petitesse est inassignable.

COMME le consentement que nous donnons aux propositions démontrées est successif, & se forme à mesure que nous faisons les notions qui entrent dans la démonstration, & l'évidence de la liaison  
qui



qui régnent entr'elles, c'est de là principalement que naît la certitude inébranlable dont nous parlons. Une démonstration est un édifice dont les fondemens ont été jettrés dans le fonds même de notre ame; c'est une plante qui y a poussé ses racines. On ne sauroit ébranler aucune partie séparément, par la force qu'elles se prêtent toutes réciproquement; notre ame les apperçoit toutes à la fois, & rien ne sauroit obscurcir cette intuition. Ainsi, lorsque quelques personnes, après avoir professé une doctrine, se laissent séduire & surprendre par ceux qui la combattent, c'est une marque qu'elles ne la possédoient pas comme Science, mais comme opinion; à moins que des motifs particuliers ne les portent à parler & à agir contre leur conscience. Sans de pareils motifs on demeureroit invariable dans le cas de la Science; & la variation seroit un indice décidé du défaut de Science. Ce qu'il faut seulement remarquer, c'est que souvent des gens qui croyoient être véritablement convaincus, c'est à dire, avoir de bonnes démonstrations de leur créance, n'étoient que persuadés, soit qu'ils ignorassent les principes

pes & la forme des vraies démonstrations, soit qu'ils n'y eussent pas donné une attention suffisante. Alors ils peuvent changer de sentiment, mais ce n'est point au préjudice de la Science, puisqu'ils n'en avoient que l'ombre au lieu de la réalité qu'ils croyoient posséder. Ce n'est qu'en faisant attention à ces divers états de l'esprit humain, qui, malgré leur extrême ressemblance par rapport aux effets, différent essentiellement quant au fonds, qu'on peut expliquer les révolutions d'idées continuelles dont ce Monde n'est pas moins le Théâtre qu'il est celui des révolutions politiques auxquelles le sort des Etats est attaché. L'opiniâtreté, ou même la bonne foi, ont souvent l'air de la certitude & de la conviction; mais la pierre de touche qui les distingue, c'est l'immutabilité intrinsèque des propositions démontrées, qui paroîtront toujours vraies à ceux qui les ont une fois connues comme telles, au moins tant que leur ame en conservera le souvenir, & qu'elle ne perdra pas les facultés, ou forces nécessaires, pour connoître en quoi consiste une véritable démonstration. Si quelquefois d'un autre côté les meilleu-

res

tes raisons ne fauroient détromper un homme fortement persuadé, ce n'est pas l'effet naturel de la persuasion; cela vient de ses dispositions particulieres, & de l'assiette présente de son esprit.

CEUX qui ont de justes idées de la véritable Science s'apperçoivent aisément de son existence, ou de son défaut, dans les discours & dans les écrits des autres. Dès qu'ils y trouvent des propositions avancées comme certaines, quoiqu'elles ne soyent pas encore suffisamment prouvées, ils sont assurés que la Science n'est pas le partage de celui qui les emploie de cette maniere. La forme apparente des démonstrations ne doit pas en imposer; on peut la donner à de simples preuves insuffisantes, liées entr'elles conformément aux règles syllogistiques. Ce qui fait la démonstration, c'est outre la forme la matiere même des propositions qui servent à la composition des raisonnemens, & qui doivent être, comme nous avons eu souvent occasion de le dire, des axiomes, ou des vérités déjà démontrées, soit par le raisonnement, soit par l'expérience. Remarquons cependant qu'il y auroit de l'injustice à précipiter son jugement

gement sur la science des autres, en se fondant sur ce qu'ils avancent des propositions dont ils ne justifient pas démonstrativement la vérité. Ils peuvent avoir de bonnes raisons d'agir ainsi, prises de la nature des Ouvrages qu'ils composent, & du but auquel ils les rapportent. Ce seroit une vraie manie que celle de vouloir toujours démontrer; & d'injustes Adversaires de la Philosophie Wolfienne ont crû la tourner pleinement en ridicule, en lui attribuant le dessein d'introduire dans toutes sortes d'Ouvrages la forme démonstrative, ou en se prévalant des productions de quelques mauvais Auteurs qui ont voulu s'exercer dans ce genre, les uns sans y être propres, les autres, en choisissant des sujets peu convenables. Tout ce que l'on affirme à cet égard, & qui est incontestablement vrai, c'est que les Livres destinés à enseigner les Sciences, n'y peuvent servir qu'autant que la méthode démonstrative y régné dans toute sa rigueur: & voilà pourquoi M. de Wolff s'y est astreint, voulant donner à l'Univers, & laisser aux siècles à venir un Cours de Philosophie démontrée; en quoi il a fait de nos jours, par rapport

## 306 PRINCIPES DE MORALE

aux vérités Philosophiques, ce qu'*Euclide* avoit fait autrefois par rapport aux vérités Géométriques. Ceux qui veulent ensuite traiter les mêmes matières en prenant un tour différent, en sont pleinement maîtres; & leurs Ouvrages contribueront aussi à l'avantage des Sciences, s'ils n'y mettent que des vérités, dont la démonstration, quoiqu'ils la suppriment, puisse être trouvée par ceux qui sçauront la chercher. Mais, tant qu'il n'existera d'autres Livres que ces derniers, on n'y apprendra jamais les Sciences, à moins que d'en tirer soi-même par un travail très pénible un système entier & démontré.

Ce n'est point non plus donner des démonstrations incomplètes que d'y mettre des choses qui peuvent & doivent être supposées connues de tous ceux qui entreprennent de lire & d'étudier ces démonstrations. Autrement il faudroit que les Ouvrages où l'on traite de Sciences qui sont subordonnées à d'autres comprennent celles-ci dans toute leur étendue, ce qui les rendroit également diffus & confus. Mais on ne doit pas supposer trop aisément des choses qui n'étant pas fort

com-

communes ne se présentent pas aisément à l'esprit de tout le monde ; & c'est ce qui rend certains Livres d'ailleurs excellens par leur profondeur, beaucoup moins utiles qu'ils ne le seroient, si cette profondeur n'étoit accompagnée d'une obscurité que les Auteurs auroient pu dissiper, en indiquant certaines vérités d'où ils sont partis, & qui demandent quelque effort pour être découvertes. Les mêmes remarques peuvent avoir lieu à l'égard des conséquences. Il y en a de si manifestes qu'on peut laisser le soin de les tirer au lecteur qui naturellement doit être censé intelligent. Mais il y en a d'autres qui demandent un degré moins ordinaire de pénétration & de sagacité : ce qui exige qu'elles soyent conduites au développement dont elles ont besoin.

APRÈS tout cela, faisons hardiment main basse sur tous les Ouvrages où régnent des défauts réels, & directement contraires à la découverte de la vérité. Tels sont les Livres ordinaires, qui ne fournissent aucunes définitions des choses, ou qui n'y mettent point l'exactitude requise ; où les propositions contiennent

nent des termes qui n'ont pas encore été expliqués, ou dont le sens n'a pas été déterminé d'une manière fixe; où la détermination des propositions mêmes a été négligée, de façon que le *prédicat* n'est point explicable par la notion du *sujet*, & que les preuves sur lesquelles on fonde la vérité des propositions ne dérivent point de la notion des sujets mêmes par de légitimes raisonnemens, ou ne sont pas fondées sur des expériences incontestables. De semblables Ecrits où rien n'est prouvé, ni lié, sont non seulement incapables de contribuer au progrès des Sciences, mais ils s'y opposent directement, & le tems qu'on employe à les lire, dans la vue de s'instruire solidement, est un tems perdu pendant lequel on recule au lieu d'avancer. La liberté d'écrire trop gênée auroit assurément de fâcheux inconvéniens; mais cette même liberté, dégénérée en licence, en a-t-elle de moindres? Je ne parle pas ici des mœurs, qui en souffrent tant: je n'ai en vuë que les Sciences.

IL y a divers degrés qui peuvent servir à régler les jugemens que nous portons du sçavoir des autres. Ceux qui appu-  
yent

yent ce qu'ils avancent sur des raisons qu'on peut regarder comme suffisantes, quoiqu'ils ne les accompagnent pas de leur démonstration, possèdent la Science, & on ne peut la leur refuser, mais elle est à son plus bas degré. Ceux qui n'allèguent pas des raisons pleinement suffisantes, mais qui tirent pourtant leurs preuves de la notion même des sujets auxquels elles se rapportent, auront, si l'on veut, une Science imparfaite. Mais la complaisance ne sçauroit aller plus loin ; c'est à dire que quiconque ne produit que des raisons extrinsèques, tout à fait insuffisantes, à plus forte raison fausses, est dûement atteint d'*inscience*, si je puis m'exprimer ainsi. Après cela je conviens qu'il vaut toujours mieux montrer trop d'indulgence que de sévérité dans les jugemens que nous portons sur la Science, pour éviter le soupçon de prévention & de passion. Il en est comme dans la Société, où l'on regarde quelquefois d'un air méprisant un homme modeste qui cache sous un silence prudent beaucoup plus de génie & de talens que n'en ont ceux qui pensent aussi légèrement sur son compte. On croit se faire honneur par



de fortes Critiques, par des décisions magistrales; & le contraire arrive souvent. D'ailleurs, en tolérant l'imperfection de la Science dans certaines personnes dignes de ce support, on les encourage à faire des progrès, au lieu que de mauvais procédés, des Satyres virulentes, les auroient pour jamais dégoûtées de l'étude des Sciences. Je suis persuadé que quantité de bons sujets, dont quelques uns seroient même devenus excellens, ont été rebutés de cette manière dès l'entrée de la carrière; & ont cru devoir laisser les vastes mers de l'Empire des Sciences à ces Corsaires qui y exercent continuellement leurs brigandages.

L'ADMIRATION est un signe assez décisif de l'ignorance de ceux qui s'y livrent. C'est ce qui fait la grande vogue des Orateurs. Ils parlent au vulgaire; ils lui en imposent par des figures brillantes, par des décisions audacieuses, par des tons éclatans: le stupide Auditeur, grands yeux, bouche béante, se retire pénétré d'admiration. Le succès de plusieurs Ouvrages modernes, très mauvais, très anti-philosophiques, vient de la même

me cause. Il y a du stile, des faillies, une prodigieuse dépense de ce qu'on appelle esprit. Des Lecteurs novices, ou déjà gâtés par le commerce d'esprit de la même trempe que ceux qui font ces beaux présens au public, ne sauroient concevoir des choses plus frappantes, des preuves plus victorieuses, que ces sophismes, ces bons mots, ces tirades vives & toutes de feu, qui les ravissent & qui les entraînent. Cette espèce d'incendie fait de rapides progrès; on meurt d'envie de lire un Livre qui a tant de vogue; on auroit honte de ne pas joindre son suffrage à celui des gens d'esprit & de goût, avec qui l'on a d'étroites liaisons, & à la fin le ton est donné sans appel. De bons esprits se laissent tous les jours aller à cette contagion la plus funeste de toutes. Toute indulgence feroit donc dangereuse ici: il faut traiter impitoyablement ces *petits Philosophes*, comme on les a fort bien nommés, & les replonger dans le néant d'idées ténébreuses & de fausse Science, dont ils cherchent inutilement à se tirer. *Des-préaux*, parlant d'un mauvais Poëte, l'appelle un *Poëte étouffé*: si tous les vrais

Philosophes, les défenseurs éclairés de la Vérité & de la Religion, vouloient se réunir, leurs Adversaires deviendroient bientôt autant de *Philosophes étouffés*.

L'EFFET de la Science dans ceux qui la possèdent est d'y exciter un sentiment de plaisir, dont la vivacité est proportionnée à l'évidence & à l'importance des vérités connues. Ce plaisir, comme tous les autres, attache à l'objet qui le cause; de sorte qu'on peut parvenir à aimer la Science avec cette ardeur que l'on ne ressent ordinairement que pour les objets qui affectent les sens & l'imagination; ardeur néanmoins bien plus pure, & par là même plus durable. Quand on parle de gens dégoûtés des Etudes, & des Sciences, qui se plaignant du tems qu'elles leur ont coûté, & de l'inutilité de leurs efforts, veulent passer le reste de leur vie à oublier ce qu'ils avoient appris, on peut compter qu'ils avoient mal étudié, qu'ils s'étoient occupés de fausses Sciences, ou qu'ils n'avoient pas pris la route de la Science réelle. Il y a un plaisir infiniment supérieur à tous les autres, constamment attaché à la recherche de la vérité, lors même qu'elle ne sert qu'à nous convaincre

use des bornes de la raison humaine; il est aussi intéressant d'être exactement instruit de ce que nous ne pouvons pas connoître, que de ce qui appartient à la sphère de nos connoissances. Ceux qui méprisent ce plaisir ne l'ont jamais goûté, & n'ont jamais été en état de le goûter. La Science se fait aimer, dès qu'elle se fait connoître.

Le propre de l'amour en général, c'est de chercher à embellir, à perfectionner ce qu'on aime, de s'occuper de ses intérêts, & d'y veiller soigneusement. L'amour de la Science tend donc de lui-même & par lui-même à l'avancement, & aux progrès des connoissances qui ont les caractères de la vraie Science: de sorte que si, depuis l'origine des Sciences, elles n'avoient jamais été cultivées que par des personnes qui eussent été remplies d'un véritable amour pour elles, elles n'auroient pas souffert les altérations, & les retardemens auxquelles on les a vû exposées. Mais prenons garde cependant de ne pas conclurre des soins pressés, & même efficaces, que quelcun prend pour l'avancement des Sciences, qu'il les aime sincèrement: plusieurs

motifs étrangers peuvent être la cause de ces soins, le desir de la réputation, l'envie de plaire à ceux dont on dépend, des vûes d'intérêt, produisent des effets qu'on ne sauroit distinguer de ceux dont la source est dans le cœur. Cependant les Sciences en profitent: & il seroit à souhaiter pour elles qu'il se trouvât souvent des personnes d'un rang éminent, qui, soit par goût, soit par ostentation, les favorisassent, & accordassent de puissans encouragemens à ceux qui les cultivent. Combien la seule famille de *Médicis* n'a-t-elle pas contribué à faire renaitre & fleurir les Lettres en Italie? Et le Siècle de Louis XIV. porteroit-il son nom, s'il n'avoit été le Protecteur des talens & le Bienfaiteur des gens de Lettres? On doit accorder une mesure de louanges à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, procurent aux Sciences, aux Arts, à tous les genres d'étude, des moyens de s'étendre & de devenir plus solides. Un examen trop scrupuleux des principes de leur conduite seroit déplacé, & nuisible dans bien des occasions. Si c'est un foible plutôt qu'une vertu qui les détermine, ce foible

ble est du nombre de ceux qui méritent des égards. Il n'y a que les écarts d'une vanité ridicule qu'il soit expédient de réprimer.

Ceux qui aiment les Sciences, aiment conséquemment les Livres, mais ce n'est qu'autant que ces Livres peuvent les guider, les éclairer, les instruire, leur procurer une connoissance réelle de la Science dont ils font leur objet. Tout autre amour des Livres tient à quelque manie: c'est ou un goût vague, un pur amusement, une habitude inutile, ou la simple envie de paroître, & d'étaler quelque collection de Volumes rassemblés pour orner un Cabinet. Les Livres les plus utiles sont ordinairement ceux auxquels les Amateurs vulgaires font le moins d'attention, sous prétexte qu'ils renferment des choses trop simples, trop communes, & qu'on n'y trouve pas les agrémens du stile, les charmes de l'éloquence, & d'autres prérogatives indifférentes, ou même souvent nuisibles aux progrès des Sciences; par là on fait aisément perdre à la jeunesse le goût des bons Ouvrages, de ceux dans la lecture desquels seuls elle pourroit s'instruire &c.

se former. Il résulte encore de cette façon de penser frivole que ceux qui auroient des talens pour les compositions didactiques, ou en général pour traiter les matieres avec une simplicité lumineuse, ne se fouroient pas de donner lems à un semblable travail auquel on n'attache aucun mérite; ils aimeroient mieux avoir fait quelque bagatelle brillante que l'Ecrit le plus solide qui n'est recherché que d'un petit nombre de connoisseurs. Voilà pourquoi tant d'Auteurs travaillent pour le Théâtre; la gloire ne s'y fait pas attendre; une Pièce applaudie fait voler le nom de l'Auteur de bouche en bouche, & le tire comme en un instant de l'obscurité où le Livre le plus profond auroit pû le laisser toute sa vie. On ne peut donc guères acquérir d'indice bien assuré de la Science de quelcun, & de son amour pour elle, en remarquant l'empressement qu'il témoigne pour connoître & acquérir les Livres qui paroissent: il faut examiner de plus près, & pendant assez longtems, ses lectures & ses acquisitions, pour asseoir à cet égard un jugement sur lequel on puisse faire quelques fonds. Il est plus ordinaire  
de

de trouver un Savant distingué dans quelque réduit poudreux, entouré d'un petit nombre de Volumes mal en ordre, que dans des appartemens commodes, & au milieu d'une Bibliothèque dont l'étagage soit éblouissant. Il en est comme de la Vertu, qui se loge plus fréquemment dans les cabanes que dans les Palais.

MAIS voici quelque chose de plus important. Si tous ceux qui cultivent les Sciences aimoient sincèrement, & comme elles méritent de l'être, il en résulteroit une conséquence bien heureuse, mais que l'Expérience ne cesse de démentir, c'est qu'ils s'entraimeroient les uns les autres, & seroient disposés à se donner dans toutes les occasions des témoignages de la bienveillance la plus réelle, des secours prompts & efficaces. Au lieu de ces aimables dispositions, l'Empire des Sciences, la République des Lettres, ont presque toujours été le Théâtre des plus scandaleuses discordes. On cite comme des exemples rares les Savans contemporains & concitoyens qui ont ensemble des liaisons cordiales. L'envie ronge secrètement ceux non seule-



## 518. PRINCIPES DE MORALE

ment qui courent la même carrière, mais ceux qui aspirent en général aux distinctions dont les travaux des gens de Lettres peuvent être récompensés. Jamais on n'entend sortir d'approbation franche, d'éloge sans restriction, de la bouche d'un Savant qui voit les succès d'un de ses Confrères. C'est beaucoup quand les concurrens demeurent du moins dans les bornes de ces jalousies cachées, de ces mauvais offices déguisés, dans lesquels les bienséances ne sont pas encore violées. Mais la passion, toujours plus forte dans ceux qui ont éclairé leur esprit sans rectifier leur cœur, qu'elle ne l'est dans le simple vulgaire, la passion dis-je franchit bientôt ces barrières; on affiche la rivalité, & l'on se croit autorisé à décrier hautement, à persécuter vivement ceux qui nous font ombrage par leurs talens, ou ne paroissent pas faire assez de cas de nôtres. Peut-on lire la vie de *Pope* sans être touché des amertumes qui y ont été répandues par les procédés de ses Antagonistes, mais beaucoup plus encore par l'imprudence qu'il a eue d'y opposer une sensibilité poussée jusqu'à la fureur.

La

La *Duquaine* est un monument aussi satisfaisant pour celui qui l'a érigé que pour ceux qu'il a voulu y couvrir d'un opprobre éternel. M. de *Fontenelle* a été bien plus sage & plus heureux. Il a su vivre un siècle, sans répondre à ses Critiques; & les ayant réduits au silence par cette voye la seule efficace, & fort supérieure aux réponses les plus victorieuses, il a vu l'envie se rendre enfin; & tous les pas qu'il a faits pendant les dernières années de sa riante carrière, il a pu les faire dans une route jonchée de fleurs qu'on s'empressoit à y répandre. De si beaux modèles ne produiront-ils jamais sur l'esprit des hommes l'impression qu'ils devoient naturellement y produire? On a tout lieu de craindre à cet égard, puisque le progrès des lumières dans notre siècle ne paroît pas avoir rendu ceux qui les possèdent beaucoup meilleurs. Les injures grossières ont disparu, il est vrai; elles appartenoient à la rudesse des siècles précédens: mais la redoutable ironie, armée du glaive le plus tranchant, fait des playes plus profondes & dont on se ressent plus longtemps que

que des coups de massue assés par nos agrestes devanciers.

ON ne sçauroit accorder une connoissance réelle, ni un amour sincère des Sciences, à ceux qui veulent que les démonstrations, confinées dans l'enceinte des Mathématiques, ne soient point appliquées ailleurs, prétextant les prétendues difficultés qui en naistroient dans le cours des études, & prétendant même que cette exactitude scrupuleuse, cette rigueur démonstrative, ne sert qu'à élever la force des raisonnemens. Il suffit d'entendre proposer de pareilles objections pour sentir que ceux qui les font n'ont point d'idées distinctes des choses dont ils parlent, ou qu'ils ont des raisons particulières de s'opposer aux progrès de la méthode mathématique. Ceux qui auroient la patience de lire tous les Ecrits dont l'Allemagne a été inondée pendant la publication des premiers Volumes Latins de la Philosophie de M. de Wolff, pour combattre l'ordre géométrique qui y régne, verroient, tantôt avec pitié, tantôt & plus souvent avec indignation, dequoi l'aveuglement & l'a-

char-

chamment sont capables. Et comment veut-on donc que les idées soient utiles, si elles ne sont pas distinctes, les termes s'ils ne sont pas définis, les propositions si elles ne sont pas déterminées, & suffisamment prouvées, les raisonnemens s'ils ne sont pas exacts & concluans, les démonstrations si la chaîne qui les forme n'est pas indissoluble? Contempteurs de cette méthode, daignez donc en assigner une autre plus naturelle & plus sûre! Etoit-ce dans l'*Urim* & *Tbummim* de M. *Lange*, qu'il falloit chercher l'évidence plutôt que dans la Logique, & l'Ontologie, &c. de M. *de Wolff*? Mais tirons le rideau sur ces noirceurs dont le souvenir mérite d'être à jamais effacé.





## CHAPITRE X.

*De la sagesse.*

UN objet plus attrayant s'offre à nos yeux. Une nouvelle vertu intellectuelle matérielle attire nos regards, & en est infiniment digne. C'est la sagesse; nom respectable, qualité divine, qui n'appartient éminemment qu'à l'Etre souverainement parfait. Nous la définissons la Science de donner à ses notions libres les fins les plus convenables à la nature, de choisir les moyens les plus propres à y conduire, & de subordonner tellement les fins particulières les unes aux autres, que les plus prochaines soient toujours des moyens pour arriver aux plus éloignées. Il s'ensuit de cette définition que la sagesse est une espèce de Science. Mais, dans le sens où nous prenons ce terme, il emporte une perfection particulière de l'ame, ou de l'entendement humain; tout comme, quand on parle de Dieu, on fait de la sagesse un attribut séparé, qui se distingue parmi

mi tous les autres, qui brille dans le bel arrangement de ce vaste Univers, & qui nous remplit d'une vive admiration & d'un profond respect pour son divin Auteur. *Leibnitz* a appelé la sagesse la Science du bonheur; définition qui revient à celle que nous avons donnée, mais qui n'est, ni aussi claire, ni aussi utile pour démontrer les caractères & les effets de la sagesse.

Le Sage agit toujours pour quelque fin, il préfère constamment celle qui est la meilleure, & il ne cesse d'y subordonner les fins particulières. Ce sont les principes généraux de la sagesse, qui nous mettent en état de concevoir quelque idée de la sagesse suprême elle-même, en combinant & épurant les traits de cette vertu qui sont observables dans les Intelligences finies. Le propre de toute Intelligence c'est d'avoir quelque fin à laquelle ses actions se rapportent; mais ce n'est pas encore en cela que consiste la sagesse, sans quoi il n'y aurait point d'homme qui ne fût sage, & ne le fût même en tout tems, n'y ayant point de cas, où en agissant on n'ait quelque idée confuse du rapport & de la dépendance.

dance qui se trouve entre l'action donnée, & quelque fin qu'on s'y propose. Les bêtes elles-mêmes agissent convenablement à leur nature, & relativement à certaines fins qui semblent être l'objet de leurs intentions; & si l'on veut pousser la chose plus loin, les machines que les hommes construisent, moulins, horloges, &c. ont une action, qui tend à une fin que ces machines à la vérité ne peuvent, ni connoître, ni vouloir. Mais, pour rentrer dans notre sujet, les hommes les plus méchans ont des fins, auxquelles ils savent rapporter & subordonner avec beaucoup d'art les démarches qu'ils font; mais la sagesse n'y préside point, parce que ces fins sont contraires à la grande & dernière fin de toutes les actions humaines, qui est de travailler à sa propre perfection & à celle des autres.

Posons donc pour règle qu'il répugne à la sagesse d'agir pour une fin contraire à la loi naturelle. Celui qui boit & mange avec excès, parce que les sensations de la bonne chère l'y engagent, peut trouver habilement les moyens de raffiner encore sur les plaisirs de la table, & deve-

devenir Profès dans l'ordre des Coteaux; mais cette sagesse Epicurienne combat les principes de la sagesse réelle, qui prescrit à l'homme les règles de la tempérance & de la sobriété, comme des moyens de conserver les forces de notre corps & de notre esprit. Celui qui parvient à une extrême opulence en s'appropriant par des voyes obliques le bien d'autrui, a mis beaucoup d'art & de finesse dans les moyens qui l'ont enrichi; mais il n'y a mis aucune sagesse, puisque celle-ci nous prescrit de ne pas nous intéresser moins au bonheur de nos semblables qu'au nôtre.

LE choix des moyens caractérise le Sage aussi bien que celui de la fin. C'est sans contredit une grande avance, un préalable essentiel, que d'avoir en vue un but légitime & louable. Mais il peut arriver qu'on le manque en péchant dans le choix des moyens, & même qu'on parvienne à un but directement opposé. Persécuter les hommes & violenter les consciences pour la plus grande gloire de Dieu, c'est le comble de la folie, bien qu'il soit vrai que cette gloire doit être l'objet de nos actions. En général les  
hom-



hommes se trompent fréquemment dans le choix des moyens, & surtout ils leur attribuent un degré de certitude, qui ne s'y trouve point, & qui les fait échouer dans la plupart des projets. Le projet perpétuel, par exemple, est celui d'acquiescer le Bonheur; & toute la vie se passe à employer successivement des moyens dont nous appercevons successivement l'insuffisance. De là ces plaintes contre le Monde, contre les Amis, contre les plaisirs, contre toutes les sources de satisfaction, dans lesquelles nous allons puiser. Mais pourquoi prêter gratuitement à ces choses une efficace qu'elles n'ont point? Pourquoi l'amant s'imagine-t-il que quand sa destinée sera unie à celle de l'objet qu'il adore, ses jours couleront dans une suite de délices non interrompue? Pourquoi l'ambitieux se repaît-il de la même chimère, lorsqu'il obtient le poste auquel il aspirait avec tant d'ardeur? Est-ce la sagesse qui leur a fait voir dans l'examen détaillé des avantages attachés à de semblables jouissances, un principe de bonheur suffisant & constant? Il est donc essentiel de s'assurer avec la plus scrupuleuse exactitude de la certitude

de des moyens par lesquels on se propose d'arriver à une fin; ou ne pas s'étonner, lorsqu'on a négligé de s'en assurer s'il faut essuyer le désagrément & la mortification qui marchent à la suite d'entreprises mal concertées. Rien ne peut mieux convaincre du peu de sagesse des hommes que de les voir, non seulement choisir les moyens presque au hazard, mais encore ne pas revenir de la surprise où les jette le mauvais succès de semblables moyens.

LA sagesse réunit dans les moyens qu'elle met en œuvre la certitude & la conformité avec la Loi naturelle. Les méprises des hommes à ce second égard ne sont pas moins fréquentes qu'au premier; mais, ce qui mérite une attention particulière, c'est que la certitude des moyens leur en impose souvent sur leur légitimité, & leur persuade que certaines choses sont permises, quoiqu'elles soyent défendues. Quand on a en main des moyens infaillibles de s'aggrandir, de s'enrichir, on est fortement disposé à croire qu'il n'y a rien d'illicite dans leur usage. Il s'ensuit de là que, pour éviter le danger de ces illusions, & ne point s'écarter de la vraie sagesse, on doit, a-

vant

vant que de réfléchir sur la certitude des moyens, se convaincre de leur rectitude. Un Général mettroit plutôt fin à une Guerre, s'il faisoit empoisonner, ou assassiner le Général de l'Armée ennemie ; & il ne tient qu'à lui de le faire, il s'en présente une occasion immanquable. S'ensuit-il de là qu'il le fera, s'il est honnête homme ?

MAIS, pour fixer la notion des moyens, on doit encore, avant toute délibération qui les concerne, s'occuper de la notion de la fin, afin de la rendre distincte & suffisamment déterminée, pour choisir ensuite les moyens qui conviennent précisément à cette fin. C'est encore sur quoi les hommes ont coutume de prendre le change. Vous voulez donner une bonne éducation à votre fils. La fin est louable sans contredit. Vous allez donc lui donner tels & tels Maîtres, lui faire apprendre tels & tels exercices, &c. Cela peut être bon aussi, mais je n'en suis pas encore convaincu, parce que je ne fais à quoi vous destinez ce fils ? C'est, dites vous, à conduire après vous un grand Négocier qui prospère entre vos mains. Alors je crains que vous ne l'a-

yiez

yez mal élevé relativement à ce but, en lui donnant l'éducation d'un jeune Gentilhomme qu'on destineroit à la Cour, ou à l'Armée. Vous lui avez fait prendre par ce moyen un essor d'où il vous sera impossible de le ramener à ce Négocce qu'il regarde comme ignoble. Ainsi, au lieu de l'avoir préparé à conserver & à grossir le patrimoine que vous amassez, vous lui avez appris à le dissiper & à se ruiner. C'est ainsi qu'échouent journellement plusieurs démarches ou entreprises, qui avoient l'air le plus spécieux, mais où l'on n'avoit pas assez saisi la véritable notion de la fin proposée. Tout ce que la superstition fait en vuë d'obtenir le salut, est pleinement dans ce cas.

IL résulte des considérations précédentes que le choix de la fin & des moyens ne fauroit être un choix précipité; mais que la sagesse n'agit qu'après une mûre délibération, ou du moins une délibération proportionnée à l'importance du sujet: car il y a des lenteurs qui ne sont pas le fruit de la sagesse. L'étourderie passe avec raison pour les antipodes de la sagesse. Celui qui ne sçait, ou ne veut

jamais réfléchir, ne peut avoir que des succès fortuits; & il éprouvera toujours beaucoup plus de contre-tems que de succès. Il en est comme des jeux, où il entre un mélange de hazard & de prudence. Le hazard peut quelques fois favoriser ceux qui manquent de prudence; ils auront des coups heureux, des jours de gain; mais cela ne va pas loin, & ils ne tardent pas à repêcher tout ce qu'ils avoient gagné, & fort au delà.

Il y a donc une double délibération, qui doit précéder toute action; celle qui concerne la fin, & celle qui concerne les moyens. On ne sauroit les séparer sans manquer son but. La vie humaine en fournit l'exemple. On en sépare les diverses parties, les différens âges, comme si chacun de ces intervalles avoit une fin qui lui fut propre, & des moyens uniquement relatifs à cette fin. Il faut s'amuser dans l'enfance, se divertir quand on est jeune, employer l'âge viril à amasser, & la vieillesse à se reposer. Ce beau partage fait-il donc une vie bien ordonnée; ou plutôt renferme-t-il la moindre ombre de la vie morale, par laquelle tout homme doit tendre continuellement

ment à une plus grande perfection ? Ces parties elles-mêmes sont-elles subordonnées l'une à l'autre, de façon que celle qui précède serve de moyen pour arriver à la suivante ? Rien moins que cela. Un jeune homme qui se fera laissé aller au torrent des plaisirs qui conviennent à son âge, ne sera point en état de faire divorce tout d'un coup avec eux, pour donner à son établissement & à son avancement dans le monde l'activité & la vigilance qu'ils exigent. Au bout d'une vie passée dans le tourbillon des affaires, le repos ne se présente pas aussi naturellement qu'on se l'imagine. Et d'ailleurs quel est donc ce repos, dont peut jouir un vieillard qui a passé la vie dans le monde, & n'a vécu que pour le monde ? D'où lui viendront la tranquillité & le contentement d'esprit ? C'est ainsi que les vûes humaines qui passent pour les plus sages, considérées de près, s'évanouissent en fumée.

La sagesse exige la Science des loix naturelles, des actions humaines, & des affaires de la vie tant publiques que particulières. Sans la Science des loix naturelles on pourroit se tromper dans le

choix de la fin , ou des moyens , & prendre un parti contraire aux obligations que la Nature nous impose. Sans la Science des actions humaines on ne pourroit s'assurer de la certitude des moyens mis en œuvre, puisque ces moyens ne sont autre chose que des suites d'actions accommodées à la fin. Enfin, sans un degré considérable d'expérience dans les affaires du monde, on ne sauroit procurer la réussite d'aucune entreprise un peu considérable. Aussi est-ce presque uniquement à ce dernier talent que se borne ce qu'on appelle le plus souvent Sagesse, ou Politique. Cependant cette Politique est très imparfaite & sujette à l'erreur, quand les deux premières conditions lui manquent. La théorie des affaires publiques est une Science très étendue, & très compliquée. M. de Wolff a donné un essai intéressant sur ce sujet dans ses *Horæ subsecivæ Marburgenses*.

L'IMITATION dans les cas semblables, fondée sur une expérience suffisante, tient lieu de la Science, lorsqu'on ne peut se procurer celle-ci, & fait arriver au but auquel d'autres sont parvenus ceux qui se trouvant dans les mêmes circonstances sui-

suivent exactement la même voye. Rien n'est plus rare que la Science, & surtout une Science complete: ainsi comme ce feroit une folie de croire posséder une Science dont on est privé, c'est une sagesse de profiter des secours de l'expérience. Cependant, à parler rigoureusement, la simple imitation ne fauroit jamais porter le nom de sagesse, à moins qu'elle n'ait pour base la certitude que le cas dans lequel nous nous trouvons ne diffère absolument en rien de celui que nous imitons. Or comment avoir cette certitude? Ou même peut-on l'avoir, & y a-t-il des cas parfaitement semblables? Dans les choses les plus simples nous pouvons observer le contraire. Quelcun passe à nos yeux un fossé sur une planche; nous le suivons, mais la planche manque sous nous, ou le pied nous glisse. Notre esprit, nos faillies ingénieuses, nous ont bien servi, il y a quelque tems, auprès d'un Grand dont nous ambitionnons la faveur; la même occasion renaît, mais elle ne sera point la même, soit que notre esprit ne se trouve pas aussi bien monté, ou que le Mecene ne soit pas aussi disposé à nous écouter. A plus forte



te raison dans des choses fort compliquées, comme le plan des opérations militaires d'une campagne, le moyen de faire fortune dans quelque négoce, où d'autres l'ont faite, &c. il y a des calculs & des combinaisons qui ne donneront jamais une parfaite identité de cas.

Les détails historiques exacts & sûrs, les Mémoires particuliers de la vie des grands Capitaines, Ministres d'Etat, & autres personnages qui ont joué un rôle distingué dans le monde, peuvent instruire & former aux affaires ceux qui les lisent, en leur mettant sous les yeux la manière dont les affaires importantes ont été conduites, les moyens par lesquels on les a fait réussir, & surtout ce que chaque moyen a contribué au succès. Car, faute de cette dernière connoissance, toutes les autres ne servent de rien. Les moyens doivent être évalués avec toute la précision possible, pour ne point leur attribuer ou leur ôter arbitrairement la force dont ils sont doués. On doit, par exemple, dans l'éducation des enfans, joindre les récréations aux instructions & aux travaux. Mais le succès dépend de la proportion que l'on met entre ces deux

deux choses. Dans les cas où l'événement a été contraire, on ne s'instruit pas moins efficacement, en approfondissant les raisons qui ont fait échouer un projet, avorter une entreprise; & l'on peut même dire que le Sage s'instruit plus encore par les fautes des autres que par leurs succès. En faisant donc de toutes ces choses l'objet d'une attention soutenue, & d'une réflexion approfondie, les talens naturels & acquis étant d'ailleurs supposés, on parvient à une habilité digne du nom de Sagesse. Elle peut se trouver en un très grand nombre de degrés différens; ceux qui constituent la supériorité sont fort rares. Qu'on parcoure tous les Cabinets des Princes, on n'y trouvera guères de preuves d'une Politique vraiment sage. Il est rare qu'il y ait une Politique de l'Etat proprement dite; c'est toujours celle du Prince, ou du premier Ministre qui régit les affaires, de sorte que le système change, non avec les intérêts de la Nation, mais avec le Regne, ou le Ministère. Les effets préjudiciables au genre-humain qui en résultent, sautent aux yeux, & sont journellement la cause de ces calamités af-

frenses, sous le poids desquelles les peuples sont écrasés.

LA finesse, le talent, la dextérité, l'expérience qui procurent aux méchans des moyens certains pour la réussite de desseins iniques n'appartiennent point à la sagesse; mais comme l'art du Sage ne laisse pas de s'y trouver, quoique mal employé, on peut tirer du fruit de l'examen & de la discussion de semblables projets. Un Politique integre peut & doit lire *Hobbes* & *Machiavel*; il n'en adoptera pas les principes; mais il y trouvera bien des vues qu'il peut épurer en les rapportant à de meilleures fins. Il y trouvera aussi des directions négatives, pour m'exprimer ainsi, en se convainquant par l'examen des maximes odieuses de la fausse Politique qu'elles doivent être constamment rejetées dans la pratique. Ce seroit d'ailleurs un défaut dans un homme appelé au maniment des grandes affaires, que d'ignorer toutes les ruses & les obliquités dont les autres peuvent se servir en traitant avec lui. Leur connoissance le met en état d'éclairer les démarches de ces fourbes, & lui donne en même tems une véritable supériorité sur

fur eux ; parce qu'en les convainquant de mauvaise foi, il leur ôte tout moyen de récriminer.

LA source intarissable, le modele accompli de la sagesse par excellence se trouve dans l'Etre suprême. Nos foibles yeux sont incapables de la saisir dans toute son étendue ; nos facultés bornées ne fauroient suffire à la représenter & à l'imiter dans nos actions. Mais il n'en est pas moins utile, ou plutôt moins indispensablement nécessaire à ceux qui aspirent à la véritable sagesse, de fixer leurs regards sur la sagesse Divine, de chercher à s'élever aux notions les plus distinctes que nous soyons capables de nous en former, en méditant sur les preuves & les exemples aussi frappans qu'incontestables de cette sagesse que nous offrent la Nature & la Providence. Tous ceux qui refusent leur attention à ces objets, à plus forte raison tous ceux qui par le plus sacrilège de tous les attentats veulent ôter à Dieu les rênes de l'univers pour les confier à une nécessité fatale, ou à un Hazard aveugle, ne fauroient arriver à la sagesse ; la route en est inaccessible pour eux, & celle qu'ils

suivent les conduit droit au précipice le plus affreux. Celui qui ne voit pas Dieu dans ses œuvres, n'y voit rien; & de quelque pénétration qu'il puisse se vanter, & qu'il soit effectivement doué à certains égards, elle ne l'empêche point d'être un insensé, dont la folie ne sauroit être, ni plus complète, ni plus funeste. Ce Monde visible, l'assemblage de tous les êtres qui le composent, la liaison merveilleuse qui unit tous ces êtres tant successifs que coexistens, forment un Tableau admirable; un miroir éclatant de la sagesse Divine. Il n'y a aucun être qui, considéré dans la relation qu'il a avec tous les autres, ne serve à nous représenter Dieu comme infiniment sage; ce qui nous conduit d'un côté à l'adorer, & de l'autre à l'imiter, autant que nous en sommes capables. C'est dans la Théologie naturelle qu'on doit chercher un plus grand développement de ces matières.

L'ART de trouver contribue & conduit à la sagesse, puisqu'elle est appelée à choisir, & par conséquent à découvrir les moyens les plus convenables au but qu'elle se propose. Cette découverte est un  
résul-

résultat de la notion distincte de la fin. Si *Pyrrhus* avoit eu, par exemple, une juste idée du repos auquel il aspireroit, il n'auroit pas choisi de longues & dangereuses Guerres pour y arriver. Il faut donc faire usage du raisonnement & de la démonstration pour déduire de la notion de la fin suffisamment connue, des notions inconnues, sçavoir celles des moyens qui conviennent à cette fin. Or nous avons vu ci-dessus que c'est dans de semblables opérations que consiste l'art de trouver. Celui qui en est dépourvu n'a d'autre parti à prendre, que de se défister de son entreprise, ou de la confier à la direction d'autrui, ou de l'abandonner au caprice de la fortune.

CEPENDANT remarquons que la théorie de l'art de trouver ne sert pas de grand' chose à ceux qui n'ont pas les connoissances pratiques & expérimentales, qui se rapportent directement aux affaires de la vie. Cette théorie dégènera en spéculations creuses, en raffinemens inutiles, qui tiendront longtems l'esprit en suspens, ou n'aboutiront même à rien; tandis que d'autres avec une médiocre routine, iront beaucoup plutôt & plus droit au but.

C'est à cet égard qu'on a eu raison de dire que le sçavoir-faire vaut souvent mieux que le sçavoir. Toute l'analyse géométrique du monde, par exemple, ne tirera pas celui qui y excelle des moindres embarras de la vie, ne le rendra pas plus capable de la moindre gestion d'affaires, ne lui fera pas éviter les écueils les plus palpables, s'il n'a pas d'ailleurs ce bon sens pratique, si je puis l'appeler ainsi, qui vaut l'instinct des Animaux.

Quoiqu'il y ait des cas où la lenteur est préjudiciable, le caractère général de la sagesse, c'est de mesurer toutes ses démarches, & d'éviter la précipitation. Ceci regarde à la vérité plus directement le choix des moyens, qui ne sauroient être mal choisis, sans qu'il en résulte, ou une aberration totale du but, ou du moins une manière de l'obtenir incomplète & défectueuse. Car d'ailleurs, quand une fois on est assuré des moyens, la rapidité des opérations entre souvent pour beaucoup dans la réussite qu'ils procurent. C'est aux circonstances à régler ici les décisions & les actions. Le Sage y cède, lorsqu'elles sont inevitables, & s'y

s'y accommode, ou les accommode à son plan, suivant qu'elles en sont susceptibles.

QU'EST-CE qui donne un si haut prix à la vraie sagesse? C'est qu'elle conduit au vrai bonheur. L'art de régler sagement ses actions, c'est l'art de se rendre heureux. En vain l'homme consume sa vie à chercher celui-ci, tant qu'il néglige de s'instruire de celui-là. Ainsi, après avoir détaillé les caractères de la sagesse par la voye d'une définition exacte, on peut, en revenir à la définition sus-mentionnée de *Leibnitz*, & appeller avec ce grand homme la sagesse, la science du bonheur.

L'IDÉE du bonheur emporte celle du plaisir, & suppose l'absence des chagrins qui pourroient empoisonner ce plaisir. La sagesse procure ce double avantage à l'ame qui la possède. Elle commence par la débarrasser de toutes ces sollicitudes, qui ne viennent que de l'illegitimité des fins, que les hommes se proposent, ou de l'incertitude des moyens, auxquels ils ont recours. Un homme sage, ayant pris le meilleur parti, suit tranquillement le plan le plus convenable à la réussite de



## 742. PRINCIPES DE MORALE.

les vues. Mais cette félicité privative, cette exemption des traverses volontaires que les mortels s'attirent, est accompagnée d'une félicité positive, de la jouissance de plaisirs actuels très purs, que goûte nécessairement tout homme qui peut se rendre témoignage à lui-même de la droiture de ses intentions, & s'applaudir du succès des moyens qu'il met en œuvre. Ce succès est toujours réel, lors même qu'il ne paroît pas tel aux yeux de ceux qui prennent les passions pour guides. De deux concurrens au même poste, celui qui l'obtient n'est pas toujours celui qui réussit véritablement; s'il a employé de mauvais moyens, il ne peut le remplir qu'avec une mortification intérieure, ou avec une sécurité qui est le principe ordinaire des plus grands écarts. Au lieu que celui à qui on a refusé ce qu'il demandoit avec raison, ne laisse pas d'être content, puisqu'il a fait tout ce qu'il se devoit à lui-même, sans blesser en quoique ce soit ce qu'il devoit aux autres. Le Sage est aussi heureux dans la privation que dans la possession; tandis que l'homme dépourvu de sagesse ne peut l'être ni dans l'une ni dans l'autre.

Cela.

Cela vient de ce que le premier a toujours tout ce qui est véritablement digne de ses desirs; tandis que l'autre ne sait ni régler, ni borner les siens. Au reste nous reconnoissons toujours l'imperfection de la sagesse humaine, & nous n'avons garde de donner dans la chimère du Sage accompli. Mais il n'est pas moins dangereux de décrier toute sagesse & toute prudence; comme si l'homme, en voulant acquérir ces excellentes qualités, couroit après de vains fantômes, & qu'il lui fut plus expédient de s'abandonner aux caprices du sort.

Il est contre la sagesse de juger de la sagesse par l'événement. Quand on ne connoit point la fin qu'un Etre intelligent se propose, il n'est pas possible d'apprécier les moyens dont il se sert. La guerre est remplie de stratagèmes, où la sagesse du Général qui les emploie ne se manifeste qu'au moment du succès. Et c'est même en cela que consiste la sagesse de semblables mesures; car, si elles ne paroissent pas contraires au but qu'on se propose, l'ennemi découvreroit ce but, & déconcerteroit ses mesures. Les hommes étant capables de tenir une

COR-

#### 544 PRINCIPES DE MORALE

conduite impénétrable à d'autres hommes, on ne sçauroit trop s'étonner après cela de la témérité de ceux qui s'ingèrent à juger des arrangemens de la sagesse divine, à censurer les moyens qu'elle met en œuvre, & à lui attribuer des fins qu'ils décident les seules dignes d'elle. Comment surtout des gens qui n'ont fait aucune étude, du moins approfondie, de la Cosmologie & de la Théologie naturelle, peuvent-ils s'imaginer qu'il leur appartient de régler le plan de l'Univers, & de prescrire aux perfections de l'Etre suprême les bornes jusqu'où leurs opérations doivent s'étendre, sans pouvoir s'arrêter en deçà, ni passer au delà ? Les raisonnemens, les objections, les sophismes dont fourmillent tant de livres prétendus philosophiques, sont non seulement ce qu'il y a de plus pitoyable, mais en même tems ce qu'il y a de plus scandaleux & de plus sacrilège.

LA folie est l'opposé de la sagesse, & peut par conséquent être définie, l'habitude de se déterminer avec précipitation sur la fin à laquelle on tend, & sur les moyens par lesquels on y tend. Le Fou est donc un homme qui a des fins illicies-

licites, ou qui en ayant de licites, choisit de mauvais moyens pour y arriver. On doit pareillement regarder comme tel, celui qui n'agissant pour aucune fin, suit un aveugle caprice, ou fait ce qu'il voit faire aux autres, sans examiner s'il se trouve dans le cas de l'imitation. Mais la même dénomination ne convient pas à ceux qui se trouvant dans la nécessité d'agir, & dans l'impossibilité de trouver des moyens certains, acquiescent aux probabilités, & les suivent dans leurs actions. C'est même le cas le plus ordinaire des entreprises humaines : il n'y en a aucune dans laquelle on puisse compter sur des moyens infaillibles, & qui en rendent l'exécution immanquable. Il faut d'autant plus d'habileté, pour démêler & évaluer ces probabilités; & il n'y a pas moins de sagesse à saisir la plus grande, qu'à se déterminer pour la certitude dans les cas où on peut l'avoir.

LES hommes sont malheureux, parce qu'ils sont fous, & à proportion de la grandeur & du nombre de leurs folies. Il est vrai qu'il y a des folies réjouissantes, qui font passer un tems agréable à ceux qui s'y livrent. Un étourdi qui dissipe  
son

#### 346 PRINCIPES DE MORALE

son patrimoine, se divertit à merveille jusqu'à ce qu'il en ait trouvé le bout; mais les suites en sont d'autant plus déplorables, & le Sauveur lui-même les a dépeintes aussi fidèlement qu'énergiquement dans sa Parabole de l'Enfant prodigue. On a raison de dire que les plus courtes folies sont les meilleures; cependant il ne faut quelquefois qu'un moment pour faire quelque démarche insensée dont on se ressent toute sa vie. Combien de fois le oûl conjugal ne se trouve-t-il pas dans ce cas par l'inconsidération de ceux qui contractent une union, qui auroit pu faire le bonheur de la vie, & qui en fait le supplice?

POUR détourner les hommes de la folie, il n'y a point de meilleur moyen que de les bien convaincre qu'elle cause le malheur des hommes; & comme la conviction est un effet de la démonstration, qui n'est pas du ressort de tout le monde, il suffit d'opérer dans l'esprit du vulgaire une persuasion qui est aussi efficace pour le déterminer. Il semble qu'il ne seroit pas même besoin d'employer les raisonnemens & les livres pour établir une vérité que l'expérience démontre.

tre suffisamment & continuellement. Cette expérience est même domestique pour presque tous les hommes : où sont ceux qui n'ayent jamais eu occasion de devenir sages à leurs propres dépens, & de payer leurs folies par la perte de quelque partie de leur bonheur ? Mais les leçons les plus fortes & les plus réitérées ne sauroient vaincre la violence de certaines passions. Y en a-t-il une plus folle, par exemple, & plus furieuse que le jeu ? Est-il bien concevable qu'un homme qui de chaque séance ne remporte que fureurs & desespoir, n'ait de repos & de satisfaction qu'autant que ces séances se renouvellent, & consente à se dépouiller ainsi de tout ce qu'il possède ?

Un simple défaut de sagesse n'est pas une folie. Il jette seulement dans un état de doute, & oblige à s'en fier aux lumières des autres. C'est même un équivalent considérable de la sagesse que de savoir se laisser conduire, & de choisir de bons guides. Plusieurs Princes ont deshonoré le Thrône par leuss égaremens, pour n'avoir eu d'autres guides & d'autres conseillers qu'eux-mêmes. Les  
meil-

meilleurs & les plus sages ont presque toujours été ceux qui ont bien placé leur confiance. Rien n'est plus fâcheux que de joindre au rang suprême cette bonne opinion excessive de soi-même, qui fait qu'on veut tout régir immédiatement. Un Prince n'est sage qu'autant qu'il reconnoit que sa sagesse ne s'étend pas jusques là, & qu'elle ne sauroit embrasser les détails du Gouvernement, sans en perdre de vuë les objets principaux. Il en est de même dans les conditions inférieures. On peut avancer sans paradoxe que les choses iroient moins bien, si tous les particuliers se piquant de sagesse, la possédant même, vouloient tout approfondir & tout régler par leurs propres idées. La sagesse d'un Peuple bien gouverné, d'une Armée bien commandée, consiste à bien obéir. Ceux qui voudroient exciter des mouvemens inquiets parmi la multitude, en l'invitant à faire provision d'une sagesse dont elle n'a pas besoin, sont non seulement de fort mauvais Philosophes, mais même de fort dangereux Citoyens.

QUAND on forme de jeunes sujets à la sagesse, quand on veut les préserver de

de la folie, il faut les accoutumer de bonne heure à examiner soigneusement toutes les suites de leurs actions. Un jeune homme a pris deux ou trois jours de divertissemens consécutifs qui l'ont enchanté. Mais, quand il faut revenir à ses leçons, à son travail accoutumé, il y sent de la répugnance, & ne s'y remet qu'avec effort. Faites-lui donc sentir, combien il seroit préjudiciable à ses progrès & à son établissement de prendre trop fréquemment des récréations qui le déroutent de la sorte. Un autre est applaudi pour sa vivacité & ses saillies. Mais, parmi celles-ci, il y en a qui portent sur le prochain, & qui lui attirent des ennemis. Mettez-lui fortement devant les yeux toutes les amertumes dont il remplira sa vie, s'il ne se hâte pas de réprimer une fougue aussi pernicieuse. Au risque de paroître un Censeur importun, on ne sauroit trop répéter de semblables avertissemens; & il ne faut même les discontinuer que quand ils ont produit leur effet. La plupart des hommes ne sont aussi fous qu'ils se le montrent jusqu'au bout de leur carrière, que parce qu'on a applaudi à leurs premières folies, ou du moins



moins qu'on ne les a pas assez réprimées. Il y a communément en nous un fonds de raison & de sagesse suffisant pour nous préserver de l'égarement, ou pour nous empêcher d'y croupir, pourvu seulement que ce fonds ait été cultivé de bonne heure.



## CHAPITRE XI.

### *De la Prudence.*

**O**N peut distinguer de la sagesse la Prudence qui est aussi une vertu intellectuelle matérielle. Nous la définissons l'habitude d'avoir égard dans la détermination de ses actions aux circonstances externes actuelles, pour ne rien faire qui ne s'accorde avec les règles de la sagesse. En effet, dès là qu'il peut survenir des circonstances, qui empêchent la réussite de moyens qui sans elles auroient été convenables à la fin, il faut commencer par détruire ces obstacles, ou, ce qui revient au même, empêcher qu'ils ne nous nuisent. Réciproquement il y a des cir-

circonstances favorables, qui peuvent nous faire accélérer l'usage des moyens, ou nous procurer des avantages plus considérables que ceux auxquels nous nous attendions : & alors la Prudence nous engage à mettre à profit ces secours inespérés ; ce qui suffit pour ne pas la confondre avec la sagesse, & en faire une vertu intellectuelle séparée.

Son utilité est assez manifeste ; c'est elle qui, suivant les occurrences, fait éviter les dangers & les dommages auxquels on se trouve exposé, ou recueillir les biens & les commodités qui naissent comme accidentellement sous nos pas. L'Expérience quotidienne suffit pour vérifier ce que nous avançons ici ; & ceux même qui n'ont pas une idée distincte de la prudence, ne laissent pas d'apercevoir les cas où, soit eux, soit d'autres, n'ont pas évité les maux, ou profité des biens qui se présentoient, & de convenir de l'imprudence d'une semblable conduite. Ceci remonte aux notions communes, & découle du penchant naturel & invincible qui porte les hommes à éviter tout ce qui leur est dommageable, & à rechercher tout ce qui leur est  
avan-

## 532 PRINCIPES DE MORALE

avantageux. C'est le motif qui détermine les prudens à agir comme ils le font, puisque sans ce motif ce ne seroit pas la peine de régler sa conduite sur les circonstances. L'effet de ces circonstances, bon ou mauvais, seroit indifférent à des êtres qui n'aimeroient pas le bien & ne craindroient pas le mal. La prudence est nécessaire à l'homme dans tout le cours de sa vie, & dans la détermination de toutes ses actions. Ce n'est pas assez de faire des choses licites, bonnes, honnêtes; il faut les faire avec prudence, sans quoi il peut arriver, & il arrive souvent qu'elles produisent des effets tout opposés à ceux qu'on s'en étoit promis. C'est là un écueil contre lequel le gros des hommes ne cesse de donner. Ils alleguent avec confiance la bonté intrinsèque de leurs démarches, & prétendent qu'elle doit les disculper de toute imprudence. Dire la vérité, par exemple, ne suffit pas; il faut la dire à propos, sans quoi mille inconvéniens naissent de vérités imprudemment lâchées dans des lieux & dans des circonstances où l'on étoit appelé à les taire. Ceux qui traitent leurs enfans avec trop d'indulgence, & ceux qui pou-

sent

sont trop loin à la sévérité à leur égard, allèguent les uns les autres des intentions louables ; & n'en sont pas moins coupables les uns & les autres d'une imprudence dont les suites sont très funestes.

LA circonspection fait une partie essentielle de la prudence. Elle consiste, suivant l'étymologie de ce mot, à considérer attentivement tout ce qui nous environne dans les cas où nous voulons agir, afin d'en tirer parti, s'il est avantageux, ou d'en décliner les effets, s'il est nuisible. La prudence ne peut exercer ses fonctions qu'après que la circonspection lui a fait, pour ainsi dire, son rapport. Afin qu'un Général prenne une route sans imprudence, il faut que cette route & tout ce qui en est à quelque distance de côté & d'autre ait été suffisamment reconnu, pour s'assurer qu'on peut la suivre sans danger, ou du moins qu'elle est préférable à toutes les autres. Il se présente à toute heure des cas semblables dans le cours ordinaire de la vie.

C'est ordinairement l'expérience qui donne la prudence. Quand on a été longtems employé dans des affaires d'un

certain ordre, on remarque à quoi tiennent les bons & les mauvais succès; & l'on prend les mesures les plus propres à obtenir les uns & à détourner les autres. L'incertitude des événemens nous oblige à ces précautions; & cette incertitude vient des bornes de nos connoissances. Il y a des choses fortuites pour nous, & pour tout être dont la Science a des limites. Dieu seul n'a besoin, ni de circonspection, ni de prudence, parce que tout est continuellement présent à ses yeux de la manière la plus distincte, & qu'il apperçoit tous les effets qui peuvent résulter de toutes les combinaisons possibles. Quand nous faisons une chose, il est certain que vû le concours des circonstances elle ne peut arriver que d'une manière; mais nous ne voyons, ni toutes ces circonstances, ni les détails de leur concours. Un Médecin donne un remède qu'il juge convenable à l'état du malade, & qui le seroit effectivement sans une circonstance qu'il n'a pû découvrir, ou qui même n'existoit pas encore, & n'a eu lieu que dans le tems où le remède exerçoit son action. On ne sçauroit le taxer d'imprudence; & il n'en est coupable

pable que dans les cas où il a négligé de s'informer des circonstances qui pouvoient être connues, ou de réfléchir sur celles qui pouvoient être prévues. Il y auroit donc de l'injustice à le rendre responsable d'événemens qui supposoient des connoissances qui n'étoient pas de son ressort.

On comprend aisément que l'art d'observer réduit en pratique contribue beaucoup à la prudence; desorte que ceux qui veulent acquérir cette vertu, doivent pousser leurs progrès dans l'observation aussi loin qu'il leur est possible. Il faut convenir que la diversité des talens naturels fait beaucoup ici; & que de deux personnes qui tendront au même but par la même route, l'une pourra devancer considérablement l'autre, si elle a été fort avantagée par la Nature.

LA prudence est ordinairement, & doit être, toutes choses égales, le partage des vieillards, qui en sont redevables à l'expérience, & dont les conseils sont par là-même plus utiles que ceux des jeunes gens, comme le fils de *Salomon*, parvenu au Trône, en fut convaincu à ses dépens. Il y a sans contredit des gens à

qui la sagesse ni la prudence ne viennent jamais ; mais c'est le plus petit nombre : au lieu que parmi les jeunes gens une sagesse & une prudence précoces sont le partage d'un beaucoup moindre nombre encore. Rien n'est plus utile aux jeunes gens que de se lier de bonne heure avec des personnes d'un âge mur & d'une prudence reconnue : c'est presque l'unique moyen d'éviter des écarts immanquables pour ceux qui ne suivent que leur premier feu, ou qui n'ont pour guides que des gens qui leur ressemblent.

LA lecture attentive des événemens passés, l'examen approfondi des circonstances qui ont fait réussir ou échouer, est une espèce d'expérience anticipée qui peut former l'esprit de bonne heure, & fournir au besoin des secours pour agir avec prudence. On peut même, en faisant de semblables lectures, s'exercer à prévoir l'issue de telle ou telle conduite ; ces exercices réitérés deviennent aisément applicables à des cas actuels. S'il y a des choses difficiles ou même impossibles à prévoir, il y en a d'autres qui sautent, pour ainsi dire, aux yeux. Quand on n'a que des amis de fortune & de ta-  
ble,

ble, on doit s'attendre à en être abandonné dans l'adversité; & ceux qui y placent leur confiance, sont d'une imprudence impardonnable. Les Romans & les Ouvrages dramatiques, écrits avec génie & dans un but moral, peuvent tenir la place de l'Histoire, & même produire des impressions plus efficaces qu'elle, par l'agrément qu'on y goûte. Celui qui aura fait attention à ce qui arriva à *Gil-Blas*, pour avoir dit franchement à l'Archevêque de *Grenade* ce qu'il pensoit de ses Homélies, ne fera pas assez niais pour donner dans le même panneau, s'il se présente à lui. L'*Ecole des Pères* de *Pirron* est bien propre à engager ceux qui ont des enfans à ne pas se dépouiller de ce qu'ils possèdent en leur faveur, dans la pensée qu'ils en feront reconnoître sans.

A l'égard des choses prévues, les probabilités suffisent ordinairement, & quelquefois les simples possibilités. Un homme ne sçait absolument où donner de la tête; il s'embarque pour les Indes; peut-être qu'il y fera fortune, du moins la chose n'est-elle pas impossible. Cela suffit pour ne point le blâmer, quoiqu'il arrive. Ne



pouvant être pis, il cherchoit à être mieux. Mais dans tous les cas où il s'agit de comparer les probabilités entr'elles, la prudence doit pousser cette comparaison aussi loin qu'elle peut aller; & c'est ici que la Logique des probables seroit bien nécessaire. Elle montreroit jusqu'où peuvent aller raisonnablement nos espérances dans tous les cas donnés, & régleroit nos démarches sur la valeur de ces espérances. Il ne faut jamais s'attendre à une certitude parfaite dans les entreprises humaines. Ceux qui y comptent, & voyent avec surprise avorter des projets qu'ils regardoient comme démontrés, sont les plus imprudens de tous les hommes, & par là même les moins propres aux affaires. Les habiles Politiques, les grands Généraux, savent qu'une bagatelle peut en un instant déconcerter toutes leurs mesures. De là vient qu'ils ne se bornent pas pour l'ordinaire à un seul parti, à une seule ressource; ils font provision d'expédiens pour les cas inopinés, & ont, comme on parle, plusieurs cordes à leur arc.

LES délibérations précèdent ordinairement toutes les grandes affaires, tant publi.

bliques que particulieres. Elles sont en effet un indice de prudence; mais quelquefois la trop longue durée de ces délibérations devient elle-même une imprudence très dommageable. Lorsque deux Puissances sont en guerre, toutes choses d'ailleurs égales, celle dont les Généraux sont dépendans des lenteurs du Cabinet, & du dessous. Ici donc l'expérience doit servir de guide, & faire connoître que la véritable prudence consiste à agir à tems, à n'être pas prévenu, & à confier plutôt les opérations d'une campagne à de bons Généraux qui les régulent sur les circonstances, qu'à des Ministres moins au fait de la théorie & de la pratique de ces opérations.

Il y a divers Ouvrages qui contiennent des leçons de sagesse, des conseils de prudence, des règles & des maximes pour déterminer ses actions d'une manière convenable aux principes de la raison, & à la nature des circonstances. Tous ces Ouvrages n'étant pas également bons, il y a quelquefois de l'imprudence à y chercher des directions pour devenir prudent. Le Machiavellisme, par exemple, une fois introduit & autorisé par

l'usage, est de tous les systèmes de Politique le plus imprudent, puisqu'en bannissant la probité & la bonne foi, qui sont les uniques fondemens de l'estime que les Princes ont les uns pour les autres, & des liaisons qu'ils contractent ensemble, il les expose à des disgraces, à des surprises, à des dommages, dont une Politique saine & droite les mettroit presque toujours à couvert. Cependant, en lisant avec un esprit éclairé & des intentions droites ces Auteurs dangereux, on peut en tirer des motifs à prendre le contrepied de leurs principes. C'est ainsi qu'un homme vertueux & pieux s'affermirait dans la vertu & dans la piété, en voyant les dérèglemens des scélérats & des impies.

On peut juger de la prudence d'un homme par sa conduite. A la vérité les succès seuls sont une preuve équivoque. Il n'est pourtant guères à présumer qu'une suite de succès soit l'effet d'une suite de démarches imprudentes. Il y a d'heureuses témérités, mais ce n'est guères que dans des cas particuliers. Ceux qui en hazardent de nouvelles, parce que les premières ont réussi, ne doivent pas toujours

jours être censés imprudens. Ils se fondent souvent, & avec raison, sur l'impression que leurs actions précédentes ont causée, & profitent de leurs avantages. Un Joueur qui risque toujours, perdra beaucoup plus qu'il ne gagnera; mais, celui qui voit que la chance vient de se déclarer en sa faveur, peut se livrer pendant quelque tems à des hazards qu'il n'auroit pas voulu éprouver étant en perte. Quantité de grands Capitaines ont mieux sçu vaincre que profiter de leurs victoires, parce qu'ils ont voulu employer la circonspection où il ne falloit que de la vigueur. Mais, quand on voit une longue suite de démarches vives & hardies, placées à propos, cela donne la plus haute idée de ceux qui jouent un si beau rôle. *Scipion & Fabius, Turenne & Condé*, n'étoient pas moins prudens l'un que l'autre, quoique la hardiesse prédominât dans les uns, & la circonspection dans les autres. Il n'appartient pas à tout le monde de juger d'aussi grands hommes: souvent on condamne leurs démarches avant l'issue, & les éloges ne viennent qu'à la suite des censures; ils sont comme arrachés par l'évidence.

IL seroit superflu de nous arrêter présentement à tracer le caractère de l'homme imprudent, puisqu'il suffit de prendre le contrepied de ce que nous venons d'établir pour connoître en quoi consiste l'imprudence, & quels peuvent être ses divers degrés. Les exemples perpétuels de ce défaut que la scène du monde offre à nos yeux, sont extrêmement instructifs pour tous ceux qui veulent en profiter. *Ex aliene casu disce quæ vites.* On trouve pour l'ordinaire dans ces exemples à s'instruire non seulement des démarches dont il faut s'abstenir, mais encore par la raison des contraires de celles dont on peut se promettre un heureux succès. Malheureusement on ne profite pas autant des fautes des autres qu'on le pourroit & qu'on le devoit, parce qu'on ne les observe que dans un esprit de critique & de malignité; plutôt pour en faire tomber le blâme sur ceux qui les commettent, que pour apprendre à l'éviter soi-même.

Le plus haut degré d'imprudence, la conduite d'un homme qui néglige tout ce qu'il lui importeroit de faire, & commet tout ce qu'il lui importeroit de ne pas  
fai.

faïre, porte le nom de démençe, ou folie. *Cicéron* dit que c'est l'état d'une ame privée de toute lumière. En effet il faut une semblable privation, pour méconnoître les circonstances qui se présentent, ou pour s'y méprendre de façon à prendre pour favorables celles qui sont contraires, & pour contraires celles qui sont favorables. Cependant il y a outre cela dans le fonds même de l'ame des fous de cet ordre, (qu'il ne faut pas confondre avec les fous entierement aliénés,) un principe d'irrégularité, qui les fait toujours donner à gauche, & qui semble un mauvais génie attaché à leur ame, pour la séduire & l'égarer. Quand on perce cependant au travers des singularités d'un semblable caractère, on voit qu'une crasse ignorance en est la plus ordinaire base; & que s'il y a quelque moyen de ramener ceux qui sont dans cet état, c'est de leur ouvrir les yeux, & de les instruire solidement. On ne verroit pas tant de jeunes gens, dès les premiers pas qu'ils font dans le monde, se jeter à bride abattue dans une carrière de désordres où la plupart trouvent leur perte, si l'éducation n'étoit pas aussi défectueuse.

tueuse qu'elle a coûtume de l'être. Les bons principes soigneusement inculqués ne préservent pas de tout écart; mais ils diminuent beaucoup la force de ceux où l'on tombe, & servent à en ramener plutôt; tandis que ceux à qui ces principes manquent continuent à voguer sans boussole sur des mers inconnues, & au milieu des plus redoutables écueils.

Il y a une fausse prudence; c'est celle des méchans qui employent le même art que les bons, & qui en poussent même pour l'ordinaire l'exercice à un plus grand degré de perfection, suivant ce mot du Sauveur: *Les enfans du siècle sont plus prudents que les enfans de lumière.* Pour ne pas confondre cependant deux caractères si opposés dans leurs vues & dans la nature des moyens qu'ils emploient, il faut se contenter de donner à la conduite artificieuse des hommes dépravés les noms de ruse & de finesse. Le défaut de cette conduite n'est point dans la manière d'agir, puisque nous la supposons semblable à celle qui est le fruit d'une véritable prudence. Ce n'est qu'en remontant au but, en découvrant la fin pour laquelle l'homme rusé & frauduleux agit,

agit, qu'on le démêle & le distingue de l'homme sage & prudent. Deux Officiers servent également bien, leurs Princes; tous deux apportent le même soin à exécuter ses ordres, à entrer dans ses idées, à mériter sa confiance; mais l'un fait amour de son devoir, & par attachement pour son Maître, tandis que l'autre n'a que des vues d'intérêt ou d'ambition. Il faut quelque moment critique où celui-ci soit démasqué pour cesser de les confondre ensemble. Mais dans le cours d'une longue suite d'actions & de démarches, les faux prudens, ou pour les nommer par leur nom, les fourbes, ne manquent guères de se trahir.







## CHAPITRE XII.

*De l'Art en général.*

**F**INISSONS cet Ouvrage par quelques discussions sur ce qu'on nomme l'Art en général, & sur les diverses acceptions de ce terme. L'Art est une vertu intellectuelle matérielle. C'est l'habitude de déterminer l'action de quelque être, & cette habitude suppose qu'on connoit suffisamment cet être, pour savoir comment l'usage de nos facultés & de nos forces peut le déterminer. L'Art de l'équitation exige la connoissance des chevaux, & de tous les mouvemens dont ils sont susceptibles, lorsqu'on les forme & les dirige convenablement dans l'exécution de ces mouvemens. Il en est de même en tout autre cas. Il n'y a point d'Art qui n'exige un sujet connu, & une application de notre capacité à ce sujet. L'Art n'est pas la Science ; mais il est toujours subordonné à quelque théorie, ou Science ; & c'est ce qui prouve qu'il doit

doit être rangé dans la classe des vertus intellectuelles matérielles. Mais on doit bien prendre garde que la Science ne suffit pas pour l'Art, malgré le penchant qu'ont tant de gens à croire qu'ils seroient capables d'exécuter les choses parce qu'ils les savent. Les connoissances acquises dans le Cabinet n'empêchent presque jamais un homme d'être aussi neuf & aussi mal-adroit dans les choses de pratique, que s'il en ignoroit la théorie. Il y a tel Géomètre consommé qui ne construiroit pas un Moulin à vent, ou le construiroit fort mal; tel Capitaine qui, pour savoir son *Polybe* par cœur, n'en rangeroit pas mieux sa Compagnie dans un jour d'action, si c'étoit pour la première fois qu'il vit l'ennemi. Qu'on se mette à peindre, ou à sculpter, après avoir lu & compris les meilleurs Traités sur ces Arts, & l'on se convaincra bientôt par soi-même de ce que nous venons d'avancer.

IL y en a qui ont voulu restreindre les Arts à l'exécution des seules choses nécessaires à la vie; mais cette restriction n'est pas bien fondée. Les Arts utiles  
méri-

méritent sans contredit la préférence ; & si les hommes ne suffisoient pas à embrasser l'universalité des Arts, il faudroit donner l'exclusion à tous ceux dont on peut se passer. Mais dans l'état où se trouve la Société, quantité de personnes peuvent disposer de leur loisir, sans préjudice du bien public, & s'occuper d'arts, où il y a beaucoup d'adresse, avec très peu d'utilité. Je citerai ici l'exemple d'un de mes Amis, homme de mérite, bon Antiquaire & Médailliste, qui, pour s'amuser, grave des figures très élégantes sur des cailloux d'onyx qu'on trouve dans la rivière d'*Aygue* en Provence. Ces cailloux ont un fonds & des veines. M. le Conseiller *Chapat*, (c'est le nom de cet habile homme,) se sert avec une dextérité singulière, des veines pour le relief de la figure qu'il veut graver, d'une tête de *Cicéron*, par exemple ; & le fonds de la pierre servant de fonds à la gravure produit un très bel effet. On pourroit assurément se passer de ce travail ; mais en est-il moins estimable pour cela, & ne fera-t-on pas plus de cas de ce talent que de celui du Masson, ou du Char-

Charpentier, quoiqu'on ne puisse se passer de ces derniers ?

IL y a des Arts qui se rapportent principalement à l'exercice des facultés de l'ame; tandis que d'autres demandent les forces du corps & l'usage de la faculté locomotive. Nous tenons des Anciens la distinction par laquelle les premiers sont nommés *Arts libéraux*, (*Cicéron* a dit *Artes ingenuas*), comme convenables à des hommes libres, & d'une condition relevée; tandis que les autres dits *illibéraux*, ou *sordides*, sont le partage du bas peuple. Il y en a que *Quintilien* appelle *Arts moyens*, & qui tiennent une espece de milieu entre les deux classes, qu'on vient d'indiquer. Les Anciens n'ont donné aucun traité où la matiere des Arts fut traitée *ex professo*, & même ils ont négligé de nous transmettre des définitions qui fissent bien connoître à quels actes des facultés de l'ame, ou de celles du corps, se rapportoient les noms, ou termes d'Art, qu'ils employoient. De là vient que la Critique trouve encore aujourd'hui un vaste champ dans les passages qui concernent ces matieres, & qu'il y demeure.

meurera toujours des difficultés insolubles.

On a disputé, si la Logique, la Médecine, &c. devoient être appellées des Arts, ou des Sciences. C'est une dispute de mots. Il y a une *Logique Science*, pour parler ainsi, & une *Logique Art*: mais celle-ci n'est que l'application de celle-là, entant qu'on possède l'habitude de faire cette application avec succès. Et de cette manière il n'y a point, comme nous l'avons déjà insinué, d'Art qui n'ait sa Science, ni de Science qui n'ait son Art. Ainsi, non seulement les Arts *libéraux* appartiennent tout naturellement aux vertus intellectuelles, entant qu'ils concernent l'usage des facultés de l'ame; mais les Arts *illibéraux* supposent également les mêmes vertus, puisqu'ils ne peuvent être exercés sans la connoissance des règles, qui déterminent les actes de la faculté locomotive, à plus forte raison cette assertion convient-elle aux Arts moyens, tels que l'Arithmétique, la Musique, la Chirurgie, la Peinture, la Sculpture. Donc l'encyclopédie des Arts est une dépendance des vertus intellectuelles.

PER-

PERSONNE n'ignore que l'acquisition & la perfection des arts dépend de l'exercice. Quant à l'acquisition, cela ne peut souffrir aucune difficulté; & nous avons déjà vu que toutes les théories du monde ne sauroient y suppléer. Mais, par rapport à la perfection, il convient de remarquer qu'on ne l'obtient que par une simple routine, où l'on est d'autant plus négligent que cette routine est ancienne. A force de faire certaines choses, on les desapprend plutôt que de les apprendre, parce qu'à la fin on agit si machinalement qu'une foule de défauts échappent. L'exercice qui perfectionne les Arts, est donc un exercice attentif & réfléchi, par lequel on se propose non seulement de faire toujours bien, mais d'aller du bien au mieux, autant qu'on en est capable, & que le sujet le permet. Mille petites perfections de détail s'offrent à ceux qui ont de semblables attentions, & concourent à augmenter la perfection totale. C'est ainsi que des Arts informes dans leur origine, & dont les manœuvres imparfaites étoient incommodes, sont parvenus à un point de délicatesse & d'aisance qu'on n'auroit osé espérer. Il en est de

de même de ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Quoiqu'en disent les partisans outrés de l'Antiquité, il y a bien loin de *Sophocle* à *Racine*, de *Pbèdre* à la *Fontaine*, d'*Aristophane* à *Molière*, de *Tbéophraste* à la *Bruyere*, de *Demosthene* même & de *Ciceron* à *Bourdaloue* & à *Massillon*; car je suis obligé de comparer ces Orateurs, non par la nature, mais par l'importance des sujets qu'ils ont eus à manier. Les plus grandes affaires d'Athènes & de Rome; la destinée même de ces Etats, faisoient alors l'objet de l'Eloquence: aujourd'hui le Barreau ne peut plus s'exercer sur de semblables matieres; mais celles qu'on porte dans les Chaires l'emportent infiniment en dignité; & si l'on dit que cela donne un avantage naturel aux Orateurs Chrétiens sur les Orateurs profanes, je réponds qu'il est bien compensé par la difficulté de s'élever à des vérités aussi sublimes, & d'en parler convenablement. Dans le tems où j'écris ceci, je viens de lire un Recueil excellent dans le même Art: c'est celui des Discours de l'illustre Chancelier *Daguesseau*. Qu'un Lecteur éclairé, & impartial sur la dispute au sujet des Anciens

&c

& des Modernes, lise ces Discours, & les compare à ceux d'*Iſocrate*; je me persuade qu'il prendra ces derniers pour des Chries d'Ecolier, en comparaison des premiers. Je voudrois bien qu'on me montrât dans toute l'Antiquité un morceau qui pour la force des pensées, & la finesse, ou plutôt l'aptitude des expressions, puisse entrer en quelque comparaison avec celui de ces Discours, qui a pour titre, *de la nécessité de la Science*.

Tout Art suppose des dispositions naturelles préalables aux actes requis pour l'exercer, & un penchant à faire valoir ces dispositions. L'expérience prouve que tous les hommes ne sont pas également propres à apprendre toutes sortes d'arts. Ceux qui s'y appliquent en dépit de la Nature, ne réussissent jamais; & ceux qui, doués d'un heureux naturel, négligent de le cultiver, n'ont que des succès imparfaits. Le Proverbe Latin, *Non ex quovis ligno fit Mercurius*, exprime fort bien ces idées. L'homme, qui doit devenir Artiste, ressemble au bloc que le Statuaire travaille. L'excès de dureté ou de mollesse seroit un obstacle invincible



cible aux coups de ciseau qui forment la statue. Or l'excès de dureté représente le défaut des dispositions naturelles; & l'excès de mollesse le défaut de volonté ou la négligence. Celui-ci est beaucoup plus rare que celui-là; on voit des gens, qui à force d'efforts réitérés viennent à bout de rendre fertile un fonds dont la stérilité paroissoit décidée.

On appelle Ouvrages de l'Art toutes les choses dont l'exécution ne sçauroit avoir lieu sans le secours de l'art, de quelque nature qu'elles puissent être, un Poëme, une Harangue, le calcul d'une Eclipse, un édifice, une machine, &c. La collection des Ouvrages de l'Art est immense, & s'accroît tous les jours. C'est une des études les plus curieuses & les plus intéressantes que de passer en revue toute l'histoire des Arts depuis leur berceau dans les siècles les plus reculés jusqu'au degré de développement où nous les voyons parvenus aujourd'hui. Si quelque chose peut rehausser le prix de l'Encyclopédie, c'est la partie des Arts, qui est excellemment traitée dans ce Dictionnaire. Ces objets sont infiniment plus utiles que mille spéculations creuses & chimériques,

aux

auxquelles les Philosophes se livrent aujourd'hui, & dont nous produirions sans peine une foule d'exemples, si nous ne voulions pas éviter le ton de controverse dans cet Ouvrage.

L'ART peut être possédé sans la Science à laquelle il est subordonné; & réciproquement la Science ne suppose pas l'Art. Il n'y a point entre ces deux choses de lien indissoluble, au contraire nous voyons continuellement que presque tous les Arts sont exercés sans Science. Il y a même des Arts dont la Science est très rare, ou n'existe point: on n'a pris la peine de former des théories que pour un petit nombre d'Arts libéraux. Y a-t-il beaucoup de gens qui se mettent en peine des démonstrations de l'Arithmétique pratique; & ne se borne-t-on pas à l'habitude du calcul? d'un autre côté on apprend certaines Sciences, comme si elles étoient de pures théories, ou que leur pratique n'eut rien d'intéressant, tandis que c'est cette pratique qui en fait l'essentiel. C'est le cas ordinaire de la Logique: on se met au fait de ses principes & des règles des Syllogismes, comme d'une affaire de curiosité; & l'on est

ainsi

ainsi Logicien pendant six mois, pour ne l'être plus le reste de sa vie. On pourroit laisser passer cela aux arpenteurs, qui en effet peuvent exécuter leurs mesures sans recourir aux démonstrations de la Géométrie; mais il n'en est pas de même des raisonneurs; leurs raisonnemens ne vaudront qu'autant qu'ils seront démontrés.

C'EST à l'œuvre, dit-on, qu'on reconnoit l'ouvrier; & cela est vrai. Mais il faut distinguer les simples imitations des ouvrages d'invention, où dans lesquels du moins l'invention entre pour quelque chose. Un Imitateur est estimable quand il finit son travail au point de le rendre égal à celui qui a été fait d'après des idées originales. Mais, quiconque est créateur, & enfante des réalités, des choses utiles, se fait connoître pour un génie par la nature & par la force de ses inventions. Dans les ouvrages d'esprit, il y a toujours quelque chose de mixte. La troupe servile des Copistes, ou la bande plus méprisable encore des Plagiaires ne mérite aucune attention. Mais un Poëte, un Orateur, qui tout en prenant des modèles, joint avec eux, suivant l'ex-  
pres-

pression de *Despréaux*, peut parvenir à les égaler, & transmettre avec autant de gloire qu'eux son nom à la postérité.

QUELS sont les Juges compétens des Ouvrages de l'Art? Ce sont assurément les Connoisseurs, ceux qui possèdent l'Art dont il s'agit; & leur jugement ne pourroit jamais être recusé, si la rivalité ne s'en mêloit; jamais, si la passion & l'envie ne le rendoient suspect. Hors de là les Connoisseurs ont droit de mépriser le jugement du vulgaire, & de prétendre qu'on doit s'adresser à eux, & les en croire. Il seroit à souhaiter, ou que les hommes ne s'arrogassent pas aussi témérairement qu'ils le font des droits qui ne leur conviennent pas, ou que les connoissances qui pourroient fonder de semblables droits, devinssent plus communes. L'histoire technique n'est pas encore assez connue; & cela vient en bonne partie de ce que pendant longtems les Artistes, jaloux de leurs secrets, les ont cachés, ou n'en ont parlé que d'une manière mystérieuse.

TELLES sont les observations que nous avons jugé propres à former ce Traité des moyens de perfectionner l'Entende-

### 573 PRINCIPES DE MORALE ETC.

ment humain; nous n'ambitionnons d'autre succès que de les voir réduites en pratique d'une manière qui tourne aux progrès de la Vérité, & à la gloire du Dieu vivant & vrai.

F I N.

### FAUTES À CORRIGER

Pour le Tome premier.

Pag. 62. ligne 23.	<i>attache</i> , lisez <i>attaché</i> .
- - 96. - - 11.	<i>Dynamiques</i> , lif. <i>Dynamique</i> .
- - 102. - - 12.	<i>adion</i> , lif. <i>notion</i> .
- - 131. - - 13.	<i>Courrier</i> , lif. <i>Courfier</i> .
- - 136. - - 1.	<i>non seulement</i> , lif. <i>seulement</i> .
- - 145. - - 8.	<i>cette figure</i> , lif. <i>cette lettre</i> .
- - 156. - - 12.	<i>il ne doute</i> , lif. <i>elle ne doute</i> .
- - 188. - - 21 & 23.	<i>Ania</i> trois fois pour <i>Arria</i> .
- - 189. - - 16.	<i>Hennimius</i> , lif. <i>Henninius</i> .
- - 205. - - 4.	<i>fause</i> , lif. <i>fausse</i> .
- - 220. - - 13.	<i>présenté</i> , lif. <i>présentée</i> .
- - 223. - - 4. av. la fin	<i>Europe</i> , lif. <i>Eutrope</i> .
- - 232. - - 4	<i>par la force</i> , lif. <i>par sa force</i> .
- - 234. - - 12.	<i>le font</i> , lif. <i>les font</i> .
- - 259. - - 16, 17.	<i>C'est ce que ne font pas</i> , lif. <i>C'est que ce ne font pas</i> .
- - 266. - - 17.	<i>de la</i> , ôtez, <i>la</i> .
- - 268. - - 6.	<i>n'est</i> , lif. <i>n'y est</i> .
- - 271. - - penult.	<i>Idolatribus</i> , lif. <i>Idola tribu</i> .
- - 280. - - 11.	<i>Cameade</i> , lif. <i>Carneade</i> .
- - 281. - - 2 & 10.	de même.
- - - - 11.	<i>Overrimus</i> , lif. <i>acerrimus</i> .



